This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

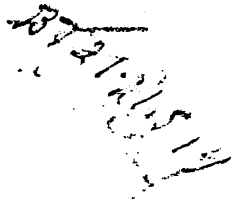
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 193 818

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA



DE

LA CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR

DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PROPRIÉTE

DE

LA CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR

DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PAR LE PÈRE J.-B. SAINT-JURE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

A L'USAGE DES PERSONNES QUI VIVENT DANS LE MONDE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

PAR UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE

TOME DEUXIÈME

PARIS

VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR

25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25.

1875.

LOAN STACK

NANTES, IMPRIMERIE JULES GRINSARD, SUCCr DE M. CHARPENTIER.

DE

LA CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR

DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

BX2350
S2
1873
v.2

LIVRE TROISIÈME

Les Effets de l'Amour.

CHAPITRE PREMIER.

QUE L'AMOUR N'EST POINT SEULEMENT AFFECTIF, MAIS ENCORE EFFECTIF.

I. L'amour ne se contente point des affections simples, il produit encore des effets. — II. Et de grands effets en nombre.

I. Le saint Époux, parlant au Cantique à son Épouse, et l'instruisant comme elle se devait conduire en l'exercice de son amour, lui dit : *Imprimez-moi comme un cachet sur votre cœur, et comme un cachet sur votre bras* (1). Où il lui apprend, et à nous aussi,

(1) Cap. 8. 6.

044

qu'il voulait qu'elle n'eût pas seulement de la bonne volonté pour lui, mais encore de bons effets; et que le vrai amour ne se contente point d'allumer au cœur des affections et des désirs envers l'objet aimé, mais que de plus il remue le bras et le fait travailler pour son service. L'on dit, et c'est vrai que, pour sage et secret que soit un homme, il y a néanmoins trois choses qu'il ne saurait cacher, quelque prudence et retenue qu'il y apporte, la toux, le feu et l'amour : la toux se découvre par le tousser, le feu par la fumée, et l'amour par les œuvres; l'un ne va jamais sans l'autre. C'est pourquoi ce n'est pas assez pour l'amour de Notre-Seigneur, de produire au fond de l'âme les affections de complaisance, de bienveillance, et les autres que nous avons expliquées dans le second livre; il faut passer outre, et venir aux effets; autrement il y aurait grand sujet de craindre que tout cet amour ne serait qu'apparent et imaginaire, et plutôt le germe d'un naturel sanguin que d'une vraie vertu. Ces douces affections qui porte le cœur vers Dieu, dit Richard de Saint-Victor, sont, si on n'y prend garde, charnelles et trompeuses, venant plutôt d'une complexion tendre et sensible que de la grâce, du corps que de l'esprit, et où la partie inférieure a beaucoup plus de part que la raisonnable: de là vient, poursuit-il, que quelquefois une âme imparfaite, qui n'aime Dieu que d'une façon bien commune, sera plus touchée de cette charité affectueuse, et se sentira plus ardemment échauffée de ses flammes, que celle qui l'aime davantage et qui est plus avancée. Ainsi il ne faut point mesurer la vertu ni la grandeur de son amour par ces affections, et par l'estime que l'on peut prendre dans ces chaleurs qu'on aime beaucoup, mais par l'affermissement que l'on a acquis dans la pratique des vertus et de la charité

substantielle, et par la fidélité et le courage avec lequel on exécute les commandements. Clément Alexandrin, faisant un tableau de l'homme parfait, qui aime Dieu sans déguisement, et le dépeignant de ses naïves couleurs, lui donne, non de simples désirs qui s'évaporent en fumée, ni des affections sèches et stériles, mais des désirs efficaces et des affections fécondes en bonnes œuvres, en une patience invincible dans les maux, en une mansuétude inaltérable dans les injures; en un mépris de toutes les choses d'ici-bas, en une cordiale charité pour son prochain, en une volonté inséparablement attachée à celle de Dieu, et en un exercice constant de toutes les vertus. Et à vrai dire, si après que, par l'amour de bienveillance, vous avez désiré que tous les hommes servent, honorent et aiment de tout leur cœur Notre-Seigneur, que vous soyez le premier à lui rendre ces devoirs, et que, par l'amour appréciatif, vous avez protesté que vous feriez incomparablement plus d'état de lui et de ses intérêts, que de vous et de toutes les choses qui sont au monde, vous allez ensuite blasphémer son nom, ou lui préférer une créature, ne donnez-vous pas lieu de dire que toutes ces bienveillances et ces protestations de préférence ne sont que fard et compliment ? Il faut donc les effets pour preuve, et sceler son amour avec les œuvres.

Aussi Notre-Seigneur, voulant établir la marque par laquelle on pourrait reconnaître si on a un amour vrai pour lui, donne non les affections, mais les œuvres, et dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements; et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime* (1). Les affections sont pour l'ordinaire fort douteuses, et les œuvres les assurent et font voir

(1) Joan. 14, 22 et 20.

si elles sont fausses ou véritables. Les affections ne sont que les bourgeons de l'amour, et les œuvres en sont le fruit. Mais il faut aussi se souvenir que comme le bourgeon est la cause du fruit, et le fruit même ébauché et en sa première verdure, les affections sont de même les principes des bonnes œuvres ; et pour ce sujet il faut s'adonner continuellement et de toute sa force aux affections de l'amour de Dieu Notre-Seigneur, et exercer dans le cabinet de son cœur, et en un haut degré, les actes de complaisance, de bienveillance, les désirs ardents et les autres que nous avons déduits, parce que l'âme en étant émue et enflammée, observera, par une suite moralement infaillible, d'une excellente façon, toutes ses lois, et des grandes affections se portera avec généreux courage à de grandes actions.

II. Or, l'amour étant non-seulement affectif, mais encore, comme nous venons de dire, effectif, nous disons en outre que les effets qu'il produit sont très-grands ; car comme d'un côté chaque chose, suivant la maxime commune des philosophes, agit selon le degré de son être et de sa perfection, et plus une cause est noble et excellente, plus son activité a de largeur et de circonférence, et que de l'autre, l'amour est sans aucun doute la plus puissante de toutes les affections, et la charité la plus parfaite et la reine de toutes les vertus, il faut inférer qu'elle fait des choses admirables et en très-grand nombre. C'est un Briaré à cent bras et à cent mains, pour travailler en faveur de l'aimé, et sans relâche : la raison est que l'amour consistant à vouloir et à procurer du bien à l'aimé, il sollicite et pique continuellement l'aimant, quand il est bien pris et allumé dans son cœur, à lui en vouloir et lui en procurer par tous les moyens qu'il peut.

L'amour, dit saint Bernard, fait opérer incessamment; et il est comparé pour ce sujet au feu, qui est actif et vigoureux, comme saint Denis l'appelle, et un mouvement perpétuel (1). « L'amour ne saurait se reposer, dit saint Augustin : donnez-moi un amour qui ne fasse rien et qui demeure les bras croisés; comme voulant dire : il n'en est point (2); et saint Grégoire en cette sentence si rebattue : L'amour de Dieu n'est jamais oisif, si c'est un vrai amour; il est continuellement en exercice et à exécuter des desseins difficiles, autrement ce n'est qu'un fantôme d'amour (3). » Saint Thomas, parlant de ceci, dit ces beaux mots : L'amour fait de grandes choses, et les estime petites; il en fait beaucoup, et croit que c'est peu; il travaille longtemps, et ce temps lui semble court (4); ainsi le Saint-Esprit assure aux Cantiques : Si l'homme donne tous ses biens, *et emploie toute sa vie en la pratique de la charité il ne tiendra non plus compte de cela que de rien* (5); car, comme le déclare saint Macaire (6), l'âme qui sert Dieu d'une noble façon et qui aime sincèrement Notre-Seigneur, encore qu'elle ait fait un nombre innombrable de bonnes œuvres, n'est pas plus contente, que si elle n'avait rien fait, à cause du désir insatiable qu'elle a de l'honorer et de lui donner des preuves de son affection; et ayant mâté son corps de jeûnes ou consumé de veilles, elle est comme si elle n'avait point encore commencé. *C'est un feu que son amour, qui,* suivant la parole du Sage, *ne dit jamais, c'est assez* (7).

A ceci se peut rapporter, bien à propos, ce que la

(1) Cap. 15 cœlest. Hierar. — (2) Præfat. in ps. 32. — (3) Hom. 38 in Evang. — (4) Opusc. 61. — (5) Cap. 8, 7. — (6) Hom. 10. — (7) Prov., 30, 16.

sainte Écriture raconte d'Helcana, qu'au partage qu'il fit à table à Anne, à Phenenna et à ses enfants, de ce qu'il avait immolé : *Il donna à Anne une part seulement, et tout triste, parce qu'il l'aimait* (1), et que l'aimant, il était marri de lui donner si peu; d'autant qu'un grand amour s'afflige lorsqu'il se voit dans l'impuissance de donner beaucoup. Quand Jacob, par le conseil de sa mère, pour céder à la mauvaise volonté que son frère Esaü avait conçue contre lui, fut sorti de la maison de son père et arrivé en Mésopotamie, et qu'il eût vu sa cousine Rachel qui vint à sa rencontre, Moïse dit que s'approchant d'elle, il la salua, *et que jetant un grand cri, il pleura* (2). De quelle source ce patriarche faisait-il sortir ces larmes, ayant tant de sujets de se réjouir, pour être en un lieu de connaissance et de sûreté, et où il devait si bien s'établir? C'est qu'il se souvenait, disent quelques docteurs (3), des beaux présents que le maître d'hôtel de son grand'père Abraham avait donnés, quelques années auparavant, à Rebecca sa mère, et qu'il n'avait pas le moyen d'en faire autant à Rachel qu'il aimait (4). En ce même sens quelques-uns entendent ces mystérieuses paroles de Notre-Seigneur au jardin des Olives : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (5), signifiant que, pour la parfaite affection qu'il portait aux hommes, il serait toujours plongé dans un extrême ennui, jusqu'à ce qu'il eût perdu la vie pour leur salut; que jusque-là son amour ne serait point content, mais qu'alors il serait satisfait, parce qu'il ferait pour eux la plus grande action qu'il pouvait, et donnerait la chose la plus chère qu'il eût. Ainsi l'amour

(1) 1 Reg. 1, 5. — (2) Gen. 29, 11. — (3) Hebr. apud Liranum. — (4) Gen., 24, — (5) Matth. 26, 38.

s'attriste quand il ne peut donner ni faire beaucoup, et, lorsqu'il le peut, il donne tout ce qu'il a et fait des choses très-grandes.

III. Saint Denis l'Aréopagite dit que l'amour est extatique, c'est-à-dire qu'il fait sortir l'aimant de soi-même, ne permettant pas qu'il demeure en soi, ni à soi, mais le porte vers l'aimé, et le fait être entièrement à lui; aussi l'amour est essentiellement un poids et un écoulement du cœur vers l'objet que l'on aime. Et cette sortie de soi se fait tant par les pensées, pensant continuellement à l'aimé, et perdant le souvenir de tout le reste, comme par les affections, les lui rapportant et consacrant toutes, sans en réserver une seule pour aucune autre chose. De plus, l'amour, dit le même saint, a la vertu de lier et unir l'aimant avec l'aimé, ce que l'aimant recherche ou pour estimer que sa félicité consiste en cette union, quand il l'aime d'un amour de concupiscence, ou pour désirer ardemment de s'unir à lui comme à un autre soi-même, et par cette union se donner, comme le plus grand don qu'il ait, quand il lui porte une affection de bienveillance. Cette vérité paraît hautement en l'amour que Dieu a pour l'homme, à qui il ne s'est pas contenté de s'unir par ses pensées et par sa bonne volonté comme à toutes ses créatures, mais aussi par la grâce et par la gloire ainsi qu'aux anges bienheureux : il s'est en outre uni à lui en deux autres manières très-admirables, les plus exquises et les plus parfaites que son infinie sagesse pouvait inventer, et sa toute-puissance produire. La première est l'union hypostatique, par le moyen de laquelle il a uni sa nature divine avec l'humaine en une même personne si intimement, que Dieu est devenu homme, et l'homme Dieu. La seconde et la très-sainte Eucharistie, le chef-d'œuvre de ses inventions; car ne pou-

vant avec bienséance se joindre personnellement avec tous les hommes en particulier, son amour infini, mais toujours sage, lui a fait trouver un expédient souverain pour le faire, qui est le très-auguste et très-amoureux Sacrement de l'autel, par lequel il s'unit très-étroitement selon sa divinité et selon son humanité, selon son corps et selon son âme, et s'incorpore, pour ainsi dire, d'une manière particulère avec tous les hommes qui le reçoivent.

IV. Or, les hommes ne pouvant en leurs amours s'unir de cette sorte à ceux qu'ils aiment, s'unissent par la présence locale, conversant continuellement avec eux, leur parlant, les écoutant, et ne s'éloignant d'eux que le moins qu'ils peuvent; et quand il le faut, c'est avec des peines et des tourments inexplicables qu'on s'arrache à cette chère présence, et qu'on se prive des délices de cette douce communication; et pour en soulager les regrets et en adoucir les ennuis, on se transporte souvent aux lieux où l'on avait accoutumé de les voir en se les figurant, et se ressouvenant de ce qu'ils y ont fait et de ce qu'ils y ont dit: on manie les marques et les assurances qu'ils ont laissées de leur affection, et on a les yeux de l'esprit perpétuellement attachés sur l'image que l'on porte d'eux dans l'âme. De plus, ils s'unissent de volonté, voulant et ne voulant tout ce que veulent et ne veulent pas leurs amis; d'où vient qu'ils prennent les mêmes pensées, les mêmes opinions, les mêmes jugements, les mêmes désirs et les mêmes affections qu'eux; en sorte que leurs volontés et leurs cœurs sont comme fondus en un, et il semble qu'une seule âme les anime tous deux. Selon cet esprit, l'aimant est en l'aimé, dit saint Thomas (1), en tant qu'il tient la volonté, les biens et les

(1) 1, 2, q. 28, a. 2.

maux de l'aimé pour les siens propres: et en vertu de cette union, il veut ce qu'il veut, il aime ce qu'il aime et tout ce qui est à lui, et sent de la tristesse et de la joie quand il est triste ou joyeux. Mais l'amour n'unit point seulement l'aimant à l'aimé, il le change de plus en plus et le transforme en lui, faisant qu'il prend ses mœurs, ses humeurs et toutes ses façons de faire, et que par une imitation parfaite, il se rend très-semblable à lui.

V. Or, si l'amour, considéré en général, fait de si grands effets en l'homme, et exerce un tel empire sur son corps et sur son âme, celui de Dieu notre Seigneur fera encore toute autre chose, à cause de l'excellence de l'objet infiniment plus parfait, et de l'assistance qu'il nous y donne: comme aussi voit-on qu'il est arrivé aux saints, en qui l'amour, plus qu'en tous les autres hommes, a dressé ses plus nobles trophées, et fait montre de la grandeur de son pouvoir. C'est pourquoi pour venir à notre dessein, nous disons que l'amour de Notre-Seigneur ayant touché vivement une âme, la fait penser à lui, lui fait bâtir en son cœur une solitude où il l'entretient, lui donne de l'affection à l'oraison, unit toutes ses volontés aux siennes, la rend soigneuse de l'imiter, l'embrase du désir du très-saint Sacrement de l'autel, fait qu'elle chérit toutes les choses qui lui appartiennent, qu'elle fait des progrès merveilleux en la perfection, qu'elle fuit tous les péchés, pour petits qu'ils soient, qu'elle pratique hautement les vertus, et beaucoup d'autres choses dont nous parlerons en détail et amplement, tâchant de rendre notre doctrine utile à tous.

CHAPITRE II.

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT PENSER A LUI.

I. L'amour porte les pensées de l'aimant vers l'aimé. — II. Raison de cet effet. — III. L'amour de Notre-Seigneur fait penser à lui. — Amour blessant et liant. — IV. Exemple de cet amour à la Magdeleine.

I. Tout aussitôt que l'amour s'est rendu maître d'un cœur, il dispose de ses pensées, les adressant toutes à l'aimé, et faisant que l'aimant tient son esprit continuellement occupé de lui, et qu'il ne goûte point de plus grands ni de plus doux contentements qu'en cet entretien. Ainsi Aristote dit (1) que la première marque par laquelle on connaît que l'on a de l'affection pour quelque chose, est quand on y pense comme naturellement, et qu'on a même de la peine d'en retirer sa pensée (2): Veux-tu savoir où est ton trésor et tes délices, dit saint Laurent Justinien? regarde ce que tu aimes, et veux-tu voir ce que tu aimes? considère ce que tu penses; car tu dois connaître ton trésor par ton amour, et ton amour par ta pensée (3). *Mets-moi,* ma sœur, dit l'Époux, *comme un cachet sur ton cœur;* le cœur, en termes de l'Ecriture, signifie la source des pensées et des affections, l'entendement et la volonté, et le cachet se met sur quelque chose, ou pour la fermer, ou pour montrer qu'elle est à nous; ainsi

(1) 1. Rhetor. — (2) In ligno vitæ, tract. de carit. c. 4. — (3) Cant. 8, 6.

l'Époux veut dire qu'il entend qu'aucune pensée ne trouve ouverture dans l'entendement de son Épouse, ni aucune affection dans sa volonté, qui ne soit de lui ou pour lui, d'autant que son cœur lui est acquis par la force de l'amour, sur lequel pour ce sujet il a imprimé son cachet pour le fermer, et apposé son sceau pour déclarer qu'il est à lui, et ainsi que rien n'y peut entrer ni en sortir qui ne lui appartienne ; et il ajoute la raison, *parce que l'amour est fort comme la mort;* et comme la mort a un pouvoir absolu sur tous les corps humains, l'amour en a autant sur tous les cœurs humains, faisant mourir toutes les autres pensées, affections et sentiments, excepté ceux de l'aimé. C'est pourquoi les Platoniciens disaient en leurs mystères : Quiconque se résout d'aimer, doit se déterminer en même temps à mourir, parce que l'amour est une mort volontaire, qu'il faut nécessairement que subisse celui qui se laisse toucher de son feu ; car la pensée de l'aimant détachée de lui et mourant à lui, vit toujours en l'aimé (1). A quoi revient cette sentence mémorable dite et redite si souvent, et qui est encore sortie de leur école : *Que l'âme est plus où elle aime qu'où elle anime,* d'autant que l'amour faisant que l'âme porte et attache toutes ses pensées, toutes ses affections et toutes ses opérations à la personne aimée, fait ensuite qu'elle y est plus présente : car elle est là plus présente où elle agit davantage ; et agissant si peu de pensée et d'affection pour son propre corps, et si fort pour la personne qu'elle chérit, on a sujet de dire qu'elle est plus actuellement où elle a son amour qu'où elle donne la vie. Et l'expérience nous le fait voir en tous ceux qui sont frappés de quelque

(1) Ficin. in conv. Platonis.

amour violent : considérez un avare idolâtre des richesses, que pense-t-il ? de quoi parle-t-il ? pourquoi travaille-t-il ? Il ne pense jour et nuit qu'à l'or et à l'argent ; ses désirs, ses desseins, ses actions, ses paroles tendent toutes vers ce but ; s'il voit sa femme, ses enfants, ses amis ; s'il boit, s'il mange, rien de cela n'entre en son esprit, pour y faire impression et s'y arrêter ; tout passe, sinon cette affection furieuse d'avoir des biens.

II. Or, les raisons de ce grand effet de l'amour sont : premièrement, que l'amour tenant, au jugement de tous, le premier rang d'excellence et de force entre toutes les passions et entre toutes les affections, il les attire aussi toutes à soi et à son objet qui est l'aimé, et, comme un premier mobile, ravit toutes les pensées, toutes les imaginations, et généralement l'homme tout entier après soi. De plus, parce que l'espèce et l'idée de la personne que l'on aime est sans comparaison plus grande, plus avant imprimée, et tout autrement marquée que celle des autres choses, d'autant que ce sont les passions qui gravent les portraits des choses dans l'imagination, et de là dans l'esprit, et d'autant plus profondément qu'elles sont plus fortes ; et par conséquent, puisque l'amour est selon ce que nous venons de dire, la plus puissante, l'espèce qu'il produit de l'objet aimé couvre celles de tous les autres, empêche leur effet, remplit toute la tête et occupe entièrement l'esprit. Enfin, parce que, comme l'amour est essentiellement un lien qui lie et unit l'aimant avec l'aimé, et que cette union ne peut être de leur nature, ne se retrouvant de cette sorte qu'aux seules personnes divines, qui ne sont point unies, mais un en une même très-indivisible essence ; l'aimant, pour réparer cette perte, s'unit à l'aimé comme il peut, à savoir, à son image et

à la ressemblance qu'il se forme de lui dans son intérieur, laquelle il regarde, il contemple et entretient incessamment.

III. Suivant cela donc, l'âme qui aime en sincérité Notre-Seigneur, pense ordinairement à lui et l'entretient en son cœur, et quand son amour est arrivé à un haut point de perfection, elle y pense continuellement, elle l'entretient sans cesse, et ne peut appliquer son esprit qu'à lui et à ce qui le touche ; c'est ce que l'on appelle l'amour blessant et liant ; car, tout ainsi que l'homme qui est blessé ne saurait penser qu'à sa blessure et à celui qui la lui a faite, ainsi quand la flèche de l'amour a été fortement décochée contre une âme, elle ne peut porter sa pensée qu'à sa plaie et à Notre-Seigneur, qui en est la cause. « Ne vous semble-t-il pas, dit Richard de Saint-Victor, que le cœur est bien blessé, quand l'amour d'un dard armé d'une pointe enflammée le perce d'outre en outre, et que l'âme porte le fer enfoncé si avant dans les entrailles, qu'elle ne saurait plus retenir ni dissimuler son affection ? Elle brûle dans les ardeurs de ses désirs, elle est toute en feu, elle éclate en gémissements et tire de longs soupirs, criant qu'elle est blessée d'amour. L'esprit, poursuit-il, n'est-il pas véritablement et sans aucun doute pris et lié, quand l'amour ne lui permet point d'oublier l'aimé, ni de penser à autre chose qu'à lui ? Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, il l'a toujours devant les yeux, et ne le perd point de vue ; c'est à quoi il songe la nuit quand il dort, et ce que pendant le jour incessamment il rumine (1). »

IV. Nous avons une excellente image de cet amour blessant et d'une âme blessée en la Magdeleine (2), qui

(1) De gradib. violentæ carit. — (2) Joan., 20, 11.

cherchant Notre-Seigneur dans le tombeau, et ne l'y trouvant point, après que ses compagnes et même les apôtres s'en furent retournés, demeura là toute seule inséparablement attachée sans en pouvoir partir, regardant de çà et de là si elle le verrait, allant d'un côté et de l'autre, et rôdant tout autour pour le trouver, et arrosant partout la terre de ses larmes. Deux anges, beaux comme le jour, vêtus de blancs, lui apparaissent et l'interrogent; ni leur admirable beauté, ni la splendeur de leurs habits ne la touchent point du tout: elle les voit sans les voir; elle fait des extravagances, appelant monsieur celui qu'elle ne tenait que pour simple jardinier, tant elle était plongée dans la pensée de Notre-Seigneur et si profondément frappée de son amour. C'est pour elle que l'Épouse disait en son Cantique: *Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire de ma part que je suis blessée de son amour, et que je languis pour son sujet* (1). O belle plaie! ô douce blessure, dit ici saint Grégoire de Nysse, par laquelle la vie entre et coule dans l'âme (2). Oh! qu'il est excellent et honorable, dit Origène, traduit par saint Jérôme, d'être atteint et blessé des traits de la charité! L'un est frappé de ceux de l'amour charnel, l'autre de ceux d'une affection de la terre; mais toi, âme d'élite, dépouille-toi et donne-toi pour but à un si beau dard, puisque Dieu est l'archer. Écoute l'Écriture qui te parle de ce même dard, ou pour te donner encore plus d'admiration, entends ce que ce même dard, qui est le Verbe incarné, te dit : *Il m'a mise comme une flèche élue, et m'a gardée dans son carquois, et m'a dit : Ce t'est un grand bonheur*

(1) Cap. 5, 8. — (2) Hom. 4 in cant.

que tu sois appelée, mon enfant (1). Prête donc l'oreille à ce que te dit cette flèche, et vois comme elle a été choisie du Seigneur. Oh! que l'on est heureux d'être blessé de cette flèche! Quiconque ne reçoit cette blessure, dit saint Augustin, sera toujours malade et n'obtiendra jamais la vraie santé (2).

Le divin Apôtre l'avait bien large et bien profonde, quand il disait *Je vis, non, je ne vis point, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (3); voulant dire que toutes ses pensées, toutes ses affections et tous ses mouvements n'avaient point d'autre objet que Jésus-Christ, et qu'il prenait en lui seul tous ses contentements, parce que, dit saint Thomas expliquant ce passage, comme l'on dit d'ordinaire qu'un homme vit de ce qu'il aime et de ce à quoi il pense par-dessus tout, et où il se plaît particulièrement; comme de celui qui est passionné pour les lettres, ou pour la chasse, nous disons que ces exercices sont sa vie; ainsi, parce que saint Paul aimait parfaitement Notre-Seigneur, qu'il pensait continuellement en lui, et n'avait point d'autre plaisir que de lui procurer de la gloire, il dit que sa vie était Jésus-Christ! O douce et vraie vie! *Mes ravissements et mes extases sont toutes de Dieu,* dit-il ailleurs (4). Il était transporté d'une certaine folie amoureuse, aimant Dieu, et tiré de soi par la force de son amour, il vivait en lui et pour lui, ne vivant plus de sa propre vie, mais de celle de Dieu qu'il aimait. Telle était la vie de cette grande âme et de cet homme blessé : c'est là où tenaient son entendement et sa volonté, et ce en quoi il avait du goût, comme du dégoût de tout le reste; d'autant que la blessure de l'amour

(1) Is., 49, 2. — (2) In Psal. 37. — (3) Galat., 2, 20. — (4) 2 Cor., 5, 13.

conduit aux langueurs et aux défaillances, à cause que l'âme, dit Richard de saint Victor, « bannit les affections de toutes les autres choses que de l'aimé; c'est lui seul qu'elle aime, qu'elle chérit, qu'elle désire, quelle souhaite, pour qui elle soupire, pour qui elle brûle, et en qui seule elle se repose; rien ne lui est doux ni savoureux, s'il n'est assaisonné de sa considération; quoi qui se présente aux yeux de son corps ou de son esprit, elle en détourne incontinent la vue et le rebute, et même le foule aux pieds, si elle voit qu'il ne soit de son intelligence et pour apporter quelque avancement à son amour; que même tout ce qu'elle fait, ce qu'elle dit et ce qu'elle pense, lui semble inutile, même intolérable, s'il ne concourt avec elle au but de ses désirs. » C'est ce que dit ce docteur, déclarant très-bien les effets que produit l'amour en une âme, et qui se passent dans la solitude du cœur. Disons maintenant ce que c'est que cette solitude.

CHAPITRE III.

QU'EST-CE QUE LA SOLITUDE DU CŒUR.

I. Il y a une solitude intérieure. — II. Où elle est, et en quoi elle consiste. — III. Ce que l'on y fait. Pour l'intérieur. Pour l'extérieur. — IV. Les biens et les délices que l'on y goûte.

I. *Pourquoi ne suis-je pas mort* à moi-même, dit l'homme sensuel en Job! Oh! si j'avais renoncé à l'affection des créatures, et rompu les liens qui tiennent

mon âme captive, je jouirais maintenant d'une grande liberté, *et je reposerais d'un doux sommeil avec les rois et les personnes de qualité éminente, qui se bâtissent des solitudes* (1). Saint Grégoire-le-Grand expliquant ces paroles (2), montre premièrement que les cœurs de tous ceux qui se laissent maîtriser par quelque passion, sont comme des lieux publics et des marchés pleins de tracas, d'allants et de venants, à cause des pensées, des soins et des inquiétudes dont ils sont agités. Et puis il dit qu'au contraire les saints qui n'ont point le cœur à la terre, ne l'ont point par conséquent troublé, mais extrêmement tranquille; d'où vient que l'on dit d'eux qu'ils se bâtissent des solitudes, parce qu'ils éloignent d'eux les émotions des désirs terrestres, et se retirent dans le cabinet de leur cœur, pour y vaquer à Dieu en repos, comme celui qui disait avec un si grand sentiment : *J'ai fait et ferai toujours une demande à Dieu, qu'il lui plaise me faire cette grâce que je demeure en son temple,* qui est mon intérieur, *et que là je le serve tout le temps de ma vie* (3). David disait cela, parce qu'il avait dit adieu à toutes les affections de ce monde, et s'était transporté en une grande solitude, à savoir, en son esprit paisible, où il voyait Dieu et s'employait à son service d'autant plus purement, qu'il s'y trouvait seul et sans compagnie d'aucune créature avec lui. C'est ce que saint Grégoire nous dit de cette solitude; mais pour en avoir une connaissance plus particulière et voir sa situation et son architecture :

II. Il faut remarquer que comme en l'âme il y a deux facultés, l'entendement et la volonté, il y a aussi deux solitudes qui leur correspondent, à savoir, la

(1) Job. 3, 12. — (2) Lib. 4 Moral. cap. 28. — (3) Psal. 26, 4.

solitude de l'entendement et celle de la volonté. La solitude de l'entendement n'est autre chose qu'une vacuité de pensées en cette faculté; et le moyen de la bâtir, c'est de fermer ses portes et ses avenues à tous les objets, et de repousser vigoureusement toutes les images des choses qui se présentent pour y entrer, et qui seraient pour s'y attacher. De même, la solitude de la volonté est un dénûment d'affection en la volonté; et on l'acquiert quand on empêche que les désirs ni l'amour des choses créées n'occupent et ne lient cette puissance. Or, par cette vacuité de pensées en l'entendement et ce dénûment d'affections en la volonté, nous n'entendons point une pure oisiveté ou fainéantise en ces facultés, de sorte que l'entendement ne pense à rien du tout, et la volonté n'aime chose quelconque; car quand cela ne serait point impossible, comme il l'est, il serait toujours inutile et même nuisible, attendu que le mérite et la perfection d'une chose consistent en son opération. Mais nous voulons dire qu'il faut que l'entendement bannissant les pensées, et la volonté les affections de toutes les autres choses, n'entretiennent que la pensée et l'affection de l'aimé et de ce qui le concerne. Voilà ce que c'est que cette solitude; mais qu'y fait-on? et comment est disposée l'âme qui y demeure.

III. L'âme en cette solitude, éloignée du bruit de toutes les créatures, fait ce que le Saint-Esprit dit par Jérémie *Le solitaire s'asseyera, se taira, et s'élèvera bien haut au-dessus de soi et de toutes les choses créées* (1). Elle est attentive à Notre-Seigneur, attachée et collée d'esprit et de volonté à lui, à le regarder, à le considérer, à le contempler, à l'admirer

(1) Thren., 3, 28.

et à s'étonner de ses perfections et de ses bénéfices. Elle fait des actes nobles et héroïques d'amour, de complaisance et de bienveillance envers lui, de conformité de sa volonté à la sienne, de foi, d'espérance, d'adoration, de glorification, de louange et d'intention très-pure; elle lui fait hommage de tout ce qu'elle est; elle s'offre à lui, elle s'abaisse et s'anéantit devant lui, elle lui demande pardon de ses péchés, elle le remercie, elle se réjouit en lui, et exerce toutes les autres vertus, sans parler des sublimes et extraordinaires opérations de la vie mystique, auxquelles Notre-Seigneur porte les âmes dignes et indignes, quand il lui plaît, et que toutes les paroles des hommes ne sauraient expliquer. Et pour l'extérieur, ceux qui habitent dans ces agréables déserts sont fort recueillis : ils aiment grandement le silence; ils ne conversent avec les hommes qu'autant que l'amour de Dieu et celui du prochain les y obligent; ils ne se soucient point de savoir les nouvelles du temps, ni ce qui se dit, ni ce qui se fait; ils ne se mêlent point des affaires d'autrui, et prennent même plaisir d'ignorer tout ce dont ils n'ont que faire, estimant avec raison cette ignorance une haute science et une grande partie de la prudence des justes, et ne voulant point remplir leur tête, ni charger leurs esprits de choses vaines et inutiles, en ayant tant d'autres belles et excellentes à penser, et dont ils peuvent avec contentement et profit s'entretenir. Car c'est de ces personnes qu'on doit entendre ce qui se dit de Scipion l'Africain, qu'il n'était jamais moins seul que quand il était seul: ce que saint Ambroise explique au sujet de Notre-Dame, de qui il dit: « Elle ne cherchait point de compagnie, ayant pour bonne compagnie ses pensées; que même elle ne manquait jamais moins d'entretien que quand il

n'y avait personne avec elle (1). » Et afin que l'on voie combien cela est véritable, je veux apporter un passage mémorable de Platon, sur lequel Théodoret insiste, écrivant contre les Grecs : « Comment penses-tu, dit-il, que sont faits les grands et parfaits philosophes ? quelle est l'occupation de leur esprit ? quelles sont leurs pensées ? quelles sont leurs affections ? Je te le dirai : ils ne savent point le chemin de la place, ni du palais, ni où est la chambre du conseil, ni les autres lieux où se font les assemblées publiques ; ils ne se travaillent point pour apprendre ceux qui seront promus aux charges, ni en faveur de qui le peuple donnera son suffrage ; ils vivent en une entière ignorance de tout ce qui se passe dans la ville ; ils l'ignorent et le veulent ignorer ; ils sont bien aises de ne se point trouver dans les festins, ni dans les compagnies, de ne voir ni d'être vus ; leurs corps seulement sont dans la ville, mais leurs âmes, estimant ces choses trop petites, et n'en faisant non plus d'état que de rien, s'affranchissent de leurs liens, sortent de leurs prisons, prennent le large et s'envolent, comme dit Pindare, à la considération des choses belles (2). » C'est ce que dit Platon ; et moi j'ajoute que si les âmes touchées du désir de la philosophie ont tant de soin et de plaisir de s'éloigner de toutes les choses extérieures, et de vaquer aux intérieures, celles qui sont éprises de l'amour de Notre-Seigneur en ont sans doute davantage, comme elles en ont incomparablement plus de sujet ; et ainsi qu'elles se tiennent perpétuellement seules dans le désert de leur cœur, et s'occupent sans cesse aux exercices de l'amour. Et comme elles ont toujours et partout leurs cœurs, et dans leurs cœurs Notre-Seigneur, elles

(1) Lib. 2. de Virg. — (2) Lib. 12.

ont aussi toujours et partout leurs déserts, et sont, par ce moyen, en tous temps et en tous lieux, au milieu des rues aussi bien que dans une cellule, à table aussi bien qu'à l'église, dans les compagnies comme étant seules, dans leur retraite. Dans les rues et aux carrefours, dit saint Pierre Chrysologue (1), les âmes élevées à la vraie et solide piété portent leur cabinet et leur solitude : d'où si quelquefois, par inconstance d'esprit, par recherche de quelque récréation, ou par quelque autre faiblesse humaine, elles sortent pour s'amuser dehors avec les créatures, elles y retournent incontinent, parce qu'elles voient qu'il n'y fait pas bon, et sentent que cette sortie ne leur apporte que des distractions, des troubles, des pesanteurs et des dégoûts en la pratique de la vertu, des refroidissements en l'amour, des imperfections et des péchés; comme une jeune fille tendre et délicate, nourrie dans une chambre bien tapissée et bien chaude, que la curiosité a fait sortir dans la rue pour y voir ce qui s'y passe, regagne bientôt le logis et sa chambre, à cause d'un vent de bise qui lui a cinglé le visage et l'a toute morfondue.

IV. Quelqu'un me dira que cela est bon, mais qu'il est aussi bien difficile, et qu'il se faut faire de grandes violences pour arriver à cette solitude intérieure et à ce silence de l'âme, à ce dénûment de pensées en l'entendement et d'affections en la volonté, et à dire ainsi généralement adieu à toutes les créatures, sans s'en réserver une seule. A quoi je réponds que si les philosophes en sont d'une certaine façon bien venus à bout, et pour des sujets forts petits, nous ne devons point croire que la chose soit si malaisée comme on se le figure ; mais quand elle le serait, je dis que si, en

(1) Serm. 9.

ce retranchement universel de tout, on sort des plaisirs et des contentements des créatures, on entre aussi dans ceux du Créateur, d'autant plus grands, plus purs et plus solides, que Dieu, qui seul est l'être et la source de tous biens, surpasse la créature qui n'est que vanité et un néant; on entre dans le repos du cœur, dans la joie de l'âme, dans la liberté de l'esprit et dans la possession de mille biens, délivrés des craintes, des soupçons, des tristesses, des convoitises, des ambitions, des envies, des jalousies et de beaucoup d'autres tourments et épines qui ensanglantent et déchirent un pauvre esprit. La sainte Écriture nous déclare en plusieurs lieux, avec de belles et magnifiques paroles, les grands biens dont jouissent ceux qui habitent dans ces mystérieuses solitudes: *Voici que j'attirerai à moi l'âme pour qui j'ai une affection particulière,* dit Dieu en Osée, *et je la mènerai en la solitude, où je lui parlerai amiablement, confidemment, cœur à cœur, et selon ses désirs* (1). *Dieu versera la paix et les contentements dans les âmes de son peuple élu, de ses saints et de ceux qui se retirent dans le cabinet de leur cœur* (2). Et Isaïe dit excellemment: *L'âme qui demeure dans le désert recevra de grandes joies, et sa retraite lui sera une source de continuels plaisirs; elle fleurira comme le lis en blancheur et en innocence de vie, et produira les fruits de* toutes les vertus, *les richesses du Liban et du Carmel; ces belles et fertiles montagnes,* et de la campagne de Saron, c'est-à-dire, tout ce qui est de meilleur et de plus exquis en la jouissance des créatures, *lui sera donné en éminence, et elle sera dis-*

(1) Cap. 2, 14. — (2) Ps. 84, 9.

posée pour voir la gloire du Seigneur et pour contempler ses merveilles (1). Et ailleurs : *Notre Seigneur consolera l'âme retirée, et réparera* avec un avantage excessif par soi-même et par l'abondance de ses grâces, *toutes les pertes qu'elle fait des contentements et des récréations des créatures; il rendra son désert un lieu de délices, et sa solitude comme un paradis; la joie et l'allégresse s'y trouveront toujours, les actions de grâces, les jubilations et les louanges s'y feront entendre* (2). Voilà quelque chose des grands biens et des fruits délicieux que les âmes goûtent dans cette solitude du cœur.

SECTION UNIQUE.

Conclusion du chapitre.

I. Nous devons entrer dans cette solitude. — II. Raison pour l'aimer.

I. Puisqu'il en est ainsi, soyons du nombre de ces rois et de ces personnes illustres qui bâtissent des retraites; tâchons, avec la grâce de Dieu, d'entrer dans cette grande solitude du cœur et dans cet agréable désert de l'âme aimante, où règne un profond silence, et où l'on n'entend aucun bruit des créatures : édifions-nous, avec sainte Catherine de Sienne, un cabinet dans notre intérieur. *Entre avec toute ta famille dans l'arche,* dit Dieu à Noé (3); ce que saint Ambroise explique élégamment en ces termes : Le Seigneur dit au juste : Entre dans l'arche, c'est-à-dire, dans toi-même, dans ton esprit, dans la partie supérieure de ton âme;

(1) Cap. 3, 1. — (2) Cap. 51, 3. — (3) Gen. 7, 1.

là tu trouveras ton salut, et tu y seras en assurance ; dehors ce ne sont que dangers, que déluges et abîmes d'eaux, où les hommes se noient (1). *Dieu nous appelle,* dit Moïse, *pour aller trois journées dans la solitude, et là lui offrir nos sacrifices* (2). Il faut mettre trois journées en ce voyage : la première, c'est le renoncement à tous les objets non nécessaires des sens extérieurs ; la seconde, la modification des imaginations et des passions ; et la troisième, le retranchement des pensées inutiles et des affections aux créatures. Après ces trois jours de chemin, on arrive à la vraie solitude de l'âme, où l'on offre à Dieu les sacrifices parfaits ; et c'est là où il les veut. Ainsi Notre-Seigneur disait : *Quand tu voudras prier Dieu et lui rendre tes devoirs, entre dans ta chambre et la ferme sur toi* (3). Cela s'entend que pour vaquer à Dieu comme il le désire, il faut boucher les portes de nos sens extérieurs et intérieurs, et nous retirer dans une chambre invisible, qui est notre cœur, dit saint Augustin.

II. Entrons donc dans cette chambre, allons en cette solitude, pratiquons le recueillement de l'âme, vu même que sans cela nous ne pouvons jamais être vraiment spirituels ; toutes les retraites extérieures ne nous le sauraient faire. Que profite la solitude du corps, dit saint Grégoire-le-Grand, si celle du cœur manque ? Car celui qui de corps est éloigné des hommes, et par le cœur est au milieu d'eux et parmi le tracas de la conversation humaine, n'est point en solitude ; comme au contraire si quelqu'un est dans la foule du peuple, et dans la place publique où tout le monde aborde, et qu'il soit cependant retiré au dedans de soi-même, il n'est

(1) Lib. de Noe, c. 11. — (2) Exod. 5, 3. — (3) Matth. 6, 6.

point dans la ville (1). C'est pourquoi, conclut ce saint Docteur, ceux qui veulent tenir le droit sentier de la vie spirituelle, et se prendre par où il faut à l'étude de la perfection, doivent commencer par la solitude de l'esprit. Un des premiers avis que donnaient les sages de l'antiquité pour parvenir à la sagesse, était: Demeure avec toi. Sur quoi Sénèque dit : J'estime que la première marque d'un esprit réglé est de pouvoir s'arrêter et s'occuper en soi-même (2). Quoique, disait l'autre lumière des stoïciens, Epictète, l'homme soit naturellement sociable et qu'il aime la compagnie, il faut pourtant qu'il habitue son esprit à trouver son entretien et sa satisfaction en soi, et n'avoir besoin pour son contentement de la conversation d'autrui, se formant en ceci sur l'exemple de Dieu, qui est toujours recueilli et uni en soi-même, jouissant d'un invariable repos puisé dans sa propre source et dans de grandes pensées convenables à son excellence.

De plus, c'est une très-grande gloire pour notre entendement d'être ainsi recueilli et appliqué à penser à Notre-Seigneur : car notre entendement est tel, que sont les idées des choses qu'il reçoit, et les pensées dont il se nourrit ; c'est pourquoi, pensant ordinairement à un objet si noble et si excellent comme est Notre-Seigneur, il ne peut qu'il ne s'ennoblisse et ne se perfectionne extrêmement par un tel exercice. C'est aussi un profit merveilleux, car c'est l'état où l'on pratique la vie des vrais anachorètes et des parfaits solitaires, qui est, dit saint Antiochus (3), de mener sur la terre une vie d'ange en pureté, demeurant seuls dans les déserts, afin de jouir en repos de la familiarité de Dieu, lui parler, l'ouïr et exposer son âme

(1) Lib. 30 Moral. c. 12. — (2) Epist. 2. — (3) Homil. 103.

comme un miroir pur et net, pour recevoir ses rayons et son image. Il est dit de Moïse, qu'il menait ses brebis au fond du désert, et qu'il arriva en la haute montagne d'Oreb, où Dieu lui apparut dans un buisson ardent, et lui fit voir ses merveilles (1). C'est ainsi que nous devons faire, et c'est ce qui est donné à ceux qui le font. Notre troupeau sont nos sens, nos yeux, nos oreilles, notre imagination, nos passions, notre entendement et notre volonté; chacun doit mener les siens *dans le fond du désert,* au recueillement et à la solitude du cœur, où Dieu, par sa bonté et par sa miséricorde, se communiquera à lui, remplira son âme de splendeurs divines, l'échauffera du feu de son amour, bridera l'impétuosité de son imagination, modérera la violence de ses passions; et comme le soleil envisageant une nuée, et la couvrant de sa lumière, la rend si claire et si resplendissante qu'on la prendrait pour un second soleil, il la fera en quelque façon semblable à soi: d'autant que toutes les causes prétendent par leurs actions produire leur similitude et leur image, et qu'elles opèrent ayant près de soi la matière sur laquelle elles s'emploient, ne le pouvant faire si elle est éloignée, ainsi que l'expérience nous le montre; Dieu qui est de toutes les causes la plus noble et la plus forte, et par conséquent la plus communicative et la plus effective de sa divine ressemblance à qui en sera capable, comme est l'homme, pourvu qu'il s'approche de lui; ce qui se fait non avec les pas du corps, mais avec ceux de l'âme, avec les pensées de son entendement et avec les affections de sa volonté, qui est ce qui se fait en cette solitude de l'esprit. Le savant et pieux Nébridius ayant supplié par lettres, avec de

(1) Exod. 3, 1.

grandes instances, saint Augustin, qu'il lui plût lui faire la faveur de pouvoir jouir de sa conversation et de passer le reste de sa vie avec lui, saint Augustin lui répondit : « Vous n'avez que faire, cher Nébridius, de désirer si ardemment ma compagnie, ni que nous demeurions ensemble : vous pouvez demeurer doucement et suavement avec vous-même et dans votre esprit, et y trouver ce repos où l'on se déifie, et y acquérir cette solide joie avec laquelle tous les contentements de la terre ne sont en aucune façon comparables (1). »

Partant, entrons dans le cabinet de notre cœur, établissons notre demeure dans ce mystérieux désert, qui vaut mieux mille fois que toutes les villes et tous les lieux les plus habités ; et là, retirés et solitaires, vaquons aux exercices de l'amour, et pensons à Notre-Seigneur ; aussi bien faut-il penser à quelque chose, et qu'y a-t-il de plus excellent, de plus délicieux et de plus utile à quoi nous puissions penser qu'à lui? Comme jadis à Rome il y avait des gens si bizarres, ainsi que remarque Plutarque, qu'ils ne se souciaient point d'acheter de belles peintures, de belles statues, non pas même de beaux esclaves ; mais ne désiraient rien tant que d'avoir, et à quelque prix que ce fût, des monstres, un garçon qui n'avait point de jambes, qui avait les bras renversés, un autre qui avait trois yeux en une tête d'autruche, prenant plaisir à tenir en leur maison et à regarder tels opprobres de la nature. Ainsi notre esprit devant nécessairement s'occuper toujours en la considération de quelque chose, on aime mieux l'arrêter en des objets vils, honteux et dommageables, qu'en la souveraine beauté et en la fontaine

(1) Epist. 106.

de tous les biens qui est Notre-Seigneur : *Jérusalem*, disait le prophète Jérémie, *lave ton cœur de cette malice, afin que tu te sauves; jusqu'à quand t'amuseras-tu à des pensées vaines et nuisibles* (2)? Pense à celui qui t'a créée et qui t'a rachetée; il a pensé à toi dès l'éternité; il y pense continuellement, et d'une pensée attentive, profonde et pleine d'amour, dont il te fait ressentir sans relâche les effets, qui sont ses bénéfices. Si tu n'as pu penser à lui avant les siècles, parce que tu n'étais point, ni aussitôt que tu as reçu l'être de sa main libérale, parce que tu n'avais point de connaissance; pour le moins, maintenant que tu le peux et que tu le dois, penses-y : ne crois pas autrement que tu l'aimes beaucoup, et ce serait te flatter d'une opinion fausse; de l'estimer; car où est ton trésor, là est ton cœur, et l'esprit se trouve toujours où la volonté est prise et attachée. Ce te sera encore un moyen de l'aimer davantage; car il ne sera pas possible de penser souvent à un objet si accompli, ni considérer souvent des perfections si admirables, avec lesquelles il va brûlant tant de cœurs au ciel et en la terre, que quelque flamme de ce feu sacré ne tombe sur le tien, et ne l'échauffe, et que tu ne sentes croître l'amour que tu lui portes, comme ce peintre de l'antiquité, à force de regarder une excellente beauté qu'il peignait, et qui lui était auparavant indifférente, fut vivement touché et épris de son amour (3). Socrate était transporté d'une passion si violente pour acquérir la sagesse, et particulièrement pour connaître la nature des vertus, qu'il demeurait quelquefois les jours entiers immobile en une

(1) Tract. de curios. — (2) Cap. 4, 14. — (3) Apelles apud Plin., l. 35, c. 10.

place, les yeux fixés invariablement en un même lieu, comme si son âme n'eût plus animé son corps. Carnéade se plongeait si avant dans les pensées de la philosophie, qu'il en oubliait même le boire et le manger, et à table ne pouvait porter la main à la viande, mais il fallait qu'un autre lui rendît ce service, et le réveillât comme d'un profond sommeil, où son esprit dégagé en quelque façon de la matière, goûtait des contentements tout autres dans la connaissance de la vérité, que la viande n'en pouvait donner à son corps (1). Et encore aujourd'hui les joques, ou ermites des Indiens idolâtres, passent leur vie dans de petites loges qu'ils se dressent sur les arbres comme des nids d'oiseaux, afin de se garantir des bêtes sauvages, pour méditer plus en repos et en silence les choses célestes (2). Nous donc, que devons-nous faire, ayant en nous, et avec beaucoup plus de facilité, de contentement et de profit, un tel sujet de contemplation et de pensées, comme est Dieu notre Seigneur? *Sanctifiez en vos cœurs Notre-Seigneur Jésus-Christ* (3), disait saint Pierre, c'est-à-dire, qu'il soit le but des pensées et des affections de vos cœurs ; et comme écrivait avec des paroles enflammées aux Éphésiens saint Ignace, martyr, que vous mettiez en cela tout vos contentements, de vous trouver toujours en Jésus-Christ, vivants et occupés continuellement en lui, et que vous ne veuillez pas respirer seulement une fois sans lui et hors de son souvenir.

Vous me direz que si nous voulions nous mettre dans un si grand recueillement, et nous tenir si resserrés dans cette solitude du cœur, nous serions tous

(1) Valer. Max., lib. 8, c. 7. — (2) Jarric, lib. 2 hist. Ind. Orient., c. 16. — (3) 1 Epist.. 3, 15.

abstraits, interdits et maladroits en nos actions, peu attentifs aux choses extérieures, et, ce qui est encore plus considérable, moins propres pour vaquer au salut du prochain; car il est très-malaisé, et comme impossible, de s'occuper si fort en son intérieur, et que l'âme se retirant de tous les autres objets, pour ne s'employer qu'à aimer et entretenir Notre-Seigneur, se porte conjointement avec affection, avec force et constance, aux choses auxquelles ou la nécessité, ou la bienséance, ou la charité nous oblige au dehors. Pour expliquer un point si important en la vie spirituelle, faisons un chapitre nouveau.

CHAPITRE IV.

QUE L'OCCUPATION INTÉRIEURE NE NUIT POINT, MAIS PROFITE POUR BIEN FAIRE LES CHOSES EXTÉRIEURES, ET POUR VAQUER UTILEMENT AU SALUT DU PROCHAIN.

I. On peut joindre l'intérieur avec l'extérieur. — II. Exemples. — III. Et on le doit.

I. Je dis premièrement qu'encore que la liaison de ce grand recueillement avec l'attention aux choses extérieures semble si difficile, néanmoins il n'est point impossible, mais que ces deux choses peuvent s'accorder aisément ensemble: de manière que, comme notre âme produit en un même temps les actions des vies végétante, sensitive et raisonnable, qui sont si différentes, l'homme semblablement peut exercer au-dedans les opérations de la vie contemplative, et en-

semble au dehors celles de l'active. Saint Basile-le-Grand, qui entendait ceci non-seulement par une pure connaissance, mais encore et beaucoup plus par son expérience, nous dit (1) : « Le philosophe exquis, c'est-à-dire, l'homme vraiment spirituel, fait de son corps un lieu d'étude et d'entretien, et une retraite assurée à son âme, où, quoi qu'il soit au milieu du marché et des compagnies, ou retiré sur une montagne et dans la solitude, elle vaque à soi-même, et s'occupe dans ce monastère naturel à des pensées dignes d'elle, qui regardent sa perfection; car, comme il peut arriver qu'un homme renfermé dans sa chambre, et ayant le corps entre quatre murailles, aura l'esprit errant et vagabond par la ville; aussi se peut-il faire qu'un autre qui aura le corps au milieu de la place publique et parmi les rues, tiendra son esprit clos et serré au-dedans de soi-même et dans le cabinet de son cœur. » Ceux-là mentent, écrivait Sénèque (2), qui veulent faire croire que leurs occupations les empêchent de s'adonner à l'étude de la sagesse et de la vertu : oh! ce sont des menteurs! ce ne sont point les occupations qui les empêchent; mais ce sont eux-mêmes qui s'empêchent et s'embrouillent. Quelques-uns, ajoute-t-il, sont si retirés et ont tant de peur d'agir au dehors, qu'ils estiment que tout ce qui est exposé à la vue et dans le commerce des hommes, ne peut être sans trouble et sans inquiétude. Il faut mêler ces deux choses, et les perdre l'une dans l'autre : on doit agir en se reposant, et se reposer en agissant. C'est ce que dit Sénèque, qui peut passer pour un homme fort entendu en cette science; car voici comme il parle de soi : Mon esprit, cher Lucilius, n'est jamais embarrassé; il est toujours de loi-

(1) Const. monast., c. 5. — (2) Epist. 62.

sir, et en quelque lieu que je sois, je suis à moi, d'autant que je ne me donne point aux choses, mais seulement je m'y prête; en quelque part que je me trouve j'entretiens mes pensées, et je roule quelque chose de bon en mon âme. Quand je me donne à mes amis, je ne me divertis pas pourtant de l'attention que j'ai sur moi-même, ni ne m'arrête pas parmi ceux à qui je me suis joint, ou par rencontre, ou par quelque devoir de ma charge; je suis inséparablement avec les plus gens de bien, et où ils soient, et en quelque temps qu'ils aient vécu, ma pensée vole vers eux; je porte continuellement avec moi et dans moi Démétrius, le meilleur de tous les hommes, et quittant ces braves et ces pimpants, je devise en mon intérieur avec ce philosophe demi-nu, c'est l'homme que j'admire (1). Mais laissons ces exemples douteux, et prenons-en de meilleurs et de plus assurés.

II. Saint Grégoire de Nazianze raconte que le grand patriarche d'Alexandrie, saint Athanase, pratiquait ce mélange en un excellent degré, faisant toutes ses œuvres dans un recueillement et une certaine oisiveté divine, de sorte que son action, dit-il, était oisive et son oisiveté active; c'est pourquoi il l'appelle chaîne d'or, parce qu'il avait joint et enchaîné ces deux choses ensemble; et rapportant en un autre lieu les vertus de sa propre mère sainte Nonne, il dit qu'elle avait su unir parfaitement les exercices de dévotion avec ceux d'une femme mariée, parce qu'elle avait un aussi grand soin de son ménage, comme si elle n'eût point su prier, et était si attentive à Dieu dans le secret de son cœur, et tant adonnée à l'oraison, à la contemplation et autres fonctions de la vie spirituelle, comme si

(1) Orat. 21.

elle eût été indifférente aux affaires domestiques. Ainsi ces deux choses si diverses, la dévotion et le ménage, ne s'empêchaient point en elle, mais s'entr'aidaient comme les deux ailes en un oiseau, toute dans le soin des choses divines, et toute dans le soin de sa famille, toute au ciel, et toute en terre. Ceux qui ont écrit la vie de saint Bernard, assurent qu'il jouissait d'une solitude intérieure qu'il portait partout où son esprit vaquait à Dieu, cependant qu'il s'employait au dehors, soit au travail des mains, ou aux affaires de son prochain (1). Mais pour ne point aller si loin, ni regarder derrière nous si avant dans les siècles passés pour y trouver des exemples, prenons ceux que nous fournissent les saints derniers canonisés, dont quatre ont été des personnes très-occupées, et des plus qui fussent pour lors en terre : saint Ignace, en Occident, qui avait un million d'occupations très-grandes, et qui étendait ses soins jusqu'aux extrémités de la terre habitable; saint François Xavier, en Orient, qui avait en dessein et en exécution la conversion de toutes les Indes, pays immenses, qui étaient encore trop petits pour la grandeur de son zèle; saint Philippe de Néry, en Italie, jetant les fondements, et élevant l'édifice de sa congrégation nouvelle; et sainte Thérèse, en Espagne, qui avait sur les bras toutes les affaires de la réforme de son ordre : néanmoins tous quatre, dans ce nombre innombrable d'affaires, et souvent fort fâcheuses, étaient extrêmement portés à l'oraison, comme on sait par l'histoire de leurs vies; demeurant en tous temps et en tous lieux recueillis en eux-mêmes et unis à Dieu, en la communication de la familiarité duquel ils prenaient des

(1) Lib. 1 vitæ, cap. 5, et lib. 3, c. 1.

forces pour se fortifier en leurs faiblesses, ils puisaient des lumières pour l'éclaircissement de leurs doutes, trouvaient des jours aux affaires les plus obscures et les plus embrouillées, et acquéraient une générosité de cœur, une grandeur d'âme et un élargissement de leur capacité naturelle pour pouvoir faire plus de choses en un jour, qu'autrement ils n'eussent pu en une semaine; et avec un esprit calme et tranquille, à l'exemple de Dieu, à qui ils étaient unis, et à qui, par le moyen de cette union, ils se rendaient semblables, qui en un même temps fait en l'univers, dans l'étendue de ses états, seul et concourant avec ses créatures, un nombre presque infini de choses avec un souverain repos, et sans se divertir de l'attention qu'il a sur son intérieur, à la génération de son Verbe et à la production du Saint-Esprit. Ceci donc nous montre que l'on peut joindre le soin de l'intérieur avec celui de l'extérieur, et que la solitude de l'âme n'empêche pas qu'on ne communique avec le prochain, et qu'on ne s'emploie avec affection à son salut.

III. Je dis de plus, que non-seulement on le peut, mais encore que nécessairement on le doit; autrement toutes les occupations extérieures seront purement humaines, et les exercices de charité pleins de défaut et sans grand fruit. Pour le déclarer, il faut que nous reprenions et remaniions ce passage des Cantiques, dont nous nous sommes déjà servis à un autre propos : *Imprimez-moi,* dit Notre-Seigneur à l'âme, *comme un cachet sur votre cœur, et comme un cachet sur votre bras* (1). Où il est premièrement à remarquer que le cœur signifie l'intérieur et la vie contemplative; le bras, l'extérieur et la vie active;

(1) Cap. 8, 6.

secondement, qu'il fait mention du cœur et du bras ensemble, pour montrer que l'un et l'autre vie peuvent s'allier et s'accorder fort bien en une même personne; en troisième lieu, qu'il parle premièrement du cœur, pour nous apprendre que comme le cœur est sans comparaison plus noble, plus important et plus nécessaire que le bras, la contemplation de même est beaucoup plus excellente et plus parfaite que l'action; ce qui se voit évidemment en Dieu, qui dès l'éternité a mené une vie, pour ainsi dire, contemplative, se contemplant incessamment soi-même; car nous savons que ses contemplations, et ce qui se passe au-dedans de lui dans le secret de sa divinité, sont des opérations infinies, d'une souveraine perfection, et Dieu même; où tout ce qu'il fait au dehors est fini et borné, et rien que les créatures. A cette cause, nous devons bien plus estimer l'un que l'autre. Et comme, suivant la doctrine d'Aristote (1), le cœur est la partie du corps qui la première reçoit la vie, et qui la perd la dernière, la première chose aussi à laquelle il faut nous prendre et nous attacher, et la dernière que nous devons lâcher, doivent être les exercices de dévotion; si bien que, comme le cœur a son mouvement perpétuel, se remuant en tout temps et en tout lieu, sans s'arrêter jamais, et le bras n'a le sien que par intervalle, nous devons parfois donner quelque trève et quelque relâche à nos travaux extérieurs, mais persévérer toujours constamment, en quelque disposition que nous soyons, et quelque accident qui nous arrive, dans le soin raisonnable des choses spirituelles. Mais ce qui fait encore plus à notre propos, est que ni plus ni moins que le cœur donne la vie, la force et le mouvement au

(1) 2. De gener. anim., c. 6.

bras par le moyen des esprits vitaux qu'il lui fournit, sans lesquels il serait perclus et impotent; ainsi les communications avec Dieu par les lumières, par les saintes affections et par les grandes assistances que l'âme en reçoit, vivifient les occupations extérieures, et font que l'on agit puissamment, utilement et divinement avec les hommes, où sans cela tout est languissant, plein d'imperfections, et avec plus de bruit que de fruit, qui est la raison fondamentale de cette vérité, de laquelle je ne dirai maintenant rien davantage, parce que je la déduirai autre part plus amplement. Je veux finir par le témoignage d'un grand personnage et d'un saint homme de la Compagnie de Jésus, qui traitant de ce sujet, dit : « Il ne faut point que personne pense que les actions auxquelles sa condition l'oblige, et particulièrement celles qui regardent le salut des hommes, lui doivent fermer la porte de la contemplation, et le rendre moins capable de l'exercer ; au contraire, il doit tenir pour assuré qu'elles l'y disposent d'une façon admirable : ce que nous savons non-seulement par la raison, par l'autorité des Pères et par l'exemple des anciens, mais de plus par notre propre expérience et par la connaissance que nous avons de quelques-uns avec qui nous vivons, qui s'emploient grandement à la charité du prochain, entendant les confessions, faisant des prédications et visitant les pauvres dans les hôpitaux, que Dieu néanmoins a élevés à un si haut degré de contemplation, qu'on peut à bon droit les comparer avec les anciens anachorètes (1). »

(1) Alvar. de Paz., tom. 3, lib. 5 in proœmio.

SECTION UNIQUE.

Avis pour conserver l'esprit de dévotion dans les occupations extérieures.

I. Ne rien entreprendre au-dessus de ses forces. — II. Ni avec opiniâtreté pour en venir à bout. — III. Ni avec violence d'esprit. — IV. Demander cette grâce à Dieu.

C'est une chose certaine que l'expérience nous apprend tous les jours, que les occupations extérieures, si elles ne sont prises avec un grand tempérament et dans des intentions divines, ne profitent point, mais nuisent beaucoup, et au lieu de porter l'esprit à Dieu, l'en retirent, le dissipent et éloignent tous les sentiments de dévotion. C'est de quoi se plaignait amèrement saint Grégoire-le-Grand, quand, enlevé à la vie tranquille qu'il menait en son monastère, et assis dans la chaire de saint Pierre, il se vit les épaules chargées du fardeau de toute l'Église, et accablées d'une infinité d'affaires. « Mon esprit, dit-il, s'élevait pour lors par-dessus toutes les choses d'ici-bas, et n'avait d'autre plaisir qu'à s'entretenir en la contemplation des choses célestes et divines; il était comme affranchi de la prison du corps, envisageait d'un œil assuré la mort, qui semble néanmoins si fâcheuse à la plupart, et la regardait comme l'entrée de la vie et la récompense de ses travaux : mais maintenant il est forcé par l'obligation de sa charge d'entendre les différends des hommes séculiers; après la jouissance d'un si doux et si agréable repos, sa pureté est comme souillée de la poussière des pensées de la terre, et pour condescendre à la nécessité de ceux qui viennent à moi, se portant

aux choses extérieures, quand après il veut retourner aux intérieures, c'est toujours avec une diminution de forces (1). » Si ce très-saint Pontife jette ces soupirs et forme ces plaintes contre ses occupations, quoiqu'elles fussent très-bonnes, et s'il avoue qu'elles faisaient ces impressions sur son âme, nous qui ne sommes nullement comparables à lui en vertu ni en force d'esprit, nous avons un très-grand sujet de craindre qu'elles ne nous apportent de grands dommages. Pour les empêcher, et, comme ce fleuve d'Elide, qui passe la mer sans se mêler, et conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume, garder notre dévotion entière dans les affaires, voici quelques avis qui nous pourront servir.

I. Le premier est qu'il faut que chacun se mesure et connaisse ce qu'il peut, et qu'il ne prenne jamais aucune occupation qui surpasse ses forces. Le salutaire conseil de Démocrite, dit Sénèque, nous profitera extrêmement, si, ni en particulier, ni en public, nous n'entreprenons pas plus d'affaires que nous en pourrons porter (2): parce que comme nos esprits sont fort petits et étroitement bornés, et ceux-là mêmes qui semblent les plus grands et avoir plus d'étendue, le trop grand nombre les dissipe, et la pesanteur les accable, si bien que la dévotion venant à s'écouler, le cœur nécessairement demeure sec, lâche et dur. Saint Bernard, parlant de ceci au pape Eugène, lui dit qu'il craignait fort que la trop grande multitude d'occupations dont il le voyait assiégé ne le conduisît à la malheureuse disposition d'un cœur endurci, que la componction ne saurait briser, ni la piété amollir, ni les prières fléchir, ni les menaces étonner, et qui

(1) Lib. 1 Dialog. in præm. — (2) Lib. 3 de ira, cap. 6.

même empire par les châtiments. « Voilà en quel précipice vous mèneront ces occupations maudites, si vous continuez à en prendre trop comme vous avez fait, et à vous donner tout entier à elles, sans rien vous réserver pour le soin de vous-même (1). » En effet, comme la trop grande quantité de viandes, pour bonnes et exquises qu'elles soient, charge l'estomac, étouffe la chaleur naturelle, engendre des maladies, et nuit beaucoup à la santé, à laquelle elles eussent grandement servi, si elles eussent été prises avec modération et tempérance; ainsi l'excès des affaires, encore qu'elles soient de piété, appesantit l'âme, la refroidit, la rend faible, et altère toute l'économie de sa santé spirituelle, que la discrétion eût conservée et accrue. Certes, le meilleur moyen que Pharaon trouva pour distraire le peuple d'Israël de la pensée et du dessein qu'il avait d'aller au désert sacrifier à Dieu, fut de le surcharger de travail, à chercher de la paille et faire des briques, et de ne pas lui donner le loisir de respirer. *Ils sont en repos, et pour cela ils crient et tempêtent, disant : Allons offrir des sacrifices à notre Dieu; qu'on les accable d'ouvrages, afin qu'ils ne puissent penser à autre chose, et n'aient pas le temps d'écouter les paroles mensongères de Moïse* (2). C'est bien souvent l'invention dont le démon se sert pour empêcher plusieurs âmes de se retirer dans la solitude du cœur, et d'y vaquer secrètement à Dieu; il leur procure divers emplois, et beaucoup d'occupations extérieures, bonnes en apparence, où sans considération elles s'engagent; et puis, comme celui qui porte un fardeau trop pesant pour ses épaules plie nécessairement et succombe sous le faix, l'esprit

(1) Lib. 1 de consid., c. 2. — (2) Exod., c. 1, et c. 8, v. 8.

est attéré là-dessous, et tous les exercices de dévotion vont en désordre. Pour cette cause le Saint-Esprit nous avertit sagement : *Mon fils, ne t'adonne point à tant de choses; si tu le fais, ce ne sera pas sans y commettre des imperfections et des péchés, et même tu ne viendras pas bien à bout de ce que tu auras entrepris* (1), parce que qui trop embrasse mal étreint; et partageant l'attention et la force de son esprit à tant de matières différentes, il ne peut l'avoir que moindre et petite pour chacune. C'est pourquoi le même Saint-Esprit nous apprend que, *celui qui ne s'embarrasse point de beaucoup d'affaires, est vraiment sage* (2); en ce sens que, qui fait moins, fait plus, parce qu'il le fait mieux.

III. Le second avis est, que jamais personne ne doit entreprendre aucune affaire, de quelque nature qu'elle soit, quand il s'agirait de la conversion d'un royaume, de telle façon qu'il en veuille venir à bout à quelque prix que ce soit; parce qu'outre que ce serait ouvrir la porte à beaucoup de troubles et d'inquiétudes, nous ne savons pas si Dieu veut que la chose s'effectue; c'est pourquoi on doit bien faire tout ce que l'on peut, et ne rien épargner de ce qui dépendra de nous pour l'accomplir; mais après il en faut laisser le succès à Dieu, à qui elle touche bien plus qu'à nous; et si cela n'arrive pas, ne s'en point fâcher ni émouvoir, mais conserver inviolablement la tranquillité de son esprit, content de ce que la volonté de Dieu s'exécute, ce qui doit être le seul but de nos desseins: *Chacun peut bien aviser à part soi comment il doit se comporter en ses affaires,* dit le Sage; le conseil et l'élection sont en sa main, mais l'événement dépend d'une cause

(1) Eccl., 11. 10. — (2) Eccl., 38, 25.

supérieur. *Il peut proposer ce qu'il veut, mais Dieu en dispose comme il lui plaît* (1) ; et il se contente bien souvent de la seule détermination qu'on a prise de faire quelque chose; sa gloire est qu'on la veuille, et non qu'on la fasse; le commencement et le progrès d'une œuvre lui agréent, mais la consommation lui serait désagréable, parce qu'elle serait contre ses ordres : ainsi fut-il satisfait de la bonne volonté de David de lui édifier un temple, et du soin qu'il prit de faire provision des matériaux et de tout ce qui était nécessaire (2); et voulant que Salomon le bâtît, il donna le mérite de la résolution au père, et au fils celui de l'exécution. Et l'apôtre des Indes, saint François-Xavier (3), après avoir brûlé si longtemps du désir que sans doute le Saint-Esprit avait allumé dans son cœur, de la conversion du grand royaume de la Chine, et fait et souffert tant de choses pour réaliser cette entreprise si importante pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, quand il fut pour y entrer, Dieu n'en voulant pas davantage de lui, et réservant l'accomplissement du projet à ses successeurs, l'appela de cette vie; si bien que ce saint homme mourut ayant devant les yeux ce pays, pour lequel il avait tant soupiré et versé tant de larmes, sans y avoir pu mettre le pied, mille fois plus glorieux d'avoir soumis son zèle, et de n'être point allé plus avant dans la volonté de Dieu, que s'il eût converti tous les Chinois dans la sienne. C'est pourquoi il faut que nos désirs, si bons qu'ils soient, aient leurs bornes aussi bien que la mer, lors même qu'elle est agitée, et que nous nous rendions doucement, ou ce serait témérité de vouloir passer outre. Ce que quelques-uns doivent remarquer,

(1) Prov.. 16, 9. — (2) 1 Paral., 22. — (3) Lib. 5 vitæ, cap. 11.

qui, aux affaires dont ils se chargent, pensant qu'il y va de leur honneur, et qu'ils passeront pour des esprits inconstants, lâches et sans nerfs, s'ils n'en viennent à bout, s'opiniâtrent et poussent les choses jusqu'aux extrémités; aussi ils ne les accommodent pas, mais les ruinent, n'usant point de discernement pour voir la différence qui est entre la constance et l'opiniâtreté; que celle-là, conduite par les lumières de la prudence, fait tout ce qu'elle peut raisonnablement, emploie les forces du corps et de l'esprit, sans rien omettre pour faire réussir ce qu'elle entreprend; mais aussi après, quoiqu'il arrive, elle demeure en paix; où celle-ci, sans considération ni jugement, s'obstine à effectuer son dessein, quelque résistance qu'elle y trouve, et s'aheurte après une chose qui lui est impossible; et puis quand elle voit ses efforts inutiles et ses espérances perdues, elle se trouble et se dépite. Il faut donc aller à la source et régler ses désirs en leur principe.

III. Le troisième avis, est qu'au commencement de la chose, on soit soigneux de l'offrir à Dieu, et dans le cours de l'action de relever son cœur de temps en temps par de bonnes pensées et des oraisons jaculatoires, et par-dessus tout se souvenir de s'y prendre non avec violence d'esprit, mais avec tempérance et modération. Il y a certaines gens qui se donnent si fort à tout ce qu'elles font, qu'elles y sont tout entières et perdent l'attention à tout le reste; il ne faut point en user ainsi, non qu'on doive procéder en affaire avec négligence, et n'en effleurer que l'écorce et la surface; car il faut pénétrer jusqu'au fond, et y apporter tout le soin et toute l'affection que l'on doit; mais c'est qu'il ne faut point y entrer de telle sorte qu'on s'y plonge et s'y noie, et ne point agir avec âpreté et pas-

sion, mais avec paix et tranquillité d'esprit; qualité extrêmement nécessaire en toute sorte d'affaires, tant pour les bien entendre et concevoir que pour les bien conduire et leur donner une bonne issue; parce que l'esprit est toujours plus clairvoyant dans le repos que dans l'émotion, et par conséquent il voit mieux ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire, quand on doit commencer et finir. Il faut pratiquer ce que disait ci-dessus Sénèque, se prêter aux choses et non pas se donner, c'est-à-dire, s'appliquer tellement à toutes sortes d'occupations, que l'on soit soujours maître de soi, pour s'en retirer quand on voudra, et non s'y attacher pour s'en rendre esclave; car ce qui se prête, peut se reprendre quand on veut, mais ce que l'on donne ne peut être redemandé, parce qu'on n'y a plus droit. Ainsi l'éloquent Bernard Justinien raconte de son oncle, le très-illustre patriarche de Venise, saint Laurent Justinien, qu'il était toujours et partout grandement recueilli, et que sans peine il élevait son cœur à Dieu; qu'aux différends qu'il entendait en grand nombre et très-difficiles, il se conservait dans une paix inaltérable: vous eussiez dit qu'il n'entendait rien, que son âme était au ciel, et qu'il avait seulement le corps en terre; si, lorsqu'il s'occupait ou de la composition de ses livres, ou de la prière, quelqu'un venait pour lui parler, comme il arrivait fort souvent, vous l'eussiez vu, sans donner aucun témoignage de fâcherie ni d'ennui, se lever et quitter son ouvrage, et avec un visage gai et serein, et avec autant de liberté d'esprit que s'il eût été oisif, accueillir la personne, et l'écouter, tant qu'elle désirait, avec une tranquillité si grande, qu'elle semblait plutôt angélique qu'humaine. La cause de cette perfection dans les saints est, comme dit saint Grégoire, « qu'ils apportent une étude continuelle à se

retirer au dedans d'eux-mêmes, afin que là ils se trouvent d'autant plus entiers, et avec leurs facultés plus fortes pour vaquer à Dieu, qu'ils se sont moins répandus au dehors (1). » A quoi revient fort à propos ce qui se lit de saint Antonin, archevêque de Florence, que dans la multitude innombrable des occupations que lui donnaient sa charge pastorale, sa profonde doctrine et la grande réputation de sainteté qu'il avait acquise, il se maintenait dans un inviolable repos d'esprit, d'où il n'y avait affaire, pour difficile et fâcheuse qu'elle fût, qui l'en pût tirer, ni l'empêcher de se convertir intérieurement à Dieu, toutes les fois qu'il voulait; et comme un jour son secrétaire, nommé François Castillion, se plaignait à lui avec quelque mouvement d'impatience de cette foule d'affaires qui l'accablaient, et auxquelles lui-même avait part, qui lui ôtaient le moyen d'être à soi et de goûter la douceur de la vie, il lui fit cette sage réponse pleine d'une grande instruction: « Il ne se peut faire, mon fils, que nous ayons l'esprit tranquille parmi tant de soins, et que nous conservions le calme au milieu de tant d'orages, si nous n'avons au dedans de nous un petit coin et un cabinet secret, où les soins et les affaires de cette vie n'entrent pas, et où, après nous en être acquittés, nous puissions recourir comme à un lieu de refuge, et de cet hommme extérieur, nous retirer chez celui que saint Paul appelle l'intérieur (2). »

IV. Le quatrième est de demander à Dieu souvent et instamment cette grâce très-importante. Le père Balthazar Alvarez, modèle de vertu religieuse, en la relation qu'il fit, par le commandement des supérieurs, de ce qui se passait en son âme, dit que Dieu lui avait

(1) Lib. 22 Moral., cap. 2. — (2) Apud Sur., 2 maii.

donné une défense touchant la communication avec le prochain, pour y faire son devoir, sans se dissiper ni offenser sa divine Majesté, et sans que les occupations extérieures et les charges l'emportassent après soi, passant parmi tant de soins sans souci, et qu'il reçut la grâce de rentrer entièrement en soi-même. Il faut demander à Dieu ce grand don; et pour cela nous pouvons nous servir de la prière que sainte Gertrude fait en ces termes : « Mon Seigneur, pour que vous daigniez conserver en moi l'esprit de dévotion, je vous offre la très-excellente oraison que vous fîtes au jardin des Olives, en l'angoisse de votre mort; vous suppliant, par la vertu qu'elle contient, que vous m'unissiez parfaitement à votre amour, et me tiriez à vous au plus secret de mon cœur, afin que quand je m'appliquerai aux affaires extérieures, pour le salut de mon prochain, je ne sois point distraite de vous, et après que je les aurai achevées, en la façon qui sera la plus parfaite pour votre gloire, je retourne incontinent à vous en mon intérieur. »

Mais le plus fort et le plus puissant moyen de tous, est l'exercice de la présence de Dieu, de marcher et d'opérer en la souvenance que cette souveraine Majesté nous regarde en tout ce que nous faisons. De quoi nous n'en dirons pas maintenant davantage, parce que nous en parlerons bientôt plus à fond. Pour conclure, j'ajoute que les occupations extérieures, étant un point des plus dangereux et des plus glissants de toute la vie spirituelle, où l'on perd beaucoup plus que l'on ne gagne, si on n'y prend garde de près, nous devons avec soin et constance nous servir de ces avis, afin qu'ils détournent de nous les maux qui nous menacent, et que nous voyons arriver trop souvent à plusieurs.

CHAPITRE V.

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT AIMER L'ORAISON.

I. Ceux qui ont aimé Notre-Seigneur et tous les saints ont grandement pratiqué l'oraison. — II. Exemples. — III. Exemples de quelques saints particuliers. — Pourquoi ils ont tant pratiqué l'oraison.

I. Comme l'amour de Notre-Seigneur porte les âmes qui sont éprises de son feu à se bâtir en leur intérieur une solitude, ainsi que nous avons dit, il leur donne ensuite une inclination très-grande pour l'oraison, afin de pouvoir, selon le désir qu'ont naturellement tous ceux qui aiment, voir ce divin Seigneur, lui parler, l'écouter et s'entretenir avec lui. Pour ce sujet tous les saints se sont adonnés à ce saint exercice avec une ardeur merveilleuse.

II. Saint Augustin (1), traitant des anciens religieux, et faisant un dénombrement de leurs signalées vertus, remarque, entre autres, qu'ils employaient leur temps à parler avec Dieu, et à contempler avec des yeux très-purs sa beauté infinie. Saint Jean Chrysostôme (2), écrivant des mêmes, en parle ainsi : Ils établissent leurs demeures aux déserts et sur les montagnes, où ils s'occupent à communiquer continuellement avec sa divine Majesté, à la louer, à la bénir et à lui rendre grâ-

(1) Lib. de Morib. eccl. c. 31 et 32. — (2) Hom. 69 et 70 in Matth. et hom. 14 in 1 ad Tim.

ces de tous les bénéfices qu'elle fait tant à eux qu'à tous les hommes; et à ces fins ils se lèvent de nuit avec grande allégresse, et pour se pouvoir lever plus promptement, et avoir plus de loisir pour vaquer à la prière, et s'y trouver mieux disposés, ils dorment vêtus; le sommeil qu'ils prennent est court et léger, parce que le grand respect qu'ils portent à Dieu les empêche de dormir profondément. Cassien, son disciple, dit encore de ces mêmes religieux (1). Le principal exercice qu'ils ont est celui de l'oraison et de la contemplation des choses divines, auquel ils s'exercent de nuit et de jour avec grande pureté de cœur, tant en public, quand ils s'assemblent pour chanter les louanges de Dieu, qu'en particulier, retirés et renfermés qu'ils sont en leurs cellules; ils pratiquent avec tant d'assiduité cette sainte occupation, que bien qu'ils travaillent à quelque œuvre corporelle, ils ne cessent pas pour cela de prier et d'être attentifs à Dieu en leur intérieur. Et afin de donner plus de temps à ce divin exercice, ils accourcissent de beaucoup celui du sommeil, vainquant la nature et mortifiant la sensualité qui se plaît à dormir à son aise; ainsi plusieurs se contentent de deux heures de sommeil, et les plus faibles de trois ou quatre. Mais prenons quelque saint en particulier.

III. Saint Bonaventure raconte de saint François, que cet homme séraphique se voyant pélerin en ce monde, éloigné de corps de la chère présence de son Seigneur, et qu'étant, par la force de l'amour qu'il lui portait, devenu insensible aux affections de la terre et de toutes les choses créées; pour n'être pas entièrement privé de son bien-aimé, mais pour converser avec lui en la façon qui se peut ici-bas, il

(1) Lib. 2 de noct. orat. et lib. 3, c. 8, et coll. 12, c. 15.

était perpétuellement en oraison, tâchant de tenir son esprit présent à lui ; si bien que marchant et assis, dedans et dehors le monastère, travaillant et étant de loisir, il priait toujours avec une assiduité et une action si grande, qu'il lui était avis qu'il ne devait pas seulement employer à cette divine action son corps et son âme, mais encore y rapporter tout son temps et toutes ses œuvres. Et saint Bonaventure ajoute que ce saint homme faisait tant d'état de l'oraison, qu'il assurait que le religieux devait en demander le don par-dessus tous les autres, sans lequel il ne croyait pas qu'il pût réussir au service de Dieu, et pour cette cause il y encourageait ses religieux par tous les moyens dont il pouvait disposer (1).

Saint Dominique, l'autre lumière du même temps, n'en faisait pas moins : car son histoire porte que ses religieux étant retirés après Complies en leurs cellules pour y prendre leur repos, lui cependant demeurait secrètement en l'église pour y passer la nuit en prières, qu'il faisait avec une attention si forte, que le bruit, ni chose quelconque ne le pouvait distraire, tantôt à genoux, tantôt prosterné de tout son corps, et quelquefois avec des cris si hauts et si aigus, et avec des gémissements si profonds et si lamentables, que ceux qui étaient les plus voisins en étaient éveillés et émus aux larmes. Il donnait le jour à la charité du prochain, et la nuit à l'oraison ; et après y avoir employé beaucoup de temps, si le sommeil l'emportait, il dormait fort peu, reposant sa tête, ou devant l'autel, ou en quelque autre lieu, et puis se réveillant il retournait comme avant, et avec un esprit tout frais, pour traiter avec Dieu.

(1) In vitâ S. Francisci, cap. 10.

Le docte et pieux Jacques de Vitry, cardinal, écrit que sainte Marie d'Ognie veillait et priait ordinairement presque toute la nuit (1); car sachant que le sommeil ne nous a point été donné pour mériter, puisqu'il nous dérobe l'usage de la raison, mais pour soulager notre infirmité, elle faisait tout son possible pour ne point se rendre à cette nécessité, et passait ce temps, que l'on perd en une occupation si basse et si vile, en une incomparablement plus noble et toute divine, à veiller et à prier; ce qu'elle faisait avec d'autant plus d'attention et de dévotion, qu'elle jouissait d'une plus grande liberté et d'un plus profond silence. Or, cette grande âme avait reçu le don d'oraison à un si haut degré, que, comme on dit de saint Martin, jamais ni de jour ni de nuit, ou rarement, elle n'en retirait ni relâchait son esprit, priant toujours, ou mentalement ou vocalement; lors même qu'elle travaillait de l'aiguille, tenant ouverts devant soi les Psaumes qu'elle récitait, et où elle prenait les entretiens de son cœur, et comme des clous avec lesquels elle l'attachait à Dieu, afin qu'il ne fût emporté ailleurs. Elle s'est trouvée, en l'espace d'un jour, avoir prié et fléchi les genoux onze cents fois.

Saint Siméon Stylite la surpassait encore par le nombre des révérences et des adorations qu'il faisait tous les jours devant la divine Majesté. Saint Barthélemy et sainte Marthe se prosternaient cent fois le jour et autant la nuit. Saint Jacques, apôtre et évêque de Jérusalem, avait presque toujours les genoux en terre. Saint Ansbert, archevêque de Rouen, et qui avait été garde-des-sceaux sous Clotaire II, avait de gros cals aux genoux et aux coudes, contractés par ses longues

(1) Lib. 1 ejus vitæ, cap. 9 et 10, apud Sur., 23 jun.

et continuelles prières. Que dirons-nous davantage ? Il faudrait faire mention de tous les saints et de toutes les âmes excellentes en vertu, dont il n'y en a pas une qui n'ait été grandement adonnée à ce saint exercice.

Pour abréger, je veux seulement parler de quelques-uns de notre temps, pour notre propre consolation et instruction; et pour commencer par le fondateur de la Compagnie de Jésus, saint Ignace (1), ceux qui ont vécu avec lui rapportent qu'il ne s'est étudié à rien tant qu'à converser saintement avec Dieu, et utilement avec les hommes, par le moyen de l'oraison, à laquelle il apportait tant d'attention, qu'il n'y avait aucun bruit qui le pût divertir, pourvu qu'il n'arrivât point par sa faute; et il s'y prenait avec une si grande ferveur, que ses affections l'emportant, sa santé corporelle en était assez souvent intéressée. En se préparant seulement à la méditation, il s'embrasait de telle sorte, que le feu lui semblait sortir du visage : toutes choses lui fournissaient des sujets d'oraison, et il n'y en avait aucune, pour petite qu'elle fût, dont il ne s'élevât à Dieu, et ne nourrît la flamme de la charité dont son âme brûlait. Enfin, il continuait ses prières bien avant dans la nuit, dont il ne prenait que trois ou quatre heures pour dormir (2).

L'Apôtre des Indes, saint François-Xavier (3), ne pouvant, à cause de ses grandes et continuelles occupations, donner le long du jour tant de temps à l'oraison qu'il eût bien voulu, retranchait de son sommeil le plus qu'il pouvait, ne dormant que deux, ou au plus trois heures, et tout le reste communiquant

(1) Ribad. 5 ejus vitæ, c. 1. — (2) Maff. lib. 3 vitæ, c. 12. — (3) Lib. 6 vitæ, c. 5.

avec Dieu. A Méliapor, il passait presque toutes les nuits en prières auprès du sépulcre de l'apôtre saint Thomas, et n'en put être empêché par les coups cruels que les démons, outrés de dépit et enragés de ce qu'il les chassait de leurs anciennes demeures, et ruinait leur empire, lui déchargèrent plusieurs fois. On le voyait, à Malaca, prier la plupart de la nuit, jusqu'à ce qu'accablé de sommeil, il appuyait sa tête sur une pierre, où il prenait un peu de repos.

Le bienheureux père François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus, étant encore séculier et vice-roi de Catalogne, employait le matin cinq ou six heures en oraison, et s'accoutuma à ne plus souper, pour y consacrer encore ce temps et celui que les conversations qui suivent ce repas eussent emporté. Étant religieux, il se plaisait principalement en la longue et profonde méditation, qu'il commençait après minuit, et d'où il sortait avec un visage tout enflammé, et les cinq ou six heures qu'il y mettait ne lui semblaient pas un quart d'heure; et bien qu'en toutes choses il obéît ponctuellement à un frère qui lui avait été donné pour la conduite de son corps, quand néanmoins ce frère voyait qu'il avait déjà prié plusieurs heures, et craignant que cela ne lui fît tort, lui disait qu'il finît, ce saint homme le suppliait humblement qu'il lui permît de continuer encore un peu : Mon frère, lui disait-il, encore un peu, encore un peu. Par une grande habitude de prier qu'il avait acquise, toutes choses, mêmes les affaires extérieures, lui servaient de degrés pour monter à Dieu, et tous les lieux lui étaient des oratoires.

La vie du bienheureux Louis de Gonzague fut une oraison perpétuelle (1). Le cardinal Bellarmin et ses

(1) Cepar. in ejus vitâ, p. 2, c. 10.

autres confesseurs ont témoigné qu'il n'avait presque point de distractions, ce qu'il avait gagné par ses longues méditations et prières ; car, dès l'âge d'onze et douze ans, il ne faisait que prier Dieu. Rendant, selon la coutume de son ordre, compte de sa conscience à son supérieur, et lui déclarant ce qui s'était passé en son intérieur, il lui dit que si toutes les évagations d'esprit qu'il avait eues les six mois passés étaient mises ensemble, elles ne dureraient pas plus d'un *Ave, Maria.* Il priait avec tant de ferveur, qu'il était souvent ravi jusqu'à ne sentir, ni savoir où il était, et il ne s'aperçut jamais qu'on ouvrît sa porte, et qu'on le visitât durant l'oraison ; il était toujours si retiré au-dedans de soi-même, qu'il n'usait presque point de ses sens, et disait qu'autant les autres ont naturellement de peine à se recueillir, autant en avait-il à se distraire, et à combattre l'inclination que son esprit avait de penser à Dieu. Aussi Dieu, qui ne se laisse jamais surmonter en affection, lui donnait, pendant même les occupations extérieures, de si grands sentiments, que son visage paraissait celui d'un séraphin, et son cœur battait si fort, qu'on eût dit qu'il voulait éclater et sortir de sa poitrine, comme n'ayant pas assez d'espace pour manifester ses ardeurs. Enfin, il estimait tant l'oraison et le recueillement, qu'il disait que celui qui n'en ferait pas une étude particulière, n'emporterait jamais une pleine et constante victoire sur soi-même, et qu'il ne devait pas prétendre arriver à une vertu excellente.

Le généreux martyr de Jésus-Christ, le père Gonzale Sylveria (1), employait plusieurs heures du jour et de la nuit à l'oraison, la faisant tant en sa chambre comme

(1) Lib. 3 vitæ, c. 1.

en l'église; et soit qu'il fût seul, ou en conversation avec les domestiques ou les étrangers, il avait l'esprit inséparablement uni à Dieu. Le père Joseph Anchieta, la lumière du Brésil (1), outre le temps que la règle ordonne pour la prière, y passait la meilleure partie de la nuit, ce qu'il a observé toute sa vie, tantôt se promenant, et tantôt à genoux, à l'église ou en quelque coin du logis. Le saint homme, le père Balthazar Alvarez, de l'éminente sainteté duquel sainte Thérèse a rendu de si grands témoignages, s'adonna, dès le noviciat, extrêmement à l'oraison, y consumant tout le temps que ses occupations lui laissaient de reste, et disait que le religieux à qui les affaires ôtent la commodité de continuer ses prières, devait être comme la pierre éloignée de son centre, où, quand l'obstacle est levé, elle tend avec une extrême vitesse. Étant supérieur, comme il l'a presque toujours été, il s'en allait à l'église lorsque les autres étaient couchés, où il répandait son cœur devant Dieu, et employait deux et trois heures en oraison; d'autres fois il passait des nuits entières dans sa chambre, et tous les mois il prenait un jour plein, et chaque semaine une matinée, pendant lesquels il ne faisait autre chose que communiquer avec Dieu. Étant novice et écolier, quand il accompagnait quelque père, durant tout le chemin, et lorsque le père négociait, il priait toujours, sans que les allants ni les venants, ni aucun objet extérieur égarassent ses pensées; d'où vient qu'il avait coutume de dire, que marcher et accompagner était un emploi propre pour prier. Le père François Suarez, personnage très-célèbre en tout l'Église pour son grand et admirable savoir, et qui ne le doit pas être moins pour ses rares

(1) Lib. 3 vitæ, c. 1.

vertus, et particulièrement pour l'affection qu'il avait à l'oraison, disait une parole très-remarquable en un si excellent homme de lettres, et qui ne pouvait partir que d'une très-haute perfection ; c'est qu'il a souvent protesté qu'il eût mieux aimé perdre toute sa science, que de perdre seulement une heure de son oraison mentale.

IV. Je pourrais parler encore de plusieurs autres qui se sont rendus signalés en cette vertu, mais je les laisse pour dire que l'oraison est et a toujours été l'exercice et l'élément de tous les saints, qu'ils ont aimée singulièrement et pratiquée avec un soin non pareil, sachant que c'est le réduit mystérieux où l'âme parle et s'entretient avec son Seigneur, où elle lui ouvre confidemment son cœur, lui déclare ses affections, et reçoit les témoignages des siennes ; que c'est l'école secrète où elle apprend la haute sagesse, et des choses que ni les livres, ni les hommes ne lui sauraient montrer : *Élève tes clameurs vers moi, adonne-toi à l'oraison, et j'exaucerai tes désirs, et je t'enseignerai des choses grandes et solides que tu ne sais point* (1) ; c'est une chaîne claire et lumineuse, comme l'appelle saint Denis (2), tendue depuis le ciel jusqu'en terre, laquelle saisissant et portant les mains en haut l'une après l'autre, nous nous élevons ; c'est la fameuse échelle de Jacob, par laquelle un homme, devenu comme un ange mortel, monte d'échelon en échelon, de vertu en vertu, et de grâce en grâce, jusqu'à ce qu'il arrive et se joigne à Dieu qui l'attend au haut ; c'est le chariot admirable d'Elie, dans lequel l'âme est emportée en feu et en flammes au ciel, et que, comme dit saint Chrysostôme (3), ce

(1) Jerem. 33, v. 3. — (2) Cap. 3 de div. nom. — (3) Lib. 1 de orand. Deo.

que le soleil fait extérieurement au monde, l'oraison l'opère intérieurement dans nos âmes; en sorte que, comme le soleil illumine, échauffe, réjouit et vivifie, de même l'oraison nous éclaire, versant des lumières dans nos entendements; elle nous échauffe, allumant des feux dans nos volontés; elle réjouit nos cœurs, y répandant des sentiments de joies pures, et elle vivifie nos âmes par la grâce qu'elle nous obtient. Si vous ôtiez le soleil du monde, tout n'y serait que ténèbre, que glace, que tristesse et qu'ombre de mort; ainsi devez-vous croire que l'homme pesant et lâche pour la prière, a l'entendement plein d'obscurité, la volonté de froidure, le cœur d'amertume, et que son âme est morte, ou tendante à la mort. Enfin, ils savent que l'oraison est la racine de tous les biens et la mère de toutes les vertus, qui les porte en son sein, qui les nourrit, qui les élève, qui leur donne force pour agir, qui adoucit leurs peines et qui les conduit au point de leur perfection.

A l'exemple des saints, ayons tout le temps de notre vie en très-grande estime l'exercice de l'oraison, et vaquons-y le plus qu'il nous sera possible, considérant son admirable excellence, son extrême nécessité et les trésors de biens inestimables dont assurément elle nous enrichira; comme au contraire les grands maux dont nous nous verrons infailliblement accueillis, si nous nous y rendons lâches et paresseux. Pour nous y exciter, saint Ambroise nous met devant les yeux l'exemple de Notre-Seigneur, de qui les évangélistes disent qu'après avoir travaillé tout le jour à la conquête des âmes, *il passait les nuits entières à la prière* (1). « C'est un modèle qui t'est donné, dit le

(1) Ambros. lib. 5 in Lucam.

saint docteur, et un patron qui t'est proposé pour l'imiter; et à parler raisonnablement, que dois-tu faire pour ton salut, puisque pour l'opérer le Sauveur du monde emploie toute la nuit à l'oraison (1)? Notre-Seigneur passe les nuits à prier, dit-il autre part, pour te convier, à son imitation, de t'adonner à la prière; et ne le feras-tu point, vu qu'il ne prie pas pour soi, mais pour t'obtenir le pardon de tes péchés (2)? Et non content de nous y avoir animés par son exemple, il nous y encourage souvent par ses paroles : *Veillez et priez,* dit-il à trois de ses apôtres, *afin de fermer la porte à la tentation* (3). *Prenez garde à vous,* dit-il ailleurs, *veillez et vaquez à la prière* (4). L'Apôtre de même, écrivant aux Thessaloniciens et aux Colossiens, leur dit encore *Faites oraison sans cesse, passez-y les jours et les nuits* (5). Mais vous me demanderez comment il la faut faire?

SECTION PREMIÈRE.

Quelques avis pour bien faire l'oraison.

I. Ce qu'il faut faire avant l'oraison. — II. Ce qu'il faut faire durant. — III. Ce qu'il faut faire après.

Plusieurs auteurs anciens et modernes, ayant traité amplement et dignement ce sujet, nous n'avons pas jugé à propos de nous y étendre beaucoup, mais seulement de donner quelques avis que nous estimons de plus grande conséquence, et qui étant bien gardés, donneront à l'âme le contentement, et lui feront cueil-

(1) In Psal. 118, v. 62. — (2) Matth. 23, 41. — (3) Marc. 13, 33. — (4) 1 Thess. 5, 17. — (5) Col. 4, 2.

lir les fruits qu'elle peut espérer de ce saint exercice. Nous considérons ce qu'il faut faire avant l'oraison, et nous entendons principalement la mentale, ce qu'il faut faire durant, et ce qu'il faut faire après.

I. Le premier avis est, que l'âme qui veut faire une bonne oraison, doit nécessairement toujours, si elle n'est extraordinairement attirée de Dieu, ce que je ne touche point, s'y bien préparer, suivant la parole du Sage : *Avant de prier Dieu, dispose ton esprit*, pense où tu vas, à qui tu dois parler, et ce que tu as à lui dire, *de peur que tu ne ressembles à ceux qui tentent Dieu* (1), voulant recevoir les effets de sa bonté et de sa puissance, sans faire de ton côté ce que tu peux. Et tous ceux qui s'adonnent à ce divin exercice remarqueront, s'ils veulent y prendre garde, que tant d'oraisons mal faites, sèches, froides, égarées, stériles, et qui ne reviennent à rien, n'ont point d'autre ou de plus grande source que le défaut de bonne préparation. Or, cette préparation est double, une qui est éloignée, et l'autre qui est voisine. L'éloignée n'est autre chose que la paix de la conscience, la garde de ses sens, une veille sur ces actions, une vue ordinaire de la présence de Dieu, une conversation familière en son intérieur avec sa divine Majesté, et surtout avoir l'âme affranchie de toute passion déréglée. Cette préparation est très-importante : car il ne faut pas penser qu'après avoir donné la liberté à ses yeux de tout voir, à ses oreilles de tout ouïr, à sa langue de discourir indifféremment de tous les sujets qui se présentent, et s'être répandu parmi les créatures, l'esprit et les sens puissent se défaire et se vider si promptement de tant d'objets dont ils sont pleins, et se recueil-

(1) Eccl. 18, 23.

lir à point nommé. L'expérience nous fait voir le contraire, et que les choses auxquelles les yeux ou les autres sens se sont attachés, et pour lesquelles on a quelque passion, se représentent à l'esprit quand on prie, l'inquiètent en ses discours, et tarissent les sentiments de la volonté : c'est pourquoi, tel que vous voulez vous trouver dans l'oraison, il faut que par proportion vous vous conserviez hors de l'oraison, ce qui était la maxime des anciens Pères (1). La préparation voisine est de lire, entendre et bien posséder les points de votre méditation, et même prévoir en quelque façon, et comme déterminer quelles affections vous y produirez. Vous me demanderez quel sujet ordinaire il faut prendre ? Je réponds que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la divinité et l'humanité duquel vous trouverez tout ce qu'il vous faut, en quelque disposition que vous soyez, et quelque élévation d'esprit que vous ayez, si vous savez bien l'y chercher. Il dit de soi qu'il est la voie (2), on ne peut donc sortir de lui sans s'égarer ; il dit qu'il est la vérité, si donc vous le quittez, vous entrerez dans le mensonge ; et assurant qu'il est la vie, où irez-vous, si vous le laissez, sinon à la mort ? Voilà ce qu'il faut faire avant l'oraison.

II. Le second avis regarde ce qui se doit pratiquer durant l'oraison. Sans m'arrêter davantage sur l'acte de la présence de Dieu et sur les autres qui se font à l'entrée diversement par plusieurs, je dis que l'oraison est l'ouvrage de notre entendement et de notre volonté. L'entendement y fait une chose, et la volonté deux : ce que l'entendement y fait, est de connaître la vérité, ou par la voie de la méditation et du discours, allant par les circonstances du mystère que l'on a pris, les consi-

(1) Cassian. coll. 9, c. 3, et coll. 10, c. 14. — (2) Joann. 14, 6.

dérant, les pesant et approfondissant comme l'on peut; ou, si Dieu le donne, par la contemplation; car en quelque façon que ce soit, il faut que l'entendement découvre la vérité, et que pour ce sujet il s'applique à sa recherche, et que l'ayant trouvée, il la montre à la volonté qui, comme puissance aveugle, ne pourrait s'y porter, si l'entendement n'y conduisait ses pas avec son flambeau. Mais encore que cela soit vrai, il faut néanmoins prendre garde de ne point tant considérer, ni tant discourir, comme font quelques-uns, qui passent en cela presque tout le temps destiné à l'oraison, laissant cependant la volonté maigre et mal nourrie. Comme les opérations de l'entendement doivent viser à échauffer les affections de la volonté, on ne doit discourir qu'autant qu'il est nécessaire pour produire cet effet. En quoi la règle ne peut être égale pour tous; car comme pour allumer du bois vert, il faut beaucoup de temps à souffler et ressouffler, et encore a-t-on bien de la peine à en venir à bout, où celui qui est sec, prend feu au premier souffle; ainsi il y a des volontés dures, résistantes et comme insensibles, qui ne s'émeuvent que malaisément, et qu'il faut frapper rudement et bien des fois, pour leur donner du sentiment; d'autres délicates et inflammables, qui sentent les moindres atteintes, et qu'une légère considération met en flammes; et l'on doit opérer davantage de l'entendement, et rechercher plus de connaissances et de motifs pour toucher celles-là, et moins pour celles-ci.

Après que l'entendement a fait son devoir, il faut que la volonté s'acquitte du sien, qui consiste en deux points, dont le premier est qu'elle doit produire les affections et les actes des vertus conformes au sujet et à la vie que l'âme mène; qu'ils tendent à la

ruine du péché, comme sont l'horreur de ses fautes, le regret de les avoir commises, la demande du pardon, le désir d'en faire pénitence, la protestation d'amendement, l'appréhension des jugements et de la justice de Dieu, la haine de soi-même, si elle est en la vie purgative ; qu'ils regardent l'établissement de la vertu, comme les actions intérieures de la foi, de l'espérance, de la religion, de l'humilité, de la patience, de la chasteté, de l'obéissance et des autres, avec dessein de passer aux extérieures quand il sera temps, si elle se trouve en l'illuminative ; et qu'ils aient pour but la charité et l'union avec Dieu, comme les actes d'amour, de complaisance, de bienveillance, de l'aspiratif, les louanges, les glorifications et semblables, si elle est arrivée à l'unitive. Le second point est qu'elle doit toujours former quelque dessein pour perfectionner les mœurs, pour corriger quelque défaut ou pour pratiquer quelque vertu. Tel est l'emploi de l'entendement et de la volonté en ce saint exercice.

Où il faut remarquer que l'on ne doit, autant qu'il est possible, passer d'un point à un autre, que l'entendement n'y ait aperçu quelque vérité, et la volonté exercé des actes intérieurs de vertu, et résolu quelque chose pour le réglement de la vie. De plus, qu'il ne faut point prendre en ses oraisons la vertu en général, ni la considérer bien loin dans l'avenir, mais s'arrêter à quelque particulière et présente, ou prochaine, et choisir toujours celles que nos imperfections ou nos conditions et nos occupations nous rendent plus nécessaires ; ce que tous peuvent, bien qu'ils méditent un sujet commun, car comme pour le corps, le bilieux et le sanguin, encore qu'ils mettent la main à un même plat et mangent d'une même viande, la convertissent néanmoins pour la plus grande part, chacun en l'hu-

meur qui prédomine en lui; le bilieux en bile, et le sanguin en sang; ainsi au fait de l'âme chacun peut s'approprier, selon sa nécessité ou selon son dessein, le mystère sur lequel il s'emploie, et le faire servir à l'acquisition de l'humilité, de la patience, ou de telle autre vertu qu'il désire.

III. Le troisième avis contient deux choses qu'il faut faire après l'oraison. La première, une petite revue et un bref examen de l'oraison, pour voir comme elle s'est passée, les fautes que nous y avons commises et les sources d'où elles sont venues, afin d'y mettre ordre; les sentiments pieux que nous y avons reçus, pour en remercier Dieu, et les bons propos que nous y avons faits. La seconde est de les mettre en exécution, et, par ses paroles prudentes et religieuses, par les mouvements de son corps bien compassés, par la garde de ses sens, par la douceur de ses mœurs, et par la bonne conduite de toutes ses actions pendant la journée, montrer que l'on a fait oraison et communiqué avec la sagesse et la douceur infinie, et avec l'auteur de toute sainteté; à l'exemple de Moïse, qui sortit du long entretien qu'il eut avec sa Majesté sur la montagne de Sinaï, le visage éclatant de lumières, et tenant dans ses mains les tables de la loi (1); et comme les enfants des prophètes (2), descendant de la colline, figure de la prière, portaient en leurs mains les instruments de musique qu'ils touchaient mélodieusement, et qui signifient une composition extérieure mesurée et pleine de justesse; les passions bien d'accord avec la raison, une conversation harmonieuse avec tous, les bonnes œuvres et la pratique solide de la vertu, qui est la fin et le fruit de l'oraison. Certes, la meilleure oraison

(1) Exod. 34, 29. — (2) 1 Reg. 10, 5.

n'est pas celle qui est éclairée de plus de connaissances, ni échauffée de plus grands sentiments, mais qui est suivie d'une meilleure vie, parce que, comme cette action divine a été instituée pour de superbes, de colères et de vicieux, nous rendre humbles, patients et parfaits, et qu'elle est si puissante pour causer ces changements, il est clair que si elle ne les fait pas, mais qu'elle nous laisse au même état qu'elle nous trouve, nos connaissances sont dangereuses, nos sentiments trompeurs et notre procédé plein d'illusion. C'est pourquoi la chose principale à laquelle il faut s'étudier après l'oraison, est de la mettre en œuvre. Et voilà pour ce qui la touche en sa substance ; voyons maintenant quelques circonstances et quelques qualités qui la doivent accompagner.

SECTION II.

Continuation du sujet.

I. L'oraison doit être faite par un homme juste. — II. De la pureté du cœur. — III. Les taches du cœur. — IV. Elle doit être attentive et pleine de révérence.

I. Le quatrième avis est, que l'oraison, pour être bonne et effective, doit partir d'une âme nette de péché mortel, et être faite par un homme qui parle à Dieu comme à son père, et non comme à son ennemi : *Si je trouve en mon cœur quelque iniquité* qui me jette en la disgrâce de Dieu, j'ai beau le prier, *il ne m'exaucera pas* (1). Comme la pierre précieuse, appelée Diacostide, encore qu'elle ait de grandes vertus,

(1) Psal. 65, 16.

les perd néanmoins toutes, si elle est mise dans la bouche d'un mort; ainsi, quoique la prière ait une force nonpareille, elle est toutefois sans effet quand elle sort de la bouche d'un pécheur : *Son oraison sera exécrable,* dit le Sage (1). Et la comparaison qu'en apporte saint Basile est excellente : « Tout ainsi, dit-il, que si quelqu'un demandait à un père les biens de son fils qu'il viendrait d'égorger par une lâche trahison, et du sang duquel il lui montrerait encore ses mains toutes sanglantes, ne devrait pas espérer d'obtenir ce qu'il demande, mais plutôt attendre une cruelle vengeance; de même, comment voulez-vous que Dieu écoute la prière de celui de qui il voit les mains encore toutes teintes du sang de son Fils qu'il a tué? » Cela est vrai; il ne faut pas, pourtant que le pécheur cesse de faire et de multiplier des prières, non qu'il mérite d'être exaucé, mais parce que la bonté et la miséricorde de Dieu importunée viendra à la longue à se fléchir et à se faire sentir à son cœur, lui communiquant la grâce de sortir de son péché.

II. Mais pour passer encore plus avant en la considération de la pureté de l'âme, je dis que cette qualité est extrêmement nécessaire pour bien faire ses prières, pour obtenir le don de l'oraison et l'union avec Dieu; l'entendement doit être pur pour recevoir les lumières et les vérités de Dieu; la volonté nette, pour être touchée de ses sentiments et de ses affections; et il faut que l'âme soit sans tache, pour se joindre et s'unir à lui. *Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous;* unissez-vous à lui, et il s'unira à vous; et le moyen de ces rapprochements et de cette union n'est autre que la *pureté des œuvres et la netteté du cœur* (2).

(1) Prov. 28, 9. — (2) Epist. c. 4, 8.

« Nous adorons un Dieu invisible, dit saint Augustin, qui n'est point vu des yeux du corps, et qui n'est connu que des cœurs très-purs d'un petit nombre de personnes. » Et Notre-Seigneur publia sur la montagne pour une béatitude : *Bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (1). La vue de Dieu est promise à la netteté du cœur; ainsi le Docteur angélique (2) enseigne que la grâce du Saint-Esprit, que nous appelons le don de l'entendement, par lequel l'âme est éclairée de grandes lumières, qui lui font connaître hautement les mystères de la foi et les choses divines, correspond à cette béatitude. Sainte Thérèse rapporte, à ce propos, qu'étant un jour au chœur, son âme se recueillit tout à coup, et qu'il lui sembla qu'elle était devenue comme un clair miroir; qu'après Notre-Seigneur lui apparut au centre de son âme, et qu'il lui était avis qu'elle le voyait manifestement en toutes les parties de son âme comme en un miroir, et que ce miroir, aussi par une communication fort amoureuse, s'imprimait entièrement en ce même Seigneur.

Certainement, il n'est pas permis, comme disait fort bien Platon, à celui qui n'est point pur de s'approcher de la pureté, ni de se joindre à elle avec ses immondices. Et saint Bernard, expliquant d'après ces paroles des Cantiques : *Votre face est belle*, quelle est la beauté de l'âme capable de voir Dieu, dit que c'est la pureté, et il ajoute : La vérité ne tire point le voile qui la couvre devant les impurs, ni la sagesse ne se confie pas aux cœurs souillés (4). Et la raison en est, parce qu'il faut nécessairement que l'âme qui veut s'unir à

(1) In Psal. 113, conc. 2. — (2) Matth. 5, 8. — (3) 2, 2, q. 8, a 7. — (4) Serm. 62 in Cant.

Dieu y soit préparée et disposée, comme nous voyons cela généralement en la production de tous les effets et en la réception de toutes les formes. Or, il est certain que la souillure et la vilenie ne peuvent tenir lieu de disposition à l'âme pour s'unir à Dieu qui est infiniment pur, mais qu'il faut que ce soit la pureté; parce que la disposition doit avoir du rapport et de la ressemblance avec la forme; parce que c'en est comme l'ébauchement, ainsi que nous voyons en la chaleur et la sécheresse, dont la nature se sert comme de dispositions et de préparatifs au feu, pour lui donner entrée dans la matière, d'autant qu'il est chaud et sec; où leurs contraires, à savoir, la froidure et l'humidité, lui font obstacle; de même, parce que Dieu est souverainement pur, la pureté rend notre âme capable de ses lumières, de ses communications et de son union, et toute ordure l'y fait inhabile.

III. Mais vous me demanderez ce que c'est que la pureté de l'âme, un entendement pur, une volonté nette et un cœur sans tache? Je vous réponds que pour le savoir il faut examiner quelles sont les taches de l'âme, et qu'est-ce qui peut souiller le cœur; et je trouve que c'est premièrement et principalement le péché mortel; 2° le véniel, particulièrement celui qui est d'habitude; 3° celui qui est encore de pure faiblesse, parce que tout péché salit l'âme en sa façon; 4° les théologiens mystiques (1) disent qu'ils aperçoivent d'autres taches encore plus légères, comme celles que les mathématiciens découvrent dans la lune, et et quelques-uns mêmes, qui pensent avoir la vue plus subtile, dans le soleil; et ces taches sont tous les dé-

(1) S. Bonav. opusc. de 7 itin. ætern.; Joann. à Cruc. lib. 1 Asc. in Carmel.

fauts qui regardent les mœurs, pour petits qu'ils soient; les premiers mouvements des vices, qui, pour être sans liberté, sont aussi sans offense; les simples saillies de la nature, et universellement tout ce qui est imparfait et purement sensible, où la grâce n'a point de part, parce qu'il empêche le rayon du soleil de justice dans l'entendement, et le sentiment de Dieu dans la volonté : ce sont comme ces nuées qui passent vite devant nos yeux, mais qui pourtant en leur passage nous dérobent autant de temps la vue du soleil : *Il ne faut que peu de chose pour me cacher et me faire disparaître*, disait Notre-Seigneur (1). A la vérité, comme Dieu est infiniment élevé au-dessus de toutes les créatures, il faut que l'âme s'élève aussi infiniment au-dessus de soi et par-dessus toutes les créatures, pour arriver et s'unir à lui.

Quand donc l'âme se trouve, par l'opération de la grâce, nette de toutes ces taches, elle est pure et possède cette pureté qui la rend propre, selon qu'elle est ou plus grande ou plus petite, pour voir Dieu, c'est-à-dire, pour recevoir le grand don d'oraison, les communications secrètes de Dieu et l'union intime avec lui, comme on la peut avoir sur la terre. A laquelle, pour ce sujet, tous ceux qui aspirent à la perfection doivent tendre avec un soin très-particulier (2). Nous devons rapporter à elle comme à notre but principal, toutes nos actions, nos retraites, nos jeûnes, nos veilles et les autres austérités du corps, la lecture et la méditation des Écritures saintes et toutes les fonctions de piété. Et saint Bernard, docteur consommé en cette théologie, dit : « Vous devez en tout temps vous peiner pour acquérir la pureté du cœur, parce que c'est

(1) Joann. 16, 16. — (2) Collat. 1. 6, 7.

de tous les exercices spirituels, celui qui tient lieu de fin aux autres, et le point où ils doivent aboutir comme à leur centre; parce que c'est la dernière disposition pour unir le cœur à Dieu, en quoi consiste la perfection (1). » Et encore ailleurs il nous a laissé ces paroles remarquables : « Comme la nature et le bien du corps sont la santé, ainsi la nature et le bien du cœur sont la pureté, parce que le cœur, qui est fait pour voir son créateur, et où seulement il doit trouver sa béatitude, ne le saurait voir s'il a l'œil troublé et chargé d'ordure. Que si nous usons de tant de diligence pour conserver la santé du corps, nous devons sans doute en apporter d'autant plus pour entretenir la pureté de l'âme, que nous sommes clairement convaincus que l'âme est incomparablement plus noble et plus excellente que le corps (2). »

IV. Le cinquième avis est, que l'oraison, pour être bonne, doit être faite avec attention et avec révérence, qui doit naître de la ferme croyance et de l'appréhension vive de la présence de Dieu, devant qui nous sommes et à qui nous parlons : *Si deux s'accordent*, disait le Sauveur du monde, et vivent en parfaite intelligence, *ils obtiendront de mon Père*, qui est au ciel, *tout ce qu'ils demanderont* (3); c'est-à-dire, comme l'expliquent saint Ambroise et plusieurs autres saints Pères, si en la prière l'esprit s'unit avec le corps, et le cœur avec la langue; de sorte que l'un et l'autre de son côté, et chacun en sa façon concourent unanimement à cette sainte action, il n'est rien qu'elle n'emporte de la bonté de Dieu; mais si cela n'est, qu'elle n'attende qu'un refus plein de honte

(1) Opusc. de octo punct. perfect. in 4. — (2) Serm. de triplici gener. bonorum. — (3) Matth. 18, 19.

et suivi de châtiment. Et, à vrai dire, serait-il raisonnable que Dieu, devant qui les anges tremblent, et les chérubins et les séraphins s'abîment de respect, exaucât un homme qui lui parle avec irrévérence et avec un esprit égaré? Comment veux-tu, dit fort bien saint Chrysostôme, qu'il t'écoute, si tu ne t'écoutes pas toi-même? Tu fermerais les oreilles à ton valet, s'il te parlait de la sorte, et au lieu de satisfaire à son désir, tu punirais son insolence et le mépris qu'il ferait de toi. Si nous conférons d'une petite et chétive affaire avec un homme semblable à nous, avec un ver de terre, nous y apportons une présence d'esprit et pensons à ce que nous disons, et nous traitons avec la majesté infinie de Dieu celles qui regardent notre éternité avec divertissement et nonchalance. Le docte et pieux évêque de Paris presse puissamment cette raison, et nous dit (1) : Il ne se peut rien figurer de plus indécent et de plus honteux à l'âme raisonnable, à qui le jugement a été donné pour conduire ses actions, que, quand Dieu lui fait l'honneur de la vouloir écouter ou lui parler, elle quitte son divin entretien pour la piqûre d'un petit animal ou pour une incommodité légère, et se montre si folle, que devant se prendre et s'attacher à Dieu de toutes ses forces, l'attouchement du pied d'une mouche est capable de l'en détacher et de l'en déprendre. Qu'y a-t-il de plus infâme que de laisser une action si nécessaire et si utile comme est l'oraison, pour s'arrêter aux petites mouches de ses pensées, et courir après les papillons de ses fantaisies voltigeantes? Nous devrions mourir de honte d'être si attentifs quand nous mangeons, quand nous jouons, quand nous assistons aux spectacles publics, et que

(1) Guillel. Paris. in rhet. div. c. 25.

nous causons ensemble de choses même nuïsibles, où les heures se passent vite, sans distraction et sans ennui; et quand il est question de la prière, qui nous doit ouvrir le ciel et fermer l'enfer, nous y dormons, ou nous portons notre esprit ailleurs. O Dieu, quel désordre! Si nous avions un rayon de lumière pour connaître la multitude et la grandeur de nos péchés, la rigueur du châtiment qu'ils méritent, et la colère de notre juge qui en est offensé, nous marcherions bien d'un autre pied, et nous apporterions sans doute à toutes nos prières une attention parfaite, une humilité très-profonde et une révérence extrême. Considérez ce que font et ce que disent les criminels qui sont condamnés à mort, lorsqu'ils voient le gibet ou le feu qui leur est préparé, que ne font-ils pas, que ne disent-ils pas? Ils se jettent à genoux aux pieds des juges, les suppliant et les conjurant avec larmes, par tout ce qui les peut émouvoir, et avec des termes et des façons pleines d'énergie, de leur faire grâce, ou au moins d'adoucir leur peine. D'où leur vient cette grande activité et cette forte application de leur esprit? d'où leur vient cette éloquence en leur prière? Ils n'ont point de docteur qui la leur ait apprise; ils n'ont point de livres d'où ils en aient tiré la formule: La vue du gibet, un bois sec et du feu leur donnent tous ces sentiments et font toutes ces impressions sur leurs corps et sur leurs âmes. C'est ce que dit ce Docteur, qui ensuite demande à Dieu ce rayon de lumière.

Il est vrai, le manquement de lumière, et principalement le défaut d'une foi vive, est la cause que nous faisons nos oraisons avec distraction, avec irrévérence et d'une façon languissante et inanimée. Oh! que les anciens chrétiens ne les faisaient point ainsi! comme ils témoignaient par une excellente et remarquable

coutume, que rapporte Clément Alexandrin, et qui dit qu'à la fin de leurs prières publiques, ils levaient les pieds, et se haussaient sur la pointe, pour montrer l'attention et l'affection avec laquelle ils priaient, et comme ils avaient le corps et l'âme joints ensemble en ce saint exercice, et qu'ils eussent bien désiré que leurs corps eussent pu suivre au ciel leurs âmes, où, emportées sur les ailes de leurs désirs, elles s'étaient envolées! Nous devons les imiter en cette attention, faisant toutes les diligences possibles pour fermer les avenues aux distractions et aux pensées de tous les autres sujets; nous souvenant encore pour cela que l'attention est si nécessaire à l'oraison, et spécialement à la mentale, que, comme enseignent les théologiens (1), elle n'est point sans elle méritoire, et même elle n'est pas une oraison, parce qu'elle entre dans la composition de son essence. Et de vrai, puisque l'oraison est, suivant la définition donnée par saint Jean Damascène (2), et reçue de tous, une élévation de l'esprit à Dieu, comment cette opération pourra-t-elle mériter le nom d'oraison, par laquelle l'esprit ne monte point à Dieu, mais s'abaisse et se traîne ici-bas sur les bagatelles de la terre, en laquelle, au lieu d'entretenir sa divine Majesté, il s'amuse à discourir et à causer avec les créatures? C'est pourquoi l'abbé Isaac nous a laissé, par la plume de Cassien, cette parole signalée : Celui-là prie peu, qui ne prie que quand il fléchit les genoux, et celui-là ne prie jamais, qui lors même qu'il fléchit les genoux, est diverti et emporté ailleurs de la pensée en quelque façon que ce soit (3). Ainsi quand nous prions, soyons bien attentifs et fortement appli-

(1) Suar. t. 2, de relig. l. 2, c. 5, et l. 3, c. 4. — (2) Lib. 1, orthod. fidei, c. 24. — (3) Collat. 10, cap. 14.

qués à cette grande action, afin de ne point perdre nos peines.

Il faut, avec le patriarche Abraham (1), laisser les serviteurs et la monture au pied de la montagne, et dire comme saint Bernard : « Ne bougez pas d'ici, mes pensées, mes affections et mes affaires ; et toi, mon âme, entre en la joie de ton Seigneur, pour y connaître ses volontés, et pour visiter son saint temple ». Le docte et pieux Paschasius Radbertus, abbé de Corbie, en France, raconte de saint Adelhard, cousin de Charlemagne, et premier abbé de ce lieu, que quand il allait à la prière, il ne menait point avec soi ses occupations temporelles, mais les laissait à la porte, et se retirait seul et tout entier dans son cœur, pour y vaquer entièrement à Dieu et à soi ; et vous eussiez été touché de dévotion de le voir entrer dans le secret cabinet de son âme, et avec un visage respectueux y regarder je ne sais quoi. La bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation se servait à ce propos d'une comparaison fort propre : Tout ainsi, disait-elle, qu'un porte-faix, après avoir travaillé toute la matinée, retournant à son logis pour dîner, jette là ses crochets, et ne pense plus à eux jusqu'à tant qu'il faille les reprendre pour retourner au travail ; ainsi, quand nous allons à l'oraison, il faut mettre bas les soins de toutes nos affaires, et n'y point repenser que quand il sera temps. Cela serait bon, me direz-vous, si on pouvait aussi aisément se défaire d'une forte imagination ou d'une vive pensée, comme d'un fardeau qu'on a sur les épaules. Je réponds que la grâce nous fortifiera en nos faiblesses, et arrêtera la légèreté de notre esprit ; et qu'aussi de notre côté nous devons faire des efforts

(1) Genes. 22, 5.

pour être attentifs sur nous-mêmes, sur nos imaginations et sur nos pensées, à ce qu'elles n'extravaguent pas; et davantage ne nous passionner de rien et n'avoir pour quoi que ce soit que des affections réglées, parce que chacun est autant empêché et distrait, qu'il attire à soi les choses et qu'il les laisse entrer dans son cœur.

Mais par-dessus tout, nous arrêter vivement dans la pensée de la parole de Dieu, et dans la créance indubitable que nous n'allons point parler à une personne absente et de petite qualité, mais à Dieu, à la très-auguste et très-adorable Trinité, de qui la grandeur est infinie, qui est présente devant nous, et intimement dans nous. Et il ne faut point passer outre, qu'on ne soit bien affermi dans cette pensée et dans cette croyance, parce que c'est elle qui sert plus que toute autre chose à tenir l'âme en état et en devoir durant la prière; c'est le principal ressort de toute bonne oraison; c'est le pivot sur lequel tout s'appuie et se meut; c'est le nerf qui lui donne la force, l'action et le sentiment; c'est pourquoi il est besoin que l'âme s'en remplisse et s'en pénètre; et il faudra la continuer durant toutes les parties de l'oraison, afin qu'étant toutes imbues de cette pensée, elles soient aussi toutes trempées d'attention et de respect.

Au reste, quand nous disons qu'il faut avoir un grand soin de se rendre attentif en la prière, nous entendons pourtant que ce soin soit discret et modéré, sans se bander la tête, sans forcer son imagination et nuire à sa santé, laissant beaucoup de petits moyens et d'inventions légères, dont on use parfois pour se procurer de l'attention, et qui servent plus, comme dit fort bien le pieux Blosius, à fermer les avenues aux sentiments de la grâce qu'à les ouvrir, à embrouiller l'esprit qu'à le recueillir, et à inquiéter

la volonté qu'à la faire reposer en Dieu. Apportez à l'oraison la plus grande tranquillité de cœur que vous pourrez; établissez-vous constamment dans la mémoire de la présence de Dieu, et puis soyez sur vos gardes, pour ne recevoir aucune distraction volontaire; que si après il vous en arrive par pure infirmité, ne perdez point courage pour cela; car premièrement, qui est-ce qui en cette vie n'ait sujet de crier quelquefois en ses oraisons avec David, c'est-à-dire, avec le grand modèle de piété : *Mon cœur m'a abandonné* et je ne sais plus où j'en suis (1). Secondement, parce que les évagations découlant de ces sources, dont nous ne sommes pas cause, mais dont nous sommes bien fâchés, ne sont point des péchés, et par conséquent elles ne déplaisent pas à Dieu, mais plutôt lui font pitié. Tout ainsi qu'un père voyant son fils, à qui l'ardeur de la fièvre a démonté le cerveau et fait dire des sottises, n'a point de haine contre lui pour cela, mais bien de la compassion; ainsi Dieu ne nous veut point de mal quand il nous voit extravaguer, et penser à d'autres choses dans nos oraisons, si cela arrive contre notre gré, mais il en est plutôt touché de compassion. C'est pourquoi, quand vos égarements seront de cette nature, ne vous découragez point, et ne quittez jamais l'oraison; souffrez les extravagances de votre imagination et les délires de votre entendement avec patience, résignez-vous à la volonté de Dieu, pour endurer ce qu'il veut, et estimez-vous indigne du don de recueillement; que ces misères servent, non à vous rendre pusillanime, mais humble, apprenant ce grand principe de perfection que nous devons tirer de nos infirmités, non des occasions de découragement, mais

(1) Psal. 39, 13.

des sujets d'humiliation, de basse estime de nous-mêmes, et de recours à Dieu, qui seul y peut apporter remède; et puis consolez-vous, toute votre oraison ne sera pas perdue; il s'en trouvera toujours quelque partie saine, que la distraction n'aura point gâtée, outre que la peine qu'il y a à se tenir à genoux et à fermer les sens aux objets sensibles, ne sera pas sans récompense.

SECTION III.

Conclusion du sujet.

I. L'oraison doit être animée de foi et d'espérance. — II. Et accompagnée de persévérance.

I. Le sixième avis est que, pour rendre l'oraison efficace, il la faut animer d'une vive foi et d'une ferme espérance. *Si quelqu'un,* dit saint Jacques, *a besoin de sagesse,* et c'est le même de toutes les autres choses, *qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous avec largesse, et elle lui sera octroyée; mais qu'il la demande avec foi et sans douter : car qui doute est semblable aux flots d'une mer agitée, qui vont de çà et de là au gré du vent; et qu'un tel homme s'assure, que quoi qu'il demande à Dieu avec cet esprit flottant, il n'obtiendra jamais rien* (1). Le mot de foi dont parle ici l'Apôtre, se doit prendre et pour la foi, première vertu théologale, et encore plus pour l'espérance, qui est la seconde; de sorte que nous prions avec foi, et non-seulement avec une foi

(1) Cap. 3, 5.

générale, qui nous porte à croire que Dieu est tout-puissant, libéral, fidèle en ses promesses, et qu'il a une providence paternelle et un amour infini pour nous, mais de plus avec une particulière, qu'il nous donnera ce que nous lui demandons; vu qu'il a engagé sa parole pour tout; et qui dit tout, n'exclut rien; voici les termes exprès de sa promesse : *Croyez que tout ce que vous demanderez vous sera accordé* (1); et que nous l'espérions sans crainte d'être refusés et tenions la chose certaine et comme indubitable; à l'imitation d'Anne, mère de Samuel, de qui la sainte Écriture dit, qu'après la prière qu'elle fit pour impétrer un fils, *elle ne fut plus agitée d'aucune inquiétude, et ne porta plus aucune marque de tristesse sur le front* (2); mais qu'elle demeura en un parfait repos d'esprit et en une constante égalité et sérénité de visage : comme si, dit saint Chrysostôme (3), elle eût déjà tenu la chose, et qu'elle eût senti l'enfant formé et remuer dans ses flancs, parce qu'elle l'avait demandé non avec un esprit chancelant et douteux de l'événement, mais avec une confiance entière et une persuasion inébranlable qu'elle l'obtiendrait. C'est ainsi que nous devons prier, si nous désirons être exaucés; car, comme dit saint Thomas (4), la charité fait la prière méritoire, et l'espérance la rend impétratoire; c'est de là que nous devons juger du succès de nos demandes, si elles seront reçues ou rejetées. « La seule espérance trouve grâce auprès de Votre Majesté, dit saint Bernard, et vous ne mettez l'huile de votre miséricorde que dans le vaisseau de la confiance (5). » Ceci nous a été bien déclaré en une chose

(1) Marc. 11, 24. — (2) 1 Reg. 1, 18. — (3) Hom. 2 de fide Annæ. — (4) 2, 2, q. 83, a. 15. — (5) Serm. 3 de Annunt.

notable, qui concerne sainte Gertrude (1) : Comme une personne de vertu priait Notre-Seigneur qu'il lui plût faire quelque bénéfice, et qu'elle ne le put obtenir, ni même, contre sa coutume, avoir aucune réponse là-dessus ; grandement étonnée de cette disgrâce, Notre-Seigneur enfin lui dit : Je n'ai point écouté ta requête, et j'ai même différé de te répondre, parce que tu ne te confies point en moi, comme mon élue Gertrude, qui le fait en un degré si éminent, qu'il n'y a rien qu'elle n'espère de ma bonté ; aussi ne lui refuserai-je chose aucune de toutes celles qu'elle voudra me demander. Suivant donc ces lumières, quand nous prions Dieu, affermissons-nous dans une parfaite espérance, et dans une confiance entière que nous serons certainement ouïs, et formons-en de grands actes avant et durant la prière; repoussons vigoureusement tous les mouvements de crainte et de défiance qui nous pourraient ébranler ; car si nos péchés nous rendent indignes d'impétrer ce que nous lui demandons, sa bonté et sa libéralité infiniment plus grandes que tous nos crimes, et qui couvrent tous nos démérites, nous donnent des assurances infaillibles que nous ne serons pas refusés.

II. Le septième avis est, qu'il faut ajouter à toutes ces vertus celle qui les perfectionne et couronne toutes, à savoir la persévérance. *Il faut prier toujours, et ne point désister,* dit l'Écriture (2), que l'on n'ait emporté ce que l'on demande. La constance viendra à bout de tout, comme celle de la veuve, dans la parabole qui suit au même lieu, gagna enfin le mauvais juge qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, et obtint de lui tout ce qu'elle voulut. *Si ce que Dieu nous*

(1) Lib. 1 vitæ, cap. 11. — (2) Luc. 18, 1.

promet semble éloigné, dit Abaccuc, tenez bon, ne perdez point courage, *il arrivera enfin, et Dieu ne se trouvera pas menteur; s'il met beaucoup à venir, attendez-le; car il viendra assurément et ne tardera pas longtemps* (1); il tarde et diffère de vous accorder votre demande, d'autant que ce que vous lui demandez est de grand prix, et mérite que vous le priiez beaucoup. C'est souvent une chose qui lui a coûté tout son sang; il diffère, non qu'il n'ait le dessein de vous la donner, il en a plus d'envie que vous de la recevoir, puisqu'il vous aime incomparablement plus que vous ne vous aimez vous-même; mais il le fait pour aiguiser davantage votre appétit, et par ce moyen vous disposer d'autant plus à la recevoir, et en plus grande abondance; il diffère, afin que vous en fassiez plus d'état quand vous l'aurez impétrée; car, comme dit saint Augustin, les choses que l'on a longtemps désirées, ont un autre goût, et une douceur bien plus pénétrante et plus savoureuse en leur possession, que celles que l'on a acquises incontinent et sans peine (2). Que sert à Salomon, dit sagement saint Basile (3), d'avoir obtenu en si peu de temps la sagesse, qu'il devait perdre sitôt? Si elle lui eût coûté plus cher, il l'eût prisée davantage, et eût eu un plus grand soin de la conserver. Enfin, Dieu diffère, parce qu'il se plaît en nos prières, comme une mère qui tient une belle pomme en sa main, qu'elle veut donner à son enfant qu'elle aime uniquement, ne la lui donne pas aussitôt, mais la lui fait acheter, prenant un singulier plaisir en ses demandes, aux regards amoureux de ses petits yeux, a

(1) Cap. 2, v. 3. — (2) Serm. 5 de verb. Dom. — (3) Lib. const. mopast. c. 2.

ses caresses, à ses larmes et à toutes les autres inventions dont il se sert pour l'avoir. C'est pour ces raisons que Dieu use ainsi de longueur et de remises quand nous le prions de quelque chose, et c'est pourquoi aussi il faut tenir ferme et ne quitter jamais la partie, car en ce jeu, qui la quitte, la perd. Et ainsi si on fait semblant de ne vous point écouter, criez encore plus haut; si on vous chasse par une porte, entrez par une autre; si on vous dit comme à la Cananéenne (1), que vous ne méritez pas la grâce que vous demandez, et qu'il ne faut pas donner le pain des enfants aux chiens, avouez-le ingénûment, et qu'aussi vous ne prétendez pas aux viandes exquises qui sont servies sur la table du maître, mais seulement de manger avec les petits chiens les miettes qui en tombent. Enfin, continuez vos importunités nonobstant tous les rebuts, et assurez-vous que tôt ou tard votre oraison sera exaucée, et que Dieu vous donnera ou la même chose dont vous le priez, ou s'il n'est expédient pour votre salut, une meilleure, qui est toujours vous exaucer selon votre intention formelle, qui a pour but votre profit, et selon l'ancien proverbe, qui dit qu'être refusé d'une chose qui nous serait nuisible, c'est être ouï en sa demande. Je veux ajouter les paroles signalées et les instructions notables que sainte Thérèse donne à ce propos à ceux qui pratiquent l'oraison (2). « Il ne faut point, dit-elle, se lasser ni perdre courage en ce saint exercice pour quelque sécheresse que ce soit, et ne désespérer jamais d'arriver au but de ses désirs et d'obtenir ce que l'on demande, parce que si Notre-Seigneur tarde, enfin il viendra et paiera tout à la fois. » Et ailleurs, voici comme elle

(1) Matth. 15, 26. — (2) Chemin de la perfect. chap. 17 et 19.

parle : « Je porte grande compassion à ceux qui n'ont pas cette persévérance en l'oraison, parce qu'ils sont semblables à des personnes altérées qui voient l'eau de bien loin, et qui voulant s'y transporter, rencontrent des gens qui leur en ferment le passage au commencement, au milieu et à la fin du chemin; et il arrive qu'ayant vaincu les premiers ennemis et rompu leurs obstacles avec beaucoup de peine, elles se laissent surmonter aux seconds, et demeurant là, aimant mieux mourir de soif que de l'étancher d'une eau qu'elles pensent leur devoir coûter si cher; et s'il advient qu'elles renversent les seconds, elles n'ont pas le cœur de terrasser les troisièmes, encore que peut-être elles ne soient qu'à deux pas de l'eau, et de cette eau dont parlant Notre-Seigneur à la Samaritaine, il lui dit (1), que celui qui en boirait n'aurait jamais soif; voire même il se pourra faire qu'étant parvenues à la fontaine, il ne faille plus que se baisser pour boire, et qu'alors encore elles se relâchent et quittent tout, comme si elles n'en avaient pas la force et n'étaient pas pour jouir de ce bien, quoique Notre-Seigneur appelle et convie chacun à boire de cette eau, et y admette tous, et ne la refuse qu'à ceux qui demeurent en chemin. »

Après tous ces avis, nous ajoutons, que comme l'oraison est un don du ciel, et des plus grands que Dieu nous peut donner, une des plus ordinaires et plus ardentes prières que nous devons faire, est de la lui demander et dire avec les apôtres : *Seigneur, enseignez-nous à prier* (2); car sans ce Maître, l'écolier, quelque esprit et quelque instrument qu'il ait d'autre part, ne fera guère de profit en cette science.

(1) Joan. 4, 13. — (2) Luc. 11, 1.

SECTION IV.

De l'oraison affective.

I. C'est une communication avec Dieu — II. Sans grand discours. — III. Pleine d'affections, et principalement de celles de la charité. — IV. La fin et la perfection de cette oraison.

Nous dirons encore quelque chose de l'oraison affective, parce qu'elle est plus ordinaire aux âmes qui aiment. L'oraison affective est une communication familière avec Dieu, où l'âme quittant les considérations et les discours, à la seule pensée et à la simple souvenance de Dieu, s'emporte et s'allume en des affections de louanges, de bénédictions, adorations, offres, hommages, remercîments, demandes, espérances, humiliations, anéantissements, et par-dessus toutes en celles de l'amour de complaisance, de bienveillance, aspiratif, et autres, dont nous avons parlé au second livre.

I. Elle est premièrement appelée une communication avec Dieu, ce qui lui convient particulièrement entre toutes les espèces d'oraison : que ce soit une communication et un entretien intime et confident de l'âme avec Dieu, comme d'un cher enfant avec son père, d'une aimante et parfaitement aimée épouse avec son époux, et d'un ami avec son vrai ami, lui parlant, lui découvrant avec privauté et franchise les sentiments et les affections de son cœur, et écoutant mutuellement les siennes, et ses très-douces et très-agréables paroles.

II. Elle est dite, en second lieu, une communication sans discours, parce que l'âme a assez discouru et

acquis, par les longues méditations qu'elle a faites des perfections, des mystères et des bénéfices de Notre-Seigneur, une connaissance suffisante pour être émue à le louer, à le remercier et à l'aimer; c'est pourquoi elle laisse là les discours et tout le travail de l'entendement, parce qu'elle n'en a plus que faire. Une personne sage examine diligemment les qualités et les mérites de celui qui la recherche, et après qu'elle y a trouvé tout ce que raisonnablement elle peut désirer, et qu'elle a connu par expérience ses perfections, la douceur de sa conversation, son affabilité, sa prudence et l'affection sincère et parfaite qu'il lui porte, elle n'a plus besoin de faire de nouvelles enquêtes pour lui vouloir du bien. Or, encore que cela soit vrai, comme néanmoins les âmes sont diversement disposées et plus faciles les unes que les autres à prendre feu, il faut que chacune, selon la nécessité qu'elle en aura, au commencement de cette oraison, repasse par son esprit quelque vérité connue, afin de s'émouvoir; et si durant l'oraison elle sent que ses affections diminuent et se ralentissent, elle doit reprendre quelque considération courte, qui lui serve comme de souffle nouveau pour rallumer le feu qui allait mourir.

III. En troisième et dernier lieu, comme cette oraison opère fort peu par l'entendement, elle s'emploie quasi tout à fait aux affections de la volonté; et bien qu'elle s'étudie à toutes les bonnes affections, elle s'arrête néanmoins et s'attache principalement à celles de la charité, et avec très-grand sujet; parce que la charité est la plus noble et la plus parfaite de toutes les vertus, celle qui est la plus agréable et la plus glorieuse à Dieu, qui est la plus méritoire à l'homme, qui rend l'âme plus courageuse et plus élevée par-

dessus toutes les créatures, qui, avec plus de facilité, de force et de constance, lui fait entreprendre et achever de grandes choses, qui l'unit plus intimement à Dieu, et qui même l'illumine davantage; car, comme dit saint Bonaventure: « L'âme acquiert incomparablement plus de connaissances par les désirs embrasés et par les affections d'amour, qu'elle ne saurait faire ni par la lecture des livres, ni par les instructions des maîtres, ni même par ses propres considérations et raisonnements (1); » et le Saint-Esprit avait dit longtemps auparavant, par la bouche du Sage: *Vous qui craignez le Seigneur*, ne vous arrêtez pas à la crainte, *passez jusqu'à l'amour*, et par l'amour *vos cœurs seront illuminés* (2).

IV. Or, comme l'amour est le propre emploi de cette oraison, elle sera d'autant plus excellente et plus accomplie, que l'amour sera plus parfait et plus continu; c'est pourquoi l'on met l'acte d'amour continu, comme sans interruption, la fin où elle doit aboutir, et où aussi, ensuite des autres affections différentes faites à diverses reprises, elle conduit. Tout ainsi que l'on raconte du phénix, le miracle des oiseaux, qu'ayant amassé sur la plus haute montagne de Phénicie quantité de bois aromatiques, et en ayant dressé un bûcher, il se couche dessus comme sur son lit d'honneur, lorsque le soleil est en sa plus grande force, où, battant des ailes pour donner à l'ardeur de cet astre un renfort d'action, il s'allume et se brûle dans ses flammes parfumées; ainsi l'âme exposée en cette oraison aux rayons du soleil de justice, et couchée sur les bois secs et odoriférants des méditations précédentes, battant des ailes, c'est-à-dire, produisant les

(1) De Theol. myst. cap. 3, part. 2. — (2) Eccl. 2, 10.

affections de plusieurs vertus diverses, vient enfin, par ce mouvement, à s'embraser et à se convertir en flammes de charité : *L'âme sainte sera réduite en une flamme qui brûlera sans relâche,* dit Isaïe (1).

Or, il faut remarquer que si, en la production de ces affections différentes, et même de celles de l'amour, l'âme sent quelques touches de Dieu et certains attraits par lesquels il montre qu'il la veut visiter et se communiquer à elle particulièrement, elle doit cesser ses opérations et s'arrêter tout court pour donner lieu à sa venue, et ne la point empêcher par des actions faites à contre-temps, mais se disposer avec silence intérieur et avec un profond respect à le recevoir ; parfois aussi elle pourra, sentant ses approches, le convier doucement de venir, lui disant avec Samuel : *Parlez, mon Seigneur, parce que votre serviteur écoute* (2); et puis élargir son cœur avec tranquillité et acquiescement à l'infusion de la grâce, qu'il faudra, après le mouvement passé, faire valoir, pour exercer excellemment avec le secours ordinaire les actes des vertus; car c'est pour cela qu'elle se donne, de sorte qu'il faut quitter nos opérations quand Dieu opère en nous, et ne point lui parler quand il nous parle; ici l'on doit prendre garde de ne se point jeter aux extrémités, et d'éviter deux tromperies qui arrivent en la vie spirituelle : la première est de ceux qui s'embarrassent et s'embrouillent dans une trop grande multitude d'actes, et la seconde, des autres qui n'en font pas assez, et dégénèrent en une oisiveté et une fainéantise d'esprit. Pour nous conduire en cela nous devons considérer les bienheureux, qui sont élevés au dernier point de la perfection, et possédés entièrement de Dieu, comment

(1) Cap. 10, 17. — (2) 1 Reg. 3, 10.

ils emploient leur éternité, et voir qu'ils produisent incessamment des actes, mais très-réglés, et non-seulement de charité, mais encore d'adoration, d'humiliation, de louange, de remercîment, de demande et d'autres, parce qu'en effet Dieu en est digne ; et toujours nous souvenir que c'est avec les actes seuls des vertus faits librement que nous pouvons glorifier sa divine Majesté, et mériter. C'est assez de l'oraison, venons maintenant à l'âme de tous ces exercices, qui est celui de la présence de Dieu.

CHAPITRE VI.

DE L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU, ET PREMIÈREMENT DE SON IMPORTANCE.

I. L'exercice de la présence de Dieu est le fondement de la vie spirituelle. — II. Combien il sert à la vie purgative pour chasser tous les péchés. — III. Pour vaincre les tentations et dompter les passions. — IV. L'oubli de la présence de Dieu est l'ouverture à tous les péchés.

I. Devant parler du grand exercice de la présence de Dieu, j'ai pensé qu'il était à propos d'en entamer le discours par ses nécessités, par ses utilités et par ses excellences: en quoi je dis que, de l'avis commun des saints et des docteurs, cet exercice est le fondement et la racine de la vie spirituelle et de toute la perfection chrétienne ; de sorte que, comme de la racine l'arbre prend son suc et sa vie, et sans la racine il faut nécessairement qu'il meure ; et comme il est aisé d'établir

et d'élever un grand édifice sur un bon fondement, qui, sans lui, s'en irait bientôt et inévitablement en ruine; ainsi tous les exercices de dévotion doivent être animés et fortifiés de celui de la présence de Dieu, sans lequel il ne peut y en avoir de stable ni de solide. Mais pour montrer cette vérité en un plus grand jour et manifester ses trésors, il faut se souvenir que la perfection chrétienne consiste en la fuite du péché, en la pratique de la vertu et en l'union avec Dieu, qui sont les objets de la vie purgative, de l'illuminative et de l'unitive, et voir ensuite le grand pouvoir qu'a cet exercice divin en ces trois vies, comme il y règne, et combien il leur est utile et nécessaire pour s'acquitter dignement de leurs devoirs.

II. Premièrement, pour la vie purgative, qui travaille à détruire le péché, à dompter les passions, à déraciner les mauvaises habitudes, à mortifier les sens et à résister aux tentations du démon, il est certain et indubitable que le moyen le plus efficace et le plus puissant pour opérer tous ces effets et venir à bout de tous ces monstres, est la mémoire de la présence de Dieu: « Si nous pensions toujours que Dieu est devant nous, dit le docteur angélique, qu'il voit tout et qu'il est pour nous juger, nous ne l'offenserions que rarement, ou même jamais (1); » et saint Jérôme le dit expressément: La souvenance de Dieu bannit tous les péchés (2). Athénagoras, voulant prouver aux empereurs Marc-Aurèle et à son fils Commode, combien les chrétiens étaient éloignés des crimes que les Gentils leur imputaient, et dont ils tâchaient de les rendre odieux, apporte cette raison: « que la foi dont ils font profession les obligeait de croire que Dieu les voit

(1) Opusc, 58, cap. 2. — (2) In cap. 22 Ezech.

de jour et de nuit, et qu'il ne voit pas seulement leurs actions, mais qu'il écoute encore leurs paroles et pénètre dans leurs plus secrètes pensées, d'où leur naissait une grande révérence envers cette souveraine Majesté, et une extrême crainte de mal faire. » Le grand saint Basile demandant de quel expédient il faudrait qu'un homme se servît pour n'entrer jamais en colère, pour n'avoir point l'esprit volage, pour n'être pas distrait en ses prières, et généralement pour ne point faillir, répond que c'est s'il a une ferme créance que Dieu considère tout ce qu'il fait, et s'il dit ces paroles avec le même sentiment que David: *Je mettais toujours le Seigneur devant mes yeux, et je n'égarais jamais ma vue de dessus lui* (1).

Il est assuré que la présence même d'un homme peut merveilleusement nous garder de faire mal. Sénèque, à ce propos, donne cet avis à son Lucilius : « Mon ami, à la fin de ma lettre, je te veux donner un conseil utile et salutaire, que je te prie de bien retenir; c'est que nous devons faire choix de quelque homme de bien, de qui nous nous souvenions toujours, et en la présence de qui nous nous imaginions faire et dire tout ce que nous ferons et nous dirons. Voilà le meilleur moyen que je te saurais donner pour ne point faillir; car si tu veux retrancher la plus grande partie des fautes qui se commettent, fais paraître des témoins lorsque les hommes sont sur le point de les faire; afin donc de ne point pécher, notre esprit doit en tout se représenter quelqu'un dont il respecte l'image, et par la représentation duquel il sanctifie ses actions les plus cachées. Oh! qu'heureux est celui qui regarde incessamment devant soi quelque signalé per-

(1) Ps. 15, 8 et 24, 15.

sonnage, de la vue duquel il se sert comme d'une règle pour compasser sa vie ; qui peut gagner cela sur soi d'honorer et de révérer tant un homme, se rendra bientôt lui-même digne d'honneur et de révérence (1). » Et saint Basile au lieu sus-allégué : « Prenons garde, dit-il, comme chacun de nous se comporte, quand il estime que quelqu'un non-seulement de ses supérieurs, mais même de ses égaux, le regarde, comme il compose ses actions, et veille sur soi en tout, à ce qu'il n'y ait rien en sa posture, en son marcher, en tous ses mouvements, ni en son parler qui puisse être blâmé. » Saint Augustin pesant cette vérité ajoute : « Les serviteurs se gardent bien de faire et de dire chose aucune devant leurs maîtres qui soit contre leur devoir. Il ne faut pas craindre qu'ils cueillent seulement une fleur dans un parterre, qu'ils prennent une petite pomme sur un arbre, qu'ils dérobent un morceau de pain, s'ils n'ont quelque assurance de le pouvoir faire sans être aperçus d'eux ; d'où viennent ces plaintes qui leur sont si ordinaires ? Mon maître est toujours à mon dos et sur mes talons, il épie tout ce que je fais, je le rencontre partout (2). »

Or, pour venir à notre sujet, nous dirons, avec ces deux saints Docteurs, que si la présence d'un maître, d'un père, même d'un égal, et pour passer outre, d'un valet, et non-seulement la présence, mais qui plus est, le seule crainte qu'il ne nous voie, est suffisante pour nous tenir dans les termes d'un grand devoir, pour jeter de l'eau sur nos passions allumées, et empêcher que nous n'échappions : à combien plus forte raison le sera la véritable présence de Dieu, qui est notre vrai Père, notre souverain Seigneur, notre Roi naturel

(1) Epist. II. — (2) Epist. III.

et le Roi des rois, auprès duquel tous les monarques de la terre ne sont que des atômes? Combien plus puissamment agira sur nous le Créateur du ciel et de la terre, qui hait infiniment tout péché, qui le défend par toutes ses lois, qui le punit avec de terribles supplices, et qui avec un million de bénéfices qu'il nous a faits, comme avec autant de chaînes, nous a liés très-étroitement à son service, et éternellement obligés à ne faire rien qui lui déplaise, si nous en avons la mémoire? La nature humaine est bien gâtée, mais elle ne l'est point jusqu'à cet excès, qu'un homme voulût offenser la majesté infinie du Dieu vivant, s'il la croyait véritablement présente, et outrager celui devant qui les anges se prosternent et toute la nature tremble, et qui peut incontinent après son offense l'anéantir ou le précipiter tout vif dans les enfers. On sait ce que fit un page d'Alexandre, comment tenant un flambeau devant son maître qui offrait un sacrifice, il se laissa brûler la main sans faire paraître, par aucun gémissement ni par aucun mouvement, la violente douleur qu'il sentait : « Tant la présence de son prince lui imprima de respect, dit saint Ambroise, pour vaincre la nature en un accident si terrible (1). » Oh! que ne pourrait sur nous la mémoire de la présence de Dieu si nous l'avions vivement imprimée! quelle retenue ne nous donnerait-elle pas! Et de fait, les plus grands pécheurs se sont arrêtés tout court, et n'ont point passé à l'exécution de leurs crimes, quand on leur a remontré efficacement que Dieu les voyait. Ainsi saint Paphnuce retira la fameuse courtisane Thaïs, et saint Ephrem une autre aussi débauchée, de leur méchante vie, et les portèrent à faire le reste de leurs

(1) Lib. 3 de Virg.

jours une pénitence très-austère, pour leur avoir représenté que Dieu les regardait, quand elles l'offensaient; ce qui a fait dire à saint Basile avec grande raison, que jamais nous ne nous laissons aller à aucun péché que quand nous fermons les yeux à cette considération, et que toutes les fautes que nous faisons sont autant de protestations actuelles que nous ne croyons pas que Dieu nous voie; car si nous le croyions fermement, nous ne serions point si téméraires ni si impudents de nous comporter avec tant d'insolence devant lui.

III. De plus, combien cette pensée aura-t-elle de force pour nous faire résister courageusement à tous les assauts du démon? combien nous servira-t-elle pour modérer nos passions? qui ne retiendra les saillies les plus violentes de sa colère, s'il se représente qu'il a devant soi la douceur infinie de Dieu, qui avec une mansuétude extrême, reçoit au même temps des hommes tant d'injures atroces, et avec une miséricorde incompréhensible en pardonne tant d'autres? qui n'étouffera la haine qu'il a conçue contre son prochain, et ne la convertira en une sincère et cordiale charité, s'il pense qu'il a Dieu devant soi, qui aime infiniment cet homme à qui il veut du mal, qui est son image, pour qui il s'est revêtu de notre chair, a travaillé tant d'années et a perdu la vie, et qui verse à la même heure sur ses ennemis, qui blasphèment et le déchirent, un nombre innombrable de biens? L'homme, tenté de pensées déshonnêtes, pourra-t-il y consentir, s'il se souvient qu'il a devant soi la pureté et la sainteté essentielle, celui à qui les anges disent sans cesse : *Saint, Saint, Saint;* et que ce lui serait une méchanceté forcenée et une horrible effronterie de manier l'ordure devant une si grande Majesté et

devant des yeux si purs? et celui qui sent son cœur ébranlé de l'amour de quelque créature, ne se rendra-t-il pas inflexible à tous ses attraits, s'il considère qu'il a devant soi la beauté première et digne d'être aimée, devant qui toutes celles d'ici-bas ne sont que laideurs, et qui seule peut contenter ses désirs? Il n'y a point de doute qu'il le fera; et en général quiconque s'armera de cette pensée que Dieu le voit, ne sera jamais transporté de passion, quelque accident qu'il lui arrive, ni surmonté par tous les assauts dont le démon et tous ses autres ennemis le pourront attaquer; mais, au contraire, il remportera toujours sur eux de très-glorieuses victoires, comme la sainte Écriture dit du vaillant Judas Machabée et de ses soldats : *Qu'ils défirent trente-cinq mille hommes combattant de leurs mains avec leurs armes, et du cœur avec la prière, dans l'agréable souvenance que Dieu les regardait en cette action* (1).

Ainsi les saints se sont toujours servis de ce moyen pour vaincre leurs tentations, et pour conserver à Dieu la fidélité qu'ils lui avaient vouée. Le patriarche Joseph (2), étant sollicité par sa maîtresse de commettre une action mauvaise, et violemment pressé avec prières, avec flatteries, avec promesses et avec toutes les poursuites possibles de consentir à son désir, ne se servit d'autre antidote contre tous ces poisons, ni d'autre bouclier contre tous ces traits, que, comme dit saint Basile de Séleucie (3), de se remettre en la mémoire Dieu son créateur, qui avait les yeux attachés sur lui. Et la chaste Susanne (4), miroir des âmes pudiques, se voyant inopinément assaillie par

(1) 2 Mach. 15, 27. — (2) Genes. 39. — (3) Orat. 8. — (4) Dan. c. 13.

deux infâmes vieillards, comme une simple brebis par deux loups affamés, et une innocente colombe par deux oiseaux carnassiers, *jeta de grands soupirs* du plus profond de son cœur, dit l'histoire sacrée, et versant de grosses larmes que la détresse lui tirait des yeux, dit ces pitoyables paroles : *Hélas! me voilà dans de terribles angoisses,* de quelque côté que je me tourne, je suis perdue ; si je me laisse aller à votre concupiscence, je me rends coupable de la mort éternelle ; si je tiens ferme contre vous, je m'expose à une mort temporelle, parce que vous me ferez mourir pour venger votre refus et couvrir votre honte : pauvre Susanne, à quelles extrémités es-tu réduite ! pécher ou mourir ! que feras-tu ? à quoi te résoudras-tu ? *Mais, il vaut beaucoup mieux tomber entre vos mains,* et perdre la vie du corps, *que d'offenser Dieu en sa présence.* Parole généreuse ! résolution héroïque et digne de l'estime de tous les siècles. Qu'est-ce donc qui délivra Susanne d'un si éminent péril et l'empêcha de se souiller d'un si grand crime ? ce fut le souvenir de la présence de Dieu : comme au contraire, qu'est-ce qui aveugla ces vieillards impudiques, et les fit insolemment attenter sur l'honneur de ce modèle de chasteté ? ce fut sans doute l'oubli de cette présence ; d'où vient que pour fléchir son courage, et la résoudre à faire leur volonté, ils lui dirent : *Voici que les portes du verger sont fermées, et personne ne nous voit ;* comme voulant dire, si quelqu'un nous voyait, nous mourrions plutôt que de commettre une telle action.

IV. Comme donc le moyen le plus puissant pour nous tenir fermes, et ne point pécher, est de nous souvenir que Dieu nous considère ; aussi n'y point penser est se faire une grande et large ouverture pour se

porter à tous les vices : *L'iniquité des maisons d'Israël et de Juda est extrême,* dit le prophète Ézéchiel, *ce ne sont qu'homicides, qu'injustices, que sacriléges et idolâtries;* mais d'où viennent toutes ces méchancetés? quelles sont les sources de ces crimes? *C'est qu'ils ont dit, et se sont persuadés que Dieu avait abandonné la terre, et qu'il ne les voyait point. Israël a oublié son Créateur,* dit un autre prophète, il en a perdu la mémoire, et que s'en est-il suivi? *c'est qu'il a adoré les idoles* (1); et David, parlant du pécheur, avait dit avant l'un et l'autre : *Il n'a point Dieu devant les yeux,* c'est pourquoi ses pensées, ses affections, ses paroles et *ses œuvres sont toutes souillées,* il n'y a rien de net en lui, tout y est gâté et corrompu (2). Ce qui perdit l'enfant prodigue fut qu'il quitta la présence de son père, et ne voulut plus être éclairé de ses yeux qui le retenaient en son devoir; et il est dit de Caïn : *Que s'étant retiré de devant la face de Dieu, il s'en alla errant et vagabond sur la terre* (3). Certes, l'abbé Dioclès disait dans Palladius, que qui s'éloignait de la souvenance de Dieu devenait ou démon ou bête, parce qu'il se laissait bientôt aller aux pensées diaboliques ou aux sensuelles; et Cassien, traitant en plusieurs lieux ce sujet, et en voulant montrer la conséquence, dit en l'un que d'écarter son esprit, même légèrement, de la pensée de Dieu, doit être tenu pour une mort certaine et très-préjudiciable (4); et autre part il compare élégamment les personnes qui font profession de la vertu à ceux qui marchent sur la corde, qui doivent y marcher si droit, et balancer si justement leurs corps, que

(1) Osæ. 8, 14. — (2) Ps. 9, 26. — (3) Genes. 4, 16. — (4) Coll. 9, c. 9.

s'ils s'écartent tant soi peu, ils tombent inévitablement et se brisent; de même, en la vie spirituelle, il faut arrêter si constamment ses pensées à la présence de Dieu, que, pour peu qu'on les en détourne et divertisse, on se jette dans un évident danger de mort; non que Dieu, non plus que la corde, produisent d'eux-mêmes ces maux, mais c'est parce que le seul détour leur tient lieu de mort, en tant qu'il la cause; c'est pourquoi Dieu dit par le prophète Osée: *Malheur à eux, parce qu'ils se sont séparés de moi.*

SECTION PREMIÈRE.

Continuation du sujet.

I. L'exercice de la présence de Dieu est utile à la vie illuminative pour pratiquer la vertu. — II. Nécessaire à l'unitive pour l'union. — III. Et pour l'amour.

I. Si la présence de Dieu est si utile pour les exercices de la vie purgative, elle l'est encore autant pour ceux de l'illuminative; et si elle nous sert comme de frein pour nous retenir afin que nous n'échappions et ne commettions aucun péché, elle nous sert comme d'un aiguillon pour nous exciter aux bonnes œuvres, et nous faire courir avec une grande vitesse en la carrière des vertus. La conversation du philosophe Socrate, au rapport de Xénophon (1), était si profitable à ceux qui le pratiquaient familièrement, que quand ils étaient éloignés de lui, son seul souvenir leur servait grandement. Saint Athanase (2) assure que la mémoire de saint Antoine, qu'il avait vu quelquefois en sa so-

(1) Lib. 4 dict. et fact. Socr. — (2) In præf. vitæ S. Ant.

litude, lui apportait un merveilleux profit; et saint Bernard (1), racontant les peines qu'il eut au commencement de sa conversion, et comme il était quelquefois si sec, si triste et si abattu, qu'il se trouvait comme dans un certain désespoir, dit que, parlant par rencontre avec quelque homme spirituel et parfait, ou même le regardant, ou encore moins, se souvenant de lui après sa mort ou en son absence, cette simple souvenance faisait de si puissants effets sur son esprit, qu'elle en dissipait les nuages, lui rendait la sérénité, et lui donnait de si grands sentiments de dévotion, que ne les pouvant contenir, ils paraissaient au dehors par une abondance de douces larmes.

Si la mémoire d'un homme, et éloigné, a eu ce pouvoir, celle de Dieu, et de Dieu présent, qui incessamment nous regarde, en aura bien un autre sur les âmes pour les porter à la vertu; aussi David se rend ce témoignage : *J'ai gardé vos lois et exécuté de point en point vos volontés, parce que je savais que toutes mes actions étaient exposées à votre vue* (2). A vrai dire, si la présence d'un général d'armée ou d'un roi remplit de courage les soldats pour se jeter tête baissée et à corps perdu dans la mêlée, et faire de grands exploits, celle du Dieu vivant, que doit-elle faire? N'animera-t-elle point le juste à se signaler par des œuvres excellentes, vu même que Dieu l'assiste effectivement, et lui donne la force pour les faire, où le roi n'apporte aux actions de son soldat que sa présence, et au plus, sa parole? Ainsi toutes les vertus animées de cette présence s'échaufferont pour exercer leurs actes en un haut degré de perfection. Les oraisons se feront avec une grande attention, avec une

(1) Serm. 4 in Cant. — (2) Ps. 118, v. 168.

profonde révérence et avec de notables profits; la modestie sera excellente, et en tous lieux; car comme cette souveraine Majesté est partout, il n'y aura aussi solitude si écartée, ni cabinet si secret, où l'homme perde sa contenance; l'humilité s'abîmera devant cette infinie grandeur; l'obéissance sera prompte et ponctuelle; la force sera généreuse et invincible à faire et à souffrir de grandes choses, sur l'assurance infaillible du secours de Dieu qui est présent; la religion rendra tous ses devoirs d'une façon sublime, avec une dévotion solide et avec un vrai esprit intérieur. De là naîtra l'intention très-pure, qui n'aura autre objet de toutes les pensées, de toutes les paroles et de toutes les œuvres, que la gloire de Dieu, et par le moyen de ce saint exercice, toutes les actions de vertus recevront un lustre et un éclat particulier, et seront rendues faciles, plaisantes et de durée.

Saint Basile (1), traitant amplement et dignement ce sujet, dit entre autres choses, « que comme l'artisan qui fait une besogne, doit, pour la bien faire, se souvenir toujours de celui qui la lui a commandée, et de la forme qu'il lui doit donner; car s'il se divertit et porte son esprit autre part, il ne fera rien qui vaille; ainsi l'homme chrétien rendra toutes ses œuvres excellentes et parfaites, s'il les dresse selon la règle de la volonté de Dieu et du souvenir de sa présence; et si elles sortent de ses mains avec des défauts, ce sera une marque infaillible qu'il n'a ce souvenir guère avant imprimé dans l'âme; » et puis, voulant montrer la force que cette présence a pour nous faire prendre en tout ce que nous faisons des intentions très-pures, il donne cette comparaison naïve : « Celui qui fait

(1) Regul. fus. interrog. 5.

quelque chose devant deux personnes de qualité très-inégales, comme serait un roi et un laquais, tourne toutes ses pensées et tous ses desseins à contenter le roi, sans se soucier du laquais, ni du jugement qu'il fera de lui: que si les hommes procèdent de cette sorte entre eux en la conduite de leurs actions, comment une âme, qui a tant soit peu de lumière, et qui croit que Dieu la regarde, n'adressera-t-elle pas toutes les siennes droitement à sa gloire, sans se mettre en peine de l'estime des hommes? Comment pourra-t-elle rechercher leurs louanges? Comment s'ébranler en son attention et en la direction de ses fins, pour la vue d'aucune grandeur de la terre, et quand elle se verrait environnée de tous les monarques? Le Prophète-roi tenait la sienne dans cette noble assiette, puisqu'il dit : *Je parlais de la beauté et de l'équité de vos lois devant les rois, sans que l'éclat de leur pourpre m'éblouît, ni que leur puissance m'étonnât* (1). »

Que si la présence de Dieu a généralement sur tous les hommes une si grande puissance pour leur faire pratiquer la vertu, et opérer avec perfection, elle l'a encore incomparablement plus grande sur les âmes qui sont vivement éprises de son amour; car il n'est rien qui anime tant la personne aimante à bien faire que la présence de la personne aimée; elle lui donne des pieds pour courir, ou plutôt des ailes pour voler et mille bras pour travailler, et bande tous les ressorts de son esprit pour faire excellemment toutes ses œuvres afin de lui plaire. Platon disait à ce propos (2) : « Si l'aimant fait quelque faute, il ne recevra point tant de douleur ni tant de honte d'être vu de son père,

(1) Ps 118, 46 — (2) I a conv.

ni de ses compagnons, ni de tout autre, comme de celui pour qui il a de l'affection; et si on pouvait dresser une armée, ou bâtir une ville qui ne fût remplie que d'hommes qui s'aimassent, on ne pourrait trouver un moyen plus propre ni plus efficace pour bannir de cette ville tous les vices et y faire régner toutes les vertus; et encore qu'ils ne fussent qu'une poignée de gens, si néanmoins il fallait décider un différend par les armes, ils déferaient, pour ainsi dire, tout le reste du genre humain: car l'aimant aurait plus de crainte de quitter son rang, ou de perdre ses armes devant l'aimé que devant tous les autres hommes; que même il se résoudrait plutôt d'endurer toute sorte de tourments, et la mort même que de l'abandonner et ne le point secourir dans le péril. A dire le vrai, il n'est point d'homme si lâche ni si poltron, que l'amour ne remplisse de courage et de valeur pour l'exercice de la vertu; c'est pourquoi ces actions héroïques, et ces hauts faits d'armes que l'on raconte de certains héros, et dont Homère fait souvent mention, doivent être rapportés au pouvoir de l'amour comme à leur vraie cause. » Et dans cette pensée les Lacédémoniens sacrifiaient à l'amour en présence de leur armée rangée, et avant que d'ouvrir le combat, sur la créance qu'ils avaient que la victoire dépendait de l'affection que les soldats se portaient. Et parmi les gens de guerre des Thébains, il y avait une compagnie appelée la sacrée, qui n'était composée que d'hommes qui s'entr'aimaient (1). C'est donc ainsi que la mémoire de la présence de Dieu, sert à la vie illuminative, échauffant les âmes à la pratique de la vertu.

(1) Athen. lib. 13.

II. Mais c'est en l'unitive qu'elle domine et exerce son plus grand empire, parce que comme cette vie s'emploie à allumer le feu de la charité en une âme, et à l'unir avec Dieu, en quoi gît sa perfection, ainsi que son nom même le déclare; et que cette union ne se peut faire que l'âme ne soit non-seulement selon sa substance, ni encore selon ses facultés et ses habitudes, mais de plus, par les opérations de son entendement et de sa volonté, présente à Dieu, attendu qu'aucune union ne se fait que par la présence mutuelle des choses qui s'unissent, il est clair que cet exercice est absolument nécessaire.

III. Et pour l'amour, saint Basile l'enseigne expressément; car, après avoir sagement averti qu'il doit toujours y avoir de la proportion entre les moyens et la fin, si on ne veut rendre tous ses efforts inutiles, comme celui qui travaille en cuivre ne deviendra jamais habile en son art en faisant des pots de terre, non plus qu'un champion n'emportera le prix de la course aux jeux olympiques en apprenant à jouer de la flûte; il ajoute ensuite que le moyen le plus propre pour acquérir l'amour de Dieu, est de marcher continuellement en sa présence, et dit: « Il faut que si nous désirons aimer Dieu vraiment, nous sachions que ce trésor se gagne par le changement de la vie passée et par l'oubli des créatures, pour nous en aller comme en un autre monde, où retirant nos esprits de la souvenance de toutes les choses basses et inutiles, nous les tenions inviolablement arrêtées en celles de Dieu, et ne souffrions point qu'ils perdent jamais sa mémoire, mais qu'ils la portent partout, et la conservent comme un caractère si profondément gravé, que rien ne la puisse effacer, et par ce moyen l'âme arrivera au vrai amour. » Et le Docteur séraphique saint Bonaven-

ture, parlant de la perfection (1), dit « que la plus haute perfection et excellence que l'homme puisse atteindre en cette vie, est d'être si étroitement uni à Dieu, que l'âme recueille en lui avec toutes ses puissances, devienne un même esprit avec lui, que sa mémoire ne se souvienne que de lui, son entendement ne pense qu'à lui, et sa volonté n'ait d'amour que pour lui. En effet, quand ces trois facultés, ou quelqu'une d'elles, ne porte point en soi la divinité empreinte, elle n'est point déiforme. Car Dieu est la forme de l'âme, sur laquelle il doit être couché comme le cachet sur la cire, pour lui imprimer les traits et les marques de ses perfections. » Or, c'est ce que l'exercice de la présence divine fait; c'est pourquoi quand Dieu voulut élever le patriarche Abraham à la cime de la vertu, et le proposer aux hommes comme un modèle de sainteté, il lui dit seulement : *Marche devant moi*, ne perds point le souvenir de ma présence, *et tu seras parfait* (2).

SECTION II.

En quoi consiste l'exercice de la présence de Dieu.

I. L'exercice de la présence de Dieu consiste dans les opérations de l'entendement et de la volonté. — II. Dieu est partout. — III. Par essence. — IV. Par présence. — V. Par puissance.

Après avoir vu les excellences et les utilités de ce saint exercice, il faut que nous considérions ensuite en quoi il consiste.

I. Et nous disons qu'il consiste dans les opérations de l'entendement et de la volonté : de l'entendement, qui

1) Process. 7 relig. c. 15. — (2) Genes. 17, 1.

doit porter ses pensées vers Dieu, et d'un œil fixe et arrêté le regarder toujours présent devant soi, derrière soi, à droite et à gauche, dans soi et partout; de la volonté, d'autant qu'il ne suffit pas que le seul intellect agisse et considère Dieu présent, mais il faut de plus que la volonté s'élève et s'unisse à lui par ses actes propres d'amour, d'espérance, de respect, d'adoration, d'abaissement, de glorification, de remercîment, et par les autres. Mais, pour avoir une claire intelligence de ceci et de tout ce sujet, il est besoin que nous examinions avec les théologiens comment Dieu est partout.

II. Premièrement, c'est une vérité très-certaine, dont notre foi ne nous permet point de douter, que Dieu est un esprit infiniment immense, qui remplit tout l'univers, sans qu'il y ait aucun lieu si secret, ni coin si caché, soit dans les abîmes des eaux, soit dans l'épaisseur des forêts, soit sur les pointes des montagnes, soit dans les déserts les plus inhabités, où il ne se trouve. *L'homme pense-t-il se dérober à mes yeux,* dit-il par Jérémie, *quand il se couvrirait de ténèbres et se retirerait dans les cavernes? ne sait-il pas que je remplis le ciel et la terre,* et que je suis partout (1)? Saint Augustin déclare ceci élégamment par ces paroles : « Je mettais devant les yeux de mon esprit toutes les créatures, et j'en faisais une masse extrêmement grande, mais pourtant finie, diversifiée de plusieurs genres et de plusieurs espèces : et vous, mon Seigneur, dans votre infinité veniez embrasser de tous côtés et pénétrer en tous sens cette masse; comme si j'eusse vu une mer immense, qui n'eût eu ni fond ni rive, et une éponge au milieu

(1) 23, 24.

abreuvée et toute pénétrée de ses eaux, ainsi je concevais vos créatures bornées dans l'immensité de votre essence, et je disais : Voilà Dieu et les choses qu'il a faites, et voilà comme il les entoure et les remplit (1). »

« Dieu est immense, dit encore très-bien saint Isidore, mais de telle façon que nous devons le concevoir dans toutes les choses sans y être renfermé, et tellement hors de toutes les choses qu'il n'en est point exclu; ainsi qu'il est dans elles pour les tenir en état de les conserver, et hors d'elles pour les enclore et les serrer en soi et dans le sein infini de sa Majesté (2). » Or, Dieu a cela premièrement par l'immensité de sa nature, qui sans l'étendre le met partout; et puis comme saint Isidore vient de l'insinuer, par la nécessité de toutes les choses créées, qui pour se soutenir et ne point retomber dans le néant, ont continuellement besoin de la présence actuelle et intime de Dieu, comme le corps de celle de l'âme pour subsister et pour vivre.

III. Secondement, Dieu est en tout lieu et en toutes les choses créées par essence; c'est-à-dire, que vraiment et réellement il y est en sa nature et tout entier, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; il y est avec toutes ses perfections infinies, avec sa bonté, sa beauté, sa sagesse, sa puissance, ses richesses, sa sainteté, sa majesté, sa miséricorde, sa justice et les autres. Il y est avec toutes ces opérations, que l'on appelle, *ad intrà*, comme sont : engendrer son Fils, produire le Saint-Esprit, s'aimer, se glorifier, se réjouir. Pour cette cause, les anciens philosophes l'ont appelé *l'âme du monde:* parce que, comme l'âme est en tout le corps et en chacune de ses parties, ainsi Dieu est essentiellement en tout et en chaque partie de l'univers.

(1) Lib. 7 Confes. c. 5. — (2) Lib. 1 de summo bono, cap. 2.

IV. En troisième lieu, Dieu est en toutes les choses par présence, qui veut dire, connaissant tout, non comme l'homme qui dort et qui est dans son lit, où il est bien par essence, mais non par présence, comme on prend ici ce mot, puisqu'il ne sait où il est, ni ce qui se fait dans la chambre. Saint Denis dit, suivant cette signification (1), que la divinité est présente à tous les hommes, mais que tous les hommes ne sont pas présents à elle, vu que selon l'essence nous lui sommes toujours et partout inséparablement unis, mais non selon la pensée, comme Dieu l'est à nous. Et nous disons ordinairement d'un homme qui extravague et qui ne prend pas garde à ce qu'il dit, qu'il n'est pas présent à soi. Par cette présence donc que Dieu a en tout lieu, il voit très-parfaitement tout ce qui s'y passe, sans que chose aucune puisse lui être cachée. *Les yeux du Seigneur,* dit le Sage, *regardent les bons et les mauvais en tout lieu* (2); et saint Augustin : « Sors-tu de ton logis? tu es aperçu; y entres-tu? tu es aperçu; la lampe est-elle éteinte ou est-elle allumée? il te voit; te caches-tu dans ton lit, et si tu veux, dans le fond de ton cœur? il te voit (3). » Et comment ne t'y verrait-il pas, puisqu'il est *tout voyant,* et de plus, qu'il est, comme dit le même saint Augustin (4) : Tout œil, parce qu'il voit tout; tout oreille, ajoute saint Cyrille de Jérusalem, parce qu'il entend tout; et tout esprit, parce qu'il n'y a rien qu'il ne connaisse; pour ce sujet, les Égyptiens, ainsi que remarque Clément Alexandrin (5), lui consacraient en leurs temples des yeux et des oreilles faits de quelque précieuse matière, comme voulant dire :

(1) Cap. 3 de div. nom. — (2) Prov. 15, 3. — (3) Serm. 46 de verb. Dom. — (4) Epist. 111. — (5) Strom. 5.

Considérez ce que vous faites, parce que Dieu regarde et écoute tout.

C'est une grande erreur de penser nous soustraire à ses yeux, et chercher la solitude ou les ténèbres pour couvrir nos crimes ; il nous voit partout. Le méchant, dit le Sage, pour pécher avec plus d'assurance, va se cacher, et dit *Je suis dans l'obscurité et entre quatre murailles, personne ne me saurait voir* (1). *Et il ne prend pas garde,* l'insensé qu'il est, *que les yeux de Dieu, infiniment plus clairs que la lumière du soleil, découvrent tout,* considèrent et remarquent toutes les actions des hommes, pénètrent jusqu'au profond des abîmes et des cœurs, où il n'y a pensée ni affection, pour cachées qu'elles soient dans les plus petits replis, qu'il ne voie à nu. Le pieux et docte Thomas Cantipratensis rapporte à ce propos une chose remarquable d'un homme (2), qui ayant secrètement commis un grand péché, et n'osant le confesser, Notre-Seigneur ayant pitié de lui, à cause de sa bonne vie passée, lui apparut sous la figure d'un pèlerin, et le pria que pour obtenir le pardon du péché qui lui chargeait le plus la conscience, il voulût lui laver la tête ; cet homme le fait volontiers ; mais comme il lui maniait la tête, il découvrit au sommet un œil très-vif, et s'écrie tout étonné : O Dieu ! quel prodige ! un homme qui a un œil au haut de la tête ! C'est cet œil, répart le pèlerin, qui t'a vu pécher en secret, et à qui rien ne peut être caché.

V. Enfin, Dieu est en toutes les choses par puissance, c'est-à-dire, qu'il ne regarde pas seulement ce qui s'y fait, mais que de plus il leur donne l'être et la force d'agir, et concourt avec elles en toutes leurs actions.

(1) Eccl. 23, 26. — (2) In vitâ sanct. Ludgard. l. 2, c. 20.

Dieu, dit saint Denis, est qualifié par les théologiens du titre de puissance, parce qu'il a en soi par anticipation et par suréminence, toutes sortes de puissances, qu'il donne aux créatures celles dont elles sont pourvues, et qu'il produit toutes choses (1): *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être,* prêcha saint Paul devant les Aréopagites (2). Nous vivons, explique saint Thomas, nous agissons et nous sommes par lui et par le moyen qu'il nous en donne: notre être, notre vie et nos actions prennent leur première source de la divinité (3). En ce sens, les saintes Lettres nous enseignent en divers lieux que Dieu fait tout en nous, et que sans lui nous ne pouvons rien (4). Et saint Augustin, après avoir dit que Dieu est tout œil, parce qu'il connaît tout, ajoute: Il est tout main, parce qu'il fait tout (5).

SECTION III.

Trois façons de pratiquer la présence de Dieu.

I. Se représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ. — II. Se représenter l'essence divine. — III. Regarder et goûter Dieu dans les créatures.

I. La première est de nous figurer Notre-Seigneur Jésus-Christ près de nous, qui regarde attentivement tout ce que nous faisons; où il faudra se le représenter tantôt en un mystère, et tantôt en un autre, selon que l'Église les considère, ou selon son inclination, ou selon ses divers besoins: parfois dans la

(1) Cap. 8 de div. nom. — (2) Act. 17, 18. — (3) 1 p. q. 18, a. 1, ad 1. — (4) Is. 26, 12; Cor. 12, 6, etc. — (5) Epist. 111.

crèche, et dans la pauvreté et l'humilité de sa naissance; d'autres fois en sa circoncision, répandant de si bonne heure son sang pour notre salut, ou se présentant et s'offrant dans le temple à Dieu son Père, ou s'enfuyant en Égypte pour éviter la rage d'Hérode, ou vivant avec mille incommodités parmi ces idolâtres, ou au milieu des docteurs, les éclairant des rayons de sa divine sagesse, ou vivant en son particulier avec Notre-Dame et saint Joseph, et leur obéissant exactement en tout, ou sciant du bois, ou faisant les autres fonctions de charpentier, selon la direction de saint Joseph ou retiré au désert hors de la compagnie de tous les hommes, et passant les jours et les nuits en prières; mais principalement il faudra le contempler dans les douleurs, les humiliations et les opprobres de sa passion et de sa mort, parce que cette représentation sera plus forte pour nous empêcher de faillir et nous porter aux bonnes œuvres; et c'est aussi de cette sorte que Notre-Seigneur se fait plus ordinairement voir et sentir aux âmes, quand il veut leur imprimer la haine du péché et l'amour de la vertu, comme il fit à sainte Catherine de Gênes (1), à qui il apparut avec sa croix sur ses épaules, et son précieux sang découlant de tout son corps en abondance, et encore à d'autres. Or, cette première façon de la présence de Dieu est bonne, puisque, si elle est prise comme il faut, elle peut apporter beaucoup de biens; ce n'est pas pourtant la meilleure, tant pour être fondée sur ce qui n'est point, car en effet Notre-Seigneur n'est pas en corps près de nous, comme parce qu'elle est plus sujette aux illusions et au mal de tête, dont il faudra se donner de garde, la prenant doucement et efficacement, et en tant que l'on verra qu'elle profite.

(1) Cap. 2, vitæ.

II. La seconde façon plus excellente et établie sur la vérité, est de se représenter l'essence divine remplissant tout l'univers, et la regarder en tout lieu, en quelque façon comme l'air que nous savons être répandu partout, sans que pourtant nous le voyions et que nous le concevions proprement sous quelque figure sensible. Après que l'entendement aura appréhendé la présence divine de cette sorte, et qu'il se sera bien affermi sur ce point, il faut qu'il en fasse un grand acte de foi, disant: Je crois fermement, mon Créateur et mon Seigneur, que vous me voyez et m'écoutez: maintenant par interrogation à son âme: Crois-tu cette vérité, mon âme? Oui, je la crois, puisque Dieu l'a dite; et je suis prête à endurer toute sorte de tourments pour la soutenir: après, de cette façon: Non, tu ne la crois point; car si tu en eusses eu la créance et que tu eusses sérieusement considéré que l'infinie Majesté de Dieu, devant laquelle les anges éblouis de sa gloire se courbent et s'abîment pour l'honorer, était devant toi, te regardant, tu ne te fusses jamais laissé aller à une méchanceté si énorme que de l'offenser.

Après ces actes de l'entendement, il faut exercer ceux de la volonté, maintenant l'un, et puis l'autre, selon l'inspiration du Saint-Esprit, ou selon sa nécessité; tantôt, entrant dans des respects et des honneurs, il faudra se composer dans une bienséance et une grande modestie, tant intérieure qu'extérieure, comme une personne bien apprise qui se trouverait inopinément devant le roi, faisant des adorations dans son cœur, et encore parfois avec une légère inclination de tête, comme pour adorer cette souveraine Majesté présente; tantôt de courtes prières selon les incidents, le suppliant de nous aider en nos adversités, nous éclairer

en nos ténèbres, nous échauffer en nos froideurs, nous fortifier en nos faiblesses, nous conduire en tout de sa main paternelle, puisqu'il est là présent pour le faire : d'autres fois de crainte, redoutant de faire quelque chose mal à propos, car il est là pour nous redresser et punir; puis, et principalement d'amour, ayant devant nous cet objet infiniment aimable: ô mon Dieu, vous me voyez; hé! quand vous verrai-je à découvert comme je suis vu de vous? vous êtes bien près de moi et en moi, quand serai-je près de vous, et en vous? Oh! que je suis trop en moi-même, et trop hors de vous! O beauté que les anges admirent et qu'ils aiment de tout leur cœur, quand vous aimerai-je de toutes les affections du mien! et ainsi d'autres. Or, parce que l'essence divine est partout, il faut nous habituer à cette pensée qui nous consolera, nous animera et nous causera de grands biens, que comme l'éponge, dont nous a parlé saint Augustin, et plus encore le poisson est dans la mer, où il vit, se promène, prend sa nourriture, ses ébats, et fait toutes ses opérations, ainsi nous sommes, nous vivons, nous nous remuons et faisons toutes nos œuvres en Dieu.

III. La troisième façon est de voir et de goûter Dieu dans les créatures. Pour la mieux entendre, nous disons en premier lieu, que puisque Dieu est essentiellement en toutes les créatures, nous pouvons l'y regarder et l'y trouver: pour cette raison il faut qu'avec les yeux de l'âme éclairés de la lumière de la foi, nous pénétrions la créature, pour le contempler résidant avec la majesté de sa gloire dans son fond, où il lui donne l'être et tout ce qu'elle a, tout ainsi qu'au sujet du saint Sacrement de l'autel, nous ne nous arrêtons pas à la blancheur, à la figure ni aux autres accidents qui paraissent; mais passant à travers, nous allons

découvrir l'humanité et la divinité de Notre-Seigneur qui est cachée sous ces voiles, où nous l'honorons, nous l'adorons et lui rendons nos devoirs. Secondement, nous disons qu'encore que Dieu soit en toutes les créatures d'une même façon, pour ce qui est de son essence, néanmoins il n'y est point pour les mêmes desseins, ni pour y opérer les mêmes effets, tout ainsi que l'âme humaine étant la même substantiellement en tout le corps qu'elle anime, n'est pas toutefois la même pour les actions, à la tête et aux pieds, aux yeux et à la main; car elle est dans la tête pour raisonner, dans les pieds pour marcher, dans les yeux pour voir, et dans les mains pour toucher; ainsi Dieu est en la terre pour nous porter, dans l'eau pour nous laver, dans l'air pour nous rafraîchir, dans le feu pour nous échauffer, dans le soleil pour nous illuminer, dans la viande pour nous nourrir, dans les vêtements pour nous couvrir, dans les prédicateurs pour nous enseigner, dans nos supérieurs pour nous conduire, et ainsi dans tous les autres pour diverses fins, selon lesquelles il l'y faudra envisager et goûter.

Quand donc nous verrons une créature puissante et forte, nous nous représenterons aussitôt Dieu présent en elle, en tant qu'il est tout-puissant, qui lui donne toute cette force qu'elle possède; quand nous en verrons une belle, nous nous remettrons incontinent devant les yeux Dieu infiniment beau, et la beauté souveraine, qui, par la présence intime qu'il a en elle, lui communique un trait de sa beauté. Si nous traitons avec un homme vertueux et saint, nous passerons jusqu'à Dieu présent en lui, qui, saint et auteur de toute sainteté, communique à cet homme la sainteté qu'il a. Si nous lisons un bon livre, ou si nous entendons un homme savant, nous nous imaginerons Dieu de-

meurant en eux, comme la sagesse même, et la source de toutes les sciences, qui nous en fait reluire par leur moyen un petit rayon. Ainsi pour tous les secours et pour tous les contentements que les créatures nous peuvent donner, soit pour le goût des viandes, soit pour la vue des couleurs, pour l'ouïe de la musique, pour l'odeur des parfums, et pour tous les autres justes plaisirs du corps, comme aussi de l'âme par la connaissance de toutes les vérités, la douce conversation des amis et des autres, nous irons droitement à Dieu, et nous nous souviendrons qu'il est là présent en toutes ces créatures, où il nous cause ces délectations, en tant qu'il est notre joie et notre béatitude, faisant couler en nous, par ces canaux, ces goutelettes et ces petits filets de plaisirs, pour nous faire soupirer après la jouissance de la fontaine entière, qui est lui-même.

Or, l'ordre que nous devons tenir en ceci, est que premièrement nous concevions et regardions Dieu en chaque chose, et selon les desseins pour lesquels il y est; secondement, que nous fassions un grand acte de foi de cette vérité, et qu'il donne à cette créature, bonne, belle, sage, forte, parfaite, toute la bonté, la beauté, la sagesse, la force et toute la perfection qu'elle a; après, que nous l'honorions et le révérions dans la créature; puis, que nous le goûtions dans la pureté avec laquelle il y est; ensuite, que nous produisions envers lui divers actes de vertu, comme d'admiration et de louange de cette perfection infinie qu'il possède, et dont celle de la créature n'est qu'un petit extrait et une ombre légère, comme d'amour, de remercîments et de bénédictions pour nous départir tant de biens dans ses ouvrages.

Cette façon d'exercer la présence de Dieu est très-

noble et de très-grand profit; car par son moyen non-seulement les créatures ne nous nuiront point avec leur beauté, avec leurs richesses et avec tous leurs attraits, comme il n'arrive que trop souvent, *ne servant* pour la plupart aux hommes que, comme dit le Sage, *d'occasion d'offenser Dieu, et de piéges pour les perdre* (1); au contraire, elles nous aideront merveilleusement à faire notre salut, et nous tiendront lieu de degrés, et comme d'une échelle de Jacob, pour monter par elles avec une innocence angélique à Dieu qui est au-dessus. Certainement, c'est ainsi que nous devons en user, attendu que c'est la fin pour laquelle Dieu les a faites, et pour laquelle il nous les donne : « Apprends à aimer le Créateur dans sa créature, dit saint Augustin, et l'ouvrier dans son ouvrage; que ce qu'il a fait ne t'arrête point, mais va jusqu'à lui, de peur que tu ne perdes celui par qui tu as été toi-même fait (2). » C'est avec ces yeux que les saints regardent les créatures; c'est avec ces mains qu'ils les touchent et avec cet esprit qu'ils s'en servent. Saint Bonaventure raconte que saint François tressaillait d'aise en la considération de toutes les œuvres de Dieu, et qu'il le contemplait dans chacune comme dans un miroir bien clair et bien poli. Il voyait dans les choses belles celui qui est très-beau, et poursuivait son bien-aimé sur les traces qu'il a imprimées de soi dans ses créatures, se faisant de toutes une échelle pour monter à la connaissance et à l'amour de celui qui est désirable en tout; et il n'est pas possible d'expliquer avec quel sentiment de dévotion il savourait en toutes les choses créées, comme en autant de ruisseaux, cette bonté première, fontaine de toutes les autres (3). Le Prophète

(1) Sap. 14. 11. — (2) In Ps. 39. — (3) Cap. 9 vitæ S. Franc.

royal, éclairé de la même lumière, disait semblablement de soi *Seigneur, vous m'avez réjoui dans vos créatures* (1); où Hugues le cardinal remarque sagement qu'il ne dit pas que c'était les créatures qui lui causaient du plaisir, mais Dieu en effet.

SECTION IV.

Une autre façon de pratiquer la présence de Dieu.

I. De regarder et goûter Dieu en nous. — II. En nous par essence. — III. Avec tous ses attributs. — IV. Comme principe unique de tout ce qui est bon. — V. Y regarder et goûter Notre-Seigneur.

I. Mais la façon la plus sublime et la plus parfaite de vaquer à ce saint exercice est de considérer et de goûter Dieu en nous. Sainte Thérèse la recommande extrêmement en plusieurs lieux de ses écrits, et particulièrement quand elle explique ces paroles de l'Oraison dominicale (2) : *Notre père qui êtes aux cieux,* où entre autres choses elle dit : « Ne pensez pas que ce soit un point de petite conséquence de savoir ce que ce ciel signifie, et où votre Père doit être cherché; il importe beaucoup de le connaître comme une des choses qui arrêtent davantage l'esprit, et qui met l'âme dans un plus grand recueillement. Saint Augustin dit qu'il le chercha en plusieurs endroits, et qu'il le trouva en soi-même. C'est un grand bien à une âme vagabonde, et qui n'a point d'arrêt, de bien entendre cette vérité, et voir que pour parler à son Père céleste et se consoler avec lui, elle n'a pas

(1) Ps. 91, 5. — (2) Au chemin de la perfect. c. 28 et 29.

besoin de s'attacher des ailes pour voler au ciel, ni de se porter autre part, mais qu'il suffit qu'elle se recueille en soi-même, et se retire en son cœur, où elle le trouvera, c'est là le ciel où il demeure. Que celles qui se pourront ainsi renfermer en ce petit ciel, sans se laisser distraire aux objets des sens, croient hardiment qu'elles vont par un excellent chemin, et qu'elles ne manqueront pas de boire de l'eau de la fontaine (elle entend le don de la contemplation), parce qu'elles avancent extrêmement en peu de temps, et sont comme celui qui va dans un navire bien à l'aise, et qui avec un bon vent arrive en peu de jours à la fin de son voyage, où ceux qui vont par terre y mettent beaucoup plus de temps, et y ont bien plus de peine. Ce qui nous travaille en nos oraisons, et nous remplit l'esprit de grand nombre de distractions, est que nous traitons avec Dieu comme s'il était bien éloigné, et que nous n'entendons point cette vérité, qu'il est en nous. Pour moi, je confesse que jamais je n'ai su ce que c'était de prier comme il faut, jusqu'à ce que Notre-Seigneur m'enseigna cette manière d'oraison, et j'ai toujours trouvé tant de profit à ce recueillement au-dedans de moi, que c'est ce qui m'a fait être si longue à en parler. »

I. Or, pour en venir à la pratique, il faut que nous sachions que Dieu est en nous, comme en toutes les autres choses, par essence, par présence et par puissance, avec toute sa divinité, avec tous ses attributs et avec toutes ses opérations essentielles. De plus, qu'il y est d'une façon spéciale comme en son image, en son chef-d'œuvre et en son temple, où il veut être connu, visité, adoré et aimé; qu'il y est, nous conservant dans la possession de l'être qu'il nous a donné, nous protégeant, nous consolant, nous punissant,

nous encourageant, exerçant envers nous tous les offices, et nous donnant tous les secours nécessaires pour nous conduire à notre béatitude. Suivant cela nous devons nous retirer en nous-mêmes, dans le cabinet de notre cœur, et de là, d'un œil ferme et tranquille, regardant comme l'essence divine est en toute notre âme, et nous tout remplis d'elle, voir comme le Père s'y contemple lui-même, et par cette invariable contemplation il y engendre incessamment son Fils; et le Père et le Fils, par un effort mutuel de leur volonté, y produisent continuellement le Saint-Esprit, et ce lien d'amour substantiel et personnel qui les tient intimement unis; comme en nous Dieu admire ses beautés, comme il s'estime, se loue, se bénit et se rend une gloire infinie. Ensuite de cette vue, il faut former un grand acte de foi de ces vérités, et puis produire, en présence de la divinité que nous contemplons en nous, les actes nobles et héroïques des vertus, un singulier respect, une profonde humilité intérieure et extérieure, un anéantissement de nous, les admirations, les bénédictions, les adorations, les louanges, les glorifications, avec une incomparable joie de posséder Dieu en nous, et de telle sorte qu'aucune créature ne nous le saurait ravir. A dire le vrai, que pouvons-nous chercher, désirer, priser et aimer hors de nous, ayant Dieu en nous?

III. Après l'essence de Dieu, il faut considérer comment tous ses attributs sont avec toute leur gloire semblablement en nous : la Majesté, la Grandeur, la Bonté, la Beauté, la Sagesse, la Puissance, les Richesses, la Miséricorde, la Justice, la Béatitude et les autres, que nous devrons honorer et adorer en nous, ce qui se fait en les croyant véritablement, faisant une très-grande estime de chacun d'eux, le choisissant

pour l'objet de notre amour et de tous nos services, nous répandant en ses louanges, le demandant ardemment à Dieu en la façon que nous en sommes capables, et faisant tout notre possible pour le reproduire en nous; car plus pleinement et plus naïvement nous imiterons une perfection divine, plus nous témoignerons en faire d'état, et plus nous lui rendrons d'honneur; mais de plus, il est à remarquer que comme les perfections divines sont différentes, non en soi, vu qu'elles ne sont toutes qu'une très-simple et indivisible essence, mais selon leurs effets et selon nos pensées, chacune aussi a les actes propres de certaines vertus qui lui correspondent, et son culte particulier qu'elle demande de nous, et que nous lui devons rendre.

Ainsi quand nous concevrons en nous la Majesté divine, après l'acte de foi que très-certainement elle y est, par où l'on commencera toujours, et qui sera commun pour toutes les autres perfections, il faudra pour lui rendre ses propres hommages s'abaisser devant elle avec les plus grands respects et les plus profondes révérences qui nous seront possibles, nous abîmant devant cette infinie grandeur, devant qui les plus puissants et les plus glorieux monarques ne sont que des atômes. Hélas! si les plus hauts Séraphins et Chérubins tremblent devant elle, que devra faire l'homme qui n'est que poudre et cendre? et si les princes se tiennent comme ils doivent, avec une extraordinaire circonspection et un très-grand honneur, en la présence du roi, en quel état et en quelle posture devra s'y tenir un pauvre villageois? Après doivent suivre les admirations, les estimes, les louanges, les adorations et actes semblables. Si nous regardons en nous la Bonté et la Beauté divine, il faudra produire envers elles tous les actes d'amour, de complaisance, de bienveillance, de

l'appréciatif, du choix, de l'intensif, de l'inspiratif, de la glorification, de détachement et de mépris de toutes les autres beautés que nous pourrons. A vrai dire, cette beauté souveraine agit puissamment sur les cœurs de tous ceux qui aiment Dieu, et tient la plaie qu'elle fait toujours fraîche, puisqu'elle leur est inséparablement unie; et quelle joie inexplicable possèdent-ils, sachant qu'ils ont toujours présent l'unique objet de leur amour? Si nous contemplons la Vérité et la Sagesse, nous devrons former des actes héroïques de foi sur tous les mystères qu'elles nous ont révélés, et en prendre quelques-uns en particulier, comme les plus difficiles et les plus élevés par-dessus nos sens et nos esprits, les consulter en nos doutes, et nous abandonner à leur conduite; si c'est la Puissance, nous espérerons en elle, produisant les actes d'une confiance inébranlable; jetant les yeux sur ses richesses, nous les lui demanderons, et ferons peu d'état de celles de la terre; sur sa Miséricorde, nous aurons recours à elle en toutes nos misères du corps et de l'esprit; sur sa Justice, nous la craindrons, et aurons peur de rien faire qui la puisse irriter; sur sa Béatitude, nous nous consolerons et nous reposerons en elle ici-bas, attendant que nous en jouissions là-haut au ciel; et ainsi des autres, auxquelles chacun rendra l'honneur spécial qu'il pourra juger lui être dû.

IV. Nous pouvons considérer Dieu en nous d'une autre façon fort noble. Pour l'entendre, il faut remarquer que toujours, tant pour la nature que pour la grâce, se trouvent en nous l'être et le néant, la connaissance et l'ignorance, la puissance et l'impuissance, la bonté et la malice; car nous avons notre être particulier, et tout ensemble nous sommes privés d'un million d'autres êtres; nous avons connaissance de

quelques choses, et nous en ignorons sans comparaison davantage ; nous pouvons faire quelques actes, et beaucoup plus sont hors de notre pouvoir ; et il n'est homme qui n'ait quelque degré de bonté morale, et qui aussi ne soit souillé de péché. Ainsi nous sommes faits comme une image cannelée, qui d'un côté représente une créature belle et richement parée, et de l'autre une laide et chétive: nous considérant donc selon ces deux visages si différents, nous devons dans le premier regarder Dieu présent en nous comme principe unique de tout l'être, de toutes les connaissances, de tous les pouvoirs et de toutes les bontés que nous avons ; puis faire un acte vif de foi, que c'est de lui que nous tenons tous ces biens; ensuite, lui en faire très-humblement hommage, l'en remercier affectueusement, l'en aimer ardemment, le lui rapporter comme à la vraie cause de toute la gloire qui en proviendra, et l'assurer de notre éternel service; puis, dans le second, il faut que nous envisagions Dieu en nous, comme infiniment capable de remplir notre néant de nouveaux êtres, d'instruire notre ignorance, de fortifier nos infirmités, de sanctifier nos péchés et d'apporter un remède général à toutes nos misères, ce qu'il faudra lui demander et espérer de sa bonté.

V. En quatrième lieu, nous pouvons concevoir présent en nous Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui y est toujours réellement selon sa divinité, et corporellement quand nous l'avons reçu au saint Sacrement de l'autel, et après le Sacrement encore d'une certaine façon, qui lui a fait dire : *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui* (1); où les interprètes remarquent qu'en tout ce chapitre

(1) Joann. 6, 57.

sixième de saint Jean, d'où ces paroles sont tirées, et où il parle au long de ce mystère, Notre-Seigneur prend plaisir de se servir du verbe *maneo*, qui signifie *demeurer*, non d'une manière passagère, mais longue et arrêtée, pour montrer qu'encore qu'effectivement depuis que les espèces sont digérées, sa sacrée humanité ne soit plus en nous, néanmoins il y réside et s'y tient d'une façon plus excellente et plus particulière qu'à l'ordinaire, à savoir, par une affection plus grande et une grâce plus abondante : de plus, il est en nous comme le chef mystique en ses membres qu'il vivifie, qu'il remue et gouverne.

Suivant cela, nous regarderons Notre-Seigneur présent en nous, y opérant tout, excepté le péché, où il n'a aucune part, pensant en nous, aimant en nous, imaginant, désirant, voyant, marchant, parlant et faisant tout : *Voulez-vous expérimenter le pouvoir que m'a donné Jésus-Christ qui parle en moi* (1) ? disait saint Paul. Ainsi nous dirons par proportion de nous par rapport à lui, ce qu'il disait lui-même de soi à l'égard de son Père : *Je suis en mon Père, et mon Père agit en moi, et moi j'opère avec lui ; je ne puis rien faire de moi-même* (2). De plus, nous devons le contempler, nous conduisant en qualité de chef, comme des membres de son corps mystique, faisant couler en nous ses influences divines par l'application de ses mérites, purifiant et sanctifiant tout ce qui y est, le corps et l'âme, l'essence, les facultés et les actions tant intérieures qu'extérieures, et puis offrant le tout, comme autant de conquêtes de ses travaux et des fruits de sa mort, à Dieu son Père. Nous pouvons le considérer encore en nous comme Père, Frère, Époux, Médecin,

(1) 2 Cor. 13, 3. — (2) Joann. c. 14, 10 et 5, 17 et 30.

Docteur, Protecteur, etc., exerçant envers nous, avec un soin et un amour incomparable, les fonctions correspondantes à ces titres.

SECTION V.

Quelques raisons pour nous faire affectionner l'exercice de la présence de Dieu.

I. Le soin de notre perfection. — II. La gratitude. — III. Les exemples des saints. En la loi de nature. En la loi écrite. En la loi de grâce.

Voilà à peu près l'ordre que nous devons tenir en la pratique de ce divin exercice: il ne reste maintenant qu'à l'exécuter; et pour nous en faire prendre la résolution et nous y donner du courage, les raisons qui suivent, avec ce que nous avons dit, nous y pourront beaucoup servir.

I. La première est le soin de notre perfection, à laquelle cet exercice nous conduit; car comme la perfection et la béatitude de l'autre vie consistent en la claire vision de Dieu, de laquelle émanent le souverain amour, l'estime incomparable, le parfait respect et tous les autres devoirs que les bienheureux rendent à cette Majesté infinie; de même le bonheur et l'excellence de cette vie consistent en la vision de Dieu non pas à découvert, ce qui n'est que pour le ciel, mais par la foi, le regardant présent partout, en nous et hors de nous: cette vue excitera l'amour, la révérence, la modestie, la confiance et les autres vertus. C'est là où doit viser l'homme qui veut atteindre sûrement à la perfection, de tenir toujours ses yeux at-

tachés sur ce divin objet, sans les en détourner, s'il le peut, pour quoi que ce soit: afin, disait l'abbé Isaac dans Cassien, de porter en cette vie mortelle quelque représentation et quelque image de la béatitude immortelle, et goûter en quelque façon, dans le frêle vaisseau de son corps, un avant-goût des joies et de la gloire, dont la conversation qu'il aura avec Dieu pour jamais, le comblera (1). Saint Denis nous apprend en plusieurs endroits de ses divins écrits (2), que Dieu ayant produit toutes les choses comme premier principe, les attire à lui en qualité de fin dernière, pour leur donner toute la perfection dont elles sont capables, et que celles qui sont douées de raison vont à lui par la connaissance, les sensitives par le sentiment, les végétantes par un mouvement naturel qui fait qu'elles recherchent la vie, les inanimées, qui ont l'être simplement, par une disposition propre à recevoir la seule participation de l'être. Or, les créatures dépourvues de raison sont rendues parfaites au degré qu'elles le peuvent être, premièrement, par la présence de Dieu en elles, qui leur communique sa bonté, sa beauté, sa force et ses autres excellences, et en fait autant de crayons légers et de petits portraits de ses perfections ; et puis de ce que Dieu étant et opérant en elles, il les trouve pleinement obéissantes à ses volontés, et les emploie sans aucune résistance à tout ce qui lui plaît. Les raisonnables, comme l'homme, sont perfectionnées de la première façon, et principalement par la pratique de la seconde et par l'union avec Dieu, au moyen des actes purs et parfaits de leur entendement et de leur volonté, le regardant incessamment présent, et ensuite de ce regard se joignant à lui par l'amour

(1) Col. 10, cap. 10. — (2) Cap. 4 de div. nom.

et par toutes les affections qu'une âme touchée peut produire.

C'est par là que l'on commence à mener sur terre la vie du ciel, et que dans des corps humains on imite les exercices des anges, qui, en quelque lieu qu'ils soient, et à quelque emploi que le service de Dieu les applique, *contemplent toujours la face du Père* (1). C'est par là que l'on acquiert une excellente pureté de corps et d'esprit; parce que comme l'odeur du storax chasse les serpents, la mémoire de la présence de Dieu éloigne de nous les péchés, et nous met en assurance contre les attaques du démon, qui n'a point, à beaucoup près, le même pouvoir sur ceux qu'il voit occupés à cette sainte pensée, qu'il a sur ceux qui la négligent; ni plus ni moins qu'un courtisan, ainsi que disait fort à propos un des anciens Pères, tandis qu'il se tient au côté de son roi, est à couvert de tous les périls, et il n'a pas à craindre que ses ennemis l'y aillent attaquer. C'est par là que notre entendement s'ennoblit et se rend généreux; car quel exercice plus noble, et quel entretien plus sublime que de penser à Dieu? D'où il méprisera aisément les choses créées les plus belles et les plus ravissantes, qui assujettissent tous les jours tant d'hommes, et les mettent dans les fers, voyant qu'auprès de Dieu ce ne sont que des laideurs. C'est par là que notre cœur possède un royaume de paix, et goûte des torrents de joie, parce que, si la seule souvenance du médecin soulage le malade, si celle d'un ami ou d'un époux apporte du contentement à un ami et à une chaste épouse, et si celle du roi Josias, disent les saintes Lettres, *était comme une excellente pâte de parfums très-odoriférants,* qui réjouit l'esprit et

(1) Matth. 18, 10.

reconforte le cerveau de celui qui la porte, *comme du miel très-doux en la bouche, et une musique mélodieuse à l'oreille pendant un festin* (1), que ne sera pas la mémoire de Dieu à l'âme bien disposée? *Sa mémoire est agréable,* dit Osée, *comme le vin du mont Liban* (2), qui, en couleur, en odeur et en saveur, égalait ou même surpassait tous les autres, et qui de plus avait une vertu médicinale. Aussi David disait : *Je me suis souvenu de Dieu, et aussitôt j'ai senti mon esprit s'ouvrir et s'épanouir d'aise* (3). La consolation est bien près de toi, dit sur ces paroles saint Grégoire de Nazianze; le miel est dans ta bouche et la joie en ton cœur, si tu veux; souviens-toi de Dieu, et tu expérimenteras tout cela. Oh! que cette médecine est facile! oh! que cette façon de guérir est prompte, et que ce bénéfice est grand! Qu'y a-t-il de plus aisé que de former un souvenir (4)? »

II. La seconde raison se doit tirer de la gratitude et de la reconnaissance à laquelle tout homme bien né est extrêmement sensible : *N'oublie jamais ton ami,* dit le Sage (5). Si nous sommes obligés de ne point oublier une personne qui a quelque bonne volonté pour nous, quelle obligation avons-nous de nous souvenir de Dieu, notre souverain bienfaiteur, qui, avec un amour infini, nous a fait et nous fait incessamment tant de biens? C'est pourquoi saint Bernard nous avertit avec grande raison : « Comme il ne se passe aucun moment auquel Dieu ne nous fasse toucher les effets de sa miséricorde, il ne doit aussi y en avoir aucun auquel nous ne nous souvenions de lui, et ne

(1) Eccl. 49, 1. — (2) Cap. 14, 8. — (3) Ps. 75, 4. — (4) Orat. 17. — (5) Eccl. 37, 6.

lui rendions au moins par la pensée le témoignage de notre reconnaissance (1). » A vrai dire, si nous faisons autrement, nous sommes bien ingrats; car si nous savions qu'un prince, porté d'une inclination particulière en notre endroit, pensât toujours à nous, sans nous donner autre chose, nous ne pourrions nous empêcher, si nous avions tant soit peu de bon naturel, de penser mutuellement à lui; et nous sommes assurés que le Dieu de majesté infinie, et le Roi des rois a pensé à nous dès l'éternité, et y pense encore sans cesse, avec autant d'attention que si nous étions le seul objet de son esprit, et avec un amour si grand que le Prophète royal s'écrie : *Qui vous est semblable dans vos pensées?* ce que saint Jérôme et d'autres traduisent : *Qui peut expliquer les pensées que vous avez pour nous?* comme voulant dire : Le père et la mère ont beaucoup de pensées pour leur fils unique, le mari pour sa femme, et l'ami pour son ami, mais celles que vous avez pour nous sont incomparables en soi et en affection, elles passent tout ce qu'on en peut dire. N'est-ce donc pas se rendre méconnaissant jusqu'au dernier point, qu'étant éternellement dans son souvenir, nous le mettions lâchement en oubli?

III. La troisième raison sont les exemples des saints, qui en tout temps ont apporté un soin merveilleux à la pratique de ce divin exercice. Les saints patriarches qui ont fleuri en la loi de nature, faisaient toutes leurs actions dans la vue de la présence de Dieu; d'où vient qu'il est dit d'eux, comme d'Énoch et de Noë,: *Ils ont marché avec Dieu* (2); c'est-à-dire, dans la pensée que Dieu était près d'eux et qu'il les voyait. Nous

(1) De interiori domo, c. 9. — (2) Gen. 5, 22.

ne pouvons douter qu'Abraham, après que Dieu lui eût prescrit ce moyen de perfection, ne s'en soit diligemment servi, puisqu'il est arrivé à un si haut degré de sainteté. Et l'historien Josèphe rapporte que le juste Abel passa de même sa vie innocente, se représentant en toutes ses œuvres la divine Majesté présente. Pour la loi écrite, saint Paul dit de Moïse qui la publia : *Qu'il agissait avec l'invisible comme s'il l'eût vu de ses yeux* (1) ; si grande et si forte était la foi qu'il avait de sa présence! David se rendait ce témoignage : *J'ai toujours le Seigneur présent à mes yeux* (2) ; comme s'il disait : En quelque temps, en quelque lieu et en quelque affaire que je me trouve, je mets Dieu devant moi en droite ligne ; de sorte que comme celui qui serait environné de miroirs, de quelque côté qu'il tournât la tête, verrait partout nécessairement son image; ainsi, en quelque part que je regarde et quoique je fasse, je vois toujours Dieu devant mes yeux : et la parole que les prophètes avaient continuellement à la bouche, spécialement Élie et Élisée, était celle-ci : *Le Seigneur est vivant, devant qui je suis* (3).

Maintenant, dans la loi de grâce, il est certain que comme la perfection y a été bien plus fréquente et bien plus relevée, l'exercice de la présence de Dieu y a aussi été beaucoup plus ordinaire, tous les saints et toutes les personnes de grande vertu s'étant toujours particulièrement étudiées à faire toutes leurs actions dans la mémoire actuelle que Dieu les voyait. Quand Dieu changea et attira à soi le B. Henri Suso, de l'ordre de Saint-Dominique, il lui imprima une singulière estime de ce saint exercice, et le poussa à s'y adonner tout à fait ; ce qu'il fit travaillant continuel-

(1) Heb. 11, 27. — (2) Psal. 15, 8. — (3) 3 Reg. 17, 1.

lement à s'y habituer et à s'y rompre, ce qu'enfin il acquit parfaitement, de sorte qu'en toutes ses œuvres il regardait sans peine, Dieu présent, et conversait avec de grands sentiments de tendresse et d'amour avec lui dans le cabinet de son cœur; ce qui lui servit extrêmement pour endurer avec patience et soutenir avec courage les afflictions étranges, tant intérieures qu'extérieures, dont il fut attaqué, pour faire les pénitences très-austères, et mener la vie très-pure et très-sublime, qui l'ont rendu un modèle de sainteté. Sainte Mechtilde vit un jour Notre-Seigneur assis en un trône royal, et sainte Gertrude, sa chère compagne, qui se promenait avec une grande modestie auprès de lui; de telle façon que quelque part qu'elle allât et se tournât, elle regardait continuellement le visage de Notre-Seigneur, dont sainte Mechtilde s'émerveillant, Notre-Seigneur lui dit (1) : La conversation de cette élue est telle devant moi que tu la vois; car elle marche toujours en ma présence, désirant et recherchant incessamment de connaître et de faire le bon plaisir de mon cœur, et rapportant fidèlement toutes ses œuvres à ma gloire; et une autre fois Notre-Seigneur dit à la même sainte Mechtilde de la même sainte Gertrude un mot excellent et de grande instruction pour l'exercice de sa présence : Parce que, disait-il, je demeure perpétuellement en Gertrude, il est aussi convenable qu'elle demeure toujours en moi, et qu'elle m'ait présent partout, et lorsque la charité ou son office la tirera de l'oraison et de la contemplation pour vaquer au salut du prochain ou aux choses temporelles, qu'elle fasse comme une épouse délicate qui a son époux présent, laquelle devant passer d'une cham-

(1) Lib. 1 S. Gertrud. cap. 12.

bre en l'autre pour quelque affaire, le tient par la main et le tire avec soi; ainsi faut-il qu'elle en use quand elle s'emploiera aux choses extérieures, me menant avec soi et ne me quittant point. Sainte Thérèse (1) était si recueillie en la présence de Dieu qu'en quelque occupation qu'elle fût, elle ne la perdait presque jamais, et elle l'avait non comme les autres personnes spirituelles, mais d'une façon très-haute, possédant, goûtant au fond de l'âme la présence des trois personnes divines avec une paix ineffable de son esprit, et avec un avancement merveilleux en toutes les vertus. Le saint homme et le grand opérateur de miracles, le père Joseph Anchieta, religieux de la Compagnie de Jésus (2), avait tellement à cœur cette pratique, et y était parvenu à un si haut point, que son histoire porte qu'il avait une mémoire perpétuelle de la présence de Dieu, avec une si grande et si ferme application d'esprit, que chose aucune ne la lui pouvait faire perdre; et il avait coutume de dire que rien ne nous en divertissait que notre nonchalance et le peu de soin que nous y apportons. Par ce moyen ce saint personnage arriva au sommet d'une perfection très-éminente, vivant d'une vie d'ange en la fleur de son âge, dans le Brésil, au milieu des sauvages, qui vont tout nus, et qui fournissent continuellement des occasions violentes d'impudicité, et y puisant une humilité profonde, un mépris généreux de toutes les choses de la terre, une ferme confiance en Dieu, une force extraordinaire en ses paroles, et particulièrement une invariable tranquillité d'esprit avec une singulière douceur qui le rendait agréable à tous, et lui donnait

(1) Ribera in ejus vitâ, lib. 2, cap. 18. — (2) Lib. 2 vitæ, cap 4, et lib. 3, cap. 1, et lib. 4, cap. 1.

l'entrée de leurs cœurs pour y produire de merveilleux effets de salut.

SECTION VI.

Conclusion du chapitre.

I. Résolution. — II. En quel temps nous devons pratiquer la présence de Dieu.

I. Suivons les lumières de ces exemples et de ces raisons pour embrasser ce saint exercice, et puisqu'il est d'une si grande importance, entreprenons-le avec affection et avec constance; figurons-nous que Dieu dit à chacun de nous ce qu'il dit jadis à Abraham : *Marche toujours en ma présence,* regarde-moi partout sans détourner tes yeux ailleurs, *si tu as dessein d'être parfait* (1). Les gymnosophistes passaient des jours entiers exposés au chaud et aux intempéries de l'air, à contempler invariablement le soleil, quoique cette contemplation ne les rendît pas meilleurs, et que le soleil avec ses rayons ne fît que les noircir, les brûler et les aveugler (2); et ne devons-nous pas avec beaucoup plus de raison arrêter les yeux de notre esprit sur le soleil de justice, dont les regards et les lumières nous éclairciront et fortifieront la vue, blanchiront nos âmes et les échaufferont de son amour? Un certain roi de l'Inde orientale, qui régnait il n'y a pas longtemps, aimait si éperdûment son idole, que pour en conserver perpétuellement la mémoire, il avait toujours à ses côtés un officier qui lui disait sans relâche : Sire, souvenez-vous d'Aranganassa,

(1) Genes. 17, 1 — (2) Plin. lib. 7, cap. 2.

c'était le nom de l'idole. Imitons dans le culte d'une vraie piété l'impiété de ce prince, et disons à notre âme les paroles que Tobie le père disait à son fils : *Aie Dieu en ta souvenance tous les jours de ta vie* (1). Saint Chrysostôme (2) raconte que les habitants d'Antioche avaient des passions si fortes et des sentiments si tendres pour saint Mélétius, qui avait été leur évêque, que laissant les noms de leurs ancêtres, ils imposaient communément le sien à leurs enfants, croyant que ce nom vénérable apporterait la bénédiction à l'enfant et à toute la famille, et que dans leurs bagues, leurs coupes et leurs vases ils faisaient graver et peindre l'image de ce saint prélat, afin de pouvoir continuellement entendre son nom et voir sa figure, et par ce moyen se le rappeler et se le représenter toujours. Si la mémoire d'un homme est si chère, et si on fait tant afin qu'elle n'échappe, que dirons-nous là-dessus, et que ferons-nous? celle de Dieu ne nous doit-elle pas être un million de fois plus précieuse, et ne devons-nous pas faire incomparablement davantage pour l'avoir toujours fraîche?

Faisons donc en ceci tout ce que nous pourrons, nous représentant en tous les lieux où nous sommes la Majesté divine, et nous souvenant que nous faisons toutes nos œuvres dans la lumière de ses yeux. Boleslas, troisième roi de Pologne, portait au cou une lame d'or où le nom et l'image de son père étaient gravés, comme ne voulant rien faire ni rien dire qu'en sa présence (3). Mais le pape Alexandre VI passa bien plus outre, car il portait au cou, en un globe d'or, le très-saint Sacrement de l'autel, afin d'avoir Notre-Sei-

(1) Cap. 4, 6. — (2) In Encomio S. Meletii. — (3) Gomerus, lib 5.

gneur spectateur de ses actions (1). Cette pratique était excellente, et s'il nous était loisible de nous en servir, il est à croire qu'elle agirait puissamment pour nous rendre recueillis et prudents; mais, sans en venir là, nous avons encore plus, attendu que si nous avions alors l'humanité de Notre-Seigneur, nous ne l'aurions qu'extérieurement et devant nous, tandis que sa divinité nous environne de tous côté, et est intime en nous, et nous en elle, et par conséquent, comme elle est plus excellemment présente et unie à nous que ne serait l'humanité, elle doit aussi produire en nous de plus grands effets.

C'est pourquoi portons-nous avec ardeur à ce divin exercice, et commençons dorénavant de faire toutes nos œuvres avec la vive pensée de la présence de Dieu : *Ceux qui craignent Dieu,* dit le Sage, *disposeront leurs cœurs à son service, ils sanctifieront leurs âmes et pratiqueront la vertu, se souvenant qu'il les regarde* (2); et comme il est dit du patriarche Isaac, figure des élus : *Qu'il demeurait auprès du puits de celui qui vit et qui voit* (3), c'est-à-dire, en la présence du Dieu vivant, lieu très-agréable et très-fertile, où Ismaël, l'image des réprouvés, se retirant de là, *se tint dans le désert de Pharan* (4), qui était une vaste solitude de l'Arabie déserte, affreuse par l'âpreté de ses rochers, brûlée des ardeurs du soleil, où il ne croissait pas un brin d'herbe, et qui pour terre ferme n'avait que des sables mouvants, où le pied enfonçait sans pouvoir avancer (5). Laissons là Ismaël en sa demeure infortunée, et établissons la nôtre avec Isaac dans la vue de la présence de Dieu, qui nous

(1) Caraciodus in vitâ Pauli IV. — (2) Eccl. 2, 20. — (3) Genes. 25, 11. — (4) Genes. 21, 21. — (5) Pererius ad cap. 14 Gen. dis. 1.

sera une source vive, dans laquelle nous puiserons les eaux salutaires des grâces et des vertus.

II. Pour conclusion, il reste seulement à dire en quel temps nous devons nous mettre en la présence de Dieu; à quoi je réponds que nous le devons faire toujours, si nous pouvons, ou du moins très-souvent, et particulièrement le matin, quand nous rendons nos premiers devoirs à Dieu, à qui il faudra, pour ce sujet, dire de cœur et de bouche : Mon Dieu et mon Créateur, je crois fermement que vous êtes présent ici et en tout lieu, et qu'aujourd'hui vous aurez incessamment les yeux attachés sur moi, considérant toutes mes œuvres, toutes mes paroles et toutes mes pensées, sans que rien vous puisse être caché. O pureté infinie! avec quelle pureté me dois-je comporter devant vous? Avec quel respect, adorable Majesté, devant qui les plus hauts séraphins tremblent, petit vermisseau que je suis, me dois-je tenir en votre divine présence? Cet acte est très-bon et très-nécessaire, et quiconque le fera bien, expérimentera qu'il lui servira comme d'une forte armure pour le garantir le long du jour de beaucoup de maux. Secondement, au commencement de nos oraisons mentales et vocales, il faut rafraîchir la mémoire du souvenir de la présence de Dieu, sans laquelle elles se feront avec peu de sentiment et de fruit, avec beaucoup de troubles, d'inquiétudes et de pensées étrangères, et avec laquelle l'âme sera à couvert de tous ces malheurs qui, comme des vers, rongent d'ordinaire tout le suc et toute la moelle de nos exercices spirituels, elle sentira son entendement tranquille et sa volonté en disposition d'être touchée. Troisièmement, dans les occasions de péché, on doit, à l'exemple de Joseph et de Susanne (1), s'occuper vivement de la pensée de la

(1) Gen. 39. Dan. 13.

présence de Dieu, afin de ne point tomber : ni plus ni moins que les poissons pendant la tempête descendent au fond de l'eau, où la mer est plus calme, et où ils sont plus en assurance; ainsi, quand on se trouve en péril d'offenser Dieu, à la vue d'une beauté dangereuse, en la pointe d'une douleur, en une injure reçue, en un festin et dans les tentations, il faut entrer dans une plus grande présence de Dieu et se souvenir plus fortement qu'il nous éclaire, afin de ne rien faire qui lui déplaise. Quatrièmement, quand il faut pratiquer quelque œuvre de vertu, spécialement si elle est difficile, il est à propos de se remettre en mémoire comme Dieu est devant nous, nous considère, afin de se piquer et de s'animer par cette pensée à la bien faire, comme quand Judith fut sur le point de trancher la tête à Holopherne, tenant l'épée dégaînée, elle s'affermit en la présence de Dieu, et lui demanda le secours de son bras, pour fortifier le sien, afin qu'elle pût faire ce grand coup. Enfin, à l'examen du soir, il faudra faire une exacte recherche comment on s'est comporté le long du jour et dans les occasions principales en cet exercice: si on s'y est appliqué avec le soin et la fidélité requise, ou si on s'y est relâché, et le lendemain y apporter un meilleur ordre.

CHAPITRE VII

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR UNIT NOTRE VOLONTÉ A LA SIENNE.

I. Comme la volonté de Dieu a fait toutes choses, elle les doit régir. — II. L'amour, raison fondamentale de la conformité.

I. Je commencerai le grand exercice de la conformité de notre volonté avec celle de Dieu Notre-Seigneur par la doctrine de l'oracle de la théologie, saint Thomas (1), qui, parlant de la volonté de Dieu, dit qu'elle est la cause de toutes les choses créées, que c'est elle qui a fait les cieux, le soleil, la lune, les étoiles, les éléments, les animaux, les hommes et généralement tout ce qui est contenu dans l'immensité de l'univers, ce qu'il avait appris de saint Paul, qui, instruisant les Éphésiens, et en eux tous les hommes, dit que Dieu opère tout *selon le mouvement et le dessein de sa volonté* (2). Or, comme c'est la volonté de Dieu qui a produit toutes les choses qui sont au monde, aussi est-il très-raisonnable que ce soit la même volonté qui les gouverne, afin qu'elles soient conduites par la même main qui les a faites; d'où il s'ensuivra que, comme la volonté divine faisant le monde, l'a doué d'une admirable beauté, qui lui a donné son nom, puisque Moïse a dit : *Les ouvrages de Dieu sont parfaits* (3), et en un si haut degré, que Dieu même, dont la censure est très-sévère et le jugement infini-

(1) 1 p., q. 19, a. 4. — (2) Cap. 1, 11. — (3) Deut. 32, 4.

ment équitable, les regardant quand il les eût mis au jour, trouva qu'ils étaient *excellemment bons* et bien faits (1); de même si elle les régit, nous ne devons point douter qu'elle ne les rende très-beaux et très-accomplis. C'est pourquoi comme toutes les choses n'ont apporté aucune résistance à cette divine volonté pour leur production, de sorte que, sans qu'elles lui aient contredit en façon quelconque, elle en a fait les unes spirituelles et les autres corporelles, les unes raisonnables et les autres dépourvues de raison, les unes précieuses et les autres viles; aussi est-il très-juste qu'elles ne lui en fassent aucune pour leur gouvernement et leur conduite, mais qu'elles lui donnent un plein pouvoir de disposer d'elles ainsi qu'il lui plaira, et particulièrement l'homme, comme y étant, à cause des grands et innombrables bénéfices dont cette volonté l'a avantagé par-dessus les autres créatures, incomparablement plus obligé, et à qui autrement il ferait une injure signalée. Saint Anselme dit sagement : Dieu seul est celui qui doit vouloir de sa propre volonté ce qu'il veut, comme n'en ayant point de supérieure à qui il doive se soumettre; pour cette cause, quand l'homme veut suivre la sienne, et ne la point conformer à la divine, il ravit à Dieu en quelque façon sa couronne; car comme le diadème dont le roi environne son chef, est la marque de son autorité royale, qui convient à lui seul, de même le droit d'user de sa propre volonté, et ne prendre la loi d'aucune autre, est un privilége qui n'appartient qu'à la divinité; et comme, poursuit le même saint, le sujet qui volerait à son prince sa couronne, et la lui arracherait de la tête, lui ferait un extrême tort et un

(1) Genes. 1, 32.

cruel outrage, l'homme en fait autant à Dieu, qui a une volonté propre, et qui veut quelque chose que Dieu ne veut point, parce qu'il lui ôte ce qu'il doit avoir seul, à l'exclusion de tous (1). Il est donc très-juste que nous voulions absolument tout ce que Dieu veut, et que nous lui fassions un sacrifice de notre volonté.

II. Or, la première raison fondamentale que je veux employer pour nous porter à rendre à Dieu ce devoir si raisonnable, sera prise de l'amour, qui, comme nous avons déjà dit plusieurs fois, est un lien qui lie et unit l'aimant avec l'aimé, et de deux n'en fait qu'un, comme au contraire la haine délie et désunit ceux que l'amitié avait joints : et cette union que produit l'amour est principalement celle des volontés, faisant que ceux qui s'aiment aient les mêmes vouloirs et les mêmes non-vouloirs pour toutes les choses qui se peuvent présenter, où la vertu ne serait point offensée ; comme au contraire la haine remplit le cœur d'affections et de sentiments diamétralement opposés à ceux qu'on remarque en la personne que l'on a en aversion. D'où nous devons recueillir que cette union et conformité de volonté prend sa mesure de celle de l'amour, de façon que peu d'amour fait peu de conformité, un amour médiocre une médiocre conformité, et un amour entier et parfait une conformité en tout ; de sorte que celui qui aime parfaitement quelqu'un ne pourra jamais lui dire : Vous voulez cela, et moi je ne le veux point ; parce que manquant de conformer sa volonté à celle de son ami, il manque conséquemment de l'aimer, et fait en même temps mourir l'amour en son cœur qu'il le désunit du sien, attendu qu'il consistait en cette union. Ainsi la devise que le parfait

(1) Lib de similit., c. 8.

amour fait prendre à l'âme qu'il possède, est de dire à la personne aimée: Tout ce que vous voudrez, et comme vous voudrez.

En cela, dit saint Chrysostôme (1), consiste l'excellence de l'amour que l'on porte à Dieu, et la charité sincère; et le Saint-Esprit avant lui avait dit, par la bouche du Sage: *Ceux qui sont restés fidèles en la sacrée dilection*, et qui aiment Dieu fermement, *lui seront soumis*, et feront transfusion de leur volonté dans la sienne (2). Richard de Saint-Victor (3), parlant des effets de la charité, qu'il appelle violente, c'est-à-dire consommée, et montrant que cette conformité en est un, apporte, pour prouver son dire, les paroles d'une âme ardemment aimante, à savoir, de l'Épouse, qui dit en son Cantique: *Mon âme s'est liquéfiée aussitôt que mon bien-aimé m'a parlé* (4), voulant dire, d'un style ingénieux, que comme les choses liquides n'ont point d'elles-mêmes de propre figure, mais prennent celle du vase où on les met, qu'elle semblablement était indifférente à tout, et en recevait la détermination des paroles et des commandements de son Époux. Et tout ainsi que les métaux fondus et jetés dans les moules en empruntent leurs traits et leurs formes, avec lesquelles après ils apparaissent, dit le docteur, ainsi l'âme qui aime Dieu d'un amour véritable prend son bon plaisir pour le moule où elle jette toutes ses actions et tous ses désirs, et voir en tout qu'elle n'a point d'autre volonté que la sienne.

C'est ici la première raison prise de notre propre sujet qui est l'amour, laquelle doit nous émouvoir à

(1) Hom. 2. ad. Rom. — (2) Sap. 3, 9. — (3) Tract. de grad. violentæ carit. — (4) Cant. 5, 6.

conformer notre volonté à la divine, mais parce que ce point est de très-grande conséquence et extrêmement nécessaire, nous en apporterons encore d'autres, dont les unes sont tirées du côté de Dieu, et les autres de celui de l'homme, afin que nos esprits soient d'autant plus convaincus et persuadés que plusieurs causes contribueront à le faire.

SECTION PREMIÈRE.

La considération de la gloire de Dieu nous doit faire embrasser sa volonté.

I. C'est une grande gloire à Dieu de faire sa volonté. — II. Parce que sa volonté a sa gloire pour fin. — III. Parce que l'homme ne saurait lui donner rien de plus précieux que sa volonté. — IV. Parce qu'une créature soumise à lui en tout l'honore grandement.

1 I. Le Saint-Esprit nous ouvrira cette raison par les paroles qu'il dit en l'Ecclésiastique : *C'est une grande gloire de suivre le Seigneur où il nous mène* (1) ; c'est une grande gloire à Dieu.

2 II. Premièrement, parce que tout ce que Dieu veut et exécute en la production, en la conservation et au gouvernement de toutes ses créatures, aux ordres de la nature, de la grâce et de la gloire, tend nécessairement, ainsi que nous l'avons montré et déduit autre part (2), à son honneur, et le regarde toujours comme sa fin dernière. D'où il faut inférer qu'un homme ne peut par aucun moyen glorifier Dieu plus véritablement, ni plus excellemment, que de faire ce qu'il veut et comme il veut, d'autant qu'en la chose qu'il de-

(1) Cap. 23, 38. — (2) Liv. 2, chap. 4, sect. 2.

mande de lui, et en la disposition où il le met, il vise principalement à sa gloire comme au but général de tous ses desseins; et comme il agit avec les lumières d'une infinie sagesse, il connaît infiniment mieux que nous ce qui est propre pour la lui procurer, et en un éminent degré; ce qu'il choisit toujours, s'il n'en est empêché. Ainsi tout homme doit tenir pour principe d'infaillible vérité que le plus noble et le meilleur état pour rendre à Dieu un très-grand honneur est celui où il le veut, quel qu'il puisse être, pourvu qu'il y soit fidèle et y fasse ce qu'il recherche de lui. L'excellente vie, dit Henri Suso (1), où Dieu est glorifié hautement, n'est pas que tu abondes en goûts et en lumières, mais en ce que tu soumettes en tout ta volonté à la divine; il n'est rien de plus agréable ni de plus doux au premier de tous les anges que de faire la volonté de Dieu; de sorte que s'il connaissait qu'il eût la moindre inclination qu'il sarclât les jardins, arrachant les orties et les mauvaises herbes qui y sont, il s'y emploierait très-volontiers, parce qu'il sait que la gloire de Dieu consiste en l'exécution de sa volonté. Et un autre disait avec le même sentiment: J'aimerais mieux être moucheron dans la volonté de Dieu que séraphin dans la mienne, d'autant que je l'honorerais davantage. Notre-Seigneur était aussi content d'exercer l'office de charpentier à Nazareth que celui de prédicateur par la Judée, aussi joyeux de ramasser les éclats de bois et les copeaux de la boutique, que de faire des miracles et de ressusciter les morts, parce qu'il faisait l'un et l'autre si différents extérieurement, avec une vue simple et uniforme de faire le tout pour accomplir la volonté de son Père, en quoi

(1) Apud Blosium in dict. patrum.

consistait sa gloire qu'il était venu par son obéissance redresser et rétablir sur la terre, où la rébellion du premier homme et des suivants l'avait renversée. Et les anges tutélaires, esprits très-nobles et très-sublimes, accompagnent et assistent avec une affection incroyable, l'espace de plusieurs années, jour et nuit, et en tout lieu, les hommes de très-vile condition, stupides, méchants, idolâtres, athées, qui vomissent continuellement des blasphèmes contre la Majesté divine; ils sont aussi aises d'avoir soin du plus pauvre Maure de l'Afrique que d'un puissant monarque, du valet que du maître, et d'un homme particulier que d'un royaume. Le saint ange Raphaël (1), un des premiers de tous ces esprits bienheureux, et élevé en gloire au-dessus d'un million d'autres, descendit en terre pour y servir Tobie en un ministère fort abject, dont il s'acquitta avec autant d'assiduité et de zèle que s'il eût été question du gouvernement de tout l'univers. Le saint abbé Léontius (2), étant entré un jour de dimanche en une église pour y communier, vit un ange debout au coin droit de l'autel, de quoi fort étonné il s'en retourna bien vite en sa cellule, où il entendit une voix qui lui dit: Depuis que cet autel a été consacré, j'ai commandement de le garder et de ne point l'abandonner. Toutes les choses paraissent d'une même couleur aux yeux de ces sacrées intelligences, parce qu'elles n'y regardent que l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Il faut servir son maître selon son gré, c'est le premier sentiment que doit prendre un bon serviteur. Posons le cas qu'il y a deux serviteurs dans un logis, dont l'un travaille tout le long du jour sans se repo-

(1) Tob. c. 5 et 12. — (2) Prat. spirit. c. 4.

ser, mais au reste il est de telle humeur qu'il fait tout à sa fantaisie, et est un homme à qui il ne faut rien dire, et que l'autre ne fait pas la moitié de la besogne de son compagnon, parce qu'il prend les ordres de son maître et ne fait pas un pas que par sa direction ; s'il lui commande d'aller quelque part, il y va; si de venir, il vient; si de s'asseoir, il s'assied. Si maintenant nous demandons qui des deux est le meilleur serviteur, qui ne juge que ce dernier l'emporte par-dessus le premier, et qu'il entend sans comparaison mieux ce que c'est que servir? Le serviteur ne doit point faire sa volonté, mais celle de son maître, autrement il serait maître lui-même. Le roi Saül, pour avoir manqué à ce devoir, fut rejeté de Dieu; car ayant, en la journée d'Amalec, réservé les meilleures dépouilles pour les sacrifier à Dieu, contre l'exprès commandement qu'il avait reçu de sa Majesté de faire tout passer par le tranchant de l'épée, nonobstant ce dessein qui semblait n'avoir pour but que la piété et l'honneur divin, il entendit ces paroles terribles que Dieu lui fit porter par Samuel (1) : *Penses-tu que Dieu veuille des holocaustes et des victimes, et qu'il n'ait beaucoup plus à cœur que l'on exécute sa volonté? L'obéissance est meilleure que les sacrifices, et il vaut mieux lui rendre une humble soumission que d'ensanglanter ses autels du sang des animaux, parce que l'homme qui lui résiste commet en quelque façon le péché d'idolâtrie*, d'autant qu'au lieu d'adorer la volonté divine, il idolâtre la sienne; *et parce que tu t'es souillé de ce crime, Dieu ne veut plus de toi, il te fera descendre de ton trône*, il t'arrachera le sceptre de la main et la

(1) 1 Reg. 15, 22.

couronne de la tête, pour les donner à un homme qui sera fait selon son cœur, et qui tiendra plus de compte de ses ordonnances que tu n'as fait (1).

III. Secondement, c'est une grande gloire à Dieu que nous le suivions et conformions notre volonté à la sienne, parce que le plus excellent sacrifice que l'homme puisse offrir à Dieu, et la chose la plus précieuse qu'il ait pour lui présenter, est son cœur et la parfaite conformité de ce cœur au sien. Saint Paul fait parler Notre-Seigneur en ces termes qu'il a empruntés du Prophète royal : *Vous ne vous êtes pas beaucoup soucié des oblations de la loi ancienne ; les victimes égorgées ne vous ont point plu, et n'ont pu effacer avec leur sang les péchés dont les hommes avaient irrité votre colère : je sais que l'oblation et la victime que vous demandez, c'est moi, et que pour premier chef vous désirez que je fasse votre volonté; je le veux, mon Dieu, je l'embrasse et je la mets dans le milieu de mon cœur,* comme en la place la plus honorable et la plus chère qui soit en moi, pour la faire très-parfaitement en tout (2). Voilà le sacrifice le plus exquis et de la plus suave odeur que nous saurions offrir à la Majesté divine. Nous ne pouvons, disait saint Augustin (3), présenter à Dieu rien qui lui soit plus agréable que de lui dire ces paroles d'Isaïe : *Possédez-nous,* soyez maître de nos cœurs, nous vous livrons nos volontés. Sénèque (4), raconte que Socrate ayant un grand nombre d'auditeurs, qui tous, suivant leurs moyens, lui faisaient quelque présent, Eschine qui était du nombre, mais qui, pour sa pauvreté, ne pouvait faire comme

(1) 1 Reg. 13, 14. — (2) Heb. 10, 5 — (3) Ps. 39, 7. - (4) In Ps. 131.

les autres, lui dit (1) : Je ne reconnais que je suis pauvre que par l'impuissance que j'ai de vous offrir quelque chose qui soit digne de vous, c'est pourquoi n'ayant pas à choisir, je vous donne la seule chose que j'aie, qui est moi-même. Socrate fit grand état de ce don, et Sénèque ajoute : Eschine surmonta au prix et en la magnificence de son présent, Alcibiade qui avait autant de biens que de courage, et tous ses autres condisciples qui étaient enfants des premières maisons de la ville. Qui donne à Dieu de l'or et de l'argent en ses pauvres ou en ses églises, qui se défait de ses honneurs pour son sujet, qui lui sacrifie son corps avec des jeûnes et des pénitences austères, lui donne beaucoup ; mais qui lui donne son cœur, lui donne encore sans comparaison davantage, parce que l'homme n'a rien de plus grand ni de plus cher que son cœur et sa volonté, qui est la seule chose, de toutes celles qu'il possède, qui proprement est à lui et dont il peut disposer, et par conséquent de laquelle il peut faire un don, et laquelle donnant, il donne ensuite le plus riche trésor qu'il ait, à savoir, son affection et son amour ; et dans son amour, son âme, son corps, ses biens, ses honneurs, ses contentements et tout ; car qui donne le cœur, donne tout et ne se réserve plus rien.

(1) Lib 1 de beneficiis, c. 8.

SECTION II.

Une autre raison pour nous conformer à la volonté de Dieu, tirée de ce que Dieu fait toutes les choses qui se font au monde avec une souveraine sagesse, et pour des desseins très-nobles et très-saints.

I. Dieu fait tout ce qui arrive dans le monde. — II. Les maux de nature. — III. Même ceux où la volonté de Dieu intervient. — IV. Et avec péché, mais comment?

I. Cette raison qui contient de grands principes et de fortes vérités, a trois parties, dont la première est que Dieu fait tout ce qui se passe en l'univers; ce que nous devons entendre absolument de toutes les choses en quelque façon qu'elles arrivent, excepté du péché qu'il ne fait pas, mais qu'il permet seulement : « Nous devons croire d'une foi ferme et inébranlable, dit Cassien, que rien ne se fait dans le monde indépendamment de Dieu, sans qu'il en prenne connaissance et ne s'en mêle; car tout s'exécute, ou parce qu'il le veut, ou parce qu'il le permet: ce sont tous les ouvrages de ses mains et les effets de sa providence, par les secrets ressorts de laquelle ils commencent, continuent et s'achèvent. Saint Augustin dit de même : « Toutes choses doivent se rapporter au gouvernement de la Providence divine, encore que les ignorants estiment que plusieurs arrivent par hasard, comme si Dieu laissait agir à l'aveugle les causes secondes, et laissait faire toutes seules, sans y mettre la main et prendre part à leurs actions (1). »

(1) In Ps. 9.

II. Et pour quitter toutes les autres créatures, et venir à ce qui touche les hommes, je dis avec le même saint Augustin : « Il n'arrive rien en tout le cours de notre vie par cas fortuit, mais Dieu intervient à tout; » je dis à tout, tellement que cette grande et admirable variété que nous voyons parmi les hommes, pour les âmes, pour les corps, pour les nations et pour les qualités; que l'un a l'esprit bon et subtil, l'autre grossier et pesant; l'un est d'une riche taille et bien sain, l'autre contrefait et maladif; l'un est français, né un tel jour, en un tel lieu, d'un tel père et d'une telle mère, l'autre italien ou espagnol, par la rencontre de diverses circonstances; de plus, l'un est riche, l'autre pauvre; l'un dans les honneurs et dans l'éclat, l'autre dans le mépris et le rebut; l'un consolé, l'autre affligé, par la servitude, condamné à la prison, au gibet et à la mort : tout cela est projeté et ordonné dès l'éternité, et envoyé en son temps à chacun par la providence de Dieu, que pour ce sujet nous devons reconnaître comme la seule vraie cause de toutes ces dispositions. Il faut l'entendre lui-même s'expliquer là-dessus, et comme il est la vérité même, il faut le croire : *Je suis le Seigneur, il n'est point d'autre Dieu que moi; je forme la lumière et je crée les ténèbres; je fais la paix et je produis le mal* (1). Il avait dit auparavant par Moïse : *Je ferai mourir et vivre; la maladie et la santé, les blessures et la guérison sortiront de ma main* (2). En effet, dit Amos, *arrive-t-il aucun mal en la ville,* aucune affliction, aucune pauvreté, aucun déshonneur, aucune misère du corps ou de l'esprit *dont le Seigneur ne soit cause* (3)? Oui, assure le Sage, *les biens et les*

(1) Cap. 45, 7. — (2) Deut. 32, 39. — (3) Cap. 3, 6.

maux, la vie et la mort, la disette et l'abondance viennent de Dieu et non d'ailleurs (1).

III. Mais vous me direz que cela est bon pour les effets nécessaires, comme pour les maladies, pour la mort, pour le chaud, le froid et autres accidents qui sont produits par les causes naturelles dépourvues de liberté, et non pour ceux de la volonté, comme sont les actions des hommes; ainsi quand quelqu'un parle mal de moi, qu'il me ravit mes biens, qu'il me persécute, qu'il me frappe, ces effets ne doivent point être attribués à la volonté de Dieu, qui ne veut pas qu'on me traite de la sorte, que l'on me fasse ces injures, au contraire qui le défend, mais à celle de l'homme, à son ignorance ou à sa malice. C'est ici le fort, où l'esprit humain se retranche pour éluder le coup, et se justifier du refus qu'il fait de s'abandonner à la Providence divine; mais encore devons-nous croire que Dieu agit en cette sorte d'évènements aussi bien que dans les autres, et qu'il ne s'y fait rien que par ses ordres: Voici, dit-il à David, que je punirai l'adultère et l'homicide que tu as commis sur tes propres enfants, *et je ferai sortir de ta maison les instruments de ma justice; je prendrai tes femmes, et je les donnerai à ton fils qui en abusera* (2). Et par Isaïe, il menace les Juifs avec ces paroles : Malheur à vous, enfants de Juda, qui m'avez irrité par vos iniquités, et avez allumé contre vous les feux de mes vengeances: je vous enverrai les Assyriens pour vous châtier, *c'est la verge de ma fureur, et le bâton de ma colère, dont je me veux servir pour vous fouetter et pour vous battre; j'ai mis mon indignation en leurs mains et en leurs épées, et je leur ai commandé de piller et de*

(1) Eccl. 11, 14. — (2) 2 Reg. 12, 11.

détruire sans pitié vous, vos femmes, vos enfants et vos biens (1).

Nous voyons par ceci comment Dieu se déclare ouvertement l'auteur de ces maux qu'Absalon fit souffrir à son père, et le roi d'Assyrie aux Juifs. Ainsi nous devons conclure avec saint Augustin : « Tout ce qui nous arrive en cette vie contre notre volonté, soit de la part des hommes, soit d'ailleurs, sachons qu'il ne nous vient que par la volonté de Dieu, par sa providence, par son commandement et par sa conduite; et si nous ne comprenons point pourquoi beaucoup de choses se font, pour avoir les esprits trop petits, déférons cela à sa providence, et rendons-lui cet honneur que nous les prenions de sa main, et croyons assurément que ce n'est pas sans sujet qu'elle nous les envoie (2). » Voilà l'opinion sur laquelle nous devons nous tenir fermes et inébranlables pour tous les événements; et parce que les Juifs y chancelaient au sujet de leur captivité et de leurs afflictions, qu'ils faisaient découler de la fortune et d'autres sources plutôt que de la volonté de Dieu, le prophète Jérémie déclame contre eux, et les reprend aigrement en ces termes : *Qui est cet esprit impie qui dit que Dieu n'est pas la cause de nos malheurs; et pensez-vous que nos maux et nos biens ne sortent point du commandement de sa bouche? nos péchés sont bien les sujets de nos infortunes, mais c'est lui qui pour les punir nous les fait endurer* (3). Et Dieu même par Sophonie : *Je châtirai ces âmes croupissant en leurs ordures, qui disent : Dieu ne nous fera ni bien ni mal,* les calamités que nous aurons nous arriveront d'autre part que de la sienne (4).

(1) Cap. 10, 5. — (2) In Psal. 148. — (3) Thren. 3, 37, 42. — (4) Cap. 1, 12.

C'est pourquoi si on noircit votre réputation, si on vous ravit votre bien, si on brûle votre maison, si on vous donne un soufflet, et si l'on vous outrage en quelque façon, rapportez cela à la volonté de Dieu, et estimez que ce sont des coups de sa providence et de sa main. Saint Grégoire, expliquant ces paroles de Job : *Dieu seul a l'être* (1), donne une bonne et solide raison de ceci, disant : « Toutes les choses créées n'ont ni l'être ni le mouvement d'elles-mêmes, mais de Dieu, et ne subsistent qu'en lui et par lui; et ainsi c'est lui qui les remue toutes, qui agit en elles et par elles (2). »

IV. Oui, mais, direz-vous, il y a le péché en ces actions, dont Dieu ne peut être l'auteur: comment donc le veut-il ? comment le fait-il ? Je réponds qu'il est très-vrai que Dieu, qui est la sainteté essentielle, n'est et ne peut être l'auteur du péché; mais qu'il ne s'ensuit pas qu'il ne soit la cause du soufflet que vous avez reçu et de la perte du bien qui vous a été enlevé, qui sont choses fort différentes. En tout péché il y a deux êtres à considérer : l'être naturel, et l'être moral; le naturel, à savoir une action physique, un mouvement du bras quand on frappe, de la langue quand on médit, est bon de soi comme toutes les choses naturelles, et par conséquent est produit concurremment par Dieu et par l'homme; mais l'être moral, qui est une opposition formelle à la raison et une infraction aux lois divines, comme il est essentiellement mauvais, ne peut avoir que l'homme pour père : ni plus ni moins que le marcher d'un boiteux vient nécessairement à la fois de l'âme et de la jambe, en ce que c'est un mouvement; et il vient de la jambe seule, en ce qu'il est tortu

(1) Cap. 23, 13. — (2) Lib. 16 Moral. c. 16.

et imparfait ; ainsi, toutes les actions méchantes se doivent attribuer à Dieu et à l'homme, en tant qu'actions, et à la seule volonté de l'homme, en tant qu'elles sont vicieuses ; parce que la corruption peut seulement couler de la source qui est gâtée, et non de celle qui est pure. Quand Dieu nous assiste de son bras, pour faire avec nous nos œuvres, il ne tend qu'à leur être et à ce qui est bon en elles, comme à sa fin, et ne descend pas plus avant aux formalités de malice qui s'y trouvent, dont notre seule volonté malicieuse les souille ; en tant qu'elles émanent de lui, elles n'apportent que l'être tout clair et une bonté toute nette, c'est de nous qu'elles prennent leurs taches.

De plus, quand Dieu concourt avec celui qui médit de vous ou qui vous dérobe votre bien, il ne prétend que vous priver de votre honneur ou de vos biens dont vous abusez, et qui eussent été les causes de votre ruine, et non que le médisant et le larron vous les ravissent avec péché ; ce péché n'entre nullement dans son dessein, c'est ce que l'homme y met du sien. Comme quand un père, pour corriger son fils blasphémateur et débauché, dont il ne saurait venir à bout, l'envoie pour quelque temps aux galères, afin de lui faire prendre dans les peines et sous les coups les sentiments de son devoir, si le correcteur le frappe en prononçant des jurements, le père n'est nullement la cause des blasphèmes de cet homme, il les condamnerait s'il en avait connaissance ; attendu que c'est en partie pour cela qu'il châtie si rigoureusement son fils, et ils ne font rien à son intention, qui n'a pour but que la correction et l'amendement de son enfant. Il en est encore ainsi après qu'un juge a condamné justement un criminel à la mort ; si l'exécuteur la lui fait souffrir avec haine, pour se venger de lui, parce que c'est son

ennemi, le juge ne trempe en aucune façon dans ce péché, et n'entend point qu'il se commette, mais seulement que la justice soit faite; de même Dieu ne contribue en rien à la malice de l'homme qui vous vole; c'est le fait particulier du voleur, et un accident entièrement détaché du dessein de Dieu, qui ne tend qu'à vous dépouiller de vos biens, pour vous dépouiller de vos vices et vous revêtir des vertus, et qui n'a rien de commun avec le péché, puisqu'il le pourrait exécuter par mille autres moyens qui seraient sans offense; et puis, ce n'est pas l'offense qui vous appauvrit, c'est la perte de votre bien; l'offense ne nuit qu'au larron qui la commet. C'est ainsi que nous devons discourir de cette matière, séparer le bon du mauvais, et ce que Dieu met de son côté dans les actions humaines d'avec ce que l'homme y apporte du sien.

Pour cette cause, les saints et les âmes vraiment éclairées rapportent à Dieu tous les accidents et tous les maux qui leur arrivent, même par la malice des hommes ou des démons. Le saint homme Job ayant perdu ses biens et ses enfants, et se voyant d'une florissante fortune réduit à une extrême misère, dit: *Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés*, cela s'est fait comme il a voulu, *que son nom soit béni* (1). « Voyez, dit saint Augustin, comment ce saint homme comprenant bien ce secret, ne dit point: Le Seigneur m'avait donné des biens et des enfants, et le démon me les a ôtés; mais, le Seigneur me les avait donnés, et c'est lui-même qui me les a ôtés; cela s'est fait comme il lui a plu, et non comme il a plu au démon (2). Et le Saint des saints, notre Sauveur, qui était venu au monde pour nous apprendre, par ses paroles et par ses exem-

(1) Cap. 1, 21. — (2) In psal. 32, conc. 2.

ples, ces grands principes, que dit-il à saint Pierre, quand cet apôtre, poussé d'un zèle indiscret, le voulut faire renoncer au dessein qu'il avait de souffrir, et empêcher la prise de corps que l'on faisait sur lui: *Ne veux-tu pas,* lui dit-il, *que je boive le calice que mon Père m'a donné* (1)? attribuant en cette sorte les outrages et les douleurs de sa passion, non aux Juifs qui l'accusaient, non à Judas qui le trahissait, non à Pilate qui le condamnait, non aux exécuteurs qui le tourmentaient, non aux démons qui animaient ces malheureux à cet horrible crime, encore qu'ils fussent les causes immédiates et exécutrices de ses souffrances, mais à Dieu, et encore le considérant non comme juge, mais comme père.

Et pour montrer que ces sentiments ne sont pas seulement du Fils de Dieu et des âmes éminentes en sainteté, mais qu'ils se retrouvent encore en d'autres du commun, et qui même sont enveloppées dans l'erreur, tant les lumières de cette vérité sont fortes: j'apporterai ici ce que l'histoire (2) raconte d'un petit prince turc, fils de Mustapha, qui, ayant reçu l'ordre de son grand-père Soliman de mourir, après que son père eût, par les artifices et les malicieuses pratiques d'une femme, subi la même rigueur, dit qu'il ne recevait point ce commandement comme venant de Soliman, mais comme émané de Dieu, à qui une créature humaine doit rendre toute sorte d'obéissance.

Ainsi nous ne devons point attribuer nos afflictions, nos ignominies, nos pertes et nos déplaisirs, ni au démon, ni aux hommes, mais à Dieu, comme à la vraie source d'où ils viennent, et ne point faire comme le

(1) Joann. 18, 11 — (2) Baudier, liv. 12 de l'invent. de l'histoire des Turcs.

chien qui décharge sa colère sur la pierre, sans prendre garde au bras qui la lui a jetée: « Prenez garde, dit saint Augustin, que vous ne disiez: Le démon m'a fait cela, un tel homme m'a causé ce malheur, il est l'auteur de ma ruine; c'est à Dieu que vous devez rapporter tous vos maux (1). »

SECTION III.

Continuation de la même raison.

I. Dieu fait toutes ses œuvres avec sagesse. — II. Et si bien qu'elles ne sauraient être mieux. — III. Particulièrement ce qui regarde l'homme. — IV. Qu'il gouverne doucement et avec respect. — V. Et pour des fins très-bonnes.

Ce serait beaucoup et assez pour soumettre entièrement nos volontés à la volonté divine, et calmer toutes les tempêtes qui peuvent s'élever en nos esprits au milieu des accidents qui nous arrivent, de savoir que Dieu notre souverain Seigneur fait tout; mais la considération de la parfaite sagesse avec laquelle il le fait, et des fins très-hautes et très-saintes qu'il y prétend, achèvera de produire en nous ces effets, et nous rendra la chose facile et agréable.

I. Dieu est infiniment sage, c'est la sagesse même, et son être, c'est connaître. Dieu, dit Platon, a une connaissance très-parfaite, et ce serait une chose étrange et un discours bien scandaleux de dire que Dieu fût ignorant: il est infiniment sage, et pour ce sujet il connaît tout, et comme il agit par lui-même, il fait tout très-sagement: *O Seigneur!* s'écrie le Roi-prophète (2),

(1) In psal. 31. — (2) Ps. 103, 24.

combien admirables sont les œuvres de vos mains, l'artifice en est exquis, et l'ordre magnifique ! *tout y est accompagné de sagesse,* elle est si grande, que l'Ecclésiastique *dit qu'il l'a répandue et versée en abondance sur toutes les créatures* (1) ; aussi David chante encore : *Les ouvrages de Dieu ne sont que gloire, que beauté et que magnificence* (2).

II. Plusieurs saints Docteurs et grands Théologiens estiment que toutes les œuvres que Dieu fait sont si accomplies, qu'eu égard à toutes les circonstances, elles ne le sauraient être davantage ; qu'elles sont si bonnes qu'elles ne peuvent être meilleures : « Toutes les choses créées, dit saint Augustin, non-seulement sont produites par la main de Dieu, mais elles le sont avec tant de justesse qu'elles ne sauraient être mieux (3). » « Dieu a coutume, dit saint Thomas, de faire tous ses ouvrages au dernier point de la perfection, et il a fait le ciel et la terre, les anges, les hommes et les autres créatures si bien, qu'on ne saurait se figurer une façon de les mieux faire (4) ; » il en donne la raison autre part, disant : « C'est le propre d'une cause très-bonne et très-parfaite d'agir avec excellence, et de rendre son effet très-parfait et très-bon. Et si Dieu a donné l'inclination à la nature de tendre toujours en ses opérations à ce qui est de plus noble et de plus accompli, il ne faut point douter qu'il ne garde lui-même cet ordre dans les siennes. Mais les paroles de saint Basile sur ce sujet sont fort remarquables, parce qu'il parle particulièrement de ce qui touche les hommes, et dit : Nous devons avoir cette opinion ancrée fermement en nos esprits, que nous

(1) Cap. 1, 10. — (2) Ps 110, 3. — (3) Opusc. 62. — (4) 1 p, q. 47, a. 2 ad 1.

sommes l'ouvrage d'un bon ouvrier qui est Dieu, qui, avec une très-sage providence, nous va dispensant et distribuant toutes les choses grandes et petites, de sorte que pas une ne nous arrive contre sa volonté, qui soit mauvaise, ou telle qu'on la puisse même concevoir meilleure. Toutes les œuvres de Dieu sont parfaites au dernier degré; c'est un esprit trop sage qui en fait le dessein, et une main trop forte et trop adroite qui les produit pour y manquer; les esprits les plus critiques n'y sauraient rien contrôler avec raison, ni les yeux les plus clairvoyants y trouver rien à redire. En quoi Alphonse, dixième roi d'Espagne, surnommé l'Astrologue, se fit paraître également et ignorant et impie, lorsqu'il lâcha ce blasphème qui lui coûta si cher, que quand Dieu prit résolution de créer le monde s'il lui eût fait l'honneur de l'appeler au conseil, il lui eût donné de bons avis, et montré comme il pouvait faire beaucoup de choses avec plus d'ordre, et leur donner une situation plus commode qu'il n'a fait (1). Mais les habitants de Candie, quoique païens, témoignèrent qu'ils avaient plus de jugement et pénétraient mieux dans la vérité, lorsque dressant des statues à leur Jupiter, ils les faisaient toujours sans oreilles, pour déclarer que Dieu ne pouvait rien apprendre de personne.

III. Or, si Dieu fait tout ce qui se passe dans l'univers avec une souveraine sagesse, et si tous ses ouvrages, jusqu'aux plus petits, sont couronnés de gloire, éclatants de beauté, et si bien qu'ils ne peuvent être mieux; à plus forte raison ce qui regarde l'homme sera-t-il parfait, puisqu'il est la plus noble créature et le chef-d'œuvre de ses mains, où toutes les

(1) Rodericus Sanctius, hist. Hisp., p. 4, c. 5.

créatures sensibles aboutissent et se rendent comme à leur centre. Les saintes Lettres, dit saint Thomas (1), attribuent à la sagesse et à la prudence divine la production et le gouvernement des choses. *Le Seigneur a jeté les fondements de la terre avec sagesse; c'est la prudence qui a bâti les cieux, qui a fait sortir la mer du néant, qui épaissit les eaux en nuées et en fait découler la rosée* (2). Qui ne voit que nous sommes sans comparaison plus considérables et d'un autre prix devant Dieu que les nuées et la pluie? et par conséquent qu'il nous régit avec les lumières d'une bien plus grande prudence, et que sa sagesse s'emploie avec beaucoup plus de soins à nous conduire? Aussi le Prophète royal, parlant de l'ordre que Dieu tenait à gouverner le peuple d'Israël, ce qui se doit entendre de tous les hommes, dit: *Il les a acheminés vers leur fin par des moyens innocents,* qui n'étaient pas nuisibles, mais salutaires, et avec des mains *pleines d'entendement il les a menés par des sentiers assurés à leur béatitude* (3) : où il faut remarquer le terme énergique dont le Prophète se sert, appelant les mains de Dieu pleines d'entendement; car nous ne mettons point l'entendement aux mains, mais à la tête : le Prophète pourtant l'attribue à celles de Dieu, pour nous dire que toutes les choses qu'elles font en notre conduite sont éclairées des rayons d'une sagesse infaillible.

IV. Partant, ayons cette ferme croyance que les qualités naturelles de nos corps et de nos esprits, de notre naissance et de notre condition, que la pauvreté, les pertes, les outrages, les maladies, les ennuis, et généralement tout ce qui nous arrive, émane d'une

(1) 3 cont. gent., c. 97. — (2) Prov. 13, 19. — (3) Ps. 77, 72.

sagesse infinie et d'une très-parfaite prudence avec laquelle Dieu nous gouverne. Et remarquons que ces accidents, pour nous être douloureux, ne sont pas moins accompagnés de sagesse, non plus que le coup de lancette ou de rasoir que le chirurgien donne à son malade pour lui ouvrir la veine ou lui couper un membre; c'est assez qu'ils soient des moyens convenables pour arriver aux fins que Dieu prétend, comme sans doute ils le sont toujours; car, selon David : *Les œuvres du Seigneur sont grandes; tout ce qu'il fait est exquis et excellent pour l'exécution de ses volontés et pour venir à bout de ses desseins* (1). Et c'est singulièrement en cette forme et cette juste convenance des moyens à leur fin que reluit sa sagesse : *La sapience de Dieu atteint l'univers entier, conduisant toutes les choses avec une douce puissance et une puissante douceur* (2); elle gouverne les hommes avec un ordre admirable, et les mène à leur bonheur fortement, néanmoins sans violence ni contrainte, mais avec suavité, et non-seulement avec suavité, mais encore avec respect (3). O Dieu, notre créateur, qui êtes doué d'une puissance infinie, à qui rien ne peut résister, vous ne nous gouvernez point selon la grandeur de votre souverain pouvoir et de l'autorité absolue que vous avez, avec laquelle vous pouvez faire de vos créatures tout ce qu'il vous plaît; mais selon la grandeur de votre bonté, et avec équité, vous accommodant à notre nature, et appropriant à chacun de nous la condition qui lui est la plus juste et la mieux avenante pour son salut; vous disposez de nous avec une grande révérence comme de vos images vivantes et de personnes

(1) Ps. 110, 2. — (2) Sap. 8, 1. — (3) Sap. 12, 17.

de qualité relevée, à qui on ne commande pas absolument comme aux esclaves, mais avec des termes de civilité et d'honneur; vous nous maniez, dit le très-illustre Cantacuzène, avec la circonspection que l'on met à toucher un riche vase de cristal que l'on a peur de rompre; et s'il faut nous affliger pour notre bien, et nous envoyer quelque maladie, quelque perte, ou nous faire passer par quelque autre souffrance, vous y procédez avec un singulier égard et déférence au mérite de notre condition; tout ainsi que quand un chirurgien coupe ou brûle un membre à un seigneur de marque, il lui fait le moins de douleur qu'il peut et qu'il est nécessaire pour le guérir, et touche avec respect la partie malade, à cause de la dignité de la personne: ou comme un gouverneur châtie tout autrement le petit prince dont il a charge, qu'il ne ferait un laquais; ainsi Dieu nous traite honorablement comme des créatures fort nobles, qui sont en grande considération devant lui, et d'une délicate et respectueuse main, il met les appareils sur nos maux, et adoucit la rigueur des remèdes autant qu'il se peut.

V. Enfin, Dieu fait tout ce qui nous arrive pour des fins très-bonnes et très-saintes, pour sa gloire, comme nous l'avons montré, et pour notre propre bien et perfection; car, en général, comme il est souverainement bon, et la bonté même, il tâche continuellement de perfectionner toutes ses créatures, les attirant à soi et leur imprimant les caractères et les rayons de sa divinité, autant qu'elles en sont capables; et en particulier, parce qu'il nous aime infiniment et incomparablement plus que tous ses autres ouvrages, comme les plus excellents et qui lui coûtent si cher, il est déterminé, par cette bonté et par cet amour, de rapporter tout ce qu'il fait autour de nous à notre

profit et à notre perfection ; et le gant n'est pas si bien fait pour la main, ni le fourreau pour l'épée, que tout ce qu'il ordonne de nous pour l'extérieur et pour l'intérieur est justement sur notre taille et sur notre mesure, afin de le faire réussir à notre bien et à notre avancement, si nous voulons coopérer avec sa providence : *La volonté de Dieu est votre sanctification*, dit saint Paul (1), et le dessein qu'il prétend en tout ce qu'il envoie, est de vous rendre parfaits; ce que sans doute il effectuerait, si nous ne lui apportions point d'empêchement. Oh! que ne ferait-il pas de nous pour son honneur et pour notre bien, si nous le laissions faire! Parce que les cieux ne font aucune résistance à recevoir les impressions de leurs intelligences, leurs mouvements sont si beaux, si réglés et si utiles, qu'ils publient hautement la gloire de Dieu, et conservent avec leurs influences et l'entresuite invariable du jour et de la nuit, tout l'univers en bon ordre; où s'ils tenaient ferme contre elles, et qu'au lieu d'aller du côté où ils sont mus, ils allaient de l'autre, et eux, et conséquemment tout le monde tomberait en une confusion horrible; de même, quand la volonté de l'homme se laisse gouverner et remuer paisiblement par Dieu, tout ce qui est en ce petit monde, toutes les facultés de son âme et tous les membres de son corps vont avec une admirable harmonie, et n'ont que des mouvements circulaires et parfaits, qu'ils perdent pour tomber dans un déréglement extrême, quand elle s'oppose à sa conduite.

Dieu se compare, en Jérémie (2), à un potier qui, par le mouvement de sa roue et le maniement de ses mains, donne à son argile la forme qu'il lui plaît;

(1) Thessal. 4, 3. — (2) Cap. 18. 2.

c'est avec sujet qu'il prend cette similitude, puisqu'il a fait le premier homme de terre. Oh ! si nous étions entre ses mains toutes puissantes et toutes sages, aussi mous et aussi faciles à manier qu'est l'argile en celles du potier, qu'il formerait de beaux vases de nous ! Le Père Claude Aquaviva, cinquième général de la compagnie de Jésus, disait fort bien à ce sujet : Si notre terre, abusant de la liberté qu'elle a, n'empêchait le cours de la roue, et ne renversait ensuite le dessein de ce grand ouvrier, que nous verrions sortir de ses mains de riches pièces et d'excellents ouvrages (1) ! Mais parce que ceci entre dans la raison suivante, voyons ce qui suit.

SECTION IV.

Une autre raison pour cette conformité, notre perfection consiste en elle.

I. Raison prise de ce que la volonté de Dieu est la plus parfaite de toutes. — II. De ce que la perfection d'une chose consiste en la dépendance de sa forme. — III. Les trésors de cette conformité.

C'est une opinion certaine et reçue sans contredit en la vie spirituelle, que notre perfection consiste en la conformité de notre volonté avec celle de Dieu, et à mesure que nous nous rendons soumis aux desseins qu'il a sur nous, nous avançons ou nous reculons en la vertu ou en la sainteté. Le grand miracle de notre siècle, sainte Thérèse, parlant de ceci à ses filles, leur dit : « Tout ce que doit prétendre celui qui s'exerce en l'oraison, est de faire toutes les diligences possibles

(1) Epist. de felici progressu soc.

pour conformer sa volonté à la divine, et soyez assurées qu'en ceci consiste la plus haute perfection que nous puissions acquérir : celui qui le pratiquera plus excellemment, recevra de Dieu de plus grands dons et fera plus de progrès en la vie intérieure. N'estimez pas qu'il y ait d'autres secrets ni d'autres mystères inconnus ; en ce point consiste tout notre bien. » La bienheureuse Etiennette de Soncino, très-sainte religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, ayant en une vision été conduite au ciel, pour y considérer la félicité des bienheureux, vit comme les âmes étaient mêlées dans les chœurs des anges, selon le degré de leurs mérites, et remarqua parmi les séraphins certaines âmes qu'elle avait autrefois connues pendant leur demeure ici-bas ; et demandant pourquoi elles étaient placées si haut, il lui fut répondu que c'était pour la grande conformité et la parfaite union qu'elles avaient eue de leur volonté à celle de Dieu, lorsqu'elles vivaient sur la terre. Si la conformité porte les âmes là-haut au plus éminent degré de la gloire, comme est celui des séraphins, il faut nécessairement conclure qu'elle les relève, même ici-bas, au faîte de la grâce, et que l'on doit établir en elle la perfection la plus sublime où l'homme puisse atteindre ; mais voyons-en les raisons.

I. La première est tirée de ce célèbre principe des saints Pères et des théologiens, que comme l'entendement de Dieu est le niveau de toute vérité, sans pouvoir errer en aucun point, sa volonté de même est la règle de toute bonté, avec une droiture si inflexible, qu'il n'est pas possible qu'elle gauchisse jamais au moindre mal. Et comme rien ne peut être conforme à l'entendement de Dieu qui ne soit vrai, rien aussi ne saurait être l'objet de sa volonté qui

ne soit bon ; voire même cette volonté adorable, comme elle est infiniment sainte, sanctifie tout ce qu'elle touche et donne une excellente bonté aux choses les plus indifférentes aussitôt qu'elle les veut. D'où par conséquent nous devons recueillir que celui qui se porte à ce qu'elle désire et suit ses desseins, ne peut faillir ; au contraire, qu'il se rend bon et vertueux en un très-haut degré. Certes, comme de toutes les volontés qui sont, et qui sont possibles, la plus juste, la plus sainte et la plus parfaite est la volonté divine, il suit évidemment que la volonté créée, qui se rend semblable à elle, voulant ce qu'elle veut, devient par nécessité plus juste, plus sainte et plus parfaite que toutes les autres. Et comme la perfection et la sainteté sont en la volonté proprement, et résident en cette faculté, comme en leur trône, d'où ensuite elles envoient leurs rayons partout, et se coulent sur l'entendement, sur les passions et sur les membres du corps, l'homme qui a réduit sa volonté au point de la divine, acquiert une sainteté et une perfection entières.

II. La seconde raison est fondée sur cette doctrine remarquable de saint Thomas, qui dit qu'une chose est d'autant plus noble et plus parfaite en sa nature, qu'elle se rend plus sujette à sa forme, parce que s'assujettir plus à sa forme, c'est s'unir plus à elle ; et s'unir plus à elle, c'est plus la participer ; et la participer plus, c'est se perfectionner davantage ; car sa forme, comme le mot même l'enseigne, est sa beauté et sa perfection (1). Et il dit encore autre part, que chaque chose tire sa perfection de l'obéissance et de la soumission qu'elle rend à son supérieur, comme le corps se perfectionne, lorsqu'il est informé et régi par

(1) 4 cont. gent., cap. 86.

l'âme ; de sorte que plus l'âme a de pouvoir sur lui, et que plus elle l'anime, le possède et le conduit avec un empire plus absolu, plus il est parfait. Ainsi la perfection de l'esprit humain, conclut le saint docteur, gît en ce qu'il se rende souple à tout ce que Dieu veut de lui. Un instrument est d'autant plus parfait qu'il se laisse plus aisément prendre, manier et appliquer à tout ce que son maître prétend ; et s'il avait du jugement, il devrait se glisser dans sa main, se joindre, se serrer et s'unir intimement à elle pour être, sans aucune opposition de sa part, remué par lui comme il l'entend, parce qu'il est fait pour cela. Si un Michel-Ange peignait la figure d'un empereur, et que le pinceau résistât au mouvement de ses doigts, qu'il ne voulût point marquer, ni laisser la couleur sur la toile, que tiré à droite il s'élançât à gauche, ce serait un pinceau qui ne vaudrait rien, parce que la perfection de sa nature est d'obéir entièrement au peintre, et de se rendre traitable à sa main, pour faire tous les traits qu'il voudra, et n'en faire aucun que par sa direction. Nous sommes les instruments de Dieu, qu'il a faits pour servir à sa gloire ; c'est donc à nous de nous laisser prendre par lui, de nous mettre dans sa main, et de lui donner tout pouvoir de nous tourner et de nous appliquer à tous les usages qu'il lui plaira, sans lui résister en façon quelconque (1).

Les anciens philosophes, et particulièrement les stoïciens (2) ont pénétré dans cette vérité, quand ils ont dit que la perfection et la béatitude de l'homme étaient de vivre selon la nature ; ce que quelques-uns expliquent, selon la raison et les lumières dont nos âmes sont naturellement éclairées ; et d'autres encore

(1) 2, 2, q. 81, a 7. — (2) Senec., ep. 5.

mieux, comme Cléanthes, au rapport de Clément Alexandrin, selon Dieu ; et Epictète dit en termes exprès : La première et la plus importante maxime que nous ayons en la philosophie, qui, en peu de paroles, contient notre perfection, est celle-ci : *suivre Dieu*. Et si nous lui demandons qu'est-ce que suivre Dieu, il nous répond autre part, que c'est se soumettre à lui, conformer sa volonté à la sienne, et suivre en tout son gouvernement.

III. De plus, quels mérites et quelles richesses n'acquiert pas un homme qui va par ce chemin ? certainement, comme cette soumission de sa volonté est le plus agréable et le plus glorieux sacrifice qu'il peut offrir à Dieu, et l'acte le plus parfait de la plus noble et de la plus méritoire de toutes les vertus, qui est la charité, il faut nécessairement inférer qu'à chaque moment il gagne des trésors inestimables de biens, et qu'en peu de jours il se fait plus riche que d'autres en plusieurs années, qui travailleront beaucoup. Comme les poissons, dans un fleuve de la Béotie, perdent leur couleur naturelle et paraissent dorés, toutes les choses, jusqu'aux plus petites et aux plus viles, dans la volonté de Dieu, deviennent très-précieuses ; c'est une poudre d'injection qui les change en or. Saint Paul (1) assure que *tout réussit au bien de ceux qui aiment Dieu*. Et saint Thomas dit un mot considérable qu'il rapporte de Sénèque (2) : Rien n'est bon à l'homme, s'il n'est bon lui-même ; car comme les richesses et les honneurs sont mauvais entre les mains des méchants, et ne servent qu'à leur ruine, ils sont bons en celles des justes qui en usent bien, et qui en font autant d'instruments de leur salut ; parce que, suivant le dire

(1) Rom., 8, 28. — (2) Lib. 2 erud. princip., c. 3.

commun des philosophes, tout ce qui se reçoit, est reçu selon la disposition du recevant; il se teint de ses couleurs, il prend ses qualités et sa nature : d'où il est aisé de juger que toutes choses sont très-bonnes aux âmes qui ont une excellente bonté et qui aiment Dieu hautement, comme sont sans doute celles qui unissent leur volonté à la sienne; il n'y a rien dont elles ne tirent de très-grands profits, et c'est d'elles proprement qu'il faut entendre ces belles paroles que saint Augustin dit avoir tirées de l'Écriture : Tout le monde est une source de richesses à l'homme fidèle, qui est le vrai nom que ces âmes méritent (1).

Aussi Dieu dit par Isaïe : *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'enseigne les choses utiles et qui te guide au chemin que tu tiens : oh! si tu eusses gardé mes lois et suivi ma conduite, tu aurais acquis une justice et une perfection éminente; ton âme serait remplie d'autant de biens que le sont d'eau les gouffres de la mer, et tes bonnes œuvres et tes mérites auraient multiplié à l'égal du sable qui est sur son rivage* (2). Et Eliphaz avait dit auparavant au saint homme Job : Rends-toi souple à tout ce que Dieu voudra de toi, et tu t'ouvriras par ce moyen la porte à un bonheur nonpareil; reçois les ordres de sa bouche, et observe-les fidèlement; oh! si tu le fais, il établira hautement ta maison, où le péché n'aura jamais entrée; au lieu de la bâtir sur la terre mouvante, il la fondera sur le roc, pour n'être ébranlée d'aucune secousse; il te donnera une si grande abondance d'or et d'argent, que ces précieux métaux seront communs chez toi, comme le sont ailleurs les pierres; enfin tu jouiras d'une félicité parfaite (3).

(1) Conc. in ps. 48. — (2) Cap. 48, 17. — (3) Job. 22, 21.

Je veux finir par une fameuse histoire, que je ne puis omettre ici, d'un excellent religieux, qui n'étant point pour les choses extérieures, différent des autres, avait néanmoins atteint un si haut degré de perfection et de sainteté, qu'il guérissait les malades par le seul attouchement de ses habits; sur quoi son supérieur lui dit un jour qu'il s'étonnait fort comme quoi ne jeûnant, ne veillant et ne priant pas plus que les autres du monastère, il faisait ces miracles, et qu'il désirait d'en savoir de lui la cause. A quoi le bon religieux répondit, qu'il en était encore plus étonné, et qu'il n'en savait point la raison; que s'il en pouvait deviner aucune, c'était qu'il avait toujours pris extrêmement garde de vouloir ce que Dieu voulait, et qu'il lui avait fait cette grâce d'avoir perdu et anéanti totalement sa volonté dans la sienne, pour ne rien faire de grand ni de petit que selon son mouvement : La prospérité, dit-il, ne m'élève point, l'adversité ne m'abat point; car je prends tout indifféremment de sa main sans y rien distinguer; je ne demande point que les choses se fassent comme je pourrais naturellement les désirer, mais absolument comme il les veut, et toutes mes prières tendent à ce but, que sa volonté s'effectue parfaitement en moi et en toutes les créatures. Eh quoi! mon Père, lui dit son supérieur, ne fûtes-vous point ému l'autre jour, quand notre ennemi brûla notre grange, et le blé, et le bétail qui y étaient pour notre provision? Non, mon Père, lui répartit-il; au contraire, ma coutume est de rendre grâces à Dieu en semblables accidents, sur la ferme créance que j'ai qu'il les permet pour sa gloire et pour notre plus grand bien; c'est pourquoi je ne me travaille point si nous avons peu ou beaucoup pour notre entretien, sachant que si nous nous confions en lui, il nous

pourra aussi bien nourrir avec un morceau de pain qu'avec un pain entier; par ce moyen je vis toujours content et joyeux, quoi qu'il arrive : puis il ajouta ces merveilleuses paroles, que même par l'offre et l'abandon journalier que je fais de moi à la volonté de Dieu, je me sens tellement disposé, que si je savais que par un arrêt irrévocable de cette volonté, je dusse être damné, je ne voudrais point en aucune façon lui résister, ni même le révoquer, quand bien je le pourrais, en disant seulement une fois le *Pater noster;* non, je ne le ferais jamais; je prierais seulement Dieu de deux choses : la première, qu'il accomplît en moi pendant toute l'éternité sa volonté très-sainte; et la seconde, que, dans l'extrémité de mes maux éternels, il me fît cette grâce seule de n'avoir pas même la moindre pensée contraire à ses desseins. L'abbé, épouvanté d'une telle résolution et d'une perfection si sublime, ne s'étonna plus s'il faisait des miracles.

SECTION V.

Une autre raison encore pour preuve de ce sujet.

I. Chaque chose tend au repos et à la paix. — II. Le moyen d'y arriver, c'est par la conformité de notre volonté à la divine. — III. La raison est parce que tous nos troubles viennent de la résistance de notre volonté aux événements. — IV. Hommes heureux.

I. L'expérience nous apprend que toutes les choses de l'univers ont une inclination naturelle à leur repos, et qu'elles s'y portent continuellement et de toutes leurs forces; car comme chacune désire sa conservation, et que sa conservation dépend de sa paix, comme

la guerre est cause de sa ruine, elle ne peut qu'elle ne fasse tous ses efforts pour se tirer du trouble et se mettre en paix. Or, nous trouvons que l'homme qui tient dans l'univers parmi les choses sensibles le premier rang, sent vivement ce désir, mais avec ce malheur, qu'où les autres créatures ne se trompent jamais à suivre les voies qui les mènent à leur repos, lui s'en éloigne souvent, et prend même les chemins tout contraires. Le philosophe Sénèque commence ainsi le livre qu'il a fait de la vie bienheureuse : Tous les hommes désirent de vivre d'une vie bienheureuse et contente ; mais ils ne savent par où il faut y aller, ni ne prennent les routes qui y conduisent. En quoi est-ce, dit le même autre part, et dans la même pensée qu'il déploie et met plus au large, que les hommes s'abusent lourdement. Aux moyens dont ils se servent pour parvenir à leur béatitude, car tous les hommes souhaitant ardemment d'être bienheureux, ils fuient néanmoins presque tous leur bonheur; et par les choses qu'ils recherchent, vous diriez qu'ils ne prétendent qu'à se rendre misérables : car comme le point d'une vie bienheureuse consiste en une solide tranquillité et en une parfaite paix, au lieu de tirer à ce but, ils s'embrouillent dans des soins et dans des inquiétudes, et par des sentiers détournés et perdus, ils vont avec des esprits agités et troublés, traînant le pesant fardeau de leur fâcheuse vie. Ainsi ils n'ont garde d'arriver à la paix ni à la béatitude qu'ils cherchent; au contraire, plus ils la cherchent par ces chemins, plus ils s'en éloignent. Le tout donc est non de désirer la paix, car ce désir ne manque à personne, mais de tenir le chemin qui y mène, et prendre le moyen qui nous la peut donner. Or, quel est ce chemin et ce moyen?

II. C'est sans doute la parfaite conformité de notre

volonté avec la divine : par là l'on acquiert le plus profond repos que l'on peut posséder en cette vie, et hors du paradis on trouve un paradis sur la terre. Alphonse-le-Grand, roi d'Aragon et de Naples, prince très-docte et très-sage, étant interrogé quel homme il estimait heureux en ce monde, répondit que c'était celui qui s'abandonne pleinement à la conduite de Dieu, et qui reçoit toutes les choses qui lui arrivent, plaisantes et fâcheuses, comme venant de sa main. Celui, dit saint Dorothée (1), qui retranche et fait mourir sa propre volonté pour ne faire vivre en soi que la volonté de Dieu, acquiert une paix et une tranquillité parfaites ; et Dieu, par Isaïe, au texte ci-dessus allégué, pour montrer cette vérité, dit : *Si tu te fusses rendu souple à mes volontés, et eusses suivi les dispositions que je faisais de toi, ton âme eût nagé dans un fleuve de paix* (2). Et Eliphaz, parlant à Job : *Rends-toi à Dieu pour faire ce qu'il voudra de toi, et tu entreras dans un royaume de paix, où le Tout-Puissant sera ton rempart contre tes ennemis, et où tu recevras de lui et en lui une abondance de délices* (3). Ce fut encore ce que chantèrent les saints anges à la naissance du Sauveur : *Gloire à Dieu là-haut au ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (4). Et qui sont les hommes de bonne volonté, sinon ceux qui ont leur volonté conforme à celle qui est souverainement bonne, à savoir, à la divine, sans quoi elle serait infailliblement mauvaise?

III. Or, la raison fondamentale pour laquelle la conformité de notre volonté avec celle de Dieu nous met en un parfait repos, est, parce que tous les troubles

(1) Doctrin. 1. — (2) Cap. 48, 17. — (3) Job. 22. 21. — (4) Luc. 2, 14.

et toutes les inquiétudes que nous avons viennent de la résistance de notre volonté, quand on nous fait faire ce que nous ne voulons point, ou que l'on ne fait pas ce que nous voulons, que l'on nous contredit et que l'on contrarie nos sentiments et nos desseins; de cette contradiction et de ce combat de notre volonté, naissent tous les déplaisirs qui nous traversent et toutes les tempêtes dont nos âmes sont agitées : que si rien ne s'oppose à nous, si l'on fait ce que nous voulons, et si aucune chose n'arrive que selon nos désirs, il n'est pas possible que la paix ne loge dans nos cœurs, et que nous ne soyons toujours contents. Qui maintenant d'entre les hommes peut légitimement prétendre à ce bonheur, sinon ceux qui ont anéanti leur volonté dans celle de Dieu? Parce que la volonté de Dieu s'effectuant toujours, et tout ce qui se passe dans le monde n'étant que les accomplissements de ses desseins, il faut nécessairement dire que la volonté de ces âmes nobles s'exécute toujours, attendu qu'elles n'ont point d'autre volonté que celle de Dieu; et ainsi que rien ne leur arrive contre leurs souhaits, rien ne choque leurs sentiments, parce que rien ne leur advient qu'elles ne le veuillent ainsi. Oh! quel inestimable trésor et quelle source de paix!

IV. « Pour moi, je crois, dit l'éloquent Salvien, qu'il n'y a point au monde de gens plus heureux que les justes, à qui rien n'arrive que ce qu'ils veulent. S'ils sont humiliés et méprisés, ils le veulent être; s'ils sont pauvres, ils se plaisent en la pauvreté : ce qui fait qu'ils sont toujours bienheureux; car nuls ne peuvent être plus joyeux ni plus contents, même dans les plus grandes amertumes, que ceux qui sont en l'état auquel ils veulent être (1). » *Tout ce qui arri-*

(1) Lib. I de provid.

vera au juste, dit le Sage, *ne l'affligera point* (1), ni n'altérera la sérénité de son âme, parce que rien ne lui vient contre son gré. Il n'y a chose au monde qui puisse rendre un homme misérable, s'il ne le veut; cela dépend de sa liberté : « Personne n'est misérable par le sentiment d'autrui, dit Salvien, mais par le sien; d'où vient que ceux-là ne peuvent être que faussement tenus pour malheureux, qui sont bienheureux en leur opinion et par le témoignage de leur conscience. » Le chemin et la porte de cette béatitude, c'est de vouloir ce que Dieu veut, et que les choses arrivent comme elles arrivent.

Ce n'est pas que l'homme en cet état ne doive ressentir la pointe des douleurs, et ses sens recevoir de la peine des choses qui leur sont naturellement contraires; mais tout cela n'est qu'en la partie inférieure, et comme en la basse-cour du logis, et ne passe point à la supérieure et à la chambre, où l'esprit repose; c'est comme au mont Olympe, au bas duquel se forment la pluie, la grêle et les orages, sans pouvoir monter plus haut, parce que son sommet est élevé au-dessus de la moyenne région de l'air, qui par cette élévation possède un calme perpétuel. Ainsi en sont ces âmes, à l'imitation de Notre-Seigneur qui, découpé de fouets et attaché sur un gibet, ne laissait pas d'être bienheureux; et qui étant d'un côté noyé dans l'abîme de tous les maux que l'on peut souffrir en ce monde, était de l'autre comblé d'une joie infinie. Saint Denis, écrivant à saint Jean l'évangéliste, banni dans l'île de Pathmos, lui dit, entre autres choses, que les gens de bien sont avec Dieu dès cette vie, et savourent les prémices de la future bienheureuse, vivant parmi les hommes comme des anges

(1) Prov. 12, 21.

dans une parfaite tranquillité d'esprit, honorés même du nom de Dieu, en la possession des vrais biens. Et puis il ajoute : « Je ne serai donc jamais si mal avisé que de penser que vous enduriez quelque peine en votre bannissement ; je crois plutôt que vous ne sentez les douleurs du corps, qu'autant que vous les discernez par les sens. »

Comme j'ai fini la raison précédente par une histoire signalée, je terminerai celle-ci par une autre qui ne l'est pas moins : c'est par le fameux dialogue que Jean Thaulère (1), très docte et très-pieux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, eut avec un pauvre, lequel j'ai estimé à propos de rapporter ici tout au long, parce qu'outre les points qui concernent notre sujet, il en contient d'autres qui sont très-profitables, et qui peuvent grandement aider une âme à parvenir à la perfection à laquelle nous prétendons la conduire en ce livre. Thaulère donc raconte qu'il y eut un théologien (c'est-à-dire lui-même), lequel pria Dieu avec de grandes intances qu'il lui plût lui adresser un homme qui lui apprit la vraie vie spirituelle, et qu'ayant continué de le lui demander l'espace de huit ans, comme une fois il brûlait plus que de coutume de ce désir, et pressait extraordinairement sa divine Majesté de lui faire cette faveur, voilà qu'il entend une voix qui lui dit : Va-t-en à une telle église, et tu trouveras l'homme que tu demandes. Le théologien, bien joyeux, s'y en va aussitôt, et trouve à la porte de cette église un mendiant en très-pauvre équipage, les pieds tout nus et tout fangeux et avec un méchant habit tout déchiré. Le théologien l'envisage et le salue, lui disant : Bon-

(1) In operibus Thauleri, Colon. apud Quentellium, anno 1603, pag. 833.

jour, mon ami. A quoi le pauvre répondit: Monsieur notre maître, je n'ai point souvenance d'avoir eu jamais un mauvais jour. Le théologien redouble: Dieu vous donne une heureuse vie. Je vous remercie du bon souhait que vous me faites, réplique le mendiant; mais je ne fus jamais malheureux. Ce qu'entendant, le théologien lui dit: Dieu vous bénisse, mon ami; je vous prie, parlez un peu plus clairement, car je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire. Je le ferai très-volontiers, répond le pauvre: Vous m'avez, Monsieur notre maître, donné premièrement le bonjour, à quoi j'ai répondu que je ne me souvenais point d'en avoir eu aucun mauvais; parce que quand j'ai faim, je loue Dieu; quand j'ai froid, je le bénis; s'il neige, s'il grêle, s'il pleut, s'il fait beau ou mauvais temps, si on me méprise, si on me rebute, si je me trouve en quelque nécessité ou en quelque misère, je le glorifie. Vous m'avez après désiré une bonne et heureuse vie; à quoi je vous ai fait réponse que je ne fus jamais malheureux, comme il est vrai, d'autant que je me suis accoutumé de vouloir sans réserve tout ce que Dieu veut, et de m'abandonner absolument à sa conduite, que je sais ne pouvoir être que très-bonne. C'est pourquoi, tout ce qui m'arrive, prospérité ou adversité, douceur ou amertume, je le regarde d'un bon œil, et je le reçois de sa main avec joie comme le meilleur. Et voilà la source de mon bonheur, et ce qui fait qu'en l'état où vous me voyez je ne fus jamais misérable, mais que j'y ai toujours joui d'une vie contente et bienheureuse.

Le mendiant ayant ainsi expliqué sa pensée, le théologien lui fait ces autres questions: Eh bien! mon ami, cela est bon; mais que diriez-vous, avec votre résignation, si Dieu voulait vous damner? Me damner,

reprit le mendiant; si Dieu en voulait venir là, j'ai deux bras avec lesquels je l'embrasserais étroitement: le gauche, qui est la vraie humilité par laquelle je suis conjoint à son humanité très-sainte; et le droit, à savoir l'amour ardent qui m'unit à sa divinité; avec ces deux bras je le tiendrais si serré, que s'il me voulait précipiter dans les flammes, il faudrait qu'il y vînt avec moi. Or, ce me serait une chose incomparablement plus douce d'être en enfer avec lui, que de posséder sans lui tous les contentements du ciel. D'où venez-vous, mon ami, l'interroge le théologien? Je viens de Dieu, répond le pauvre. Et où l'avez-vous trouvé, poursuit l'autre? Je l'ai trouvé aussitôt que j'ai quitté les créatures. Et où est Dieu? Il est dans les cœurs purs et dans les hommes de bonne volonté.

Le docteur passant plus outre, lui dit: Mais qui êtes-vous? Qui je suis? répond le pauvre; je suis roi. Et où est votre royaume? Il est en mon âme, où je tiens tout sujet dans un bel ordre, les passions obéissantes à la raison, et la raison à Dieu; voilà comme quoi je suis roi; et personne qui aura du jugement ne peut douter qu'un tel royaume ne soit beaucoup plus noble et plus délicieux que ceux de la terre. Enfin le théologien s'enquêta qu'est-ce qui l'avait conduit à une perfection si sublime; à quoi il donna cette réponse notable: C'est le grand silence que j'ai gardé, me taisant beaucoup avec les hommes, pour parler souvent à Dieu; ce sont mes hautes méditations et l'union que j'ai eue avec sa divine Majesté; je n'ai pu prendre repos ni consolation en aucune créature; c'est pourquoi j'ai trouvé mon Dieu, en qui maintenant je possède un parfait repos et une paix inaltérable. Tel fut l'entretien qu'eut Thaulère avec ce pauvre, qui, par la conformité entière de sa volonté avec la divine, était en

sa pauvreté plus riche que les monarques, et plus heureux en ses souffrances que ceux pour le contentement desquels les éléments et toute la nature travaillent.

SECTION VI.

Conclusion de ces raisons.

I. Récapitulation des raisons déduites et prises. — II. De l'amour. — III. De la gloire de Dieu. — IV. De ce qu'il est cause de tout ce qui nous arrive. — V. De sa sagesse et de ses intentions. — VI. De notre perfection. — VII. De notre repos.

I. Ayant vu et considéré mûrement toutes ces raisons, nous devons à la vérité rendre les armes, et nous livrer à Dieu, pour faire de nous absolument tout ce qui lui plaira; il faut quitter notre volonté pour épouser inséparablement la sienne; ne plus agir que par ses mouvements, et suivre aveuglément sa conduite. Et pour le faire, il sera bon de se servir tantôt de toutes ces raisons ensemble, afin de convaincre plus puissamment notre esprit, et de lui laisser moins de sujet de résistance; et tantôt de l'une, et puis de l'autre, selon qu'elle sera plus propre pour lors à nous toucher le cœur.

II. Parfois on pourra s'animer par la première raison, qui est prise de l'amour, considérant que si nous voulons faire profession d'aimer vraiment Notre-Seigneur, nous devons conformer entièrement notre volonté à la sienne; et qu'en quelque accident qui nous arrive, de perte, de maladie, de confusion ou autre, si nous murmurons et si nous voulons autre chose que ce qu'il veut, notre affection n'est qu'imaginaire et un vain compliment, parce que l'amour consistant essen-

tiellement en cette conformité, il vient ensuite nécessairement à mourir, aussitôt que les volontés viennent à se désunir. Ainsi l'âme aimante prendra soigneusement garde de ne consentir à aucune pensée, ni à aucun sentiment qui contrarie en quoi que ce soit les desseins de Notre-Seigneur, et s'oppose à ses volontés; autrement qu'elle fasse état qu'au moins en ce point, ce qui lui doit être bien cruel, si elle l'aime sincèrement, elle renonce à son amour.

III. D'autres fois on pratiquera cette conformité par la considération de la gloire de Dieu, nous souvenant que c'est l'action la plus agréable et le sacrifice le plus excellent que nous lui pouvons offrir; vu que nous n'avons rien de plus cher que notre cœur, ni de plus précieux que notre amour. Et puis, comme la gloire de Dieu consiste en l'exécution de sa volonté, et que nous sommes faits pour l'honorer et nous consumer à sa gloire, nous commettons un grand déréglement, si nous avons, même en la moindre chose, la volonté différente de la sienne, vu que nous le privons d'un honneur qui lui est dû, et que nous lui devrions procurer non-seulement avec notre obéissance, mais encore, s'il était besoin, avec la perte de nos biens et de notre vie; que si c'est une grande gloire à Dieu que nous voulions ce qu'il veut et le suivions où il nous mène pour son service, à la vérité, elle n'est pas moindre pour nous (1): quelle gloire et quelle excellence nous revient-il de ce qu'étant des créatures si pauvres et si misérables, et Dieu souverainement relevé par-dessus nous, et comblé en soi-même et par soi-même d'une gloire infinie, il daigne se servir de nous pour se glorifier, et employer à un si haut dessein des

(1) Eccl. 23, 38.

instruments si vils et si faibles, en laissant tant d'autres beaucoup mieux disposés, qu'il a en main ou qu'il pourrait faire? Si un roi, pour donner une bataille de grande conséquence, quittait plusieurs épées d'une très-fine trempe qu'il a, et en choisissait une méchante, toute rouillée, qui n'a ni pointe ni tranchant, comme ce serait une plus grande marque de son courage, et un témoignage plus illustre de la force de son bras, d'avoir remporté la victoire avec cette épée qu'avec de meilleures; ce serait aussi à la même épée une gloire signalée d'avoir été prise et préférée à toutes pour exécuter cette difficile entreprise : nous sommes le même au regard de Dieu. Le père Jacques Salès, religieux de la compagnie de Jésus, qui fut tué par des hérétiques, à Aubenas, pour la défense de la foi, gardait précieusement une lettre du généreux martyr de Jésus-Christ, le Père Edmond Campian, de la même compagnie, qu'il lisait avec affection et baisait, particulièrement quand il venait à ces lignes où ce vaillant champion de Notre-Seigneur, parlant de soi, dit : Si je n'étais employé à autre service qu'à nourrir les chiens de mon maître, qui suis-je, et quelle est la maison de mon père pour le refuser? Ce serait encore trop d'honneur pour nous, si Dieu nous commandait de ramasser, l'espace de l'éternité, seulement des grains de sable. La dignité d'un tel maître relève éminemment tous ses commandements, et donne un grand éclat aux choses les plus viles.

IV. Tantôt il faudra se souvenir que tout ce qui se passe dans l'univers, et spécialement ce qui nous arrive, nos pauvretés, nos tristesses, nos afflictions et tout, excepté le péché, est produit par la providence de Dieu, et que ce sont tous ouvrages de ses mains; c'est lui qui les a ordonnées et tracées dès l'éternité,

et qui, en son temps, les exécute; et c'est aussi à lui que nous les devons rapporter. C'est pourquoi, quand en quelque événement fâcheux nous sentirons notre volonté s'émouvoir, et vouloir former des plaintes, il faut faire mourir tous ces sentiments et toutes ces rébellions, considérant que c'est Dieu, à qui nous devons une entière obéissance, qui dispose ainsi de nous, et dire avec David: *Je me suis tu et je n'ai seulement pas ouvert la bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait* (1). Le roi des Huns, Attila (2), ayant avec une armée de cinq cent mille hommes, brûlé Cologne, pris Trèves, Cambrai, Metz et plusieurs autres villes, et laissé partout de tristes et funestes marques de sa cruauté, venant pour exercer la même barbarie en la ville de Troyes, saint Loup, qui en était évêque, alla au-devant de lui, revêtu de ses habits pontificaux, et accompagné de son clergé, et lui demanda qui il était, qui, après avoir subjugué tant de provinces, et renversé tant de villes, il allait assujettissant ainsi l'univers à son empire? A quoi Attila répondant qu'il était le fléau de Dieu; et qui de tous les hommes pourrait résister au fléau de Dieu, réplique ce saint pasteur? Puisque vous êtes le fléau de Dieu, venez et frappez-nous comme il vous le permet. Ces paroles, au lieu d'irriter, adoucirent Attila, qui ne fit aucun déplaisir à saint Loup ni à son peuple; et s'il voulut entrer dans leur ville, ce ne fut que pour lui servir de passage. Voilà quel fut le fruit de cette prudente réponse et de cette résignation héroïque. Nous devons recevoir avec le même esprit les afflictions que Dieu nous envoie, qui, par ce moyen, nous seront beaucoup plus douces. Aussi bien, qui a le bras assez fort pour tenir bon contre

(1) Ps. 38, 10. — (2) Nicol. Olan. in Attila, c. 9.

Dieu ? qui peut l'emporter par-dessus lui quand il l'a entrepris, puisque, comme il dit lui-même : *Mes desseins subsisteront, et toutes mes volontés seront exécutées*(1). Il vaut donc bien mieux fléchir que rompre; et c'est le fait d'un homme sage de s'accommoder à son impuissance et de faire de nécessité vertu (2). Si je ne puis quelque chose, disait Sénèque; je suis bien aise qu'elle est hors de mon pouvoir, et ainsi elle ne me tourmente point.

V. Tantôt on pourra repasser par son esprit que tout ce que Dieu fait, soit au gouvernement général du monde, ou au nôtre particulier, il le fait avec une sagesse infinie, qui ne peut errer, et pour des fins très-excellentes et très-bonnes, pour sa gloire et pour notre salut; ainsi, que nous devons embrasser chèrement ce qui nous arrive, et nous livrer entièrement à lui pour faire de nous tout ce qu'il voudra. A parler sainement, un homme ne saurait faire plus clairement ni plus hautement paraître sa prudence, que de renoncer à son jugement et à sa volonté, pour s'attacher au jugement et à la volonté de Dieu; d'autant que, quelque connaissance que puisse avoir l'esprit humain, et à quelque degré de sagesse qu'il puisse atteindre, si on la compare avec celle de Dieu, elle n'est, à dire le vrai, qu'une pure ignorance; ce qui a fait prononcer au Sage avec grande raison (3), qu'en nos meilleures pensées nous avions toujours sujet de craindre et de nous défier; que nos plus claires lumières étaient accompagnées de ténèbres, et nos prévoyances les plus judicieuses et les mieux établies, mal assurées; d'où il suit qu'il ne peut y avoir aux actions humaines aucune prudence ni aucune sagesse, si elles ne

(1) Is. 46, 10. — (2) Epist. 26. — (3) Sap. 9, 14.

sont conformes au jugement et à la volonté de Dieu, comme à la règle de toute la prudence et de toute la sagesse que nous pouvons avoir.

Partant, recevons sans peur toutes les dispositions que Dieu fera de nous; marchons assurément dans ses sentiers, et persuadons-nous que nous sommes très-bien, et que nous ne pouvons les laisser sans nous égarer et nous perdre. Certainement, on ne peut sortir de la conduite et des voies de la sagesse, sans entrer dans celles de la folie. Si un aveugle-né refusait de prendre un guide, et nommément son père, qui l'aime uniquement, homme avisé et qui sait en perfection tous les chemins, il serait justement tenu pour insensé, et pour être aussi aveugle de l'esprit que du corps; nous sommes de même, si nous faisons difficulté de suivre Dieu où il nous mène, quand ce serait sur des précipices, d'autant que nous devons nous fier à la main qui nous conduit, quelques raisons qui nous viennent au contraire, qui ne peuvent être que trompeuses, parce que c'est la main de notre père, qui nous aime incomparablement plus que nous ne nous aimons, et qui est infiniment sage. Saint Grégoire de Nazianze (1) montre très-bien que Dieu fait toutes choses avec une souveraine sagesse, et qu'il observe un ordre admirable en celles-là mêmes où il nous semble qu'il y a plus de désordre. Comme un corps, dit-il, ne serait pas beau, s'il était égal et uniforme partout, les éminences et les ravalements, les grandeurs et les petitesses composent sa beauté, comme les montagnes et les vallées celles de la terre ; il en est de même de notre vie, où Dieu, pour la rendre belle et excellente, fait entrer les tristesses aussi bien que les

(1) Orat. 16 à num. 42.

joies, les adversités comme les prospérités, et beaucoup d'accidents étranges ; si nous voulons les improuver, parce que nous n'en comprenons point les causes, ni pour quel sujet Dieu nous les envoie, il faut prendre garde qu'il ne nous arrive la même chose qu'à ceux qui ont le vertige, qui pensent que tout tourne et va à la renverse, mais ils devraient considérer que ce ne sont pas les choses qui tournent et qui se brouillent, car elles sont immobiles et bien arrangées, mais leur cerveau. Le même saint Grégoire, malade, écrivant à son ami Philagrée, malade pareillement, lui dit : « Je ressens de grandes douleurs en ma maladie, mais pourtant je m'en réjouis, parce que je puis maintenant servir d'exemple de patience aux autres ; » et après il ajoute : « Il faut, mon ami, que nous ayons en singulière recommandation d'être patients en nos maux, et que nous bénissions Dieu pour les choses fâcheuses comme pour les agréables ; » et puis il conclut par cette notable sentence : « Car pour moi je crois que la souveraine raison, qui est Dieu, ne peut rien faire contre la raison en ce qui nous concerne, encore que quelquefois il nous semble le contraire (1). »

Le Père Dupont raconte d'un novice de la Compagnie de Jésus, de grande vertu, nommé François Godoy, que le saint homme, le Père Balthazar Alvarez, son maître, s'étant aperçu par hasard qu'il ne voyait point de l'œil gauche, lui dit qu'à cause de ce défaut le Père provincial ne le retiendrait pas en la Compagnie ; que néanmoins l'unique moyen d'y demeurer serait de s'offrir pour aller au Brésil avec les autres que l'on y destinait, s'il en avait le courage ; ce que

(1) Epist. 63.

ce jeune homme fit et l'obtint par l'assistance de ce même Père. Or, il advint que faisant le voyage, il fut pris avec ses autres compagnons par des pirates hérétiques, et mis cruellement à mort pour la cause de Jésus-Christ. Quel trait de la Providence! quel secret divin! qui n'eût dit, à parler et à juger selon la portée de nos petits esprits, qu'il eût été beaucoup meilleur pour François d'avoir deux bons yeux, puisque le manquement de l'un, outre qu'il lui causait une grande incommodité naturelle, le privait du bien de la religion? Et néanmoins nous voyons par la suite, que ce vice de nature fut la cause de son bonheur; car s'il ne l'eût eu, on n'eût point pensé à l'envoyer en ce pays lointain, et ainsi il eût perdu le plus grand bien et la plus grande gloire qui lui pouvait arriver, la palme du martyre.

C'est pourquoi fions-nous à Dieu, et le suivons partout où il nous mène. Eh quoi! un homme confiera bien sa santé à un médecin, son différend à un avocat, et s'il est aveugle, il se laissera conduire par un enfant, et ce qui est encore plus, quelquefois par un chien, et il fera difficulté de suivre la direction de Dieu? Quel déréglement! quelle extravagance! Abandonnons-nous donc absolument à lui, assurés qu'étant très-sage il ne saurait faillir, et ayant une bonté infinie et un amour plus que paternel pour nous, il veut notre bien. Et disons avec saint Basile (1), qui, après avoir discouru au long de ces événements, dont notre vie est souvent traversée, conclut par ces dignes paroles, que Dieu gouverne sans comparaison mieux et plus à notre profit nos affaires que nous ne pourrions même le désirer. Pour ne pas croire fermement

(1) Epist. 65.

ces vérités, ou ne point nous en servir dans les occasions, quand les accidents nous surviennent et nous heurtent, nous sommes ébranlés aisément et jetés par terre, parce que nous ne tenons à rien qui soit solide.

VI. Le désir de notre perfection nous touchera en un autre temps, considérant que nous ne pouvons être parfaits qu'autant que nous rendrons notre volonté conforme à la divine, comme un ouvrage ne peut avoir de droiture que selon le rapport qu'il a avec sa règle. Plus les cieux sont élevés, moins de résistance font-ils au mouvement du premier mobile, et plus lentement suivent-ils celui qui leur est propre ; comme il se voit dans le firmament, à qui, suivant la doctrine de Ptolémée, il faut trente-six mille ans pour achever sa course et revenir au point d'où il est parti, où se laissant emporter et ravir par le premier mobile, il fait en vingt-quatre heures avec lui tout le tour du monde ; de même, plus les âmes sont élevées en perfection et en sainteté, plus d'obéissance apportent-elles à la volonté de Dieu, et plus d'opposition à la leur.

VII. De plus, comme notre repos nous est extrêmement cher, et qu'il n'est rien dont les soins nous exercent tant que les siens, nous le chercherons dans l'accomplissement entier des volontés de Dieu, puisque c'est là seulement qu'il se retrouve, et que hors de là nous n'aurons que du trouble : *Qui a jamais résisté à Dieu, et a pu avoir la paix de son esprit* (1) ? Certainement personne (2). « L'homme qui méprise la volonté divine, disait saint Augustin, ne peut que mettre le désordre et la confusion chez soi, qui le remplissant de craintes et d'ennuis, le con-

(1) Cap. 9. 4. — (2) Lib. 13 de civil., cap. 2.

traignent de dire ces paroles du Prophète royal, si toutefois il sent son mal: *Mon âme est troublée, et n'a point de repos* (1); saint Bernard parlant excellemment sur ce sujet, ajoute: Car, c'est un éternel et juste arrêt du ciel, que celui qui n'a point voulu être conduit de Dieu avec douceur, fût gouverné par soi-même avec rigueur, et qu'ayant refusé de subir le joug suave de l'amour, il fût accablé, en dépit qu'il en ait, du fardeau insupportable de sa propre volonté; et ne voyons-nous pas cela par expérience? Voilà un religieux que ses supérieurs avaient destiné quelque part et voulaient appliquer à un office, qui, ouvertement ou par des voies obliques et secrètes menées, ménage tellement ses affaires, qu'il élude le coup, va demeurer ailleurs, et est employé en une autre occupation qu'il désire; qu'arrive-t-il? Il arrive qu'étant en ce lieu et en cet emploi, où non la volonté de Dieu, mais la sienne l'a mis, il n'y trouve pas ce qu'il s'y était promis: il y est et extérieurement et intérieurement inquiété; il y est traversé en ses desseins; il y est tenté, et en danger de se perdre, Dieu le punissant, parce qu'il a forcé sa Providence de se servir pour sa paix et pour son salut, d'autres moyens que de ceux qu'elle avait choisis et qui étaient propres.

De plus, quel gain revient-il à un homme de s'opposer aux résolutions de Dieu? S'il ne fait volontiers ce qu'il veut, il lui faudra le faire par force; lequel vaut mieux des deux? Quand un malade se tourmente dans son lit, qu'il se dépite, qu'il tempête, est-il plus soulagé? La fièvre s'apaise-t-elle? Au lieu de s'apaiser, elle s'allume davantage par cette agitation de son esprit, et Dieu a sujet de le traiter encore plus mal,

(1) Ep. 11, quæ est ad Chartus.

parce qu'il ne trouve pas un enfant obéissant, mais un esclave rebelle. C'est donc bien mieux fait en toute façon de nous conformer à ce que Dieu veut, et de suivre avec une parfaite soumission sa conduite.

SECTION VII.

En quoi nous devons pratiquer cette conformité.

I. Aux choses naturelles qui sont hors de nous. — II. En celles qui nous touchent de plus près. — III. Aux défauts des perfections de nature. — IV. Aux maladies.

On demande maintenant en quoi nous devons pratiquer cette conformité? Je réponds, en toutes choses. Nous en prendrons quelques-unes que nous déclarerons comme les principales, auxquelles toutes les autres se rapportent.

I. Premièrement, nous devons conformer notre volonté à la divine pour les choses naturelles qui sont hors de nous : pour le chaud, le froid, les pluies, les grêles, les tempêtes, les tonnerres, les foudres, la peste, les famines, et pour toutes les autres intempéries de l'air et désordres des éléments. Nous devons agréer tous les temps que Dieu nous envoie, et ne les point condamner avec impatience et colère, comme on a coutume quand ils nous sont contraires. Il ne faut point dire : Voilà un temps malheureux et désespéré, ni nous servir d'autres termes qui montrent la contradiction et le mécontentement de nos esprits; nous devons le vouloir comme il est, considérant que c'est Dieu qui l'a fait, et dire dans cette incommodité avec les trois enfants au milieu de leurs flammes : *Froidures et chaleurs, glaces et neiges, foudres et*

nuées, bénissez le Seigneur, louez-le et magnifiez-le à jamais (1). Comme elles le font obéissant à Dieu et accomplissant sa très-sainte volonté, nous le devons bénir et honorer avec elles par la même voie. Nous devrions, pour étouffer ces mouvements injustes et ces paroles déréglées, peser que si ce temps dont nous nous fâchons ne nous est pas commode, il l'est à un autre; s'il empêche notre dessein, qu'il avance celui de notre voisin; s'il n'est bon à la partie, qu'il est utile au tout : et quand cela ne serait, ce nous devrait être assez qu'il est toujours bon pour la gloire de Dieu, puisqu'il est selon sa volonté, et qu'il y prend son plaisir. Saint François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus, allant en une de ses maisons, y arriva de nuit, lorsque déjà tout le monde était couché et endormi; après avoir frappé longtemps à la porte pendant une grosse neige et fort froide, comme ceux qui lui vinrent ouvrir s'excusaient de l'avoir tant fait attendre, et durant un tel temps, sur ce qu'ils ne l'avaient point ouï, il répondit qu'il avait reçu une grande consolation, pensant comment Dieu avec une joie infinie, lui jetait à gros flocons cette neige.

II. Secondement, pour les choses qui nous touchent de plus près, comme la faim et la soif, l'abondance et la disette, les richesses et la pauvreté, les honneurs et les déshonneurs, la gloire et l'infamie, les consolations et les désolations, que nous devons recevoir et embrasser comme des dispositions divines par lesquelles Dieu nous conduit assurément à notre bien, et où il veut être honoré de nous, par la soumission que nous rendrons à ses volontés. Lorsque David

(1) Dan. 3.

sortit de Jérusalem pour éviter la persécution de son fils dénaturé Absalon, et que le grand-prêtre Sadoc fit suivre l'arche pour servir au roi de sauvegarde en cet éminent péril, et de gage pour son heureux retour, David lui dit qu'il la fît rapporter dans la ville, et que Dieu l'y ferait bien rentrer, s'il l'avait agréable, et puis il ajouta : *Que s'il me dit : j'ai retiré mon affection de toi*, je ne trouve plus bon que tu règnes sur mon peuple, je veux te dépouiller de ta pourpre, pour en revêtir ton ennemi, et te chasser de ton trône pour l'y asseoir et le couronner de gloire, *je suis prêt, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira* (1). Nous devons dire de même en ce qui nous regarde avec quelque visage qu'il vienne. Mais entendons parler un païen, c'est Épictète (2), lequel dit à Dieu ces fortes et admirables paroles, qui doivent être pour nous de très-grande instruction, et qui, si nous n'en faisons notre profit, nous seront un jour un sujet de confusion : O grand Dieu ! employez-moi à tout ce que vous voudrez, faites-moi servir à tout ce que vous jugerez, m'y voilà tout disposé, je ne m'excuserai point, je ne refuserai rien de ce que vous aurez ordonné ; envoyez-moi où vous trouverez à propos, donnez-moi l'habit qu'il vous plaira ; désirez-vous que je me mêle du gouvernement public, ou que je mène une vie privée ? que je sois dans l'estime, ou dans le rebut ? que je demeure paisiblement dans la ville, ou que j'en sois banni ? que je sois en santé ou incommodé ? je suis à vous ; faites, et si quelqu'un veut contrôler le procédé que vous tiendrez en mon endroit, et ose témérairement censurer vos ordres, je ferai des apologies pour les défendre, et j'en soutiendrai l'équité envers

(1) 1 Reg. 15, 26. — (2) Apud Ariam. 2 disser. c. 16.

et contre tous. » Quelles paroles? mais elles n'étaient qu'en la bouche de ce païen; car une vertu si haute dédaignerait de loger dans une âme infidèle, et une si éclatante lumière ne compatirait jamais avec les ténèbres; il faut qu'elles soient dans les cœurs et dans les actes des chrétiens, qui sont nourris dans l'école de la vérité, et qui y sont instruits, non tant pour bien dire que pour bien faire.

III. On doit rapporter ici les défauts naturels de nos âmes, comme par exemple de n'avoir point une si bonne mémoire que d'autres, un esprit si pénétrant et si subtil, un jugement si grand ni si ouvert. En quoi je dis premièrement que nous ne devons pas nous affliger, ni murmurer de ce que nous n'avons pas ces perfections, ni porter envie à ceux qui les ont. Certainement un homme aurait fort mauvaise grâce de se formaliser que le présent qu'on lui fait par une pure grâce n'est si beau ni si riche qu'il voudrait. Nous nous plaignons du peu de mémoire et d'entendement que nous avons, et avons-nous mérité ce peu que Dieu nous a donné? n'est-ce pas un don de sa libéralité, dont nous lui sommes grandement redevables? Quel service lui avions-nous rendu pour nous faire plutôt hommes que moucherons, ou quelque autre créature encore plus vile? mais que lui avions-nous fait pour l'obliger à simplement nous donner l'être? Comme il nous pouvait laisser pour jamais dans l'abîme de notre néant, sans que nous eussions pu le trouver mauvais ni résister à ses desseins; il nous a fait trop de grâces de nous donner l'être, la mémoire et l'entendement que nous avons. On fait honneur à un homme pour peu qu'on lui donne, si on ne lui doit rien.

Mais ce n'est point assez de ne point murmurer de ce

que nous avons peu de mémoire et d'autres qualités recommandables; nous devons en second lieu nous en contenter, et n'en vouloir pas plus : nous en avons assez, puisque Dieu a jugé qu'il ne fallait pas pour le bien de son service que nous en eussions davantage. L'ouvrier fait ses instruments de la grandeur, de la grosseur et de la figure qui sont nécessaires pour ses ouvrages; Dieu de même nous distribue l'esprit et les talents conformément au dessein qu'il a d'être servi de nous, et selon la mesure de la gloire qu'il prétend en tirer. Le tout est de bien employer ce qu'il nous en donne, et celui qui le fait mieux, est le plus parfait et remporte la palme; de même qu'en une tragédie, celui-ci gagne le prix et est estimé par-dessus tous, qui joue mieux son personnage, parce que l'excellence ne consiste pas à faire l'empereur ou le roi, mais à exprimer naïvement ce qu'on lui donne.

C'est un grand bien pour plusieurs, et un moyen de salut, de n'avoir point tant d'esprit, tant de mémoire, ni tant de belles qualités naturelles; ils se perdraient dans l'abondance, où le manquement les sauvera. Les arbres ne sont pas mieux pour être hauts et plantés sur les cimes des montagnes; ils seraient plus assurés s'ils étaient bas et à l'abri dans les vallées. Une mémoire prodigieuse qui retient tout, un esprit vif et perçant dans toutes les sciences, une doctrine rare, un grand éclat, une florissante renommée ne servent souvent à un homme que de sujet de vanité et d'occasion de ruine. Oh! que la médiocrité est bien meilleure, qui nous tire de tous ces périls, et nous fait passer notre vie en assurance. Platon, dressant sa République, ne veut point que ses citoyens, et particulièrement les chefs, soient trop riches; et rendant la raison de son sentiment, dit : Si quelqu'un me blâmait de ce

que, faisant le portrait d'un homme, je ne mets point les couleurs les plus voyantes aux parties les plus belles; par exemple, je ne peins point les yeux, qui sont des membres très-beaux, de pourpre, mais de noir; je lui répondrais, à mon avis, comme il faut, quand je lui dirais que je dois bien prendre garde de ne point faire les yeux si beaux qu'ils ne ressemblent point à des yeux, mais de donner à chaque partie les couleurs et les ornements qu'elle demande selon sa nature, afin que toute sa figure ait sa beauté convenable; de même ne vous efforcez pas, dirions-nous, de donner tant de richesses et tant de commodités aux gouverneurs des villes, qu'ils ressemblent à tout autre plutôt qu'à de bons gouverneurs. Ne voyons-nous pas que le potier, quand il s'est fait riche, ne veut plus travailler de son métier, ne fait plus de pots que par manière d'acquit, de sorte que le trop d'aise lui fait oublier son art et le rend plus mauvais maître? Nous disons de même d'un chrétien, et plus encore d'un religieux, que devant être, suivant sa profession, grandement humble, obéissant, détaché de toutes les créatures, adonné à l'oraison et observer exactement ses Règles, quand il est relevé notablement par-dessus les autres, en esprit, en savoir et en d'autres dons naturels, et qu'il se voit en grande considération dans le monde, il oublie souvent son état, néglige de s'humilier et de faire ses observances, et devient enfin pire religieux. Oh! que Dieu lui eût fait un grand bien de le tenir plus bas, où le vent ne l'eût point abattu, au lieu de l'enrichir de tant de perfections de la nature, qui l'ont rendu pauvre de celles de la grâce; non que tout ce que Dieu donne ne soit très-bon et le meilleur en soi, comme nous avons dit; mais cela s'entend à raison de la disposition vicieuse de cet homme

et du mauvais usage qu'il fait par sa faute de ses dons.

IV. En troisième lieu, nous devons nous conformer à la volonté de Dieu pour ce qui regarde les maladies; il faut vouloir celles qu'il nous envoie, et les vouloir pour le temps qu'elles viennent et qu'elles durent, et en toutes leurs circonstances, sans qu'une seule soit changée; apportant toutefois ce qui est raisonnable pour leur allégement et pour leur guérison, parce que Dieu le veut ainsi. Sainte Gertrude étant un jour malade, et toute en sueur par l'ardeur de la fièvre, elle se mit à penser avec quelque peine d'esprit, quel serait le succès de cette crise, si son mal en diminuerait, ou s'il s'agraverait: lors Notre-Seigneur lui apparut beau et agréable à merveille, tenant en sa main droite la santé, et la maladie en sa gauche, et les lui présenta toutes deux pour choisir celle qu'elle voudrait. Mais cette grande âme, fermant les yeux à l'une et à l'autre, s'avança et se coula entre les bras de Notre-Seigneur qui étaient ouverts, et s'alla attacher et coller à son cœur, lui disant : C'est cela que je choisis; je ne veux, mon Seigneur, ni santé ni maladie, mais seulement ce cœur, et que votre très-sainte volonté s'accomplisse parfaitement en moi. C'est avec ces sentiments que nous devons nous soumettre à Dieu pour les infirmités de nos corps, et les recevoir agréablement de sa main, et dans nos plus grandes douleurs, dire de cœur et de bouche : *votre volonté soit faite*. Épictète et Astion, généreux martyrs de Jésus-Christ, sous la persécution de Dioclétien, ayant été mis en prison, résolurent ensemble qu'aux questions qu'on leur ferait de leurs noms, de leur pays et de leurs parents, de répondre seulement : *Nous sommes chrétiens ;* et dans leurs tourments de ne dire autre

chose que : Seigneur Jésus, que votre volonté s'accomplisse toujours en nous. Comme donc ils furent interrogés par le juge Latronien, et par son ordonnance mis à la torture, déchirés d'ongles de fer, brûlés aux côtés de torches ardentes, et tourmentés en plusieurs autres façons très-cruelles, ces vaillants champions tenant les yeux élevés au ciel, avaient incessamment ces paroles dans la bouche : Seigneur Jésus, que votre volonté soit faite en nous, nous sommes chrétiens. Et quand la sentence de mort eût été prononcée contre eux, et qu'ils furent parvenus au lieu de leur supplice, ils prononcèrent à haute voix ces mots : *Vous êtes bénî, ô Seigneur, le Dieu de nos pères, vous êtes digne de toute louange, et qu'à jamais puissiez-vous être loué,* parce que non la volonté des hommes, mais la vôtre a été entièrement exécutée en nous. Quand la fièvre, le mal de tête, de dents, la colique, et les autres maladies nous feront sentir leur rigueur, nous devons pour les porter constamment, pour les sanctifier et les rendre agréables à Dieu, nous servir de ces paroles : Nous sommes chrétiens, nous embrassons une loi qui fait profession de porter la croix; Seigneur Jésus, que votre volonté soit faite en nous.

Que si dans la douleur nous sentons que notre nature veuille s'émouvoir, s'impatienter et se révolter, il faut réprimer ces mouvements et nous indigner plutôt contre nous-mêmes, de voir naître en nous la rébellion contre notre souverain et la contradiction à ses justes et adorables arrêts. Saint Bonaventure (1) rapporte que saint François souffrant extraordinairement de maladie et de douleurs fort graves, un

(1) Cap. 14 vitæ S. Francisci.

de ses religieux, homme simple, lui dit : Mon père, priez Notre-Seigneur qu'il vous traite un peu plus doucement, car il semble qu'il appesantit trop sa main sur vous; ce que le saint homme ayant entendu; il jeta un grand cri, et lui fit cette réponse : Si je ne savais que ce que vous dites vient d'une simplicité qui n'y pense point de mal, dès maintenant j'aurais en horreur votre conversation, et ne voudrais jamais vous voir, puisque vous avez été si osé que de reprendre les jugements que Dieu exerce sur moi, et ayant dit cela, encore qu'il fût extrêmement faible et atténué, à cause de la violence et de la longueur de son mal, il se jeta de sa pauvre couche rudement par terre, dont il pensa se briser les os, et la baisant, dit : Je vous remercie, mon Seigneur, de toutes les douleurs que vous m'envoyez; je vous supplie de m'en donner encore cent fois davantage, si c'est votre plaisir, ce me sera une chose agréable que vous m'affligiez et ne m'épargniez point, parce que l'accomplissement de votre sainte volonté est la plus grande consolation que je saurais recevoir. C'est ainsi qu'il faut dire et qu'il faut faire.

SECTION VIII.

Suite du discours.

I. Dans l'acceptation de la mort. — II. Aux vertus et aux degrés de la grâce et de la gloire.

I. Il faut encore faire triompher en nous la volonté de Dieu au sujet de notre mort. Il est certain que nous mourrons; c'est un arrêt dont il n'y a point d'appel, et nous mourrons en un certain jour, en une certaine

heure et en une certaine minute, et non en une autre; en un certain lieu, et non ailleurs; d'une certaine façon et non autrement : l'un meurt dans son lit, l'autre au milieu d'un bois; l'un étouffé dans les eaux, l'autre consumé par les flammes; l'un meurt doucement, l'autre avec de grands efforts; l'un d'une mort honorable, l'autre d'une mort infâme; l'un bientôt, l'autre bien tard. Nous devons vouloir tout ce que Dieu a ordonné là-dessus, et agréer la mort qu'il a résolu de nous envoyer, parce que c'est celle qu'il a jugée plus à propos pour sa gloire. Saint Augustin remarque que le prophète Isaïe dit que Dieu a fait le monde avec nombre, et semble y avoir gardé des proportions semblables à celles de la musique : c'est pour cela qu'il a donné la science de la musique aux hommes, pour les élever à la connaissance d'une musique plus excellente et plus divine, qui est celle qui résulte avec un accord admirable de toutes les parties de l'univers. Or, comme en la musique il y a des notes qui valent une et deux mesures, et encore plus, d'autres qui n'en portent qu'une demie et encore moins, qui toutes composent une harmonie; et en la poésie, comme il y a des syllabes longues et d'autres brèves, que le poète doit connaître et les placer chacune en son lieu, afin de rendre son vers bon, et le mettre en sa juste cadence, qui serait détruite, si les longues devenaient brèves, et les brèves longues : de même à plus forte raison Dieu, de qui la sagesse qui a produit toutes choses, surpasse infiniment la science des créatures, saura déterminer la durée des choses vivantes et mourantes, qui sont comme les syllabes de son poème mystérieux, et les notes de son admirable motet, et leur donner la longueur et la brièveté de vie qui est nécessaire pour la beauté de sa poésie et pour la perfection de sa musique. Ainsi donc

nous devons accepter volontiers la mort que Dieu nous envoie, soit longue ou courte, parce que autrement elle troublerait le concert mélodieux de son gouvernement, et enfin la vouloir telle qu'il la veut.

Sainte Gertrude (1), montant un jour une colline, le pied lui venant à glisser, tomba dans la vallée, dont étant devenue plus gaie, elle disait amoureusement à Notre-Seigneur : Très-aimable Jésus, qu'il me fût arrivé un grand bonheur, si cette chute m'eût donné le moyen de parvenir plus tôt à vous ! De quoi ses compagnes s'émerveillant, lui demandèrent si elle ne craignait point de mourir sans être munie des sacrements de l'Église? elle leur répondit : « Je désire à la vérité de tout mon cœur recevoir les sacrements en ce dernier passage ; je fais toutefois encore plus d'état de la volonté de Dieu : car je sais que la meilleure et la plus assurée disposition que l'on peut apporter pour bien mourir, est de se soumettre à ce qu'il voudra; c'est pourquoi, par quelque mort qu'il lui plaira que j'aille à lui, c'est celle que je désire; parce que j'espère que, procédant ainsi, sa miséricorde ne me manquera point en quelque façon que je meure. » Cette action fut grande et cette résignation signalée; mais je trouve que celle que pratiqua un certain prêtre, dont parle saint Grégoire en ses Dialogues, l'est encore davantage (2) : Les Vandales, ravageant l'Italie, prirent un ecclésiastique qu'ils résolurent, pour quelques raisons particulières, de faire mourir. La résolution prise, Sanctulus, qui était ce prêtre, et que les barbares avaient en grande estime à cause de sa sainteté, leur demande ce prisonnier, qu'ils lui refusent: Sanctulus persiste en sa de-

(1) Lib. 1 vitæ. cap. 11. — (2) Lib. 3 Dial. cap. 37.

mande et les presse eux: continuent en leur refus; enfin, après plusieurs prières, ils le lui accordent, à telle condition qu'il se représenterait le lendemain pour subir la sentence de mort, ou autrement qu'il passerait le pas pour lui. Sanctulus accepta la condition, et met aussitôt son captif en liberté. Le lendemain venu, on lui redemande son prisonnier, il déclare qu'il est échappé; on le fait souvenir de l'accord passé, il l'avoue et dit qu'il est prêt à mourir. Les Vandales, pour rendre quelque honneur à sa vertu, lui donnent pouvoir de choisir le genre de mort qu'il voudrait. Le saint homme ne le voulut point, mais dit seulement : Je suis entre les mains de Dieu, je recevrai le genre de mort qu'il permettra que vous me fassiez endurer, je n'en veux point d'autre. Admirable conformité et parfaite résignation de ce saint, de ne vouloir pas choisir une chose de telle conséquence, et qui lui était si libre, mais de s'en rapporter à ce que Dieu en permettrait et laisserait faire à ses ennemis. Ce qui aussi fut si agréable à sa divine Majesté, que ces barbares ayant déterminé de lui faire trancher la tête, elle engourdit le bras de l'exécuteur, quand ce fut pour lui donner le coup, et par ce miracle fléchit ces courages inhumains, et les porta à lui donner la vie. Certainement nous devons agréer la mort que Dieu nous ordonne, et vouloir mourir au temps, au lieu et en la façon qu'il lui plaît. Et pour moi, de toutes les morts, j'estimerais la meilleure celle en laquelle l'homme ayant fait son devoir pour mettre sa conscience en bon état, ne penserait plus à son salut, ni au paradis, ni à l'enfer, mais seulement à l'accomplissement de la volonté de Dieu sur soi, s'abandonnant corps et âme à lui, et se jetant entre ses bras pour envoyer son âme où il voudra, et où elle pourra lui rendre plus de

gloire. Il y a de l'apparence que ce fut la mort de Notre-Seigneur, et le sentiment qu'il eut en proférant ces dernières paroles : *Mon Père, je vous recommande mon âme* (1); car il est clair qu'il ne recommandait point son âme à son Père pour la rendre bienheureuse, attendu qu'elle jouissait, dès le premier point de sa création, de la béatitude, ni aussi pour ne la point jeter en enfer, où elle ne devait descendre que pour y porter l'effroi et y faire voir les marques de son autorité souveraine; mais il semble qu'il voulait dire : Mon Père, comme mon âme, depuis qu'elle est dans mon corps, vous a toujours parfaitement honoré, je vous supplie, que maintenant qu'elle en va sortir, elle fasse de même et vous glorifie très-hautement partout où elle ira.

II. Il y a encore une chose plus déliée et plus difficile que toutes celles-là, où il faut encore nous conformer à la volonté de Dieu, à savoir, aux vertus et aux degrés de la grâce et de la gloire, que nous devons vouloir selon la mesure qu'il a résolu de nous les donner, et n'en point désirer davantage. Il est certain que nous n'aurons jamais tant d'humilité, tant de charité, ni tant de toutes les autres vertus, quelque correspondance que nous rendions aux grâces que Dieu nous départira, qu'en a eu Notre-Dame. Qui pourra atteindre où sont parvenus les apôtres en cette vie et en l'autre? Qui arrivera à la sainteté de saint Joseph? qui arrivera à celle de saint Jean-Baptiste, de qui Notre-Seigneur dit qu'il était le plus grand homme qui eût jamais paru? Dieu, dit saint Thomas, qui fait tout avec nombre, avec poids et mesure, a déterminé combien de mérites devait

(1) Luc. 23, 46.

avoir tout le corps de l'Église, tant le chef que les membres, combien de dons et de grâces il devait distribuer à tous et à chacun; la mesure est arrêtée, chacun se doit contenter de la sienne, et remercier Dieu qui, pour peu qu'il lui en donne, lui en donne toujours plus qu'il n'en mérite.

En ceci donc et en toutes les autres choses nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu; et nous rendre entièrement soumis à sa main, pour faire de nous tout ce qu'il lui plaira, en sorte qu'il ne trouve en nous aucune résistance; mais qu'il puisse nous dire et nous donner ce nom honorable, dont il parle en Isaïe : *Ma volonté est en lui* (1), elle y règne et y gouverne tout. Notre-Seigneur entretenant un jour sainte Mechtilde de sainte Gertrude, lui dit : Cette âme bénie est si intimement unie à mon cœur, qu'elle est un même esprit avec moi, et à cause de cela elle consent à tout ce qu'elle voit que ma volonté désire avec une telle promptitude et un tel rapport, que la correspondance des membres au cœur n'est pas plus grande que celle de sa volonté à la mienne; car comme aussitôt que l'homme en son cœur commande aux mains de se remuer, elles se remuent; qu'il enjoint aux yeux de regarder un objet, ils le regardent; elle de même, avec autant de vitesse et de perfection, accomplit tout ce que j'ordonne, et sa volonté est attachée à mon cœur presque comme ma main droite, dont je me sers pour exécuter mes desseins. Sainte Catherine de Gênes s'écriait, dans l'ardeur de son amour : « Je veux tout ce que Dieu veut; je désire ne vouloir, ni pouvoir, ni faire, ni penser aucune chose qui ne soit parfaitement selon son bon plaisir; et je souhai-

(1) Cap. 62, 4.

terais de bon cœur que la partie qui en moi lui contredirait tant soit peu, fût mise en poudre et jetée au vent. » Saint Chrysostôme de même, quand on parla de le chasser de Constantinople, et de l'envoyer en exil : « O mon Seigneur! disait cette langue et ce cœur d'or, que votre volonté soit faite, qu'elle s'accomplisse, non celle d'un tel ou d'un tel, mais la vôtre. Voilà ma forteresse et mon rocher inexpugnable, voilà sur quoi je m'appuie inébranlablement; si Dieu veut que cela arrive, à la bonne heure; s'il lui plaît que je demeure ici, je lui en rends grâces; si ailleurs, je le trouve bon et je l'en remercie. » Un autre saint homme, dans ses nécessités, récitait au lieu de prières, les lettres de l'alphabet, et puis il ajoutait : Mon Dieu, assemblez maintenant ces lettres, et formez-en la pauvreté ou les richesses, l'infamie ou la gloire, la désolation ou la consolation, et tout ce que vous jugerez plus à propos pour votre honneur et pour ma perfection.

C'est ainsi que nous devons nous résigner à Dieu et lui donner carte blanche pour disposer de nous comme il lui plaira : *Je suis devant vous comme une bête de charge,* disait David (1). Cette comparaison représente naïvement l'indifférence avec laquelle nous devons procéder avec Dieu, parce que comme une bête de charge n'apporte aucun choix, et ne fait aucune distinction en ce qui concerne le service du maître, ni du temps, ni du lieu, ni de la personne, ni du fardeau; car pour le lieu, elle vous servira en la ville et aux champs, aux montagnes et aux vallées; menez-la à droite, tournez-la à gauche, elle ira où vous voudrez; pour le temps, le matin et le soir, le jour et la nuit, elle est prête à toute heure; pour la personne,

(1) Psal. 72, 23.

elle se laissera conduire aussi paisiblement par un petit enfant, que par un homme fait; et pour le fardeau elle sera aussi contente de porter du fumier que du drap d'or, et du sable que des diamants et des rubis. Exemple signalé d'une parfaite résignation et d'un acquiescement entier à toutes les volontés d'un homme, que nous devons imiter, et pour mille raisons surpasser en ce qui touche celles de Dieu, et lui dire : Me voilà devant vous comme un animal qui ne choisit, qui n'examine et ne discerne rien, résolu d'accepter toutes les dispositions que vous ferez de moi avec soumission et avec révérence, comme les chameaux qui plient les genoux et s'abaissent devant ceux qui les chargent ; et comme Isaac, qui, avec une obéissance et une piété héroïques sur la montagne de Moria, figure de la perfection, et où Notre-Seigneur mourut pour accomplir la volonté de Dieu son Père, s'agenouilla et courba la tête sous l'épée de son père Abraham, pour recevoir le coup.

Je veux finir en traduisant les vers mémorables d'un païen, qui parle ainsi à Dieu sur ce sujet: O grand Dieu, souverain Créateur et Conducteur de l'univers, menez-moi où il vous plaira, soit à droite ou à gauche, soit en haut ou en bas, en avant ou en arrière ; me voilà tout prêt à vous suivre, et de bon cœur ; car aussi bien je sais que qui ne vous suit de bon cœur, vous suivra par force. La Providence divine conduit doucement celui qui se rend à elle, et lui donne volontiers la main, où elle traîne celui qui résiste, et à grands coups le fait marcher en dépit qu'il en ait. Vivons ainsi, parlons ainsi, poursuit cet auteur, et que Dieu nous trouve toujours dans cette disposition d'esprit. Certainement, celui-là doit être tenu pour un grand courage qui se livre franchement à Dieu, pour

faire de lui tout ce qu'il voudra; comme au contraire, celui-là mérite de passer pour un lâche qui recule et veut lutter contre ses desseins, et voudrait, s'il pouvait, établir un autre ordre dans le monde que celui qui y est, et plutôt corriger Dieu et réformer ses très-justes arrêts, que soi-même et ses passions, qui seules ont besoin de correction et de réforme.

SECTION IX.

Pratique de l'amour de conformité.

L'amour de conformité consiste, comme on peut aisément le recueillir de ce qui a été dit, à vouloir absolument tout ce que Dieu veut; et à le vouloir parce qu'il le veut, et pour les mêmes fins que la volonté divine se propose, sans en prendre d'autres. Nous pouvons l'exercer en produisant les actes suivants, qui correspondent aux points dont nous venons de parler.

I

O mon Dieu et mon Seigneur, tout ce que vous voudrez pour le chaud, pour le froid, pour les pluies, pour les neiges, pour les tempêtes, les gelées, les grêles, les tonnerres, les foudres, les famines, les pestes, et pour toutes les autres altérations de l'air et déréglements des éléments: je les veux et je les agrée, et quand, et comment, et pourquoi vous les voulez.

II

Tout ce que vous voudrez, et comme vous le voudrez, pour la faim, pour la soif, pour la pauvreté, les infa-

mies, les outrages, les dégoûts, les ennuis, et pour toutes les autres misères ; je m'abandonne à vous avec un cœur entièrement soumis, pour disposer de moi en cela et en tout selon votre bon plaisir.

III

Et pour les maladies, vous savez celles que vous avez résolu de m'envoyer : je les veux, et dès maintenant je les accepte et je les embrasse en esprit, m'immolant à votre divine et adorable volonté ; je veux celles-là et non d'autres, parce que vous les voulez ; je les reçois avec une parfaite conformité, comme vous me les avez ordonnées, et pour le temps de leur venue, et pour le temps de leur durée, et pour leurs qualités, ne les voulant ni plus grandes, ni plus petites, ni plus courtes, ni plus longues, ni plus douces, ni plus aiguës, mais tout comme elles sont.

IV

Je sais que je dois mourir, que c'est un arrêt définitif que vous avez prononcé contre moi ; je veux mourir, puisque vous le voulez ; oui, je le veux, et j'accepte cette volonté et ce dessein que vous avez contre ma vie ; et quand je pourrais éviter le coup, je ne le voudrais pas, puisque vous avez conclu de me le donner ; et pour le temps, soit dans un an, soit dans deux, soit dans dix, cette semaine, ce jour, cette heure et cette minute : quand vous voudrez, mon Seigneur, que je meure, je veux mourir, pas plus tôt ni plus tard d'un moment ; de même pour la qualité, soit d'une mort lente ou subite, naturelle ou violente, honorable ou infâme, dans le lit ou dans une forêt, dans les eaux

ou dans les feux; quelle qu'elle soit, et que vous l'ayez ordonnée, pourvu qu'elle soit en bon état, je la reçois, et dès à présent je l'accepte, et je n'en voudrais pas une autre.

V

Et pour les vertus et les degrés de vos grâces, bien que ceci me touche beaucoup plus sensiblement que tout le reste, encore néanmoins en ce point, mon Seigneur, tout ce que vous voudrez, et comme vous voudrez; si vous avez arrêté de ne me distribuer qu'un peu de votre amour, un peu d'humilité, un degré de grâce et de gloire, je n'en veux pas plus, je n'en voudrais ni cent, ni mille, non que ce ne fût mon bien et mon profit, mais parce que j'estime incomparablement plus vos intérêts que les miens, et l'exécution de votre volonté que tout ce qui me concerne.

Ainsi quand nous entendons ou que nous lisons comme Notre-Seigneur a élevé, et en peu de temps, certaines âmes à une perfection très-haute, qu'il leur a fait des faveurs signalées, et éclairé leur entendement de lumières admirables, et leur a donné de très-grands sentiments de dévotion: il faut retenir son esprit, afin qu'il ne s'emporte pas dans les désirs de choses semblables au préjudice de cet amour de conformité, mais qu'il s'unisse encore plus intimement à cette tout aimable volonté de Dieu, et lui dire avec la ferveur d'un cœur entièrement soumis: Mon Seigneur, je vous loue, et je bénis un million de fois votre bonté et votre miséricorde infinie de vous communiquer avec tant d'amour et de privauté à ces âmes que vous avez choisies; l'honneur que vous leur faites passe toute l'estime qu'on en peut avoir; mais je fais encore plus d'état de l'accomplissement de votre volonté que de

toutes les lumières, de tous les sentiments et de toutes les faveurs que vous avez jamais départies à vos saints. Pour ce sujet je vous prie et je vous conjure, autant que je puis, de me donner ce seul bien, que je n'aie plus en quoi que ce soit de volonté propre, mais qu'elle soit entièrement fondue et anéantie dans la vôtre. Chacun vous demandera ce qu'il voudra, qui un don, qui un autre, selon l'inclination de son cœur; pour moi, je ne vous demande, sinon qu'il vous plaise de m'attacher inséparablement à votre conduite, et de me rendre un grand instrument de votre gloire en l'exécution parfaite de vos desseins, pour faire de moi, en moi et par moi, sans aucune résistance, au temps et en l'éternité, tout ce que vous voudrez.

Il faut réduire à ce point la perte que nous faisons des personnes qui nous sont utiles pour notre avancement spirituel; où les âmes font souvent de grandes fautes, pour trop ressentir leur séparation et se rendre moins souples aux dispositions que Dieu en fait, qui est un témoignage évident qu'il y avait de l'attache en la possession, et que l'on dépendait plus de l'instrument que de la cause principale; qu'ils vivent, qu'ils meurent, doit dire l'âme qui aime Dieu sincèrement et sa propre perfection; qu'ils s'en aillent, qu'ils demeurent, tout ce que vous voudrez, et comme vous voudrez. C'est vous qui me les avez envoyés, c'est vous qui me les retirez; quand je les ai, je ne voudrais pas ne les point avoir, et quand vous les retirez, je ne voudrais pas les retenir : votre toute aimable et toute aimante volonté m'est infiniment plus chère que leur présence; vous m'avez instruit par elles quand il vous a plu me les donner, de quoi je vous rends grâce; et maintenant que vous me les ôtez, vous saurez bien m'enseigner par d'autres dont votre bonté paternelle

me pourvoira, quand il sera nécessaire, comme je vous en supplie, ou bien vous m'enseignerez immédiatement par vous-même, ce qui sera encore mieux.

VI

O mon Seigneur et mon Dieu, je me résigne et je me livre entièremeut à vous, corps et âme, biens et honneurs, vie et mort, adorant tous les desseins que vous avez sur moi, et vous priant de tout mon cœur que tout ce que vous avez résolu, soit pour le temps, ou pour l'éternité, en quelque façon que ce soit de ma personne, s'accomplisse, et au plus haut degré de perfection qui est possible.

VII

Il sera bon de s'exercer quelquefois à agréer les volontés de Dieu sur soi, et sur toutes les autres créatures. Premièrement, dans l'ordre de la nature, comme quoi le soleil éclaire et échauffe de cette façon, que la lune change ainsi de visage, que les cieux sont tournés de cette sorte, que la terre est sèche et froide, les saisons ainsi disposées, etc. Secondement, dans l'ordre de la grâce, que Dieu a tenu un tel procédé pour satisfaire à sa justice, pour manifester sa miséricorde, et sauver le genre humain par l'incarnation de son Fils, la justification du pécheur, sacrements qui sont les canaux de ses grâces, et par les autres mystères que notre sainte religion révère. Et puis dans celui de la gloire, que Dieu rend les saints là-haut au ciel bienheureux de cette sorte, qu'il leur découvre ainsi les beautés et les perfections de son essence, que leurs corps sont doués d'immortalité, de

clarté et des autres qualités glorieuses, et ainsi du reste.

VIII

Nous devons nous habituer à ne point regarder les choses en elles-mêmes et revêtues de leurs qualités naturelles, mais les en dépouiller et les considérer toutes nues dans la volonté de Dieu, et comme les accomplissements de son bon plaisir. Nous ne devons point envisager ni recevoir la santé comme santé, ni la maladie comme maladie, la vie comme la vie, les choses douces et les amères comme telles, et couvertes de telles livrées, mais comme des effets de la volonté divine; ce qui est en outre honorer grandement ces mêmes choses, et les prendre au plus excellent état qu'elles aient; car notre vie n'est à beaucoup près si noble pour être notre vie, ni une chose n'est si agréable pour nous agréer, comme pour plaire à Dieu, et être l'exécution de ses desseins. Dans cet esprit, nous devons établir la volonté de Dieu pour principe de toutes nos actions corporelles et spirituelles, nécessaires et volontaires, naturelles et surnaturelles, les faisant purement parce que Dieu les veut, afin que sa volonté règne en nous, et qu'ainsi il reçoive de nous l'honneur et les témoignages d'amour dont il est digne.

IX

Quand nous avons la liberté de choisir quelque chose, nous devons autant qu'il se peut, n'en point user, mais nous en remettre à Dieu et à ceux par lesquels il nous déclarera sa volonté, tant pour agir avec plus d'assurance, ne devant pas être de cette façon sitôt trompés au choix; comme aussi avec plus de

perfection, cette voie étant plus pure et plus dégagée, et avec un plus grand amour envers Dieu, voulant plutôt la recevoir de lui que la prendre de nous; comme c'est le propre de ceux qui aiment beaucoup, d'avoir sans comparaison plus chère une chose venant de la part de leurs amis, que si elle venait de la leur propre; et en cet esprit Notre-Seigneur a demandé plusieurs choses à Dieu son Père, encore qu'en vertu du pouvoir que sa dignité infinie lui donnait, il pût les avoir de soi-même.

X

Il sera à propos de se rendre familières quelques paroles notables de la sainte Écriture, où cette conformité reluit davantage, comme sont les suivantes : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse,* me voilà disposé à faire toutes vos volontés (1)? *Me voilà devant vous comme un animal* qui n'use point de discernement, pour vous obéir sans résistance (2) : *Je suis à vous,* ordonnez de moi selon votre bon plaisir comme d'une chose qui est entièrement vôtre (3). *Je ne cherche point ma volonté,* disait Notre-Seigneur, *et je ne suis pas descendu du ciel pour la faire, mais pour chercher et pour faire celle de celui qui m'a envoyé. Ma nourriture est de lui obéir et d'exécuter ponctuellement ce qu'il désire* (4). Or, nous devons de même, à son exemple, faire que l'accomplissement de la volonté divine soit notre viande, que, comme une viande délicate et succulente, il nous nourrisse, nous soutienne, nous fortifie, nous fasse croître et nous donne du goût et du plaisir.

(1) Act. 9, 6. — (2) Ps. 72, 23. — (3) Ps. 118, 94. — (4) Joann. 5, 30; 6, 38; 4, 34.

Oui, mon Père, qu'il soit ainsi, puisqu'il vous plaît (1). *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* Paroles sur lesquelles Notre-Seigneur dit à sainte Catherine de Gênes, qu'elle s'arrêtât particulièrement, et les goûtât quand elle dirait le *Pater* (2). Nous devons faire le même, et prier Dieu souvent que sa très-sainte volonté s'accomplisse ici-bas, pour l'exécution et pour les motifs, avec la même perfection que les saints la font là-haut au ciel, qu'elle s'accomplisse en nous et généralement en toutes les créatures; c'était la prière continuelle de saint Pacôme.

Quand nous sentirons de la peine d'obéir à Dieu, et naître quelque révolte en nous contre ses desseins, nous dirons avec David: Eh quoi! *mon âme, ne veux-tu pas te soumettre à Dieu?* veux-tu être rebelle à celui de qui tu tiens tous les biens que tu as, *et qui, par toutes les dispositions qu'il fait de toi, te conduit infailliblement à ton salut?* Oh! non, je ferai ce qu'il voudra, je ne branlerai plus, il est mon Dieu, il est mon Sauveur; et si ma nature trouve de la difficulté à faire ce qu'il m'ordonne, *il sera ma force pour m'aider à la vaincre* (3). De plus, avec Notre-Seigneur en son agonie : *Mon Père, que votre volonté s'effectue et non la mienne,* nonobstant tous les tourments et toutes les douleurs que je souffre, n'importe (4) : « Cette voix émanée du chef, dit le grand saint Léon, est la guérison et la santé de tout le corps; cette voix a instruit tous les fidèles, a échauffé tous les confesseurs et couronné tous les martyrs; que donc tous les enfants de l'Église si chèrement rachetés,

(1) Matth. 11, 26. — (2) Vitæ ejus, cap. 6. — (3) Ps. 61, 2. — (4) Luc. 22, 42.

et sanctifiés sans leur mérite, l'apprennent, afin que quand ils se verront accueillis de quelque pressante adversité, et aux prises avec l'affliction, ils s'en servent, et surmontant avec ces très-puissantes paroles les frayeurs de la nature, ils se rendent à Dieu pour souffrir avec courage la tribulation qui se présente. Ainsi nous devons prendre en esprit de conformité tous les accidents difficiles qui nous arrivent, et même les peines et les combats intérieurs que nous sentons à les endurer, parce que Dieu veut que nous les ayons pour lui procurer de l'honneur, et à nous du mérite.

Or, il faut remarquer, touchant ces difficultés, que quand la volonté s'est résolue de consentir à Dieu et de faire absolument ce qu'il veut, et qu'effectivement elle l'exécute, souvent néanmoins l'entendement se liguant avec la partie inférieure, prend plaisir à discourir des événements des choses qui nous concernent, et à philosopher sur ce qui nous peut arriver : comme si maintenant j'étais malade, si on me remettait en cet office, si on m'envoyait demeurer en telle maison, cette disposition serait bonne ou mauvaise pour moi, elle avancerait un tel dessein que j'ai, ou le reculerait; je pourrais faire ceci et cela à mon contentement, et choses semblables : la nature voulant pour le moins avoir le plaisir d'y penser et de s'y entretenir. Mais on doit encore retrancher ce reste de corruption et le donner à l'amour, empêchant tous ces discours et toutes ces vues, et faisant un sacrifice entier de sa volonté et de son jugement; en sorte que comme par amour nous avons privé notre volonté de toute la liberté qu'elle avait de résister et de choisir, par le même amour nous ôtions à notre entendement

(1) Serm. 7, de Passione.

tout le pouvoir d'en discourir et d'en juger, mais que nous nous rapportions à Dieu de tout.

SECTION X.

Exercice particulier envers la Providence divine.

I. Acte de foi. — II. D'espérance. — III. D'amour et d'estime. — IV. D'abandon absolu.

Cet exercice est d'une merveilleuse importance et d'un inestimable profit, comme le savent ceux qui le pratiquent, et le sauront tous ceux qui voudront s'en aider pour le faire d'une bonne façon.

I. Il faut premièrement produire un grand acte de foi de la vérité de la Providence, que Dieu a un soin continuel et très-particulier de toutes et de chaque chose, et de vous spécialement pour ce qui regarde votre corps, votre âme, vos occupations, vos demeures, vos contentements, votre renommée, vos nécessités, votre santé, vos maladies, votre vie, votre mort, et tout jusqu'au moindre de vos cheveux, qui ne tombe et même ne se remue pas sans sa disposition.

II. Après cet acte de foi, il en faut faire un d'espérance en la même Providence, pour toutes les choses susdites, vous confiant fermement qu'elle vous pourvoira, vous adressera, vous défendra avec une vigilance et une affection plus que paternelles et maternelles, et qu'elle vous conduira de telle sorte, que quoi qui vous arrive, elle fera toujours réussir la chose à votre bien.

III. Puis de charité, l'aimant tendrement et ardemment, comme un enfant sa bonne mère, et un nourrisson sa chère nourrisse, faisant un très-grand état

de toutes ses conduites, et incomparablement plus que de toutes les autres, comme venant d'une Sagesse infinie qui ne saurait errer et d'une souveraine Bonté qui ne peut tendre qu'à de bonnes fins, à sa gloire et à la perfection de ses créatures, et ainsi les prisant en son esprit, parlant honorablement d'elles et prenant leur défense, si elles sont combattues et contrôlées.

IV. Après ces actes faits et redoublés souvent avec fermeté et vigueur, l'âme vient à s'abandonner totalement à la Providence divine, et à se reposer et comme à s'endormir doucement entre ses bras, ainsi qu'un enfant entre ceux de sa mère, prenant pour sa devise ces paroles de David: Oh! *je m'endormirai et je me reposerai paisiblement en vous, mon Seigneur, qui me fortifiez* et me réjouissez le cœur *d'une confiance admirable en votre providence*(1); et chantant encore avec le même: *Le Seigneur me gouverne* et me nourrit; *je suis assuré que rien ne me manquera; il me mène dans de gras pâturages,* où je me rassasie à foison, et puis je me couche sur la belle verdure émaillée de mille fleurs: durant l'ardeur du soleil *il me tire à l'ombre et sur le bord des fontaines,* où je me rafraîchis et je me délasse; *il me conduit par les sentiers de la justice,* me faisant faire, par où il me mène, de grands progrès dans la perfection. O mon Seigneur, guidé par votre main, et couvert de votre protection, quand je me verrais entouré de tous mes ennemis *et au milieu des horreurs de la mort, je ne craindrai rien, parce que vous êtes avec moi; votre miséricorde m'accompagnera tout le temps de ma vie, jusqu'à ce qu'elle me fasse*

(1) Ps 4, 9

arriver là-haut en votre sainte maison pour y jouir éternellement de ma béatitude (1).

L'âme chante avec un cœur ouvert et épanoui ces douces paroles, et dans cette disposition elle reçoit avec révérence et honneur, de la main de la Providence divine, tous les événements présents, et attend avec paix et tranquillité, et avec un certain sommeil d'esprit, tous ceux qui lui peuvent arriver, se reposant entièrement sur son soin, et vivant avec elle comme un enfant sans souci, non qu'elle demeure les bras croisés, et sans rien faire dans une attente oisive, que les choses dont elle a besoin lui arrivent, et qu'elle n'emploie son esprit et ses industries aux affaires qui se présentent; mais c'est qu'après y avoir contribué de son côté ce qu'elle peut, elle en laisse la disposition toute libre à Dieu, elle attend de sa main le succès tel qu'il lui plaira, et ne regarde ses soins que sous la direction de ceux qu'il y prend, et toute sa providence que comme une dépendance de la sienne.

Oh! qu'une telle âme rend d'honneur à Dieu! oh! qu'elle le glorifie! puisque sans doute celui est une très-grande gloire d'avoir une créature si attachée à sa providence, si dépendante de sa conduite et avec une si forte espérance en lui, et en un si profond repos pour tout ce qui lui peut arriver. Oh! quel soin Dieu prend aussi d'une telle âme! Il le prend jusqu'aux choses les plus petites, et les hommes ont très-peu de pouvoir sur elle, même ceux qui sont établis de lui pour la gouverner, parce qu'il les inspire particulièrement pour la régir; et si, par ignorance ou autrement, ils voulaient disposer d'elle en quelque façon

(1) Ps. 22, 1.

qui lui fût nuisible, il fait naître, par des voies secrètes et inopinées, des difficultés qui renversent leurs desseins, et les forcent d'en prendre d'autres qui lui sont utiles; car comme le gouvernement de la Providence divine, ainsi que remarque saint Thomas (1), est un effet de l'amour que Dieu porte à ses créatures, qu'il veut maintenir dans l'être qu'il leur a donné, et les mener à leur perfection, plus il en aime quelqu'une, plus aussi il a de soin et de providence pour elle : et c'est ce que disent les saintes Lettres : *Le Seigneur veille à la conservation de ceux qui l'aiment* (2); si l'Écriture donne à Dieu des yeux, c'est pour les regarder; si des oreilles, c'est pour les écouter; si des mains, c'est pour les défendre; et qui les touche, le touche et l'offense à la prunelle de l'œil. Aristote même a dit à ce propos (3), que si les dieux immortels ont quelque soin des choses humaines, comme il semble, qu'ils l'ont particulièrement de l'homme qui aime ce qui leur agrée davantage et qui approche plus près d'eux. Ce sont là les avantages qu'on trouve à s'abandonner entièrement aux soins de la providence de Dieu; certainement les âmes qui tiennent cette route jouissent d'un calme admirable, et passent leur vie dans une paix qu'elles seules peuvent comprendre, et qui n'en a point de pareille en terre. S'il y a quelque image du paradis ici-bas, elle se trouve dans leurs cœurs. Sainte Catherine de Sienne rapporte que Notre-Seigneur lui enseigna de bâtir en son cœur un petit cabinet voûté d'une pierre très-dure de la Providence divine, et à s'y tenir continuellement enfermée sans mettre jamais pour aucun sujet ni pieds ni mains

(1) Lib. 3 contra Gentes, cap. 90. — (2) Ps. 144, 20. — (3) Lib. 10 Moral., cap. 9.

dehors, d'autant que par ce moyen elle serait bienheureuse, et trouverait le parfait repos de son âme hors des atteintes de toutes les tribulations et de tous les orages. A vrai dire, quel état se peut-on figurer plus heureux que d'être porté, et de se reposer et dormir comme un enfant entre les bras tout-puissants et tout amoureux de la Providence divine? *Je vous porterai entre mes bras,* dit Dieu par Isaïe, *je vous serrerai dans mon sein; je vous tiendrai sur mes genoux et je vous caresserai avec plus d'amour et de tendresse que ne fit jamais la mère la plus affectueuse à son fils unique* (1). Dieu dit encore par Isaïe : *Tu seras allaitée de la mamelle des rois,* tu suceras une nourriture délicieuse et divine, *et tu apprendras* par beaucoup de très-douces et très-claires expériences le soin que j'ai de toi, et avec quelle attention et quelle bonne volonté *je pense à ton salut* (2). Oh! quel bonheur pour cette âme!

Mais quoi! comme nous voyons que les enfants s'élancent parfois hors des bras de leurs mères, qu'ils crient et veulent à toute force qu'elles les mettent à terre: ainsi il arrive, tant nous sommes misérables et savons peu ce qu'il nous faut, que ces âmes et ces enfants de la Providence se jettent de fois à autres hors de ses bras et se tirent de son sein. En quoi et les uns et les autres montrent qu'ils sont de vrais enfants dépourvus de jugement et de raison; car en quel lieu un enfant peut-il être mieux qu'entre les bras de sa mère? où peut-il être plus doucement et plus assurément? plus près de son sein et de son cœur, qui est le trône de son amour? plus près de ses mamelles et du lait, qui est sa propre nourriture? plus près de son visage et

(1) Cap. 66, 12. — (2) Cap. 60, 16.

de sa bouche, pour en recevoir et ses paroles et ses baisers? et comment peut-il plus aisément passer d'un lieu à un autre? au contraire, si on le met à terre, et s'il marche sans aucune assistance, il ira avec beaucoup plus de peine; il se lassera bientôt et n'avancera que fort peu, parce que n'ayant pas encore le jugement ouvert, il ne sait où il va; et quelques pas qu'il fasse, ce ne sont après tout que des pas d'enfants: son bien donc est de se tenir entre les bras de sa mère et de n'en point bouger, et plus évidemment encore celui de l'âme de demeurer inséparablement entre ceux de la Providence divine, et de ne s'en retirer jamais.

De plus, qui veut voir une autre naïve image du bonheur, que possède l'âme qui s'abandonne à Dieu, doit considérer Noë pendant le déluge. Ce saint patriarche, au milieu des horribles pluies qui tombaient du ciel, et durant le renversement général des éléments et presque de toute la nature, était dans son vaisseau en assurance et en un grand repos, comme son nom même le porte, et vivait paisiblement avec les lions, les tigres et les ours, parce que Dieu seul le conduisait; où tous les autres se trouvaient en une confusion extrême du corps et de l'esprit, et perdaient leurs biens, leurs femmes, leurs enfants et eux-mêmes, engloutis impitoyablement et sans remède dans les flots: ainsi l'âme qui se laisse conduire par la Providence divine, jouit d'une parfaite paix au milieu de tous les troubles, et parmi les orages du ciel et de la terre navigue sur l'océan de cette vie avec sûreté, au lieu que les autres qui se veulent gouverner d'elles-mêmes, et que le Sage appelle : *Ames indisciplinées, esclaves fugitifs et rebelles à la Providence* (1),

(1) Sap. 17, 1.

sont dans des agitations perpétuelles, et ne peuvent, qu'ayant un si mauvais pilote, comme est leur volonté inconstante et aveugle, après avoir servi de jouet aux vents et à la tourmente, elles ne fassent un funeste naufrage.

Ainsi, abandonnons-nous absolument à la Providence divine, et donnons-lui tout pouvoir de disposer de nous comme elle l'entend; rendons-nous ses enfants légitimes, l'aimant, la croyant et la suivant comme notre mère, ayant recours à elle en toutes nos nécessités, et attendant sans inquiétude de sa charité les remèdes efficaces; elle nous pourvoira infailliblement de tout, et au temps, et au lieu, et en la façon qu'il faut, et nous conduira, par des voies admirables, au repos de notre esprit, et à la béatitude que nous pouvons posséder en cette vie; car, comme dit le Sage, *ses voies sont belles et toutes ses routes sont pacifiques,* et selon le mot hébreu, *sont pleines d'agrément et de délices* (1), qui en ce lieu signifie particulièrement les prairies, lorsque, revêtues de leur plus gaie verdure, et diaprées de mille fleurs, elles réjouissent les passants, et les font avancer chemin, sans en ressentir le travail. Il veut dire que tous les ordres et toutes les dispositions de la Providence sont en soi belles, sages, excellentes, et des moyens assurés pour acquérir la paix. Voilà ce que nous gagnerons de marcher par les voies de la Providence divine, et de suivre sa conduite.

(1) Prov. 3, 17.

CHAPITRE VIII.

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR PORTE A L'IMITER.

I. Notre-Seigneur s'est fait homme pour nous servir de modèle. — II. Preuve de l'Écriture.

L'amour de Notre-Seigneur n'unit pas seulement la volonté de l'homme avec la sienne, mais de plus il le transforme tout en lui par une imitation parfaite.

I. Pour éclaircir ce point, qui est un des plus importants effets de l'amour et un des premiers fondements du christianisme, il faut savoir que quand les théologiens, au commencement de la troisième partie, demandent pour quelles causes le Fils de Dieu a voulu se faire fils de l'homme, et sortir du trône de sa gloire pour converser ici-bas parmi nous, ils s'accordent tous à dire qu'une des principales a été pour nous servir de modèle en toutes nos œuvres. Ils ont emprunté cette doctrine de saint Augustin, qui, répondant à la question que lui avait faite sur ce sujet Volusien, seigneur de marque, dit : « Notre-Seigneur est venu au monde au temps qu'il avait jugé le plus propre, et qu'il avait résolu dès l'éternité, et y a paru en forme humaine pour enseigner aux hommes, par ses paroles et par ses exemples, ce qu'ils avaient à croire et à faire pour leur salut, et leur fournir les secours et les forces nécessaires pour l'exécuter (1). »

(1) Epist. 3 ad Volusian.

Où il est à remarquer que quand les saintes Lettres nous disent que Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, nous ne devons point penser qu'elles entendent seulement que Dieu l'a créé pour lui être en quelque façon pareil en son essence; mais de plus qu'elles veulent dire qu'il l'a fait pour lui ressembler en ses actions et en ses mœurs, pour être véritablement son image par l'imitation de sa bonté, par des opérations saintes et par une vie divine. Et comme les hommes manquaient notablement en ce devoir, et faisaient plutôt tout le contraire, se laissant aller aux vices, et employant les facultés de leurs âmes et les membres de leurs corps, non à mener une vie divine, mais une vie brutale, Dieu leur a envoyé de temps en temps des hommes saints comme de grands flambeaux pour les éclairer, et leur a proposé leurs actions comme des exemples de vertu qu'ils devaient suivre. Mais comme ces hommes, pour saints qu'ils fussent, étaient toujours hommes, c'est-à-dire imparfaits, lesquels pour ce sujet on pouvait faire difficulté d'imiter, parce qu'ils pouvaient faillir aussi bien que les autres, comme effectivement ils ont failli en quelque chose: pour cette cause, Dieu, par une grâce et une miséricorde infinies, prit notre nature, afin de nous être, par ce moyen, un modèle parfait de tout point, où il n'y eut rien à redire, et qu'ainsi, avec toute assurance et sans crainte de manquer, nous vinssions à composer nos actions sur les siennes; aussi dit-il de soi : *Votre vrai et unique maître, c'est Jésus-Christ* (1). En quoi il semble qu'il a fait comme un homme sage, qui voyant son disciple ou son ami porter mal et de travers un beau manteau qu'il a, le prend

(1) Matth. 23, 10.

lui-même sur ses épaules, et fait de bonne grâce deux ou trois tours de salle devant lui, disant: Regardez, voilà comme il faut porter votre manteau, et non comme vous faites; de même Notre-Seigneur s'est revêtu de notre nature; il a pris un corps et une âme comme les nôtres, il a parlé, il a mangé, il a dormi et a fait les autres opérations de notre vie, comme nous disant: Vous ne savez pas comme vous devez gouverner votre mémoire, votre entendement et votre volonté; comme vous devez régler vos passions, user de vos yeux, de vos oreilles et de vos mains; quel ordre il faut apporter au boire, au manger et au dormir; comme vous devez parler, converser et faire le reste des actions de votre nature : voyez comme je les fais; considérez comme je parle, comme je mange, ce que j'aime, ce que je hais, et généralement comment j'opére, tant intérieurement qu'extérieurement, et formez-vous là-dessus. Voilà pourquoi Notre-Seigneur s'est fait homme.

II. Il n'est presque rien en l'Écriture de plus inculqué ni de plus rebattu que cette vérité. Le Père éternel fit entendre sur la montagne du Thabor cette voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je prends mes plaisirs, écoutez-le,* croyez-le, imitez-le (1). Le Fils dit de soi à ses apôtres : *Vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur, et vous avez raison, car de vrai je le suis; je vous ai pour cela donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire* (2); et une autre fois il leur dit : *Je suis la voie* (3); comme voulant dire, selon l'exposition des Pères (4) : Je suis le chemin qu'il faut tenir pour

(1) Matth. 17, 5. — (2) Joann. 13, 13. — (3) Joann. 14, 6. — (4) S. Basil. S. Leo, S. Bern. apud Tolet. et Mald. ibid.

arriver à la béatitude ; c'est par moi que vous devez marcher, imitant mes œuvres, si vous y voulez parvenir. *O Dieu!* disait David, *vous avez dressé le chemin pour tendre à vous en la personne du Saint* (1) : Qui est ce saint, demande saint Augustin? C'est celui, répond-il, qui dit de soi : *Je suis la voie, la vérité et la vie.* Jetons donc les yeux sur Jésus-Christ, et regardons les vertus qu'il nous a laissées comme les sentiers par lesquels il faut nécessairement aller à Dieu (2). L'homme est voyageur, dit le même saint ; le terme de son départ est le péché ; le terme de son abord est Dieu ; le chemin par où il va, c'est Notre-Seigneur Dieu et homme. Le Prince des apôtres instruisant les chrétiens, dit : *Jésus-Christ a enduré la mort pour nous, et dans ses souffrances nous a donné des exemples admirables de toutes les vertus, afin que vous les imitiez* (3). Et l'Apôtre des Gentils ne prêche autre chose : *Dieu a témoigné à tous les hommes une affection incomparable, et les a favorisés d'une grâce qu'ils n'estimeront jamais assez, qui est de leur avoir donné son Fils pour leur apprendre par paroles et par effets à fuir l'impiété et les vices, à pratiquer les vertus, et comme ils devaient vivre en ce monde pour se rendre dignes de la béatitude de l'autre* (4). Avant lui ils étaient très-ignorants, et étant dans l'aveuglement, ils suivaient de mauvaises routes, et bronchaient à chaque pas ; mais Notre-Seigneur est venu, qui leur a fait voir où ils devaient asseoir le pied, et discerner les voies de leur salut de celles de leur ruine ; il a marché devant eux pour les conduire, comme le prince des poètes dit que Minerve

(1) Ps. 76, 14. — (2) Lib. 11 de Civit. cap. 2. — (3) 1 epist. 2. 21. — (4) Tit. 2, 11.

allait devant Ulysse, portant en la main une lampe d'or allumée pour l'éclairer. O Dieu ! *votre Verbe incarné m'est une lampe qui guide mes pas sur sa clarté,* disait le prophète royal (1) ; sur quoi, dit élégamment le docteur séraphique, saint Bonaventure : La lampe allumée est une lumière qui luit dans un vaisseau de terre, et qui représente la divinité du Fils de Dieu dans son humanité. Or, la vie que nous menons ici nous tient lieu de chemin, mais de chemin où nous sommes enveloppés des ténèbres de l'ignorance; dans ces obscurités Notre-Seigneur marche devant, la lampe à la main, c'est-à-dire, montrant par ses actions par où il faut aller et ce qu'il faut faire; et le chrétien le suit, imitant ses exemples. Il a proposé son humanité éclairée des splendeurs qu'elle reçoit de la divinité à qui elle est unie, et l'a élevée comme un grand flambeau, afin que chacun de nous la vît, qu'il la regardât avec la foi, et gouvernât ses pas selon les lumières qu'elle nous donne.

Je terminerai ceci par la belle pensée de saint Grégoire de Nysse, qui, après avoir dit, avec saint Paul, que Notre-Seigneur est la figure de la substance du Père, son image accomplie, et le prototype de ses perfections, il ajoute que chaque homme est un peintre de sa propre vie, que les couleurs dont il doit se servir sont les vertus, l'humilité, la patience, la grandeur de courage, la charité et les autres; le pinceau pour les coucher et tirer tous les traits, la volonté; et l'original sur lequel il doit faire cette noble peinture, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne reste seulement qu'à le considérer attentivement, et remarquer tous les linéaments de ce divin modèle, pour les contretirer

(1) Ps. 118, 105.

sur nous. Voyons maintenant les raisons qui nous doivent persuader de le faire.

SECTION PREMIÈRE.

Raisons qui nous obligent de faire tout notre possible pour nous rendre parfaits imitateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I. Raison pour imiter Notre-Seigneur : l'amour. — II. Notre perfection consiste en cette imitation. — III. Et le christianisme.

I. La première, et qui est propre de notre sujet, c'est l'amour: premièrement, parce que l'amour, de sa propre force, change et transforme l'aimant en l'aimé, faisant qu'il se dépouille de ses affections, de ses pensées et de ses façons de faire, pour se revêtir des siennes; en sorte qu'il ne vit plus qu'à sa mode, et se rend un autre lui-même, disant au sujet de Notre-Seigneur, ce qu'en disait un parfait amant : *Je vis, non je ne vis point, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1); parce que l'amour que je lui porte fait que je vis comme lui, et que je rends mes actions les plus semblables aux siennes qu'il m'est possible. Secondement, parce que l'amour donne une merveilleuse estime des actions de la personne aimée, de son parler, de son marcher, de son port, de sa conversation et des autres, et dispose tellement l'esprit de celui qui aime, qu'il lui fait trouver de la complaisance en toutes, les jugeant seules parfaites et dignes d'être imitées. De plus, parce que l'aimant sait qu'il fera plaisir à

(1) Galat. 2, 20.

l'aimé s'il l'imite, qu'il lui donnera des marques de son amour et lui rendra de l'honneur, d'autant que l'on n'imite que ceux qu'on aime et qu'on prise beaucoup. La façon la plus religieuse, dit Lactance, et la plus exquise de montrer à quelqu'un que l'on fait grand état de lui, et qu'on a une forte inclination pour son sujet, est de l'imiter. De fait, encore que l'on loue excessivement une personne, et que l'on en dise des merveilles, néanmoins parce qu'il y a tant de plis et de replis au cœur humain, il y a toujours à craindre que ce ne soit plutôt une flatterie qu'un témoignage sincère que l'on rend à la vérité; mais quand avec les louanges on y joint l'imitation, s'efforçant de se changer et de se transfigurer en la personne que l'on loue, et de renoncer à ses propres inclinations pour prendre les siennes, on peut alors dire hardiment que c'est l'estimer et la chérir jusqu'au dernier point, et que ce n'est ni par compliment, ni par flatterie, si on le fait, mais par une affection cordiale et par un sentiment véritable. Enfin, parce que l'aimant sait que le moyen le plus court pour parvenir au but de ses desseins, qui est d'obliger l'aimé à lui vouloir du bien et à le favoriser de son amitié, est de l'imiter, parce que l'attrait le plus puissant pour emporter l'affection de quelqu'un est de l'aimer : Je te veux enseigner un charme et un philtre où il n'y aura ni breuvage ni enchantement, dit Hécaton, dans Sénèque, c'est que si tu veux te faire aimer, aime (1) : voilà l'aimant qui attirera même le fer et les cœurs les plus rebelles. Ajoutez que nous aimons naturellement ceux qui nous sont semblables : car la même raison qui nous porte à nous aimer nous-mêmes, nous donne de la

(1) Ep. 9.

bonne volonté pour ceux qui ont du rapport avec nous, d'autant qu'après nous il n'y a rien qui soit plus nous-mêmes que ce qui nous ressemble; et autrement il voit que ne l'imitant point, il lui sera toujours désagréable, parce que comme il est impossible que l'avarice ne déplaise au libéral, et l'impudique à celui qui est chaste; aussi devons-nous penser que le superbe, le colère et vicieux n'agréera jamais à Notre-Seigneur, qui est humble, doux et innocent, mais au contraire qu'il lui sera toujours en aversion, et au lieu de lui gagner le cœur, l'irritera.

Pour ces considérations, l'homme qui veut aimer solidement Notre-Seigneur doit faire tout son possible pour l'imiter. Ainsi le disciple bien-aimé dit : *Celui qui dit qu'il demeure par la charité en Notre-Seigneur* et qu'il l'aime, *doit*, pour montrer qu'il dit vrai, *marcher par ses sentiers, et asseoir ses pieds sur les traces qu'il a marquées* (1). Et Notre-Seigneur même parle ainsi à son Épouse au Cantique : *Mets-moi comme un cachet sur ton cœur et sur ton bras, parce que l'amour est fort comme la mort, ravissant comme l'enfer, et ses ardeurs sont aussi brûlantes que celles du feu* (2); lui voulant dire : Si tu veux être mon Épouse, et me faire croire que véritablement tu m'aimes, imprime-moi sur ton cœur, qui est la source de tes pensées et de tes affections, et sur ton bras, qui est le principe de tes œuvres, afin de les rendre semblables aux miennes, comme la chose cachetée ressemble au cachet; et fais cela en esprit d'un pur amour, qui soit victorieux de toi comme la mort l'est de tout, qui te tienne sujette comme l'enfer tient ses captifs, et te change en moi à

(1) Epist. 2, 6. — (2) Cant. 8, 6.

la façon du feu qui convertit tout en sa substance. Reçois, ô mon Épouse, mes empreintes, te joignant à moi fortement par amour; prends de moi comme de ton cachet les traits et la figure; la ressemblance que tu auras avec moi sera aussi grande que sera l'amour que tu me porteras; plus tu t'attacheras à moi par amour, plus tu auras de rapport avec moi; et plus fortement tu seras imprimée de ma marque, plus naïvement je serai exprimé en toi, et plus parfaitement tu seras et réformée et transformée en moi.

II. La seconde raison est, que la perfection de l'homme consiste en cette imitation, d'autant que, selon l'opinion de tous, tant des anciens que des modernes, elle consiste en la ressemblance avec Dieu. Saint Denis (1), parlant de ceci, dit en termes forts et choisis : Dieu a la volonté de sauver et de rendre parfaites toutes les créatures douées de raison et d'entendement; or, ce salut et cette perfection ne se peuvent faire que ces créatures ne soient déifiées, et cette déification consiste en la ressemblance et en l'union avec Dieu.

Et autre part il montre que les anges sont les plus excellentes créatures de toutes, et celles qui reçoivent de plus grandes grâces de Dieu, parce qu'elles lui ressemblent davantage. Les ordres saints des célestes intelligences, dit-il (2), ont plus de part en la communication que la Divinité fait d'elle-même aux créatures, que ni celles qui ont l'être simplement, ni celles qui ont l'être et le sentiment sans raison, ni même celles qui sont, comme nous, douées de raison. Car comme ces esprits forment et façonnent eux-mêmes leurs intelligences à l'imitation de Dieu, et jettent les yeux avec beaucoup d'attention sur l'exemplaire de la

(1) De eccles. hierar. c. 1. — (2) De cœl. hierar. cap. 4.

Divinité, pour se conformer et se rendre semblables à elle, y prenant un grand soin, pour l'extrême désir qu'ils ont de composer la beauté de leur esprit sur le patron de celle qu'ils contemplent en Dieu; c'est à juste titre qu'ils ont de plus grandes et de plus abondantes communications de ses grâces; et c'est pour cela qu'ils sont unis immédiatement à Dieu, élevés vers lui par la force et la véhémence du divin amour, qu'ils reçoivent purement et sans mélange les lumières en leur source et en leur origine, auxquelles ils s'ajustent et s'accommodent, menant une vie toute divine: c'est ce que dit saint Denis. Ainsi la perfection est de ressembler à Dieu; et la raison en est évidente, parce que comme Dieu est souverainement parfait et la perfection même, il n'est pas possible de lui ressembler, que par le même moyen on ne devienne parfait, comme on ne peut être semblable à la blancheur sans être blanc.

Que si cela est vrai de toutes les créatures, il l'est encore plus de l'homme, à cause qu'il est l'image de Dieu, et que la perfection de l'image n'est point ni en un beau coloris, ni aux inventions hardies, ni aux proportions bien observées, ni en aucune autre chose, mais seulement à représenter naïvement son prototype; et par conséquent celle de l'homme sera à exprimer en soi la Divinité, à ressembler à Dieu, et singulièrement à Notre-Seigneur, qui, outre qu'il est Dieu, est de plus cette image substantielle du Père, comme l'appellent les saintes Lettres, sur le patron de laquelle l'homme a été formé, et qui est venu ici-bas pour montrer visiblement et sensiblement au même homme comment Dieu opérait, afin qu'il l'imitât; de sorte que par son imitation il se rendît une excellente image et un portrait naïf de la Divinité. Clément Alexandrin dit fort

remarquablement à ce propos (1) : Si quelqu'un se donne à Ischomache pour être instruit de lui, il le fera laboureur; si à Lampite, il le rendra nautonnier; si à Charidème, capitaine; si à Simon, bon homme de cheval; à Homère, poète; à Démosthène, orateur; à Chrysipe, dialecticien; à Aristote, physicien, et à Platon, philosophe; de même s'il obéit à Notre-Seigneur, il deviendra semblable à lui, c'est-à-dire, un Dieu vivant dans une chair corruptible.

III. La troisième raison est que non-seulement la perfection de l'homme consiste à imiter Notre-Seigneur, mais de plus c'est le point du christianisme. Saint Grégoire de Nysse prouve cette vérité par des Traités entiers, où entre autres choses il dit : Le chrétien, pour porter dignement ce beau nom, doit nécessairement rendre ses pensées, ses paroles et ses œuvres conformes à celles de Jésus-Christ, autrement c'est à faux qu'il le porte. Et autre part il dit : Que faut-il que le chrétien fasse pour mériter cette appellation honorable? Certainement c'est de considérer et d'examiner si toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions ressemblent à celles de Notre-Seigneur, ou si elles en sont différentes; cette ressemblance est le but où il doit perpétuellement viser. Et avant lui saint Denis, parlant du même sujet, avait dit (2) : « Ce qui en Jésus-Christ, Verbe très-divin, est un, simple et caché, par sa bonté et par l'amour qu'il nous porte en prenant la nature humaine, est venu à se rendre visible et à se faire comme un composé de plusieurs parties, sans aucune altération ni changement en sa divinité; et il moyenne par sa bonté notre union avec lui, en joignant très-étroitement notre bassesse à ce

(1) Strom. lib. 7. — (2) De eccles. hierar., c. 3.

qui est très-haut en sa nature divine, si toutefois de notre côté nous nous joignons à lui comme les membres au corps, par la conformité d'une vie divine, entièrement pure et sans tache ; pourvu aussi que comme des membres corrompus par les passions, nous ne devenions pas indignes d'être unis à des membres divins. Car il est absolument nécessaire, si nous désirons son alliance, que nous regardions attentivement la vie divine de cet homme Dieu, et que, par une conformité à son innocence, nous recourions à l'état pur et immaculé de sa divine ressemblance, parce qu'il nous rendra semblables à soi, en se communiquant à nous. » Ce sont les paroles de saint Denis.

Saint Paul, apprenant aux Galates le devoir du chrétien, leur dit : *Vous qui êtes baptisés*, vous vous êtes dépouillés dans les fonts du baptême du vieil Adam, et *revêtus de Jésus-Christ;* c'est-à-dire, vous vous êtes obligés de prendre les mœurs et les façons de Jésus-Christ, d'imiter ses œuvres et de vivre de son esprit (1). C'est à quoi tous les divers offices de l'Église tendent, et pourquoi ils sont ordonnés. *Il y a des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs, et des docteurs établis pour instruire les fidèles en la foi et en la connaissance de Notre-Seigneur, et les consommer en une parfaite vertu et sainteté sur le patron de celle que ce modèle de perfection* a fait reluire en toutes *les actions de sa vie* (2). Et notre mère, la sainte Église, nous porte ici-bas dans son sein, nous élève avec ses sages remontrances, nous nourrit avec les sacrements, et travaille après nous avec mille soins, n'ayant d'autre dessein que de représenter en nous l'image de son Époux Notre-Sei-

(1) Galat. 3, 27. — (2) Ephes. 4, 12.

gneur, nous imprimer les traits de son humilité, de sa patience, de son obéissance, de sa charité, et par une grande ressemblance de mœurs, nous rendre dignes enfants d'un tel père (1).

Et la raison de tout ceci est parce que, comme l'esprit du christianisme est en Notre-Seigneur, ainsi qu'en sa source, lequel il a fait paraître et éclater au dehors par ses paroles, par sa conversation et par toutes ses œuvres, il est clair que celui qui se rend plus semblable à lui, participe plus abondamment de cet esprit; et comme l'esprit de Jésus est le vrai esprit de salut, il s'ensuit que celui qui le possède par une parfaite imitation de ce divin Sauveur, est au chemin assuré de salut, et porte une marque infaillible de sa prédestination. *Ceux que Dieu a prévus et prédestinés pour ressembler à son Fils, qui est l'aîné de plusieurs frères et l'exemplaire des prédestinés, il les a appelés, il les a justifiés, et puis il les a glorifiés* (2). Pour cette cause Dieu appelle Notre-Seigneur son sceau, dont il scelle ceux qui lui appartiennent. *Je te prendrai pour lors comme le cachet dont je marquerai mes élus* (3); que saint Paul pour ce sujet appelle *les âmes marquées du sceau de Jésus-Christ* (4). Et selon que ce sceau est mieux imprimé, et que les traits des vertus de Notre-Seigneur sont plus nettement et plus profondément gravés, plus noble est aussi la prédestination d'un homme, parce que le fondement de la prédestination consiste en cette similitude. D'où vient que saint Paul, parlant de soi et de tous les élus, dit (5): *Nous autres avec une face découverte regardons attentivement, et*

(1) Galat. 4, 19. — (2) Rom. 8, 29. — (3) Aggæi, 2, 24. — (4) Ephes. 1, 13. — (5) 2. Cor. 3, 18.

contemplons comme en un miroir, la gloire de Notre-Seigneur, c'est-à-dire ses actions glorieuses et ses vertus héroïques ; *et nous nous transformons en son image, nous rendant, par une imitation exacte et parfaite, semblables à lui, passant d'une clarté à une autre clarté, et d'une vertu à une autre, selon que nous sommes poussés du Saint-Esprit.* Saint Jean raconte en son Apocalypse (1), qu'il vit en la main droite de Dieu un livre écrit dedans et dehors : ce livre, dit saint Hilaire (2), est Notre-Seigneur, aussi bien que celui dont parle David, quand il dit : *Tous*, c'est-à-dire tous ceux qui doivent être sauvés, *seront inscrits dans votre livre* (3). Ce livre est tout couvert d'écriture dedans et dehors, pour montrer les perfections dont Notre-Seigneur est orné en sa divinité intérieurement, et extérieurement en son humanité. C'est là le livre que les prédestinés lisent, qu'ils étudient continuellement, et où ils apprennent leurs leçons pour pratiquer l'humilité, la mansuétude, la pauvreté, l'obéissance, l'oraison et les autres vertus. C'est le livre qu'ils tiennent toujours dans la main pour ne quitter jamais l'exercice des choses qu'il leur enseigne. Oh ! que sa lecture rend un homme savant et sage !

(1) Cap. 5, 1. — (2) Præfat. in Psalm. — (3) Ps. 138, 16.

SECTION II.

Quelles qualités doit avoir cette imitation de Notre-Seigneur, et conclusions du chapitre.

I. Cette imitation doit être affectueuse. — II. Universelle. — III. Exhortation à l'imitation de Notre-Seigneur, tirée des saintes Lettres. — IV. De la raison. — V. Et des exemples.

I. La première qualité est qu'elle soit affectueuse, procédant d'un vrai désir de plaire à Notre-Seigneur, d'agréer à ses yeux, et de lui témoigner que nous faisons un très-grand état de ses actions, les prenant pour les modèles des nôtres, et y faisant paraître tantôt des sentiments de joie d'avoir un exemplaire si accompli et un guide si assuré, tantôt un amour très-tendre envers lui, et de grands remercîments pour avoir voulu se charger de notre mortalité, et se rendre pauvre et misérable, afin de nous montrer par soi-même, et non plus par autrui, le chemin de notre perfection et de notre béatitude, où nous n'allions qu'à l'aveugle.

II. La seconde, qu'elle soit universelle, imitant Notre-Seigneur en l'intérieur et en l'extérieur, au corps et en l'âme, en ses pensées, en ses intentions, en ses paroles, en ses œuvres et en tout, ayant perpétuellement ce noble patron devant les yeux, se formant de fortes et profondes idées de toutes ses actions pour servir de règle aux nôtres : priant, nous nous le représenterons faisant sa prière au jardin des Olives ; buvant et mangeant, nous nous le figurerons comme il était aux noces de Cana, ou comme il se comportait à table chez le Lazare ; conversant et traitant avec la

prochain, nous verrons avec quelle douceur, suavité, charité, patience, il agissait avec les Apôtres, personnes encore rudes et ignorantes, avec la Samaritaine et avec les autres; quelle grande honnêteté et quelle modestie admirable il faisait reluire en ses regards, en son parler, en son marcher, en son vêtir, en son port, en ses gestes et en toutes ses œuvres extérieures; avec quel esprit et quel motif il les faisait toutes jusqu'à la plus petite; ce qu'il opérait en son intérieur; en quels exercices sa très-sainte âme se tenait continuellement occupée; quels sacrifices de révérence, d'adoration, de glorification, de louange, d'amour, de résignation, de remercîment elle rendait à Dieu! Nous devons imiter Notre-Seigneur en tout cela. Mettez-vous, dit saint Bonaventure, toujours devant les yeux, pour ce qui regarde le réglement de votre vie et la pratique des vertus, le très-parfait exemplaire de toute sainteté, le Fils de Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ; représentez-vous ses façons de faire et l'excellence de sa conduite; avec quelle humilité il conversait parmi les hommes; avec quelle débonnaireté il gouvernait ses disciples; combien il était modeste en mangeant et en buvant; combien miséricordieux envers les pauvres, à qui il s'était fait semblable en tout; comme il ne méprisait personne, ni n'en avait point d'horreur, encore qu'il le vît couvert de lèpre; comme il ne flattait point les riches; combien il était dégagé des soins de la terre, combien éloigné des intrigues du monde, combien peu soigneux des nécessités de son corps, combien modeste en ses regards, combien patient à souffrir les injures, et combien humble et doux en ses réponses; car il ne rendait pas le change à celui qui lui faisait tort, et ne se vengeait pas de lui avec des paroles aigres et piquantes, mais avec une douce et humble

réponse il s'efforçait de guérir sa malice; davantage, comme il était bien compassé en tous ses gestes; combien zélé du salut des âmes, en faveur desquelles il a voulu se faire homme et mourir; comme, pour nous donner exemple, il évitait les entretiens des femmes: ce qu'il garda si religieusement, que ses disciples prirent sujet de s'étonner quand ils le virent parler seul avec la Samaritaine; combien il était endurant, combien tendre et pitoyable sur les afflictions des misérables, combien condescendant aux imperfections des faibles, combien considéré à ne point donner sujet de parler de soi mal à propos; comme il ne rebutait point les pécheurs, mais les recevait à bras ouverts et avec une divine clémence, quand ils venaient à lui repentants de leurs fautes; combien il était doux et affable en tous ses discours; combien diligent à la prière, et les autres particularités de sa très-sainte vie, sur lesquels vous irez formant la vôtre. De sorte qu'en toutes vos actions et en toutes vos paroles vous le regardiez continuellement, et quand vous marcherez, et quand vous serez debout, et quand vous serez assis, mangeant, parlant, vous taisant, seul et en compagnie, comme votre modèle. C'est ce que dit ce saint docteur.

Ainsi tenons les yeux attachés sur Notre-Seigneur, comme sur notre exemplaire, appliquant notre esprit, quand nous faisons une action, à la faire comme il l'a faite pendant qu'il a vécu ici-bas; ou s'il n'en a point fait de pareille, comme il l'eût faite si sa condition et l'occasion l'y eussent obligé, ou comme il la ferait s'il était devant nous; avec quelle intention, avec quelle bienséance et avec quelle perfection il la produirait; dressant la nôtre selon ce niveau, et la jetant dans ce moule, agissant sans empressement et sans précipita-

tion, avec une présence d'esprit dans les lumières de la raison et dans la paix du cœur, ayant toujours les yeux arrêtés sur ce modèle: comme le peintre qui portrait au naturel, ou qui copie un excellent original sur lequel il a la vue toujours attachée, et d'où il ne la retire que pour coucher et exprimer sur sa toile ce qu'il a vu. Et après que nous aurons fait nos actions, il faudra en faire une revue, singulièrement des principales, et les confronter, tant pour l'intérieur comme pour l'extérieur, avec celles de Notre-Seigneur, pour y remarquer et les conformités et les difformités qu'elles auront avec les siennes, afin de réformer les difformités, et nous affermir à continuer et à perfectionner ce qui y sera conforme.

III. Proposons-nous donc ce sacré et divin exemplaire, pour l'imiter en tous nos déportements; le Père éternel nous le commande quand il nous dit: *Voilà la voie, tenez-la invariablement sans aller ni à droite ni à gauche*: pour peu que vous en sortiez, vous quitterez le droit sentier (1). *Regardez et travaillez sur le modèle* (2). Gouvernez vos yeux, vos oreilles, votre langue, votre corps et votre esprit comme lui; réglez votre amour, votre haine, vos passions et vos affections; formez votre humilité, votre mansuétude, votre obéissance, votre charité et vos vertus sur les siennes. Notre-Seigneur même nous dit: *Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il me suive* (3). Qu'est-ce à dire qu'il me suive? sinon qu'il fasse comme moi, et se mette par imitation où il voit que je me suis mis, dit saint Augustin (4). Sénèque étant sur le point de mourir, empêché qu'il fut par les gardes du prince

(1) Is., 30, 21. — (2) Exod. 25, 40. — (3) Joann. 12. 26. — (4) Tract. 51 in Joann.

de faire son testament, se tourna vers ses amis qui l'environnaient, et leur dit que puisque la liberté lui était ôtée de disposer de ses moyens, et de leur laisser quelque témoignage de sa bonne volonté, il leur laissait la chose la plus belle qu'il eût, à savoir, le tableau de sa vie et la mémoire des actions qu'ils lui avaient vu faire. Ce païen, aveuglé de l'opinion de soi-même, voulut mourir dans cette vanité; mais la sagesse incarnée, avec raison nous donne sa vie pour gage de son amour, et pour modèle de la nôtre, et nous dit : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous avez vu que j'ai fait.*

Saint Paul nous y exhorte avec toute l'affection et avec tout le zèle dont il était embrasé, nous disant: *Comme vous savez que Notre-Seigneur Jésus-Christ a vécu, vivez et marchez sur ses pas* (1). Puis : *Mettez bas la colère, l'indignation et la malice, vous dépouillant du vieil homme avec ses autres actes vicieux, et vous habillant du nouveau, réformé sur le patron de Notre-Seigneur, qui a fait reprendre à l'homme les traits de son Créateur, qu'il avait effacés et perdus par le péché* (2). Et aux Ephésiens, après avoir parlé du corps mystique de l'Église, il leur dit: Puis donc que vous êtes membres d'un corps si honorable, comme est l'Église, et d'un chef si sacré, comme est Jésus-Christ, je vous supplie que vous viviez tout autrement que les Gentils qui, attachés passionnément aux vanités de ce monde, se laissent transporter à l'orgueil, à l'avarice, et se vautrent en toutes sortes d'ordure. Certainement, vous avez appris bien d'autres maximes en l'école du christianisme, et vous savez, par les ins-

(1) Coloss. 3, 8. — (2) Ephes. 4, 17.

tructions que l'on vous y a données, comme Jésus-Christ, qui est la vérité, a mené une vie toute contraire. Je vous prie donc et conjure par lui-même, que vous changiez toutes les façons de faire que vous aviez dans le paganisme, et vous vous dépouilliez du vieil homme, c'est-à-dire, de vos mauvaises habitudes et inclinations corrompues, et que vous vous renouveliez spirituellement et revêtiez de l'homme nouveau qui est Notre-Seigneur, menant à son exemple une vie juste, sainte et divine (1). Et donnant le même avertissement aux Romains, il leur dit : La nuit de l'erreur est passée, le jour de l'Évangile a paru, laissons donc les œuvres des ténèbres, les actions méchantes, et prenons en mains les armes de lumière, pratiquant les bonnes œuvres, marchant avec autant de circonspection et de bienséance que les personnes sages et honnêtes vont pendant le jour par les rues, où beaucoup de gens les regardent, faisant que nos mouvements, nos paroles et nos actions correspondent à la sainteté de l'Évangile, où comme sur un théâtre éclatant, nous servons de spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes ; c'est pourquoi gardez-vous de souiller cette gloire avec la gourmandise, avec l'ivrognerie et les impudicités, et n'altérez point la paix de vos esprits par des disputes et des animosités, mais rangeant vos appétits sous les lois de la raison et du christianisme dont maintenant vous faites profession, revêtez-vous comme d'une robe neuve, de Notre-Seigneur Jésus-Christ (2). Ce sont les paroles enflammées de saint Paul, desquelles Dieu se servit jadis pour convertir saint Augustin, qui se trouvant en un merveilleux combat et en une extrême détresse pour quitter et retenir ses vices, entendit par

(1) Rom. 13, 12. — (2) Lib. 8 Confess. cap. ult.

plusieurs fois une voix qui lui dit : Prends et lis ; sur quoi il va prendre les Épîtres de saint Paul, et à l'ouverture jette les yeux sur ce dernier passage que nous venons de rapporter, et qui fut suffisant pour faire le coup. Je n'en voulus pas lire davantage, dit-il, aussi n'était-il pas besoin ; car incontinent je me rendis à ces mots puissants ; les ténèbres de mon esprit se dissipèrent par un rayon de lumière qui l'éclaira et lui fit voir la vérité ; mes tempêtes s'apaisèrent, et je résolus de dire adieu à toutes mes débauches passées, et de suivre entièrement Jésus-Christ.

Après un tel effet et un changement si notable produit par ces paroles, nous les répétons encore derechef et nous redoublons : *Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Saint Cyrille estime que saint Paul en ces paroles fait allusion à celles que dit Isaïe : *Il m'a revêtu de Jésus, comme d'un habit* (1). Et qu'est-ce que veut dire l'Apôtre quand il dit : *Revêtez-vous de Jésus ?* Il veut dire : Imitez Jésus, parce que comme l'habit couvre la personne du haut en bas et de tous côtés, et lui sert d'ornement et de marque pour la distinguer des autres ; car par l'habit on discerne un homme d'avec une femme, et un religieux d'un séculier ; ainsi il veut que les chrétiens imitent si exactement Notre-Seigneur, sa modestie, sa mansuétude, son humilité, et fassent si clairement éclater en leurs actions toutes ses autres vertus, qu'ils en soient tout couverts et parés, et que par là on reconnaisse qu'ils sont vrais chrétiens, disciples assurés et parfaits amants de Jésus-Christ. Et comme celui qui est vêtu, dit saint Thomas, cache ce qu'il est, et ne fait voir que le vêtement qu'il porte ; de même saint Paul désire qu'é-

(1) Cap. 61, 10.

tant habillés de Jésus-Christ au corps et en l'âme, nous ne fassions paraître en nos pensées, en nos paroles et en nos œuvres, rien de propre et du vieil Adam, mais la couleur, c'est-à-dire, la sainteté et les perfections de Notre-Seigneur; et que, comme dit le même Apôtre, *nous croissions en lui, en tout* (1), en son esprit, en ses vertus et en sa ressemblance, nous rendant comme ses images vivantes, ses portraits véritables, et comme de belles copies tirées parfaitement sur ce divin original; de sorte que quand nous marchons, nous parlons, nous mangeons, nous conversons et que nous faisons quelque autre chose, nous puissions, à raison de cette grande ressemblance, dire en quelque façon : Je marche, je parle, je mange, je converse, non, ce n'est pas moi, mais c'est Jésus-Christ qui fait tout cela en moi.

IV. A la vérité, nous devons nous appliquer soigneusement à ceci, et à faire tous nos efforts pour nous y rendre excellents. C'est en cela que consiste notre perfection, et le point du christianisme, et par là nous pouvons grandement honorer Notre-Seigneur. Et puis son amour nous y oblige : comme pour l'amour de nous il s'est fait semblable à nous et s'est chargé de nos misères, nous devons aussi pour l'amour de lui nous rendre semblables à lui et nous orner de ses vertus. L'aimé n'est point parfaitement aimé, s'il n'est point parfaitement imité; s'il y a quelque chose en lui que l'aimant ne suive le pouvant faire, c'est un témoignage qu'elle ne lui plaît pas, et ensuite qu'il a moins d'estime, et moins d'affection pour lui.

V. L'amour porte nécessairement à l'imitation. Ainsi les Égyptiens, par l'affection singulière qu'ils

(1) Ephes. 4, 15.

portaient à leurs rois, se rendaient semblables à eux en tout, jusqu'à se rendre boiteux et borgnes, s'ils l'étaient. Ainsi les Perses ont toujours prisé les nez aquilins par-dessus tous les autres, parce que Cyrus, le premier et le plus aimé de tous leurs rois, l'avait ainsi fait. Les courtisans d'Alexandre penchaient la tête d'un côté, parce qu'Alexandre la penchait ainsi. Et les disciples d'Aristote courbaient le dos, parce que leur maître, qu'ils chérissaient uniquement, était voûté. L'amour faisait en tous ceux-ci trois grands effets : le premier, que ces défauts ne les offensaient point, et ne diminuaient en rien l'affection et la bonne opinion qu'ils avaient conçue de ces personnes bien-aimées ; le second, qu'ils tenaient même ces défauts pour des perfections, et croyaient en effet qu'ils leur donnaient de la grâce ; et le troisième, qu'ils les imitaient, quoique avec peine et travail, puisqu'ils avaient la nature contraire.

Si l'amour des vers de terre a eu tant de pouvoir, quel pouvoir devra avoir sur nous celui de Jésus-Christ, notre Dieu, notre Roi, notre Maître et notre Tout? Quand en son parler, en son marcher, en son manger, en ses douleurs, en ses abaissements, et en toute sa façon de vie, il aurait été défectueux, l'amour que nous lui devons porter pour mille sujets nous le devrait faire imiter en cela même ; et comme il tire après soi le jugement que ces affections inspirent, il devrait nous faire prendre ces défauts pour des perfections et des excellences ; mais son parler, son marcher, ses pensées, et ses actions jusqu'à la plus petite, étant toutes accomplies au dernier point, et des sentiers infaillibles qui conduisent au salut, des règles très-justes de sainteté, et des modèles de perfections, quelle estime ne devons-nous pas avoir pour eux, et

avec quel soin ne sommes-nous pas obligés de les suivre? L'histoire de saint François rapporte d'un religieux, nommé Jean, de qui pour sa vertu et son innocente simplicité le saint se servait ordinairement pour compagnon, qu'il avait un tel désir de se rendre semblable à ce saint homme, qu'il l'imitait en tout ce qu'il lui voyait faire, de sorte que quand il était en prière, il se mettait en un lieu d'où il le pouvait considérer, afin de se conformer à lui, jusqu'aux gestes mêmes; tellement que si le saint priait à genoux, ou debout, ou prosterné la face contre terre, ou les mains jointes et élevées au ciel, s'il soupirait, s'il crachait, s'il toussait, ce bon religieux avec une extrême attention d'esprit faisait de même. Et il n'y a pas si longtemps qu'en la Cochinchine, qui est un royaume de l'Orient, un certain prêtre des idoles, ayant reconnu ses erreurs et embrassé notre sainte foi, se détermina si résolûment d'imiter nos religieux qui l'avaient instruit, qu'il s'en vint à cette fin demeurer le plus près qu'il put de leur maison; et bien qu'il fût marié, il se levait, se couchait et priait au son de leur cloche comme eux; et voyant qu'à certaine heure ils disaient leur chapelet en se promenant, il se promenait aussi à la même heure, encore que cela semblât fort étrange à ceux du pays, qui trouvent ridicule de se promener de cette sorte, et d'aller d'un bout d'une chambre ou d'une allée à l'autre, sans autre dessein que de revenir sur ses pas, de façon que les voisins accouraient pour voir cette nouveauté, et regardaient ces promenades avec étonnement et risée; et néanmoins le néophyte continuait sans s'émouvoir, pour le grand désir qu'il avait de faire comme ses maîtres. Je veux que ce néophyte et ce vertueux religieux aient eu quelque raison de faire ce qu'ils ont fait; nous ne pouvons pas pourtant douter

que nous ne l'ayons incomparablement plus grande d'imiter Notre-Seigneur. Si donc ils ont pris une détermination si forte de se régler sur des hommes, prenons-la encore plus forte et plus constante d'imiter le Sauveur des hommes, et celui que Dieu nous a donné pour modèle.

Que si quelque créature nous veut traverser en ce dessein, disons-lui comme le très-digne évêque d'Hibernie, saint Malachie, qui, au rapport de saint Bernard, se voyant dressé par quelques-uns de ne pas faire une action qu'il jugeait nécessaire pour la gloire de Dieu et le bien de son troupeau, à cause qu'il y allait de sa vie, leur répartit : Laissez-moi, mes frères, laissez-moi imiter mon Maître; c'est à tort que je me dis chrétien, si je ne suis Jésus-Christ. La gloire qui accompagne inséparablement cette imitation nous y doit échauffer, et Notre-Seigneur nous y donnera assurément des forces qui nous en adouciront les peines. Saint Venceslas, premier roi de Bohême, allant une nuit visiter, pieds nus et au milieu de l'hiver, les églises, Podivin, son favori, qui seul l'accompagnait, souffrait une grande incommodité, encore qu'il fût bien chaussé, à raison du froid et de la neige, dont le saint s'apercevant lui dit qu'il posât ses pieds justement sur les traces qu'il lui marquait, marchant devant lui; ce que Podivin faisant, il sentit bientôt et ses pieds et tout son corps réchauffés, et continua après sans peine le reste du chemin. Le même soulagement, et un plus grand encore sera donné, si, avec courage, nous imitons Notre-Seigneur et suivons ses vestiges.

Ainsi donc, pour conclure ceci, aimons ce cher et sacré exemplaire; dressons nos pensées, nos paroles et nos actions sur les siennes; prions Dieu qu'*il lui plaise de nous éclairer et nous faire cette grâce*

importante que nous connaissions sa voie ici-bas en terre (1), *pour la tenir*, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, que nous connaissions Jésus-Christ Notre-Seigneur, afin de l'imiter; puis il ajoute: Marchez par ce chemin, ô enfants de paix! et chantez en marchant, comme font les voyageurs, pour alléger le travail du voyage; chantez, marchant par ce chemin, je vous en prie par le chemin même, et chantez un cantique nouveau, des chansons d'amour et de désir de votre céleste patrie, et que personne n'y en chante de vieilles; qu'il ne s'y dise et ne s'y fasse rien qui sente le vieil homme; une voie nouvelle, comme est celle que l'on vous donne, demande un nouveau voyageur, qui chante un cantique nouveau, et qui compose son intérieur et son extérieur sur celui du nouvel homme.

CHAPITRE IX.

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR DONNE DE GRANDS SENTIMENTS POUR LE SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Le principal exercice de l'amour de Notre-Seigneur est la Communion.

A la bonne heure, soit, dirons-nous avec saint Denis (2), pour commencer ce chapitre, que nous ayons fait mention de ce mystère qu'il ne nous est pas loisible de passer sous silence, car il est, comme disait notre illustre maître, le sacrement des sacrements.

(1) Ps. 66, 2. — (2) Cap. 3 de eccl. hier.

Or, je supplie mon Seigneur Jésus, s'il m'est permis de l'appeler mien, de me vouloir guider et conduire en ce discours.

C'est une chose certaine que le principal exercice de l'amour en cette vie consiste en la très-sainte et très-adorable eucharistie; car, soit que nous jetions les yeux sur Notre-Seigneur, comme il désire ardemment que nous nous mettions en état de recevoir ses lumières et ses grâces, afin d'être connu et aimé de nous, et de nous appliquer les fruits et les mérites de sa vie et de sa mort, pour les rendre utiles, et ensuite pour en recevoir de l'honneur, ce vénérable mystère est le moyen le plus propre et le plus efficace pour faire cet effet et accomplir son dessein; soit que nous les tournions sur nous, parce que Notre-Seigneur est, pour l'affection singulière qu'il nous porte, très-joyeux que nous nous servions des occasions où il est obligé de nous faire plus de bien et de nous communiquer de plus grands trésors. Or, entre toutes, la sainte communion tient sans doute le premier rang. De plus, l'amour tendant de sa nature à l'union, nous ne sommes unis réellement avec Notre-Seigneur en aucun exercice de cette vie, qu'en la seule réception de son corps; en tous les autres l'âme aimante le cherche, mais en celui-ci seul elle le trouve, elle le tient, elle lui parle, elle l'écoute, elle le possède et jouit paisiblement de lui; d'où il est clair que c'est l'exercice où l'amour se pratique plus excellemment, et où l'on puise plus abondamment les assistances et les forces nécessaires pour s'y rendre parfait. Mais voyons premièrement et plus en détail quels sont les effets que ce divin sacrement produit.

SECTION PREMIÈRE.

Les effets de l'Eucharistie.

I. La sainte Eucharistie, comme aliment de l'âme, produit en elle par proportion les effets que la viande matérielle produit dans le corps. — II. A cause de l'union qui intervient avec Notre-Seigneur. — III. Quelle est cette union? — IV. Premier effet de l'Eucharistie: nourrir et conserver l'âme en la vie de la grâce.

I. Comme Notre-Seigneur est en la sacrée Eucharistie, selon que le Concile de Florence et les théologiens l'enseignent, la viande de nos âmes, il opère en elles par proportion les mêmes effets que naturellement la viande matérielle produit en nos corps, dont les principaux sont: de les sustenter et de les nourrir, réparant ce que la chaleur avait consumé; d'éloigner les maladies et la mort, et de les conserver en vie; leur donnant des forces pour résister à ce qui leur pourrait nuire, et faire aisément leurs fonctions; leur causer du plaisir, au moins si le goût est bien disposé. Or, tous ces effets de la nourriture viennent de ce qu'elle est unie et changée au corps, sur qui, par cette union et par ce changement, elle a un grand pouvoir pour former sa constitution et lui donner une bonne ou mauvaise habitude. Le prince des médecins, au livre qu'il a fait du régime qu'il faut garder dans les maladies aiguës, dit que les viandes dont une personne se nourrit fournissent des marques très-claires pour connaître sa complexion, d'autant que ce sont elles qui la font, ou qui contribuent grandement à la faire; car une viande sèche et solide rendra un corps fort et nerveux, comme étaient autrefois ceux des athlètes de la Grèce;

une alimentation humide et détrempée fera une chair faible et mollasse; une bonne servira beaucoup à la santé, et une mauvaise l'altérera bientôt et la ruinera; d'où nous voyons que les pestes suivent ordinairement les famines, parce que la nécessité et la faim contraignant pour lors de manger de tout, on remplit son estomac de plusieurs choses malsaines qui, engendrant un mauvais suc et infectant le corps de qualités malignes, le corrompent après aisément et ouvrent la porte à la maladie.

II. Tout cela arrive en nous au sujet de la très-sainte Eucharistie, où Notre-Seigneur nous sert de nourriture, et par l'union et le changement qui intervient opère en nous des effets merveilleux : *Ma chair*, dit-il, *est véritablement une viande, et mon sang est véritablement un breuvage :* voilà comme il sert de nourriture. *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang :* voilà comme nous le prenons en qualité d'aliment et le faisons entrer en nous. *Il demeure en moi, et moi en lui* (1) : voilà l'union, d'où aussi ce sacrement s'appelle *communion*.

III. Mais quelle est cette union? combien grande? combien admirable? Les saints Pères ont tâché de l'expliquer. Saint Cyrille (2) se sert de la comparaison de deux cires qui, fondues et mêlées ensemble, s'unissent et se perdent tellement l'une dans l'autre, que de deux il ne s'en fait qu'une; et encore de celle du levain, qui entre et pénètre toute la masse de la pâte et se répand de telle sorte partout, que l'on peut dire que le levain est dans toute la pâte et toute la pâte dans le levain, l'un incorporé dans l'autre. Mais personne ne l'a si bien déclaré, comme aussi ne l'a-t-il

(1) Joan. 6, 56. — (2) Libr. 4 in Joan. c. 17.

pu, que Notre-Seigneur qui, dans les paroles suivant immédiatement celles que nous venons de rapporter, dit: *Comme je vis par mon Père, celui qui me mange vivra par moi*(1). Où Notre-Seigneur compare l'union que celui qui le reçoit au Saint-Sacrement forme avec lui, avec celle qu'il a avec son Père, qui est la plus étroite et la plus noble qui saurait être, et qui passe infiniment tout ce que les théologiens mystiques disent de l'union immédiate et secrète, à laquelle les âmes plus épurées parviennent quelquefois par une grâce extraordinaire. Comme le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père, de même, sous quelque rapport, quand nous recevons le divin Sacrement, Notre-Seigneur est en nous et nous en lui, et par l'union que nous avons avec son humanité, nous montons à celle de la divinité. Dieu le Père s'unit à son Fils par la génération éternelle en unité d'essence, le Fils s'unit à l'homme dans l'incarnation en unité de personne, et puis à tous les hommes en unité de sacrement, et au moyen de l'union qu'il leur donne avec son humanité, il les unit à sa divinité, et par lui-même à son Père. Voilà le motif, l'issue et le retour du voyage du Verbe divin sortant du sein de son Père et entrant dans celui de sa Mère pour venir à nous.

Saint Cyrille explique excellemment ceci par ces mémorables paroles : « Le Fils de Dieu s'unit à nous corporellement, en tant qu'il est homme, par le moyen de l'Eucharistie, et spirituellement, en tant qu'il est Dieu, par la vertu et la grâce de son Esprit, rétablissant le nôtre dans une nouvelle vie et le rendant participant de la nature divine. Le nœud donc de notre union avec Dieu le Père, est Jésus-Christ, uni à

(1) Joan. 6, 58.

nous comme homme, et uni naturellement à Dieu son Père, comme Dieu : car il n'est pas possible que la nature corruptible de l'homme monte à l'immortalité, qu'une nature immortelle ne descende à elle, et par la participation de soi-même, ne nous réforme et ne nous élève des termes de notre mortalité à sa perfection. Nous sommes donc réduits et consommés dans l'union de Dieu le Père par l'entremise de notre Sauveur; car prenant, comme nous venons de le dire, corporellement et substantiellement le Fils, qui est uni avec le Père par nature, nous sommes rendus glorieux et participants de la divinité (1). » Voilà les paroles, ou plutôt les oracles de saint Cyrille, dignes d'être gravés sur tous les marbres avec les rayons du soleil. Et voilà, non cette fameuse chaîne d'or d'Homère, tant chantée par les anciens auteurs profanes, avec laquelle leur fabuleux Jupiter se vantait de pouvoir enlever et attirer la terre au ciel et les hommes à lui, mais cette sacrée et précieuse chaîne divine, qui surpasse infiniment tout ce qu'on peut dire, avec laquelle Dieu le Père attire et unit substantiellement dès cette vie les corps et la nature des hommes mortels et terrestres, à l'essence de sa divinité. Les trois chaînons donc, dont saint Cyrille la compose, sont : le premier, l'union substantielle et essentielle de la divinité du Père avec la personne du Fils, par le moyen de la génération éternelle; le second, l'union substantielle et personnelle de la divinité du Fils avec son humanité, par le moyen de l'incarnation; et le troisième est l'union substantielle et corporelle du corps de Jésus-Christ avec nous par le moyen de l'Eucharistie. La pierre d'aimant a une force admirable pour

(1) Libr. 2. in Joan. 1. 17.

attirer et unir à soi le fer, et par ce fer attirer et s'unir un autre fer, tellement que ce second lui est conjoint, non pas immédiatement, mais par l'entremise du premier, sur qui il a premièrement exercé sa vertu, et qu'il s'est immédiatement uni; de même le Fils de Dieu nous attire et nous unit à lui, par le moyen de l'humanité, à laquelle il s'est premièrement et perpétuellement uni, et à qui nous nous unissons dans le sacrement, de sorte que par lui nous retournons au Père comme à notre premier principe, et nous nous unissons à lui pour puiser en lui notre perfection dernière.

Or, comme au fait de la viande corporelle, par l'union qu'elle a avec nos corps et par l'action de la chaleur naturelle, il intervient du changement; il arrive la même chose en cette viande mystérieuse, avec cette différence pourtant, que celle-là se convertit en nous, parce que notre chaleur se trouve plus forte que sa résistance, et que celle-ci, pour être incorruptible et douée d'une puissance infinie, nous change en soi. C'est ce que Notre-Seigneur dit à saint Augustin un peu après sa conversion : Je suis l'aliment des grandes âmes; prends la peine de croître et tu me mangeras, sans que toutefois tu me doives changer en toi, comme tu fais la nourriture de ta chair, mais je te changerai en moi (1). Et saint Léon dit au même sujet : La participation du corps et du sang de Jésus-Christ n'a pour but que de nous faire passer et nous changer en ce que nous prenons (2). Où néanmoins il faut prendre garde que ce changement n'est pas de notre substance en celle de Notre-Seigneur, mais de nos affections et de nos mœurs aux siennes. De même que l'or qui en-

(1) Lib. 7. Conf. c. 10. — (2) Serm. 15 de Passione.

tre dans les plus parfaits médicaments, étant dans le corps humain, s'y conserve inviolable, à cause des excellentes qualités dont la nature l'a ennobli; de sorte que celui qui l'a pris, n'a point d'atteinte sur lui pour le digérer, ni lui faire rien perdre de ce qu'il est; mais, au contraire, il reçoit les impressions de sa vertu, qui lui fortifie le cœur et distribue une certaine vigueur par tous ses membres; ainsi le corps de Notre-Seigneur, incomparablement plus précieux et plus puissant que tout l'or du monde, ne peut être en aucune façon altéré dans nos estomacs, mais il y demeure tout entier et répand par toute l'âme et par tout le corps, ses grâces et un certain esprit de vie divine.

IV. De là, comme d'une très-excellente source, découlent des effets admirables, dont le premier est de nourrir l'âme et la conserver en la vie de la grâce; je dis la conserver, car comme la viande matérielle ne donne point la vie à nos corps, mais seulement les y entretient et les rend capables d'en exercer facilement et agréablement les opérations; de même cette nourriture céleste ne communique point la vie de la grâce à l'âme morte par le péché, si ce n'est en quelques cas particuliers et privilégiés, où l'âme ne croit pas être en cet état, mais seulement la lui maintient et augmente. Notre-Seigneur parlant de ceci s'appelle tantôt le pain vivant, tantôt le pain de vie, pain vivant et de vie qui est descendu du ciel : *Je suis le pain*, et par conséquent, comme le pain matériel sustente le corps, ainsi je nourris l'âme; et d'autant plus que je ne suis point mort comme le pain fait de froment, mais que je suis vivant, ayant la vie en moi; car *je suis le pain de vie*, non d'une vie telle quelle, mais d'une vie céleste et divine, dont je fais vivre ceux qui me mangent. Et voulant encore expliquer la même chose, il

dit ces paroles que nous avons rapportées ci-dessus : *Comme mon Père m'a envoyé, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra par moi* (1). Les saints Docteurs, tirant le rideau à ces paroles très-mystérieuses pour nous en découvrir la gloire, leur donnent diverses explications.

La première est de saint Hilaire (2) et de saint Cyrille d'Alexandrie, qui les entendent de la vie divine de Notre-Seigneur, en tant qu'il est Dieu ; comme si Notre-Seigneur eût voulu dire : Comme mon Père, par la génération éternelle, me donne sa divinité, sa bonté, sa beauté et sa vie, et me produit vrai Dieu, et le même que lui en essence et en opérations ; ainsi, avec quelque rapport, je vous donne en mon Sacrement la même divinité, la même vie et les mêmes excellences, parce que je me donne à vous tout comme je suis, et par ce moyen je vous fais en quelque façon des dieux, pour mener une vie divine, qui est une vie de sainteté, de pureté, de force, de sagesse, de charité et de toutes les vertus pratiquées au point d'une perfection consommée. La chair, dit Tertullien, est nourrie du corps et du sang de Jésus-Christ, afin que l'âme soit engraissée de Dieu (3). Et saint Cyrille de Jérusalem, instruisant les fidèles, dit ces mots : « Sous la figure du pain, le corps de Jésus-Christ est donné, et sous la figure du vin, son sang, afin que tu sois participant du corps et du sang de Jésus-Christ, fait un de corps et de sang avec lui ; car c'est de cette sorte que nous portons Jésus-Christ, son corps et son sang étant répandus dans nos membres, et par ce moyen nous serons, comme dit saint Pierre, faits

(1) Joan. 6. 41, 48, etc. — (2) Lib. ibr. 8. de Trin. — (3) Lib. de resurr. carnis, cap. 8.

participants de la nature divine (1). » Saint Augustin explique admirablement ceci par la comparaison du lait, qu'il développe de cette façon : « Le Verbe était au commencement avant toutes les choses créées, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Voilà l'aliment éternel, mais qui n'est que pour les anges et pour les esprits bienheureux, dont ils se nourrissent, s'entretiennent et s'engraissent. Mais quel homme vivant ici-bas pourrait en user comme il est? quel estomac serait assez fort pour prendre cette viande, si elle n'est autrement préparée, attendu que nous ne sommes tous en cette vie que des enfants? Il fallait donc que cette nourriture trop solide de la divinité s'assaisonnât selon la faiblesse de nos petits estomacs ; il était nécessaire qu'elle devînt lait, afin de nous la faire prendre. Or, comment est-ce qu'une viande devient lait, si ce n'est en passant par la chair comme par un canal et un conduit? car c'est ce que fait la mère qui donne à manger à son enfant le même pain dont auparavant elle s'est nourrie ; mais parce que le pain qui est bon pour elle ne l'est point pour l'enfant, que fait-elle? Elle prend ce pain, elle le mâche, elle le digère et le tourne en lait, et puis elle le présente ainsi préparé et assaisonné à son enfant dans le vaisseau de ses mamelles. En quelle sorte maintenant la Sagesse incréée et le Verbe de Dieu nous a-t-il nourris du pain de la divinité? C'est quand il s'est fait chair en l'incarnation, et quand maintenant il se donne à nous en l'Eucharistie, où se vérifie ce que dit l'Écriture, que l'homme a mangé le pain des anges, non comme les anges le mangent, car ils ne le peuvent pas en terre, mais apprêté à leur mode (2). »

(1) In psal. 33. — (2) In psal. 33. Conc. I.

C'est ce que dit cet aigle des docteurs. Aussi Clément Alexandrin (1) appelle élégamment Notre-Seigneur la mamelle du Père, parce qu'il fait couler en nous la divinité qui vient du Père, comme du premier principe, dans un lait mystérieux et une viande qui nous est propre. Et Isaïe avait dit auparavant : *Vous serez allaités de la mamelle des rois* (2), c'est-à-dire, vous recevrez au Saint-Sacrement ce lait divin, qui fait rois et couronne de gloire tous ceux qui le prennent dignement.

La seconde interprétation de ces mots est de saint Basile et de saint Ambroise (3), qui les approprient à Notre-Seigneur, en tant qu'il est homme, en ce sens : Tout ainsi, dit le Sauveur, que ma divinité s'unissant personnellement à mon humanité, l'a rendue infiniment sainte et impeccable, non-seulement par le comble de toute sorte de grâces dont elle l'a enrichie, mais par l'onction de la pureté et de la sainteté infinie qui l'a faite sainte substantiellement, et l'a relevée en noblesse et en perfection incomparablement par-dessus toutes ses simples créatures, faisant que toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses plus petites actions fussent très-parfaites, très-agréables et très-glorieuses à Dieu, et d'un prix infini; de même en quelque façon ma divinité et mon humanité se joignant à celui qui me mange, le sanctifient, l'ennoblissent et lui distribuent une très-grande abondance de grâces, par le moyen desquelles il mène une vie sainte, innocente et divine, et lui donnent une puissante aversion de tout péché, et une inclination forte à faire, à mon exemple, toutes ses œuvres, jusqu'aux

(1) Pedag. lib. 1. c. 6. — (2) Cap. 60, 16. — (3) Basil. libr. 4. contra Eunom. — Ambr. lib. 4 de fide c. 5.

plus légères, avec excellence. Certes, comme le sarment, à raison de l'union qu'il a avec la racine de la vigne et de la sève dont il est nourri, porte des feuilles, des fleurs et des fruits de vigne, et comme la viande communique ses qualités à la personne qui en use, et fait sa complexion sèche ou humide selon ses qualités; cette nourriture divine, où la sainteté réside comme en sa source, rend l'homme qui la prend, si elle ne trouve point d'empêchement, tout divin, et par la conjonction étroite qu'elle lui donne avec Dieu, le remplit de lui, pour ne rien faire qui ne soit animé de son Esprit. Et s'il est vrai, ce que disent les saints Pères, que le fidèle n'est pas réellement chrétien, mais Jésus-Christ même: Tout homme, dit saint Augustin, est Adam, comme chaque fidèle est Jésus-Christ; et Hugues de Saint-Victor après lui: Nous sommes membres du corps de Jésus-Christ, et nous sommes Jésus-Christ même; certainement cela se vérifie, comme Hugues le dit aussi, par l'opération de cet adorable mystère, à cause de l'union qui s'y fait du fidèle avec Jésus-Christ; car comme l'union hypostatique de la divinité avec l'humanité constitue Jésus-Christ, ainsi l'union sacramentelle de la même divinité et de la même humanité avec le chrétien, le fait d'une certaine manière devenir Jésus-Christ; d'où vient que saint Thomas appelle ce sacrement une étendue et un élargissement de l'incarnation; et comme l'incarnation est une étendue de la communication infinie que le Père fait de soi à son Fils, et par conséquent la plus sublime et la plus divine communication que Dieu puisse faire hors de soi; ainsi le Saint-Sacrement est un élargissement à chaque fidèle qui le reçoit, et ensuite la plus excellente et la plus parfaite participation que Dieu saurait donner de s

en l'ordre de la grâce, par laquelle il élève et unit à soi le fidèle, le transforme en soi et le déifie.

La troisième exposition est de saint Augustin et du vénérable Bède(1), et conforme aux textes grec et latin : *Comme je vis pour mon Père*, dit Notre-Seigneur, faisant toutes mes œuvres pour sa gloire et pour l'exécution de sa volonté; ainsi celui qui me mange fera toutes les siennes à mon honneur et ne respirera que l'avancement de mon service. A vrai dire, il y est très-obligé, parce que Notre-Seigneur se donnant à lui tout entier, il l'acquiert aussi tout à soi et le fait sien entièrement, quand ce ne serait que par titre de donation mutuelle, qu'il est tenu de lui faire après une si libérale communication de soi, de son humanité et de sa divinité, et une telle profusion de ses richesses.

SECTION II.

Suite du discours.

I. Deuxième effet : fortifier l'âme. — II. En quoi consiste cette force? A illuminer l'entendement. — III. A échauffer la volonté. IV. Troisième effet : rassasier et apaiser la faim, et avec contentement. — Les contentements que donne la sainte Eucharistie.

I. Le second effet de la nourriture est de fortifier; ce que le Saint-Sacrement fait d'une façon admirable, donnant de grandes forces pour résister aux péchés, pour vaincre les tentations, pour dompter les passions et exercer les bonnes œuvres. Aussi est-il appelé le pain qui fortifie le cœur de l'homme, le pain des robustes et le froment des jeunes, parce qu'il donne

(1) Aug. tract. 26 in Joan.; Beda super illum locum.

cette constitution forte, vigoureuse et pleine de nerfs à l'âme qui le mange dignement. Et ce fut en figure de ce pain qu'Élie, qui auparavant était faible et fatigué, ayant mangé de celui que l'ange lui donna, crût tellement en force et en courage, qu'il marcha sans aucune tristesse et gaiement quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il parvînt à la haute montagne d'Oreb. Vous direz en votre prière, dit Notre-Seigneur: *Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel* (1). Quel est ce pain? C'est, selon que nous apprennent les saints Pères, le corps de Notre-Seigneur, qui est appelé *supersubstantiel ;* d'autant, dit saint Cyrille de Jérusalem, qu'il affermit la substance de l'âme (2). Et saint Ambroise de même interprétant cette demande, dit après lui: Quand nous prions Dieu qu'il nous donne notre pain, nous n'entendons point le pain que nous mangeons pour nourrir nos corps, mais le pain de la vie éternelle, qui soutient la substance de l'âme (3) ; c'est pourquoi il s'appelle *supersubstantiel,* comme nourrissant la principale substance de l'homme. Marius Victorinus ajoute qu'il est ainsi nommé, parce qu'étant d'une même vie et d'une même essence avec Dieu, puisqu'il le contient réellement, il donne une force divine à l'âme qui le prend (4).

C'est pourquoi il se donne pour viatique à ceux qui sont à l'extrémité, afin de les armer et de leur donner du courage en ce dernier combat, où le démon fait ses plus violents efforts pour remporter la victoire. C'est pourquoi il se donnait anciennement aux chrétiens, lorsque l'Église était assaillie par les persécutions, et

(1) Matth. 6, 11. — (2) Cathec. 5. — (3) Lib. 5 de Sacram., c. 4. — (4) Libr. 2 cont. arium.

que tous les jours elle perdait son sang en quelqu'un de ses membres, pour le porter en leurs maisons et en leurs voyages, pour s'en servir au besoin, et s'en prévaloir dans les périls. A ce dessein encore, il se distribuait aux martyrs avant d'aller se présenter aux juges, afin de les fortifier dans les supplices. Sans ce sacrement, dit saint Cyprien (1), on ne permettait pas qu'aucun allât au martyre, et il le prenait afin qu'il se représentât la passion de Notre-Seigneur dont il est l'image, et que les héritiers du Crucifié ne fussent point épouvantés des supplices de la mort, mais nourris et renforcés par le mystère agréable et joyeux de leur résurrection avancée. Et il arrivait aussi que s'en étant munis ils devenaient si forts, que souvent les jeunes garçons et les filles délicates méprisaient les douleurs, et comme si elles eussent eu un corps d'acier, riaient au milieu des tourments les plus cruels. Vous avez dressé devant moi une table couverte d'une admirable viande, qui me donne une vertu nonpareille pour vaincre mes ennemis; vous parfumez ma tête d'un baume mystérieux pour entrer en lice et y gagner la palme, et que le vin que vous me faites boire jusqu'à m'enivrer est exquis et puissant (2)! Les martyrs, dit saint Augustin, étaient pris de ce vin, quand, allant au supplice, ils ne connaissaient plus leurs proches, ils n'avaient aucune compassion pour une femme échevelée et baignée de larmes, pour des enfants pleurant et criant, ni pour leurs parents, qui, par toutes sortes d'inventions, s'efforçaient de les retenir : mais s'élevant bien haut au-dessus de la nature, ils rendaient grâces à Dieu de les avoir mis dans cette occasion d'honneur, et amenés à ce point de pouvoir endurer

(1) Libr. 1 Epist. 1. ad Corn. — (2) Ps. 22, 5.

pour son service et de lui témoigner leur amour par leur mort (1).

III Au reste, la force de l'âme consiste en celle de son entendement et de sa volonté ; et la force de l'entendement vient des lumières et des bonnes connaissances qu'il reçoit du ciel, et celle de la volonté des saintes affections et des divines ardeurs dont elle est embrasée. Or, le Saint-Sacrement fait excellemment l'un et l'autre, car il illumine l'entendement, comme autrefois le prince Jonathas ayant mangé un peu de miel, commença à voir plus clair ; et comme il est dit des deux disciples qui allaient en Emmaüs, qu'après avoir pris le pain que Notre-Seigneur leur donna, et que saint Augustin et les autres Pères assurent avoir été son sacré corps, *leurs yeux furent ouverts et ils connurent Notre-Seigneur*. Aussi saint Chrysostôme appelle élégamment et fort à propos la sainte Eucharistie une fontaine de lumière, qui répand les rayons de vérité (2). En effet, nous savons, par ce que nous apprennent les histoires des saints, que c'est après la communion que Notre-Seigneur leur a donné de ses mystères et de ses secrets, les plus grandes connaissances et les communications les plus familières ; parce que le soleil de justice étant là en corps, et trouvant leurs âmes transparentes et comme de cristal, à cause de leur pureté, il les éclaire sans empêchements et les remplit de ses splendeurs ; nous les éprouverions aussi bien qu'eux, si, à leur exemple, nous y apportions un esprit bien préparé et une âme innocente.

III. Mais le Saint-Sacrement n'illumine pas seulement l'entendement, il échauffe de plus et embrase la volonté :

(1) In Psal. 22. — (2) Hom. 44 in Joan.

pour ce sujet, saint Ephrem l'appelle un feu. A la vérité, dit-il, ce que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, nous a fait, passe toute admiration, tout esprit et tout discours ; car, à nous qui sommes revêtus de chair, il nous a donné à manger et à boire un feu et un esprit, c'est-à-dire, son corps et son sang. Et saint Chrysostôme dit dans la même pensée, que la bouche de celui qui communie est pleine d'un feu spirituel (1). Aussi sainte Catherine de Sienne, regardant la sainte hostie entre les mains du prêtre, y voyait quelquefois un enfant parfaitement beau, et quelquefois une fournaise ardente, capable de brûler tous ceux qui s'en approcheraient. Les fidèles échauffés de ce feu se portent avec un courage admirable à faire de grandes choses pour le service de Dieu, et à pratiquer héroïquement les vertus ; et comme Notre-Dame, ayant Notre-Seigneur dans ses très-pures entrailles, s'en alla incontinent et en diligence aux montagnes de Judée visiter sa cousine ; ainsi possédant le même Seigneur, ils vont et s'avancent à grands pas et comme des géants vers la perfection et la sainteté. Ils sortent de cette table, dit saint Chrysostôme, comme des lions qui jettent le feu, redoutables au démon (2) ; et comme cet ancien (3), pour avoir été nourri de moelle de lion, devint le plus fort et le plus courageux de la Grèce : l'âme qui est sustentée de la moelle du lion de Juda, comment ne sera-t-elle pas vaillante ?

IV. Le troisième effet de la nourriture est d'apaiser la faim et avec plaisir, au moins si celui qui la prend est bien disposé ; le Saint-Sacrement opère parfaitement la même chose en l'âme, à qui il fait perdre l'appétit des créatures et rassasie pleinement la faim qu'elle

(1) Hom. 83. in Matth. — (2) Hom. 46, in Joan. — (3) Achilles.

pouvait avoir des biens de cette vie, lui donnant Notre-Seigneur, qui contient toute sorte de biens, de façon qu'elle est contente. Et comme les premiers hommes, ayant trouvé le froment, laissèrent aisément aux animaux le gland dont auparavant ils se nourrissaient, elle laisse de bon cœur tous les honneurs et tous les contentements de la terre, aux hommes qui mènent une vie animale et sensuelle, ayant mangé le froment des élus et jouissant de son cher tout ; ce lui est assez de l'avoir, elle ne désire plus rien. Les vrais fidèles, dit saint Cyprien, contents de ce seul mets, méprisent toutes les délices d'ici-bas, et ayant en leur pouvoir Jésus-Christ, dédaignent de posséder aucun bien de ce monde. Pour ce sujet, Notre-Seigneur institua le Saint-Sacrement le soir et pendant le souper, parce que le déjeûner regarde le dîner, et le dîner le souper ; mais le souper ne se rapporte plus qu'au repos et au sommeil. Ce que les Égyptiens nous ont agréablement représenté par l'image d'un jeune homme portant d'une main des épis de froment, de l'autre une coupe pleine de vin et un pavot pendu au cou, pour dire que celui qui au soir a bu du vin et a mangé du pain de froment, peut bien se retirer pour dormir ; de même le fidèle, après avoir mangé le pain vivant du corps de Notre-Seigneur et bu le vin précieux de son sang, ne doit plus penser qu'à renoncer aux affections des choses créées, et avec le disciple bien-aimé, se coucher sur son sein et se reposer en lui, disant : *Je m'endormirai et je reposerai dans la paix* (1).

V. Mais qui pourrait raconter les admirables plaisirs et les pénétrantes délices que ressentent les âmes pures en la réception de ce divin sacrement ? Ce sont

(1) Ps. 4, 9.

choses qui vont au-delà de tous nos discours. Elles sont comblées, dit saint Macaire, des biens célestes, des joies ineffables et des richesses immenses de la divinité, que l'œil n'a pas vus, l'oreille n'a point entendus, ni le cœur humain conçus, Notre-Seigneur les faisant entrer dans un repos et une tranquillité merveilleuse, dans un élargissement et une jubilation de cœur, dans des contentements qui ne se peuvent dire, et leur donnant, selon sa parole, des assurances de la vie éternelle et bienheureuse. Et avant lui saint Cyprien avait écrit : « Celui dans qui l'Agneau pascal demeure, en ressent des effets admirables ; il voit de grandes choses, il en dit d'inouïes, et la force du vin mystérieux qu'il a bu lui remplit l'âme d'une joie inexplicable. Ce pain des anges surpasse toutes les saveurs qui contentent le goût, et va bien loin au-delà de toutes les douceurs dont nos sens peuvent être flattés (1). » Le Dieu des armées, dit Isaïe, parlant de ce sacré mystère, fera sur la montagne de son Église, à tous les peuples qui s'y rangeront, un banquet somptueux et magnifique, et plus excellent que tous les banquets qui ont jamais été ; il dressera une table chargée d'une viande infiniment nourrissante et délicieuse, et d'un vin très-délicat et très-exquis (2) ; et comme ont traduit les Septante avec emphases, dont les Pères font grand état : *Ils boiront la joie, ils seront oints d'un baume admirable*, parce que les âmes justes et bien préparées n'y boivent point le vin, mais la joie et les plaisirs, et sentent leurs entendements, leurs volontés et toutes leurs puissances embaumées d'une onction intérieure, pour exercer facilement, agréablement et parfaitement les actions des vertus. Pour ce sujet encore, il a été figuré

(1) De cœnâ Domini. — (2) Cap. 25, 6.

par la manne que les saintes Lettres louent hautement, et disent avoir été une viande qui avait un goût excellent et toute sorte de douceur (1).

Je veux finir en rapportant ce que les histoires nous racontent sur ce sujet de sainte Catherine de Sienne, et cela suffira pour tout ce que nous pourrions rapporter de semblable tiré des vies de plusieurs autres saints. Cette très-sainte vierge prenant le corps de Notre-Seigneur, et même quelquefois le voyant seulement, recevait des consolations si extraordinaires, que son esprit était noyé et comme abîmé dans un océan de délices ; le cœur lui bondissait dans la poitrine, et parfois avec un si grand bruit, que ses compagnes le pouvaient entendre, et disait à son confesseur : « Mon âme jouit d'un si grand contentement et d'un plaisir si délicieux que je m'étonne comment elle peut se contenir dans mon corps, et je sens ma volonté brûler d'un feu si violent, que le feu matériel me paraît avoir plutôt de la froideur que de la chaleur. Ces flammes renouvellent et purifient tellement mon esprit, qu'il m'est avis que je rentre dans l'innocence et dans la pureté que j'avais à l'âge de quatre ans, et je me trouve embrasée d'un si ardent amour du salut des hommes, que je donnerais ma vie, non-seulement volontiers, mais encore avec plaisir, pour chacun d'eux. » Et une fois, après avoir communié, elle dit au même, qu'elle avait vu et senti une chose si excellente qui attirait et possédait si puissamment son cœur, que tout ce que l'on avait en ce monde, et non-seulement les richesses et les voluptés du corps, mais même les consolations de l'esprit, lui semblaient en comparaison des infections et des ordures.

(1) Sap. 16, 20.

SECTION III.

Effets que le Sacrement de l'Eucharistie produit sur le corps.

I. Effets extraordinaires. — Effets ordinaires, il rend le corps chaste. — II. Il dispose le corps à une résurrection glorieuse. — III. Comment cela?

Encore que le Saint-Sacrement ait été institué pour être la nourriture de l'âme, et que ce soit dans l'esprit, où premièrement et principalement, qu'il produit ses effets salutaires, il est toutefois certain, par l'opinion constante des saints Pères et des Docteurs, qu'il les étend jusqu'au corps, et lui fait sentir sa vertu et sa force. Nous pouvons considérer premièrement les effets, qui regardent le corps en cette vie, et puis nous verrons ceux qui le touchent pour l'autre.

I. Pour les premiers, le Saint-Sacrement cause de grands et excellents effets sur le corps de celui qui le reçoit dignement; car, sans parler des extraordinaires et miraculeux, comme de nourrir, de produire des odeurs et des saveurs qui surpassent tout ce que la nature et l'art peuvent faire, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs saints; ne prenant que les ordinaires et communs, nous disons que par l'accroissement de la charité qu'il fait en l'âme, et par les assistances particulières qu'il lui communique, il émousse l'aiguillon du péché qui est en nous, et par ce moyen il empêche la naissance des mouvements déréglés et de l'appétit; il les modère quand ils sont nés; il amortit les concupiscences, et rend la chair pure et sujette à l'esprit :

c'est ce que les théologiens (1), qui l'ont appris des saints Pères, nous enseignent : entre lesquels saint Cyrille de Jérusalem dit que le Saint-Sacrement rend l'âme et les corps saints. Et saint Chrysostôme (2), traitant de la colère qui défigure un corps et altère tout son tempérament, et la comparant à une vipère que nous nourrissons en notre intérieur, et aux vers qui dévorent les intestins, dit : Par quels moyens nous pourrons-nous délivrer d'une peste si dommageable et d'un poison si pernicieux? Ce sera si nous buvons le sang de Jésus-Christ, qui fait mourir les vers et les serpents, lesquels rongent nos entrailles. Saint Bernard, parlant du même vice et d'autres encore, tient ce langage à ses religieux : Si quelqu'un d'entre nous ne se sent point maintenant attaqué, ni si souvent, ni si vivement, des mouvements de la colère, de l'envie, de la luxure et des autres vices, qu'il en rende grâces au corps et au sang de Notre-Seigneur; car c'est de lui qu'il reçoit ces biens, la vertu de son sacrement opérant en lui ces effets (3). Le prophète Zacharie l'a prédit par ces mystérieuses paroles, que l'on entend de la sainte Eucharistie : *Qu'est-ce que Dieu a de bon et de beau? quel est son trésor le plus précieux, sinon le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges?* (4). Il appelle le Saint-Sacrement un vin qui engendre les vierges, pour signifier qu'il rend les âmes et les corps purs. Et quoiqu'il pût aussi bien attribuer cette opération glorieuse aux espèces du pain, il l'a néanmoins voulu assigner à celles du vin, pour montrer la puissance admirable du Sauveur en

(1) Suarez, ad 3, p. q. 79, disp. 64; sect. 1, catech. 4. — (2) Hom. 4 in Matth. — (3) Ser. de cœnâ Domini. — (4) Cap. 9, 17.

ce mystère, qui a voulu se servir d'un des plus grands ennemis de la chasteté et de la virginité, qui est le vin, pour la produire et la conserver; de sorte qu'au lieu que le vin, qui vient de la vigne, excite la luxure, comme dit saint Paul (1), et allume la concupiscence dans la chair, celui-ci l'éteint, purifie les sens, et répand sur tous les membres du juste des rayons de sainteté et de chasteté.

Et à vrai dire, si le seul attouchement de la robe de Notre-Seigneur guérit la femme malade, et arrêta son flux de sang qui coulait depuis douze ans, sans y avoir pu trouver aucun remède; et pour dire encore moins, si les ceintures de saint Paul et la seule ombre de saint Pierre avaient la force de faire des cures miraculeuses, et de rétablir les corps infirmes en parfaite santé; et pour descendre encore plus bas au pouvoir de la nature, si certaines herbes et certains médicaments peuvent beaucoup pour réprimer les mouvements déréglés de la chair, dompter ses passions, et lui donner un tempérament de pureté; si le sel a la vertu de conserver en son entier la chair morte, qui autrement se pourrirait et servirait bientôt aux vers de pâture; et si celle de quelques oiseaux de l'Inde orientale ne se corrompt jamais, parce qu'ils se nourrissent d'herbes et de fleurs aromatiques: ne faut-il pas dire que la chair infiniment sainte, infiniment chaste et virginale de Notre-Seigneur, qui est personnellement unie à l'infinie pureté et sainteté de Dieu, rendra par son sacré attouchement la nôtre pure, et lui imprimera la chasteté et l'innocence? C'est assurément ce qu'elle fera, si nous n'y mettons point d'empêchement (2). Et

(1) Ephes., 15, 18. — (2) Tract. de nat. et dignit. divini amoris, c. 14.

c'est ce qu'expérimentent les saints, dont les corps par la vertu de celui de Notre-Seigneur, qu'ils reçoivent souvent et dignement, se forment à une pureté admirable, se rendent souples et obéissants à l'esprit, et reprennent en quelque façon la pureté de leur enfance ; de sorte que, comme dit saint Bernard, ils ont si absolument vaincu toutes les rébellions de la chair, qu'elle, avec tous ses membres, ne sert plus à l'âme que d'instrument pour exercer les bonnes œuvres (1).

II. Pour les seconds effets qui regardent la vie future, les Docteurs les fondent sur ces paroles de Notre-Seigneur : *Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour* (2). Voilà l'effet qui est de disposer le corps du juste à ressusciter un jour à la vie éternelle et bienheureuse. Mais entendons les Pères qui parlent excellemment de ce sujet. Saint Irénée (3), établissant le point de la résurrection de nos corps à une vie immortelle contre les Valentiniens qui la niaient, la prouve de ce qu'ils participent et s'unissent dans le Sacrement au corps de Notre-Seigneur, qu'il compare à la vertu génitale des semences, qui les fait pousser et renaître, après même que par la rigueur de l'hiver elles ont été pourries dans les entrailles de la terre. Comment osent-ils assurer, dit-il, que notre chair se corrompt pour toujours, et perd tellement la vie qu'elle ne la recouvrera jamais, vu qu'elle est nourrie du corps et du sang de Jésus-Christ ? Saint Chrysostôme traitant la même vérité, dit : « Parce que la première nature de notre chair faite d'argile, s'était abandonnée à la mort et dépouillée de la vie dont Dieu l'avait ornée à son commencement, il a pour ce

(1) 2 Lib 4, c. 34. — (2) Joan, 6, 55. — (3) Lib. 4, c. 34.

sujet fait entrer dans cette chair comme une autre masse et un autre levain, sa chair propre, qui est bien la même que celle de l'homme, pour ce qui est de la nature, mais qui est exempte de péché et pleine de vie, et l'a donnée pour que tous y participent, afin qu'en étant nourris, et nous dépouillant de cette première nature qui nous rendait sujets à la mort, nous soyons par le moyen de cette divine nourriture parfaitement unis à la vie immortelle (1). »

Ce que saint Chrysostôme a dit un peu succinctement, saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, l'étend par ces belles et remarquables paroles : « Jésus-Christ est de sa propre nature la vie, en tant qu'il a été engendré du Père vivant; pareillement son sacré corps n'est pas moins vivant, étant comme enté sur la même tige et uni d'une façon ineffable avec le Verbe qui vivifie toutes choses ; et pour cela il est estimé comme un avec lui. Ainsi, parce que la chair du Verbe a été faite vivifiante, comme unie à celui qui est la Vie par sa nature, à savoir, au Verbe de Dieu, quand nous la mangeons, nous avons la vie en nous, étant unis à elle, comme elle est unie au Verbe. Aussi, pour cette cause, le Sauveur, en ressuscitant les morts, n'opérait pas seulement ce miracle par sa parole et ses divins commandements, mais il employait de plus sa sacrée chair comme pour coopératrice de cet effet, afin de faire connaître qu'elle peut vivifier. Et pour cette raison, quand il rendit la vie à la fille du prince de la synagogue, il ne lui dit pas seulement : Fille, lève-toi, mais en outre il la prit par la main, vivifiant ce corps mort, comme Dieu par son commandement tout-puissant, et aussi comme homme par l'attou-

(1) Hom. 24 in 1 ad Cor.

chement de sa sainte chair, montrant de cette façon qu'il exerçait par tous les deux une même opération. Pareillement, quand il ressuscita le fils de la veuve de Naïm, il ne se contenta point de dire au défunt : Jeune homme, je te commande que tu te lèves; mais il toucha encore le cercueil. Ainsi, il ne donna pas seulement à sa parole la force de produire la résurrection des morts; mais pour déclarer que son corps est vivifiant, il touche les morts, rendant par lui la vie à ceux qui l'avaient perdue. Si par le seul attouchement de sa chair sacrée, les choses mortes sont vivifiées, comment n'obtiendrons-nous pas une bénédiction vivifiante beaucoup plus ample, quand nous la mangerons? Car elle convertira entièrement en sa propre perfection, c'est-à-dire, en son immortalité, ceux qui y participeront. Ne vous étonnez point de cette merveille, et ne demandez pas avec les Juifs incrédules comment ceci se peut faire; mais plutôt considérez que l'eau, qui naturellement est froide, quand elle est versée dans un bassin et approchée du feu, oublie sa propre nature et passe en celle de son vainqueur; la même chose nous arrive ici : car, bien que nous soyons corruptibles par la condition de notre chair, nous nous dépouillons néanmoins de notre infirmité par l'union que nous contractons avec celui qui est la vie, et nous nous réformons et transformons en son excellence, c'est-à-dire, en sa vie immortelle. Car il était nécessaire que non-seulement notre âme fût régénérée en une vie nouvelle, par l'infusion du Saint-Esprit, mais aussi que ce corps corruptible et terrestre fût sanctifié et élevé à l'incorruption, par une chose qui lui fût semblable en nature (1). » Ce sont les

(1) In Joan. lib. 4 c. 14.

paroles remarquables de saint Cyrille qui, dans la même élévation d'esprit, dit encore celles-ci au même propos : « Celui qui mange la chair de Notre-Seigneur a la vie éternelle, parce que cette sacrée chair a en soi le Verbe, qui est la vie essentielle; pour ce sujet, Notre-Seigneur ajouta : Et je le ressusciterai au dernier jour; car il est impossible que celui qui par son essence est la vie, ne surmonte la corruption et ne triomphe de la mort. Pour cette cause, encore que la mort prenant possession de nous par le péché, assujettisse notre corps à la nécessité de la corruption, néanmoins parce que Notre-Seigneur entre avec sa chair dans nous, nous sommes assurés de ressusciter, étant en effet incroyable, et même impossible, que la vie ne vivifie ceux dans lesquels elle est introduite : comme si quelqu'un renfermait une étincelle de feu dans un monceau de paille pour conserver la semence du feu; ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ insère et cache la vie en nous par sa propre chair, comme une certaine semence d'immortalité qui doit détruire toute notre corruption (1). » C'est ce que dit ce saint docteur, qui pourrait en quelque façon avoir emprunté ces hautes pensées et ces grandes lumières d'un autre soleil de l'Église grecque, saint Grégoire de Nysse, qui avait dit avant lui : « Comme l'homme est composé de deux choses, à savoir, de l'âme et du corps, il est nécessaire que ceux qui doivent être sauvés et posséder la vie éternelle, soient unis par l'un et par l'autre à celui qui conduit à la vie. Ainsi, l'âme, jointe à lui par le lien de la foi, reçoit par là les inspirations et les secours de son salut, parce que l'union avec la vie apporte communication de vie;

(1) In Joan. c. 15.

mais le corps entre par un autre moyen en communication et en mélange avec le Sauveur. Car, comme ceux qui ont avalé du poison en éteignent la force par un contre-poison; et il faut que comme le venin, de même l'antidote entre dans les entrailles de l'homme, afin que le remède porte et distribue par toutes les parties sa vertu et la vie, où le poison avait porté sa malignité et la mort; ainsi, ayant goûté du fruit qui a été la cause de notre perte (il entend le fruit défendu à Adam), il faut que nous mangions le fruit qui peut la réparer, afin que ce remède salutaire entrant dans notre corps, en chasse par sa propre vertu la peste que le venin y a fait naître. Or, quelle est cette chose? nulle autre, sinon ce même corps qui a triomphé de la mort et qui doit nous rendre la vie, car comme un peu de levain, dit l'Apôtre, rend semblable à soi toute la masse de la pâte, ainsi le corps que Dieu a doué d'immortalité, étant introduit dans le nôtre, le transformera tout en soi et lui imprimera ses qualités glorieuses; mais il n'est pas possible que rien soit introduit dans notre corps, si ce n'est par manière de nourriture ou de breuvage. Il est donc nécessaire que notre corps reçoive à sa façon la vertu vivifiante, qui se trouve au seul corps déifié de Notre-Seigneur. »

Après saint Grégoire et les autres, il ne faut pas oublier l'invincible martyr de Jésus-Christ, saint Ignace, qui excitant, en ces premiers temps de l'Église naissante, les fidèles d'Éphèse à recevoir le Saint-Sacrement, leur dit qu'il est le remède de l'immortalité, le préservatif contre la mort, qui nous fait vivre d'une vie divine et chasse tous nos maux.

Voilà les oracles des saints Pères, qui nous apprennent comment le corps de Notre-Seigneur, en vertu de son union avec la Divinité, qui est la vie par

essence, a la force de vivifier nos corps après leur mort, et par son sacré attouchement leur donne une qualité de renaissance à l'immortalité bienheureuse. Pour cette cause, les chrétiens d'Afrique, comme rapporte saint Augustin, appelaient le Saint-Sacrement du nom de vie, et en quelques Églises, on avait coutume de le mettre dans la bouche des défunts, comme pour leur donner le germe de leur immortalité future; ce qui néanmoins fut sagement défendu par les conciles, parce que dirent les Pères assemblés, il est écrit : Prenez et mangez; ce que les morts ne sauraient faire.

III. Or, les Théologiens (1) demandant comment le corps de Notre-Seigneur pourra ressusciter les nôtres et les élever à la vie bienheureuse, disent qu'il le fera indirectement, parce qu'il confère à ce juste la grâce, qui est la semence de la gloire, tant de l'âme que du corps; et encore directement, d'autant que par son attouchement il lui donne un droit nouveau de retourner à une vie immortelle: de sorte que quand d'ailleurs il ne devrait point jouir de cette gloire, l'honneur qu'il aurait eu de toucher ce corps divin, et de s'unir à lui, l'en rendrait digne. Et à dire le vrai, si le simple attouchement du corps mort d'Élysée (2) eut la vertu de rendre la vie à un homme qui l'avait perdue, à combien plus forte raison l'attouchement du corps de Notre-Seigneur qui est vivant, et qui, pour l'union intime et personnelle qu'il a avec la Divinité, contient en soi la source de la vie; et non-seulement l'attouchement, mais l'union, que les Pères appellent réelle et substantielle, et qui, selon quelques célèbres Théolo-

(1) Suarez in 3, p. disp. 64. Sect. 2 ad q. 79. — (2) 4. Reg. 13. 21.

giens (1), n'est pas seulement tandis que les espèces demeurent en l'estomac, mais qui persévère encore, d'une façon pourtant morale, après qu'elles sont digérées, aura la force de ressusciter nos corps et de leur communiquer les rayons de la gloire et de son immortalité bienheureuse.

SECTION IV.

De la fréquente Communion.

I. Il faut communier souvent. — II. Coutume des anciens chrétiens. — III. Raison pour cela. — IV. Réponse aux objections.

I. De tous ces effets merveilleux dont nous venons de parler, que le Saint-Sacrement produit, et de ces trésors inestimables qu'il communique, il est aisé de recueillir que nous devons l'avoir en singulière affection et le recevoir le plus souvent qu'il nous sera possible. Le saint Concile de Trente, ayant mûrement pesé ces grands biens, nous a laissé ces paroles notables sur ce sujet : « Le saint Concile désirerait que les fidèles communiassent non-seulement spirituellement, mais encore sacramentellement à chaque messe qu'ils entendent (2). » « Comme il y a du péril, dit saint Chrysostôme, de s'approcher témérairement de la sainte Eucharistie ; aussi s'en retirer, c'est s'affamer et se faire mourir, car cette sainte table sert de nerfs à notre âme : c'est la bride de notre esprit, le fondement de notre confiance, l'aiguillon de notre courage, l'instrument de notre salut ; c'est notre lumière et notre vie. Ce divin mystère fait descendre le ciel sur la

(1) Vasq. ad camd. q. disp. 204. — (2) Sess. 22. c. 6.

terre. Ouvrez-moi les portes du ciel, et vous verrez que je dis vrai; ce que le ciel contient de plus précieux et de plus riche, à savoir, non les anges, mais le Seigneur des anges, vous le voyez en terre dans l'Eucharistie, et non-seulement vous le voyez, mais vous le touchez, vous le mangez, et vous retournez en votre logis, l'emportant et le possédant en vous-même. Pour approcher d'un sacrement qui est si profitable, il ne faut pas attendre une solennité ni une fête; il est toujours fête pour cela, si vous avez toujours le cœur pur (1). »

II. Pour cette cause, les anciens chrétiens communiaient tous les jours. Et saint Jérôme dit que de son temps cette coutume régnait encore à Rome et en Espagne, à laquelle saint Ambroise et saint Augustin (2) encouragent les fidèles, reprenant la négligence de quelques Églises orientales, où elle était presque abolie. Pour cela encore, Notre-Seigneur institua ce sacrement sous la figure du pain, pour montrer qu'il est extrêmement nécessaire à nos âmes, comme le pain à nos corps, et que nous devons nous en servir souvent comme du pain d'où il est appelé, en l'Oraison dominicale, *Panis quotidianus*, pain de tous les jours; sur quoi saint Ambroise dit ces paroles célèbres : « S'il est le pain de tous les jours, pourquoi ne le prenez-vous qu'une fois l'an ? Prenez tous les jours ce qui tous les jours vous est très-utile. »

III. Votre intérêt vous y oblige, puisque vous ne prendrez jamais dignement ce pain de vie que vous ne receviez la grâce, l'accroissement de vos mérites, l'abolition de vos fautes légères, l'acquit de vos dettes,

(1) Hom. 24. in 1ª ad Cor. — (2) Amb. libr 5. de Sacram. c. 4; Aug. de Verb. Domin. Serm. 28.

et beaucoup d'autres biens très-grands. Pouvez-vous négliger ces profits, sans vous déclarer ennemi de vous-même? Et puis la considération de Notre-Seigneur vous y doit puissamment exciter, à qui, toutes les fois que vous communiez, vous procurez une gloire particulière et un contentement nouveau, dont vous le privez et lui témoignez que vous n'avez point d'amour, quand vous y manquez. Certainement, disait fort bien saint Laurent Justinien, qui peut posséder Notre-Seigneur et jouir de sa chère présence, et ne le fait point, montre clairement qu'il ne se soucie pas beaucoup de lui. De plus, c'est lui faire tort: car comme si le roi avait dépensé tout le revenu de son royaume pour faire une médecine nécessaire à rendre la santé à un de ses domestiques, et que celui-ci ne voulût point s'en servir, il ferait une injure signalée au roi, particulièrement si cette médecine n'était point amère, mais très-douce et très-délicieuse. Nous en faisons sans doute une sans comparaison plus grande à Notre-Seigneur, quand, par négligence, nous ne recevons point le Saint-Sacrement, cette médecine salutaire et très-agréable, pour la composition de laquelle il emploie tous ses biens, ses mérites, son corps, son sang, son âme et sa divinité. Qui n'eût accusé Daniel d'une signalée ingratitude (1), si voyant le prophète Abacuc lui apporter à dîner, par le ministère d'un ange, de si loin comme la Judée était de Babylone, en la fosse des lions où il était abandonné, non à pied ni à cheval, mais suspendu par les cheveux, avec tant de soin, tant de charité et tant de circonstances miraculeuses, il lui eût dit qu'il le remerciait de son repas et qu'il n'en voulait point? La nourriture divine

(1) Dan. 14. 30.

que Notre-Seigneur nous donne, vient bien de plus loin, puisqu'elle vient du ciel, et il nous la donne avec des accidents infiniment plus extraordinaires et plus miraculeux, en sorte que nous nous rendons coupables d'une extrême ingratitude et incivilité, si nous ne la prenons.

Prenons-la donc le plus souvent qu'il nous sera possible. Hé Dieu! si Ève, encore qu'elle eût reçu une défense expresse de toucher au fruit de l'arbre de science, encore qu'elle eût appréhension, pour ne point dire assurance, au cas qu'elle y contrevînt, de mourir et qu'elle n'y fût poussée que par le serpent, voyant toutefois qu'il était bon au goût et agréable aux yeux, y porta la main et en mangea (1): avec quelle ardeur devons-nous prendre le Saint-Sacrement, dont le fruit ne nous doit point faire mourir, ni nous rendre misérables, comme ce fruit infortuné, mais nous donner la vie et nous combler de tous biens?

C'est à quoi Notre-Seigneur, par l'extrême désir qu'il a de notre utilité, nous convie, et souvent et instamment dans les saintes Lettres. Aux Proverbes (2), sous le nom de la Sagesse, il bâtit un superbe palais, qui représente son Église, et y dresse une table magnifique couverte d'une viande très-excellente et d'un vin très-exquis, à savoir, de son sacré corps et de son sang précieux; et puis il envoie ses domestiques partout; il leur commande de monter sur les tours et sur les murailles, pour convier tout le monde à son festin, et leur dire de sa part: Si quelqu'un d'entre vous est dénué de secours et d'amis, si quelqu'un est pauvre, s'il est accablé d'afflictions et d'ennuis, qu'il vienne à moi: *Venez vous asseoir à ma table, rassasiez-vous*

(1) Genes. 3. 6. — (2) Cap. 9. 1.

de mon pain et buvez à votre aise le vin délicieux que je vous ai préparé. Mangez, mes amis, dit Notre-Seigneur au Cantique, *et buvez abondamment, mes très-chers amis, jusqu'à vous enivrer* (1). Et il ouvre ce livre mystérieux par ces amoureuses paroles qu'on lui attribue et à l'âme aussi: *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (2). « Vous êtes, ô mon âme! venue à l'autel, dit saint Ambroise, Notre-Seigneur Jésus-Christ vous appelle et vous dit: *Qu'elle me baise,* cette bien-aimée, *des baisers de sa bouche.* Il vous voit nette de tout péché, et pour cela il vous estime digne des sacrements célestes, et ainsi il vous convie à son sacré banquet, et vous dit: *Qu'elle me baise d'un* et de plusieurs *baisers de sa bouche.* L'âme dit aussi de son côté à Notre-Seigneur les mêmes paroles: *Qu'il me baise des baisers de sa bouche;* et pourquoi? *Parce que vos mamelles sont incomparablement meilleures que le vin;* où bien qu'il y ait de la douceur, ce n'est toutefois qu'une douceur mondaine et sensuelle; mais on goûte en vous une joie sainte et spirituelle (3). Pour figurer ces purs et sacrés baisers de Notre-Seigneur et de l'âme au Saint-Sacrement, les fidèles en l'Église naissante s'entrebaisaient avant de le recevoir, les hommes séparément des femmes; et on le gardait sur les autels dans des colombes d'or et d'argent, parce que les colombes entre tous les oiseaux ont cette propriété de se baiser avec pureté, avec innocence et amour. Oh! quel baiser le Fils de Dieu donne à l'âme en la très-sainte Eucharistie! En quoi peut-elle recevoir un plus grand témoignage de son affection! et ne montre-t-elle pas clairement qu'elle ne sait ce que c'est que le vrai honneur, quand elle ne va point

(1) Cap. 5. 1. — (2) Cap. 1. 1. — (3) Lib. 5 de Sacram. c. 2.

cueillir de cette divine bouche ces divins baisers et ces souffles de vie? Allons à cette bouche, allons à ces sources, d'où découle le lait préférable au vin de toutes les consolations des créatures. Nous voyant, dit saint Jean-Chrysostôme (1), tant chéris et tant honorés de Notre-Seigneur, ne soyons point paresseux à nous approcher du Saint-Sacrement. Ne considérez-vous pas avez quelle ardeur les enfants se jettent sur les mamelles de leurs mères, avec quelle avidité ils les sucent? Il ne faut point que nous allions avec une moindre ardeur à cette table céleste; nous devons même y aller avec un désir beaucoup plus enflammé, pour attirer sur nous les grâces et les dons de Dieu; et n'ayons que cette seule douleur et cet unique regret d'être privés de cette nourriture de nos esprits. » C'est ce que dit ce saint Docteur.

IV. Mais, me dira quelqu'un, comme il est nécessaire de s'approcher de cet adorable mystère avec une grande révérence, il semble, pour cela, qu'il serait à propos de ne pas s'en approcher si souvent. Je réponds qu'il est vrai que l'on doit apporter un grand respect à la participation de ce mystère, mais que pourtant il ne s'ensuit pas qu'il faille s'en abstenir. L'expérience des premiers chrétiens le montre évidemment, qui avaient le vrai et le pur esprit du christianisme, en qui la communion ordinaire et de tous les jours ne diminuait point le respect qu'ils lui devaient rendre. Et ce que nous voyons le confirme: car prenons deux hommes, dont l'un communie souvent et l'autre seulement une fois l'an, et examinons qui des deux s'acquitte de ce devoir avec plus de révérence, plus de pureté et de disposition, qui craint et aime Dieu da-

(1) Hom. 83, in Matth.

vantage : on verra sans doute que c'est le premier ; et la raison est, parce qu'il reçoit en chaque communion, pourvu qu'il n'y mette point d'empêchement essentiel, une grâce nouvelle qui le rend plus respectueux envers Dieu et plus affectionné à son service. Comme celui qui ne mange point ou fort peu, devient nécessairement faible, languissant, et dépérit à vue d'œil, parce qu'il ne prend pas le soutien de sa vie, que la chaleur consume continuellement : ainsi celui qui ne mange que rarement le pain vivant, sentira son âme s'affaiblir notablement et tomber en langueur, parce qu'il n'use point de ce qui la doit soutenir, et réparer ce que l'ardeur intempérée de la concupiscence lui consume de sa vertu ; de sorte qu'il sera contraint de dire ces paroles que David prononça autrefois pour lui : *Je suis atteint et desséché comme l'herbe des prés que le soleil a brûlée ;* mon cœur est tout flétri et n'a plus de vigueur, *parce que j'ai négligé de manger mon pain* (1) ; au contraire ceux qui le prennent entretiennent leurs âmes en parfaite santé, les conservent en leur embonpoint et augmentent leurs forces.

L'artifice du démon est ici très-ingénieux ; sachant que le Saint-Sacrement est le plus grand canal des grâces de Dieu, et le moyen le plus puissant que nous ayons pour résister à ses assauts, et remporter sur lui et sur tous nos ennemis une glorieuse victoire, et pour nous perfectionner, il nous en retire sous des prétextes précieux et colorés, faisant comme Holopherne (2), qui assiégeant la ville de Béthulie avec une puissante armée, les Ammonites et les Moabites qui suivaient son parti, lui dirent que s'il voulait emporter la ville aisément, et sans perdre un homme,

(1) Ps. 101, 5. — (2) Judith. 7. 8.

il n'avait qu'à faire soigneusement garder les fontaines et les puits qui étaient à l'entour de la ville, et où il fallait que les habitants vinssent nécessairement puiser de l'eau, afin que n'en ayant point, ils fussent contraints de se rendre plutôt que de mourir de soif; ainsi le démon tâche de boucher les sacrements, que le prophète Isaïe (1) appelle les *fontaines du Sauveur*, et parculièrement le principal de tous, empêchant tant qu'il peut qu'on n'y aille boire, et qu'ainsi on meure de soif. Gardons-nous de cette ruse qui nous serait préjudiciable, allons à cette claire fontaine, allons à cette table divine. *Cherchez le Seigneur*, dit le prophète royal, et *votre âme vivra* (2). Sur quoi saint Augustin dit : Vous cherchez le pain, afin que votre chair vive; cherchez le Seigneur, le pain vivant et vivifiant, pour conserver votre âme en vie (3). A la vérité, disait très-bien saint Jérôme (4), puisque le corps de Notre-Seigneur nous est donné pour notre aliment, et son sang pour notre breuvage, nous devons estimer que nous n'avons que ce seul bien ici-bas, de pouvoir manger sa chair sacrée et boire son sang précieux : ainsi ne nous privons point de ce souverain bonheur; au contraire, jouissons-en le plus souvent que nous pourrons; il est si grand que nous devrions certainement désirer pouvoir communier de quart d'heure en quart d'heure, afin d'avoir toujours Notre-Seigneur corporellement en nous, et n'être jamais ni de corps ni d'âme séparés de sa chère présence.

(1) Cap. 12. 3. — (2) Psal. 68. 33. — (3) In ps. 68. — (4) In cap. 3. Ecclesiast.

SECTION V.

Qu'il faut tirer du profit de la communion.

I. Il faut communiquer souvent, mais avec fruit. — II. Contre ceux qui communient souvent sans fruit. — III. Leur punition.

I. Encore que ce soit une chose très-bonne de fréquenter le Saint-Sacrement de l'autel, et que nous venions d'y animer tous les fidèles, nous blâmons toutefois grandement plusieurs qui le reçoivent trop souvent, parce qu'ils le reçoivent sans profit. En quoi nous n'entendons point seulement parler de ceux qui le prennent en état de péché mortel, lesquels commettent un sacrilége horrible et épouvantable, outrageant sanglamment Notre-Seigneur dans le plus grand sacrement et le plus adorable mystère de sa loi, où il donne de plus signalés témoignages de son amour; outre qu'il n'entre en eux lorsqu'ils sont en cette disposition malheureuse, que pour leur être non un pain de vie, mais un poison mortel, et pour les livrer comme Judas au pouvoir de Satan; mais je parle encore de beaucoup de personnes qui font profession de dévotion, et communient plusieurs fois la semaine, sans s'avancer en la vertu, demeurant, après cinquante et cent communions, aussi superbes, aussi vaines, colères, médisantes, et aussi pleines d'elles-mêmes et vides de Dieu qu'auparavant.

II. C'est un abus extrêmement déplorable qui règne parmi plusieurs, tant prêtres que religieux et séculiers. A la vérité, le Saint-Sacrement est bien établi pour produire d'autres effets. Il est institué, comme nous avons vu, pour nourrir les âmes, pour

les purifier, pour les rendre victorieuses de leurs passions et de tous leurs péchés, pour leur faire pratiquer excellemment et constamment la vertu, pour les perfectionner et les faire divines; et il produit effectivement tout cela. Regardez ce qu'ils font, dit saint Cyprien des vrais fidèles qui ont communié, écoutez ce qu'ils disent, et vous verrez quel doux parfum de sainteté ils répandent au dehors de leur plénitude intérieure, et comme la pureté de leurs âmes reluit en leurs bonnes paroles, en leurs mœurs bien réglées, en leurs affections pudiques et en leurs sens modestes et tranquilles (1). Pourquoi donc ces personnes croupissent-elles toujours dans leurs vices? pourquoi sont-elles autant esclaves de leurs passions? pourquoi aussi faibles pour exercer les bonnes œuvres? pourquoi toujours également imparfaites? qu'est-ce qu'ont opéré en elles tant de communions? qu'est-ce qu'y a fait Notre-Seigneur? quelles marques y a-t-il laissées de sa présence? où sont les fruits d'un moyen de perfection si puissant? La chair sainte et sacrée du Fils de Dieu, disait saint Jérôme (2), ne devrait-elle pas avoir ôté tes malices, rabattu ta vanité, éteint ta colère, modéré ta langue, arraché tes mauvaises habitudes, quand elles eussent été encore plus enracinées, et y avoir planté les vertus? Tu as mangé comme une étique, qui prend des viandes bonnes et nourrissantes, sans toutefois en profiter.

III. Ces âmes qui font profession de dévotion, dit Notre-Seigneur par la bouche de David, et qui n'en ont que le masque, ont enfiellé ma viande et en ont aigri toute la douceur par l'amertume qu'elles y ont versée (3). Il parle, selon l'explication de saint Augus-

(1) De cœna Domini. — (2) Cap. 11. 15. — (3) Psal. 68. 22.

tin, du Saint-Sacrement. Et qu'arrive-t-il de là? Leur table et leur communion ainsi faites, leur seront ce qu'est aux oiseaux la viande que l'on met près du lacet pour les prendre; elles leur serviront d'occasion de ruine; leurs yeux s'affaibliront de jour en jour, et verront moins clair aux choses spirituelles; ils ne regarderont que celles de la terre; le joug de la vertu leur semblera si pesant, qu'elles en auront le dos tout courbé. Dieu, dit David, versera sur leurs têtes le plein vase de sa colère et les enveloppera dans la fureur de son indignation: à l'exemple de ce peuple dégoûté et rebelle, qui mangeait d'une viande que Dieu leur avait donnée, mais la mangeant contre sa volonté: ils avaient encore le morceau en la bouche et la chair entre les dents, quand la vengeance de Dieu vint fondre sur eux, et en fit mourir un grand nombre (1). Vous permettrez, ô mon Dieu, par vos secrets jugements qu'elles ajoutent péchés sur péchés, et qu'elles n'entrent point dans le sentier des vraies vertus et de la perfection qu'elles font mine de rechercher. Enfin, pour l'extrémité de tous les maux, vous les effacerez du livre des élus et vous les réprouverez pour jamais. Voilà des menaces effroyables dont il ne faut point s'étonner; car si un péché véniel peut être quelquefois, comme assurent les théologiens, la cause de la réprobation d'un homme, non qu'il puisse de soi le faire damner, mais parce qu'il ouvre la porte à un péché mortel qui le jette dans ce malheur; certainement il est bien à craindre que les péchés véniels que l'on commet en communiant de cette sorte, lâchement, sans soin et sans fruit, ne soient des premiers à produire cet effet redoutable, d'autant que, sans au-

(1) Psal. 77. 31.

cun doute, ils sont des plus grands, et offensent plus sensiblement Notre-Seigneur.

C'est pourquoi il vaut bien mieux ne point communier que de communier de cette façon : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage*, dit Dieu à l'homme, au commencement du monde (1); ce que nous n'entendons pas seulement du pain qui nourrit son corps, mais encore de celui qui soutient son âme, à savoir, du Saint-Sacrement : tu mangeras le pain de vie à la sueur de ton visage, travaillant à cultiver ton esprit et à opérer ton salut; autrement, comme dit saint Paul, si quelqu'un ne veut pas travailler, ni prendre la peine qui est nécessaire pour vaincre sa colère, son envie et ses autres passions, et pour pratiquer la vertu, il ne doit point aussi manger (2). Salomon (3) remarque de la femme forte, image de l'âme qui prend la dévotion comme il faut, qu'elle n'a point mangé son pain en oisiveté, c'est-à-dire, selon que saint Jérôme l'explique, que recevant le Saint-Sacrement, elle tâche d'imiter en ses œuvres ce qu'elle célèbre en ce mystère, apportant un grand soin à ne point manger le pain, ni boire le calice du Seigneur indignement, de peur de le manger et de le boire pour sa condamnation, et d'attirer sur soi son courroux, mais d'endurer quelque chose pour son service, lui demander pardon avec larmes de ses péchés, et suivre, autant qu'elle peut, les traces des vertus qu'il lui a marquées en sa vie et en sa mort; de sorte qu'elle dit avec saint Paul : *Je n'ai point mangé mon pain en vain, mais je l'ai fait profiter, m'exerçant jour et nuit en bonnes œuvres* (4).

(1) Genes. 1. 3, 16. — (2) 2. Thess. 3, 10. — (3) Prov. 31. 27. — (4) 2. Thess. 2, 8.

Pour conclusion donc de ce point très-important, nous déclarons aux personnes qui, négligemment et sans correction de leur vie, ont communié tant de fois, et nous les supplions, par celui qu'elles reçoivent et qui sera leur juge, de manger dorénavant leur pain en silence d'esprit, retirées du bruit et des affections des créatures, et travaillant courageusement à leur perfection. Et saint Augustin (1), qui ayant montré par les paroles de Notre-Seigneur, que ceux qui mangent son corps demeurent en lui et lui en eux, ajoute que par conséquent nous ne devons point seulement prendre le sacré corps de Notre-Seigneur sacramentellement, comme font plusieurs âmes perverses, mais passer jusqu'à prendre son esprit, et nous rendre membres vivants et bien unis avec notre chef, et recevoir de lui les influences de ses grâces, pour exercer, par sa direction et par son mouvement, les œuvres de vertu et de sainteté.

SECTION VI.

De la préparation nécessaire pour s'approcher du sacrement de l'Eucharistie.

I. La sainte Eucharistie fait peu de profit parmi les chrétiens. — II. Leur manque de disposition en est cause. — III. Il importe pour cela extrêmement de se bien disposer.

I. Une des choses les plus dignes d'étonnement qui soient, à mon avis, au monde, est celle que nous voyons arriver tous les jours en l'Église, touchant le très-saint et très-adorable Sacrement de

(1) Tract. 27. in Joan.

l'autel; de ce que Notre-Seigneur y étant reçu véritablement selon sa divinité et son humanité, et si souvent par tant de personnes, produit néanmoins en elles si peu et de si petits effets; c'est dire que le feu n'échauffe point, la lumière n'illumine point, la santé ne guérit point, l'abondance n'enrichit point et la force ne fortifie point. Chose à la vérité grandement étrange, et d'autant plus que Dieu, ce grand et souverain Esprit, ne faisant chose aucune, pour petite qu'elle soit, quand ce ne serait qu'une goutte de pluie ou un grain de sable, que pour des fins très-nobles et très-sublimes, ne fait à plus forte raison la chose la plus auguste qu'ait notre religion, et la plus merveilleuse qui se produise en tout l'univers, accompagnée de tant et de si prodigieux miracles, la très-sainte Eucharistie, que pour des desseins très-éminents et pour des intentions très-divines, à savoir, pour opérer en nous de très-grandes choses et pour y faire des merveilles; autrement il n'y aurait point de proportion entre les moyens et la fin; ce qui serait faire Dieu aveugle, et dire qu'il n'agit point dans les lumières de cette parfaite et infinie sagesse dont il éclaire toutes ses œuvres. Notre-Seigneur, vérité essentielle qui ne peut mentir, assure que celui qui le mangera vivra par lui, comme il vit par son Père; il entend, comme nous avons marqué, qu'il se communiquera à lui, qu'il lui imprimera les traits de ses perfections, qu'il le fera vivre d'une vie sainte et divine, et le rendra comme un Dieu sur la terre. Et étant sur le point d'établir ce vénérable mystère, il dit à ses apôtres : *J'ai désiré ardemment manger cette Pâque avec vous* (1), c'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostôme (2),

(1) Luc. 22, 15. — (2) Homil. 83. in Matth.

j'ai désiré vous livrer les choses nouvelles et vous donner la Pâque, par laquelle je vous dois rendre spirituels et vous faire passer à l'état de perfection.

Où sont maintenant ceux en qui ces paroles se vérifient, qui ressentent ces grands changements et qui expérimentent ces opérations divines ? et combien sont-ils ? Hélas ! le nombre en est bien petit. Mais pourquoi n'en sommes-nous pas tous, puisque nous recevons tous en nous la même cause de ces effets ? pourquoi ne voyons-nous pas reluire en nous les fruits salutaires de ce pain de vie ? N'est-ce pas une chose pitoyable et honteuse, que le pain grossier et terrestre que nous mangeons fera plus sur nos corps que le Saint-Sacrement ne fera sur nos âmes, que ce pain mort et inanimé nourrira et fortifiera notre chair, et produira plusieurs autres bons effets en nous, et le pain vivant, Notre-Seigneur, avec toute la puissance de sa divinité et avec tous les mérites de son humanité, n'opérera rien en nos esprits ? D'où vient cela ? quelle est la source d'un si grand malheur ?

II. Certainement il n'en faut point chercher d'autre que notre indisposition : car c'est une maxime générale, reçue de tous les philosophes et autorisée par l'expérience ordinaire, que dans l'ordre de la nature, les causes, si nobles et puissantes qu'elles soient, sont déterminées en leurs effets par les dispositions des sujets sur lesquels elles exercent leurs vertus. Ainsi voyons-nous que le soleil, qui est la cause la plus universelle et la plus forte de toutes les naturelles, avec un même rayon blanchit la cire et noircit le visage d'un homme, fond la glace et endurcit la boue. Et tous les jours n'arrive-t-il pas qu'une même viande, prise par deux personnes inégalement saines, produit en l'une la santé et la maladie en l'autre ? Il arrive la

même chose en l'ordre de la grâce : les causes surnaturelles sont limitées en leurs productions, selon qu'elles trouvent les âmes préparées. Suivant cela, Notre-Seigneur opère diversement en la sainte Eucharistie, et comme soleil de justice il y blanchit et liquéfie de dévotion les âmes justes, et y noircit et endurcit les terrestres et charnelles. Considérez, dit saint Thomas, les effets extrêmement différents de cette viande divine en ceux qui la prennent : elle donne la mort aux méchants, et aux bons la vie. Et saint Augustin : Oh! que le nombre est grand de ceux qui prennent le Saint-Sacrement de l'Autel et qui en meurent! Aussi l'Apôtre a dit qu'ils mangent et qu'ils boivent leur jugement et leur condamnation. Le pain vivant ne fut-il pas un venin à Judas? Il le prit pourtant, et le prenant, le démon prit une nouvelle et plus forte possession de lui, non pour avoir pris une chose mauvaise, mais pour en avoir pris une bonne avec une mauvaise conscience (1).

III. C'est pourquoi il importe souverainement de se bien disposer pour recevoir le Saint-Sacrement, parce que les profits et les degrés de grâce que nous y acquerrons correspondront aux degrés de la disposition que nous y aurons apportée : l'un remportera plus de biens et de richesses spirituelles d'une seule communion, qu'un autre de cinquante, et il n'en faudrait qu'une bien faite, disait un esprit illuminé, pour nous rendre des saints et des séraphins. Comme les vases prennent l'eau dans la fontaine, selon la mesure de leur capacité, un grand vaisseau y puisera davantage en une fois qu'une coquille de noix ne fera en cent ; ainsi les âmes puisent les eaux des grâces divines

(1) Tract. 26. in Joan.

dans la fontaine du Sauveur, selon la grandeur ou la petitesse du vase qu'elles y plongent, c'est-à-dire, de la préparation de leurs cœurs. *Mangez mon corps et buvez mon sang*, dit le saint Époux (1); mais pour le manger et le boire pour votre salut, il faut que vous soyez mes amis; que si vous voulez vous enivrer, qui est plus que boire simplement, et recevoir en abondance les effets de mon amour, il faut que vous soyez de mes confidents; car les caresses et les faveurs particulières ne se donnent qu'aux plus aimants et aux plus aimés. C'est donc notre grand intérêt de nous préparer soigneusement, quand nous voudrons nous approcher de la sainte table.

Et non-seulement notre intérêt nous y doit obliger, mais de plus, et encore davantage, l'excellence infinie de ce divin mystère. Parmi les Perses (2), les jeunes gentilshommes qui étaient destinés pour être pages de la chambre, demeuraient trois ans pour se dresser et apprendre leur cour avant de se présenter devant le roi; et chez les Sybarites, on conviait aux festins les femmes un an avant, afin qu'elles eussent tout le loisir nécessaire pour se parer. N'est-il pas sans comparaison plus raisonnable de prendre quelque temps pour nous disposer au banquet de Notre-Seigneur, où nous n'entrons pas seulement en la Chambre et en la présence de ce souverain monarque, comme les pages du roi de Perse, mais où il entre lui-même substantiellement et en personne dans notre corps et dans notre âme? Chose si grande, si auguste et si adorable, que non-seulement des millions d'années, mais même l'éternité serait trop courte pour nous préparer dignement à recevoir Sa Majesté une seule fois. Aussi, à bon droit,

(1) Cant. 5. 1. — (2) Dan. 1, 5.

ce mystère s'appelle Eucharistie, qui signifie, comme a remarqué Clément Alexandrin (1), *bonne grâce*, tant parce qu'il contient l'auteur de la grâce, que parce qu'il s'y donne à nous, et ses dons avec un excès de grâce et de courtoisie, comme pour montrer que nous l'y devons aussi accueillir et recevoir avec bonne grâce et avec toute la bienséance possible. Celui qui s'approche du sacré corps de Notre-Seigneur, dit saint Chrysostôme, doit être élevé et n'avoir rien de commun avec la terre, mais prendre un haut vol et regarder le Soleil de justice avec des yeux épurés; car cette table est la table des chouettes. Comme ce mystère est infiniment vénérable, qui contient tout ce que l'univers a de plus grand et de plus merveilleux, il demande sans doute d'être reçu avec des préparatifs qui aient du rapport avec son excellence; il faut que nous nous y préparions, comme si c'était la dernière fois que nous le prendrons jamais, comme si nous y devions voir clairement et des deux yeux Notre-Seigneur avec toute sa gloire; et y apporter autant et beaucoup plus de disposition que nous ne ferions, si le roi nous avait fait l'honneur de nous convier à sa propre table. Mais considérons plus en particulier quelles doivent être ces dispositions.

(1) Lib. 2 pœdag. c 2.

SECTION VII.

Première disposition nécessaire pour bien communier : une grande foi.

I. Il faut aller à Notre-Seigneur au Saint-Sacrement comme il y vient à nous. — II. Il y vient avec une sagesse très-profonde. — III. Il faut donc aller à lui avec une grande foi.

I. Pour recevoir dignement Notre-Seigneur au Saint-Sacrement de l'autel, il faut aller à lui en la même façon qu'il vient à nous; et comme il vient d'une façon très-admirable, avec toutes ses perfections qu'il fait hautement reluire en ce mystère, et particulièrement quatre : sa *sagesse*, sa *pureté*, sa *puissance* et son *amour*, il faut aller à lui avec les actes extérieurs et intérieurs, et avec les affections qui correspondent à ces quatre attributs. La *foi* est due à la sagesse; la *pureté* demande une grande netteté de corps et d'âme; la *puissance* requiert les respects, les révérences et les adorations, et l'*amour* veut de l'*amour*. Commençons par la sagesse.

II. Si Notre-Seigneur, comme disent les saintes Lettres (1), fait paraître sa sagesse en toutes ses œuvres, il la fait singulièrement éclater en l'institution du Saint-Sacrement de l'autel, où quoique les yeux des ignorants et des aveugles volontaires ne voient rien de grand ni d'exquis, ceux des fidèles y contemplent des traits nonpareils d'esprit, et les rayons d'une souveraine prudence. David ne fut jamais plus sage

(1) Ps. 103, 24; Eccl. 1, 10.

que quand il contrefit le fou devant Achis, roi de Geth, pour se tirer du mauvais pas où la nécessité de ses affaires l'avait engagé (1). Il changea son visage, il prit un autre air, un autre port, d'autres gestes, des yeux égarés, un pas tremblant : de quoi s'étonnant Achis, il dit à ses courtisans : Voyez cet insensé, pourquoi me l'avez-vous amené? Ce changement de David, plein d'une apparente folie et d'une véritable sagesse, fut une figure de ce qui se passe au Saint-Sacrement. Aussi Achis signifie *quomodò?* comment? parole des Juifs au sujet de ce mystère, qu'ils ne voulaient point croire. Et en la primitive Église, le Psaume 33, où David parle de cet accident qui lui arriva, se chantait par l'ordonnance des Apôtres, rapporte saint Clément, lorsque les fidèles communiaient. Et saint Augustin l'expliquant à ce même propos, dit, entre autres paroles, celles-ci, qui regardent plus particulièrement notre sujet : Quand Notre-Seigneur dit aux Capharnaïtes, qu'il donnerait sa chair à manger et son sang à boire (2), ils pensaient qu'il était fou et furieux de parler ainsi; mais ce n'était que le roi Achis qui le pensait, c'est-à-dire, les insensés et les ignorants, qui ne pouvant comprendre cette merveille, et ne voulant pas abaisser les yeux devant les lumières de cette grande gloire pour la croire, disaient : Comment nous pourra-t-il donner sa chair à manger? Quoi! nous veut-il faire antropophages? Ainsi ils tenaient Notre-Seigneur pour un homme qui avait perdu le sens et pour ne pas savoir ce qu'il disait; mais il le savait très-bien, et en l'altération de sa face, et en cette fureur feinte, il annonçait les sacrements qu'il devait laisser à son Église; de sorte qu'en cette action, que

(1) 1 Reg. 21, 13. — (2) Joan. V, cit.

l'on taxait de folie, il a fait briller avec plus d'éclat et de splendeur sa sagesse.

Et à vrai dire, c'est un trait de sagesse incomparable d'avoir su trouver le moyen de faire entrer en nous substantiellement la vie, d'unir, et comme incarner sacramentellement la divinité en tous les hommes, qui ne l'avait pu être personnellement qu'en un seul, afin de les déifier tous, d'une certaine façon, dès ce monde; de sauver les hommes par une viande, qu'une viande avait perdus; et comme ils sont extrêmement délicats et friands, de rendre cette viande si délicieuse, que les âmes, qui ont le goût le plus délicat, ne trouvent aucune douceur qui en approche. Et parce qu'ils eussent eu appréhension et horreur de prendre cette viande, comme elle est, c'est-à-dire, de manger de la chair crue et boire du sang humain, en leurs propres formes et apparences naturelles, il a montré son divin Esprit en leur donnant l'un et l'autre substantiellement et réellement, mais déguisés sous les espèces du pain et du vin, qui sont les nourritures les plus communes, et dont nous avons moins de dégoût. Davantage, comme le corps de Notre-Seigneur est infiniment plus lumineux que le soleil, si nous eussions dû approcher de lui en cet état, nous n'eussions pu supporter l'éclat d'une telle Majesté, ni le voir environné d'une si grande gloire; c'est pourquoi il a fait très-sagement de le couvrir d'un voile pour nous en faciliter l'abord, et le cachant aux yeux de notre corps, donner à notre esprit le moyen de pratiquer la foi, qui ne peut produire ses actions, au moins excellemment, que sur les objets dont les sens n'ont point de connaissance.

Enfin, comme on a tenu pour des chefs-d'œuvre de l'art et pour des prodiges d'esprit la sphère d'Archimède, où l'on voyait distinctement tous les mouve-

ments des cieux, les conjonctions, les oppositions et toute l'économie des planètes; la colombe d'Architas le Tarentin qui, par de secrets ressorts, volait jusqu'à certaines périodes; le charriot d'ivoire de Phaéton avec tout son attelage fait par Myrmecide, et le navire du même avec tout son assortiment, qui pouvaient chacun être à couvert sous l'aile d'une mouche, et certains autres petits ouvrages, où la subtilité et l'industrie humaines ont excellemment paru; aussi pouvons-nous dire que Notre-Seigneur découvre avec surémineence son infinie sagesse en une petite hostie consacrée, qui est, comme le même David l'appelle, *le chef-d'œuvre de ses ouvrages et l'abrégé de ses merveilles* (1), où, comme en un tableau raccourci, se voient les traits de tous les mystères de sa vie et de sa mort, et où se rapportent tous les sacrements de son Église. Ce qui fait que saint Denis (2) le nomme le Sacrement des sacrements, parce qu'ils tendent tous à lui, comme les lignes au centre et les rivières à la mer; qu'ils reçoivent leur perfection de lui, et, par l'union qu'ils ébauchent et opèrent entre Notre-Seigneur et l'homme, disposent à l'union parfaite qui se consomme en l'Eucharistie. Dieu produisant deux sortes d'ouvrages, ceux de la nature et ceux de la grâce, il en a élaboré un particulièrement en chacune, où comme en un abrégé il a rallié et réuni toutes les perfection des autres. L'homme est celui des œuvres de la nature, qui de là s'appelle petit monde. L'Eucharistie est celui de la grâce, institué pour l'homme, afin qu'en cette vie il le croie, il l'adore, il l'aime et le reçoive, jusqu'à ce qu'en l'autre il voie à découvert et possède à jamais la gloire qu'il couvre.

(1) Ps. 110, 4. — (2) 1 Cap. 3 de Eccl. Hier.

III. Notre-Seigneur donc, faisant si hautement éclater sa sagesse au Saint-Sacrement, quels devoirs sommes-nous obligés de rendre, et quels hommages devons-nous offrir à cette perfection divine pour le recevoir dignement? Certainement ce sont ceux de la *foi*, car le propre tribut que demande la sagesse est la foi, et ce qui, particulièrement, est dû à un homme sage, est qu'on le croie. C'est pourquoi le Fils de Dieu venant à nous en cet auguste mystère, dans les lumières d'une sagesse souveraine, il faut que nous allions à lui comme fidèles et dans les soumissions d'une foi parfaite; aussi s'appelle-t-il par excellence, *Mysterium fidei*, le Mystère de la foi; parce qu'en tous les points de notre religion, celui-ci veut que nous renoncions davantage à tous les raisonnements naturels de notre esprit, que nous le captivions en une plus grande servitude, et foulions aux pieds plus absolument l'orgueil et la témérité de nos sens, qui non-seulement n'y voient goutte, mais même, qui les en voudrait croire, jugeraient le contraire de ce qui est. Partant, l'homme, dit saint Thomas (1), se doit particulièrement préparer à le recevoir avec la plénitude de la foi, selon la parole de saint Paul, qui dit (2): *Approchons-nous de lui dans la disposition d'un cœur sincère, avec une foi pleine et parfaite, croyant fermement* que Notre-Seigneur est en corps et en âme en l'hostie qu'on nous présente, et aussi fermement que si nous l'y voyions des yeux du corps, et mille fois encore plus; car où nos yeux nous pourraient tromper, comme ils le font en beaucoup d'autres objets, la parole de Dieu ne nous saurait décevoir; et le croyant simplement, sans vouloir pénétrer plus

(1) Opusc. 51, c. 15. — (2) Heb. 10, 22.

avant qu'il ne faut, ni savoir comment ceci et comment cela, mais nous contentant de voir les apparences d'une chose, qui est nommée le secret de la foi, et dont le fond ne peut être vu que des esprits bienheureux ; et prenant même plaisir dans notre ignorance, afin d'offrir à Dieu les sacrifices d'une foi plus héroïque et le glorifier davantage.

Saint Cyrille Alexandrin (1), expliquant ce que saint Jean rapporte des Juifs, qu'ils trouvaient fort étrange que Notre-Seigneur leur dît qu'il leur donnerait sa chair à manger, et que disputant entre eux, ils disaient : Comment pourra-t-il faire ce qu'il dit, de nous faire manger sa chair? et réprimant l'incrédulité de ces esprits grossiers et la curiosité que nous pourrions avoir avec eux, dit ces puissantes paroles : L'esprit superbe et rempli d'arrogance tient incontinent pour frivole et pour faux ce qu'il ne comprend pas, comme les Juifs l'ont bien montré, qui devant croire, par tant de miracles qu'ils avaient vu sortir des mains de Notre-Seigneur, ce qu'il leur avait avancé de la manducation de son corps, se révoltèrent au contraire contre lui et se scandalisèrent de ses paroles, s'écriant : Comment celui-ci nous pourra-t-il donner sa chair à manger? ne pouvant, grossiers et charnels qu'ils étaient, selon l'Apôtre, concevoir les choses spirituelles ; mais nous, qui sommes instruits à une meilleure école, tirons, je vous prie, profit de leur péché, et croyant fermement les mystères de la religion, ne nous laissons jamais aller, en choses si sublimes et si adorables, à dire, ni même à penser : Comment ceci? car ce comment est une parole de juif qui attirerait sur nos têtes un extrême supplice. Dieu,

(1) Lib. 4 in Joan. c. 13.

qui est si éminemment élevé par-dessus nous en sagesse et en puissance, ne peut-il point passer en ses ouvrages notre capacité et faire quelque chose dont l'artifice surpasse notre intelligence? Je me servirai ici volontiers d'une comparaison qui ne me semble point hors de propos : Ceux que nous appelons ingénieurs, font souvent de grandes promesses dont nous ne pouvons comprendre l'exécution avant que nous les ayons vu faire; et néanmoins, nous appuyant sur leur capacité et sur leur science, nous leur ajoutons foi, même avant l'expérience, et nous nous faisons scrupule de les contredire. Comment donc ceux-là ne seront-ils coupables d'un crime énorme qui osent, par leur incrédulité, déshonorer l'Artisan des artisans, qui est Dieu, et ne font point de difficulté de demander en ses œuvres, comment? encore qu'ils sachent qu'il est le maître et le dispensateur de toute la sagesse, et aient appris des saintes Lettres qu'il peut tout? Si tu continues encore, ô Juif, à me demander comment Notre-Seigneur peut donner sa chair à manger, je te demanderai aussi, contr'imitant ton ignorance, comment tu es sorti d'Égypte? comment la verge de Moïse fut changée en serpent? comment sa main devint lépreuse et incontinent après reprit sa première forme? comment l'eau fut changée en sang? comment tu traversas la mer Rouge à pied sec? comment l'eau coula d'un rocher? et beaucoup d'autres merveilles, où si tu en demandes le secret, tu en renverseras la créance, et feras passer pour fable les vérités que toutes les saintes Écritures, et en premier lieu les sacrés écrits de ton Moïse nous annoncent; donc, ils devaient plutôt croire ce que Jésus-Christ disait, et essayer humblement et sans curiosité d'en apprendre le mystère, que de crier inconsidérément, et comme des gens

troublés de vin : Comment est-ce que celui-ci (ainsi l'appellent-ils par mépris) nous peut donner sa chair à manger? C'est ce que dit saint Cyrille, avant qui saint Chrysostôme avait prononcé ces paroles remarquables au même propos : « Croyons Dieu en tout, et ne lui contredisons point, encore que ce qu'il dit semble contraire à notre raison et à notre vue; mais que sa parole ait plus d'autorité sur nous que notre raison et que nos yeux, et pratiquons particulièrement cela dans les Sacrements, ne nous arrêtant point à l'apparence extérieure des choses qui nous sont proposées, mais à la vérité et à la force de sa parole, car sa parole ne nous peut abuser, où notre sens est fort aisément déçu; sa parole n'a jamais manqué, notre sens se trompe à toute heure; puis donc que sa parole dit : Ceci est mon corps, ne chancelons point là-dessus, mais croyons-le et voyons-le avec les yeux de l'esprit (1). »

Il faut donc, suivant cela, que nous nous approchions du saint Sacrement avec une foi simple, croyant innocemment, sans douter et sans examiner, ce que Notre-Seigneur nous en a enseigné. Aussi, durant les premiers siècles de l'Église, le prêtre donnant la sainte hostie au fidèle, lui disait : *Corpus Christi : C'est le corps de Jésus-Christ;* à quoi le fidèle répondait : *Amen;* c'est-à-dire, comme l'explique saint Ambroise (2), oui, il est vrai, je le crois. Et encore maintenant les Abyssiniens sont si fermes en la créance de cet article, qu'aussitôt que le prêtre a prononcé sur le pain les paroles sacramentelles, ils se mettent tous à crier : Votre parole, Seigneur, est véritable; nous croyons assurément que maintenant votre corps est ici présent, nous vous remercions de cette grâce. L'his-

(1) Hom. 28 in Matth. — (2) Lib. 4. de Sacram. c. 5.

toire raconte de saint Louis, l'honneur de nos rois, que comme on lui eût apporté le viatique un peu avant de mourir, et qu'on lui eût demandé s'il croyait que Notre-Seigneur y fût contenu, il répondit qu'il en doutait moins que s'il l'eût vu en la même forme en laquelle il monta visiblement au ciel devant ses apôtres. Et sainte Thérèse (1), parlant de soi à ce propos, dit que Notre-Seigneur avait donné à une personne une si vive foi de la vérité de sa présence au saint Sacrement, que quand elle entendait dire à quelques-uns qu'ils eussent bien voulu être du temps que Notre-Seigneur vivait en ce monde, elle riait à part soi, pensant et disant que puisqu'ils l'avaient avec autant de certitude au très-saint Sacrement, que demandent-ils davantage? Et je sais de plus de cette personne que pendant plusieurs années, encore qu'elle ne fût pas très-parfaite, quand elle communiait, elle excitait sa foi, ni plus ni moins que si elle eût vu avec les yeux du corps Notre-Seigneur entrer dans son logis, afin que, comme elle croyait qu'il entrait véritablement en sa pauvre maisonnette, elle pût se détacher et se désoccuper, autant qu'il lui était possible, des choses extérieures pour être avec lui. Elle s'efforçait de recueillir ses sens, afin qu'ils jouissent d'un si grand bien et qu'ils n'empêchassent pas l'âme de le posséder. Elle se considérait à ses pieds et pleurait avec la Magdeleine, tout ainsi que si elle l'eût vu des yeux corporels ; et bien qu'elle ne se sentît point de dévotion, la foi l'assurait qu'elle était bien là, et de cette sorte elle s'y tenait pour lui parler ; que si, lorsqu'il était en terre, les malades étaient guéris en touchant seulement ses habits, pouvons-nous douter qu'il ne

(1) Chap. 34 du chem. de perf.

fasse des miracles et ne nous donne ce que nous lui demanderons, étant ainsi en nous, si nous avons la foi? C'est ce que dit cette sainte.

A son exemple et à celui des autres saints, allons à la sacrée communion, croyant très-fermement et très-simplement la vérité de ce divin mystère, tenant notre esprit humilié, comme n'en voulant pas voir plus qu'on ne veut nous en montrer, afin d'y apporter une foi plus excellente et plus héroïque.

SECTION VIII.

Seconde disposition pour bien communier : une excellente pureté.

Notre-Seigneur vient à nous au saint Sacrement avec une infinie pureté. Il faut donc aller à lui avec une conscience très-pure.

Notre-Seigneur ne vient pas à nous au Saint-Sacrement seulement comme sage, mais encore comme infiniment pur, par conséquent il demande que nous approchions de lui avec une très-grande pureté. Pour nous figurer la nécessité de cette disposition, la manne ne tombait point immédiatement sur la terre, dont elle eût pu être souillée, mais sur un lit de rosée et un petit grésil fort net, comme une nappe bien blanche, qui la précédait toujours pour y être reçue et conservée nettement. Et Notre-Seigneur qui toute sa vie avait aimé si ardemment la pauvreté, qui était né en une étable parmi des araignées, couché dans une crèche pleine de saletés, et qui était mort en un lieu puant et infâme, quand il fut question d'instituer ce divin mystère, voulut que ce fût en une belle salle ta-

pissée et proprement accommodée, dit saint Marc (1) : il lava les pieds à ses Apôtres, et consacrant le pain, encore qu'il pût le laisser sur la table sans y toucher, il le prit pourtant en ses divines et vénérables mains, qui était le lieu le plus pur et le plus saint qui fût en terre ; et ne pouvant faire la même chose pour le vin sans un miracle, qui n'était point nécessaire, il le bénit dans un vase fort précieux, que l'on croit avoir été d'agate, et qui se garde encore aujourd'hui à Valence en Espagne, ou, comme dit le vénérable Bède (2), dans un beau calice d'argent. Pour ce même sujet, en l'Église ancienne, quand on était sur le point de distribuer la communion, le diacre disait à haute voix : *Les choses saintes ne sont que pour les saints.* Et saint Denis dit à ce propos ces paroles remarquables (3) : La sublime et divine célébration de ces divins mystères n'admet que ce qui est entièrement saint ; aussi elle prononce hautement ces paroles très-chastes : Je ne puis être vue ni reçue par ceux qui, pour raison de quelque imperfection qui leur reste, ne sont pas assez forts pour s'élever au plus haut sommet de la divine ressemblance ; à beaucoup plus forte raison ceux qui sont souillés des sales passions des voluptés charnelles, seront réputés pour impures et profanes, et pour cela privés de la vue et de la communion des saints mystères. Pour ce sujet aussi, la sainte Eucharistie s'appelle le *Pain des anges,* parce qu'elle requiert dans les fidèles qui la reçoivent une pureté angélique.

Et à vrai dire, si ceux qui en la loi ancienne mangeaient les pains de proposition devaient être purs et sanctifiés (4), ceux qui, en la nouvelle, prennent le Pain de vie, le corps du Fils de Dieu, ne le devront-

(1) Cap. 14. 19. — (2) De locis sanctis, c. 2. — (3) De Eccles. Hier. c 3. — (4) 1. Reg. 21. 4.

ils pas être sans comparaison davantage? La manne dont nous avons parlé était gardée au tabernacle dans un vase d'or, nous assure saint Paul (1); et n'est-il pas raisonnable, conclut de là saint Thomas, que le vase qui doit contenir le corps le plus pur et le plus net de l'univers soit extrêmement net et qu'il n'ait aucune ordure? Quand Dieu le Créateur voulut descendre, non en propre personne, mais seulement en celle de ses anges sur la montagne de Sinaï (2), pour donner la loi aux enfants d'Israël, il commanda à Moïse de leur dire de sa part qu'ils purifiassent, l'espace de deux jours, leurs corps et leurs esprits, qu'ils lavassent leurs habits et se missent en bon ordre, et que le troisième il viendrait sur la montagne. Quelle pureté il leur demande pour les rendre dignes de regarder une montagne enveloppée de fumée, dans laquelle un ange devait parler à Moïse, dont encore il leur défendait d'approcher et de ne point passer les bornes qui leur seraient marquées, avec arrêt donné que qui y contreviendrait serait incontinent mis à mort à coups de pierres ou de javelots, et non par les mains du peuple, pour ne se point souiller par son attouchement et prendre part à son impureté. Mais ce qui mérite encore plus d'étonnement, c'est que pour leur ouvrir seulement le Jourdain (3) et leur donner passage vers la terre qu'il leur avait promise, sans qu'aucun ange y parût pour exécuter cette merveille, il voulut qu'ils s'y disposassent avec une sainteté extraordinaire et nettoyassent leurs immondices. Pour rendre capable le saint prophète Isaïe d'annoncer la parole de Dieu (4), il fallut qu'un séraphin lui purifiât les lèvres avec un charbon ardent pris du brasier qui était sur l'autel.

(1) Heb. 9. 4. — (2) Exod. 19. 10. — (3) Josué. 3. 5. — (4) Is. 6. 6.

Après cela quelle pureté et quelle sainteté devons-nous avoir, non pour regarder une montagne fumante, pour passer à pieds secs une rivière ou pour publier la parole de Dieu, mais pour recevoir en nous substantiellement et corporellement la Majesté infinie de Dieu même? Notre-Dame, pour le loger dignement une seule fois dans ses entrailles, eut besoin d'être ornée d'une pureté ineffable, et enrichie d'une plénitude de dons célestes; et si encore la sainte Église dit à Dieu : *Que c'était chose admirable comme quoi il n'avait point eu horreur d'entrer dans le sein d'une vierge*, quoiqu'il fût plus pur que le soleil, et cette vierge incomparablement plus sainte que les Anges : hélas! quelle horreur doit-il donc avoir de venir en nous, qui sommes infiniment éloignés de la sainteté et de l'innocence de la Sainte Vierge et de ce miracle des créatures?

C'est pourquoi nous devons au moins faire tous nos efforts pour apporter à ce divin Sacrement la plus grande pureté qui nous sera possible, pureté de corps et pureté d'âme; ôtant premièrement les taches de tous les péchés mortels dont l'on a connaissance, ce à quoi l'on est absolument obligé; et puis celles des péchés véniels, rendant, si nous pouvons, nos âmes nettes de toute souillure grande et petite. Plusieurs célèbres Théologiens enseignent que le défaut de dévotion et d'attention actuelle en la communion, et que les péchés véniels que l'on commet en la recevant avec distraction d'esprit et tiédeur de volonté, empêchent qu'elle ne produise son effet en l'âme, et ne lui communique aucun degré de grâce, à cause de l'excellence infinie de ce mystère, qui demande de l'homme une grande et forte correspondance. Que si nous ne voulons point suivre cette opinion pour tenir celle de saint Thomas, qui dit que, nonobstant les péchés vé-

niels et les distractions volontaires, le Saint-Sacrement donne toujours de sa propre force un accroissement de grâce habituelle; au moins sommes-nous assurés que, comme les sacrements en général, selon que tiennent d'un commun accord tous les Théologiens, confèrent la grâce, même *ex opere operato*, comme l'on parle, c'est-à-dire, d'eux-mêmes et en vertu de leur institution, inégalement, selon la disposition des sujets, de sorte que qui est peu disposé ne la reçoit que petite, le Saint-Sacrement n'en donne par conséquent que fort peu, quand on s'en approche avec négligence. De plus, s'il communique en cet état son premier effet, qui est l'accroissement de la grâce sanctifiante, il ne donne point le second, qui est, comme dit le Docteur Angélique, la réfection et le rassasiement actuel d'une douceur spirituelle. A quoi nous pouvons ajouter qu'il ne distribue non plus les grâces actuelles qui lui sont propres, à savoir, les bonnes pensées et les affections saintes, dans les occasions qui se présentent pour surmonter les tentations et exercer les bonnes œuvres. D'où vient que ceux qui communient avec cet esprit lâche et distrait, et commettent en cette très-sainte action des péchés véniels, ne font aucun progrès dans la vertu et ne recueillent pas les fruits qu'un si puissant remède contient, parce qu'ils empêchent sa vertu de passer jusqu'à eux; ni plus ni moins que nous voyons des hommes toujours maigres, pâles et faibles, quoiqu'ils soient nourris fort délicatement, à cause de quelques mauvaises humeurs prédominantes, qui font que la chaleur ne les peut digérer ni les convertir en leur substance; ainsi trouvons-nous plusieurs personnes religieuses et séculières toujours faibles et languissantes en la pratique des vertus, parce qu'encore qu'elles usent de la meilleure et de la

plus nourrissante viande qui soit, à savoir, du corps de Notre-Seigneur, à raison toutefois qu'elles ont des péchés véniels d'habitude, des attaches aux créatures, dont elles ne peuvent point se défaire, et qu'elles la prennent avec nonchalance, tiédeur et avec des évagations volontaires, elles n'en font point de profit.

Qui donc veut sentir le profit de cette divine viande et recevoir les effets du Saint-Sacrement, doit ôter ces obstacles et se nettoyer de ces ordures; le moyen est avec les actes de contrition qu'il faut produire avant de s'approcher de cet adorable mystère, dire avec douleur et componction la confession publique, comme nous voyons que la sainte Église l'a ordonnée pour ce sujet au commencement de la messe, et aussi avant que les séculiers communient; et en troisième lieu la confession sacramentelle qui, étant un moyen si nécessaire et si commun pour procurer notre salut, mérite que nous en disions quelque chose.

SECTION IX.

Avis pour bien se confesser.

I. Plusieurs se confessent par routine et avec peu de fruit. — II. Actes qu'il faut exercer quand on se confesse. — III. De l'examen qu'il faut faire avant. — IV. De la contrition et du propos d'amendement. — V. De la confession, ou de la déclaration de ses péchés. — VI. De la satisfaction. — VII. De la confession générale de temps en temps. — VIII. De la confession fréquente.

I. Laissant ce qui regarde les confessions des pécheurs, qui sont en état de péché mortel, nous parlerons seulement de celles des justes, qui ne doivent pas reprendre en ce sacrement la vie de la grâce, mais le

lustre de beauté qu'ils ont perdu, et se purifier des taches dont les péchés véniels les ont souillés.

Pour la bien faire, le premier avis que nous donnons est que, comme il y a beaucoup de justes, ainsi que nous venons de dire, qui s'approchent souvent du Saint-Sacrement de l'autel avec négligence et tiédeur, et par conséquent avec peu ou point de profit, aussi devons-nous semblablement tenir pour certain qu'il en est plusieurs qui fréquentent celui de la pénitence de la même sorte, par une certaine accoutumance sèche et aride, et comme par manière d'acquit, qui aussi n'en deviennent pas meilleurs, mais croupissent toujours dans les mêmes imperfections et les mêmes péchés : tandis que ceux qui y vont avec considération et avec un esprit diligemment préparé, en retirent de très-grands biens, et expérimentent que c'est un moyen très-excellent que la bonté divine nous a donné pour nous combler de richesses spirituelles et pour faire un progrès admirable en la vertu. Les sacrements opèrent, comme nous avons dit, suivant la disposition des personnes; et il est clair que quand, après un grand nombre de confessions, on confesse toujours les mêmes fautes, et que l'on se voit aussi imparfait qu'auparavant, c'est une marque infaillible que l'on apporte quelque notable manquement en ses confessions qui en empêche le fruit; parce que c'est l'opinion de tous les Théologiens, que le sacrement de pénitence, par son propre effet, donne des grâces et des forces particulières pour vaincre et exterminer les péchés que l'on a confessés avec douleur et un vrai propos d'amendement. Si donc, après des mois et des années que nous nous confessons fort souvent, nous nous trouvons toujours sujets aux mêmes passions et commettons les mêmes péchés, c'est un témoignage évi-

dent que nous n'avons point reçu ces grâces et ces assistances, et ensuite que nous ne nous sommes pas confessés avec la disposition nécessaire pour les recevoir.

II. Donc, pour nous disposer à ce bien, le second avis est, qu'il faut exercer soigneusement les vertus qui sont attachées et comme incorporées au sacrement de pénitence. Il y en a spécialement sept, dont la première est la *foi*, croyant fermement que ce sacrement est un bain précieux, où les taches des péchés se nettoient, et que Notre-Seigneur a donné à son Église et aux prêtres la puissance de les remettre; la seconde, l'*espéranee*, nous confiant en la bonté de Dieu et dans les mérites de Notre-Seigneur, que nous obtiendrons le pardon des péchés que nous allons déclarer, quoique nous en soyons infiniment indignes, et de plus, la grâce de nous en corriger; la troisième, la *charité*, concevant un grand regret d'avoir offensé Dieu pour l'amour de lui, et voulant, à quelque prix que ce soit, recouvrer l'honneur de ses bonnes grâces, si c'étaient des péchés mortels, ou s'ils ne sont que véniels, rentrer en cette familiarité et communication plus intime, dont ces péchés nous ont privés; la quatrième, l'*humilité*, découvrant nos offenses à un homme, et par conséquent nous déclarant et nous avouant criminels, dignes de blâmes et de supplices, et embrassant la honte et la confusion qui suivent naturellement cette déclaration, qu'Adam et Ève nous ont avec beaucoup d'autres maux laissée par héritage, après qu'eux les premiers eurent tant de peine à confesser à Dieu même leur crime. Nous n'avons point de honte de commettre le péché, et nous en avons de le manifester; c'est en cela pervertir l'ordre de la raison : il faut avoir honte de le faire et non de le dire, puisqu'au pre-

mier il n'y a rien que de honteux, et au second rien que d'honorable; la cinquième, l'*obéissance*, obéissant à Notre-Seigneur et à son Église en une chose si difficile et si contraire à notre nature, comme est la confession, et au prêtre pour la pénitence qu'il nous enjoint et pour les conseils qu'il nous donne; la sixième est la *justice*, que l'on exerce d'une haute et héroïque façon, le pécheur s'accusant, se jugeant, se condamnant et se punissant soi-même, et vengeant sur sa propre personne les injures qu'il a faites à Dieu; et la dernière est la *force* à surmonter toutes les difficultés que la confession traîne après soi, qui sont quelquefois si grandes, que la personne n'eût pas eu tant de peine à vaincre la tentation qui l'a fait tomber en péché, qu'elle en a à le découvrir : en quoi sans doute elle fait un acte généreux de force et de courage.

Voilà les principales vertus qui reluisent dans le sacrement de pénitence, par le moyen desquelles ceux qui les exercent acquièrent de notables accroissements de grâce, et des trésors inestimables de mérites, dont les autres sont frustrés. Ainsi, par la perte qu'ils font de ces grands biens et de ces puissants secours, ils demeurent toujours dans le même état de leurs imperfections et de leurs vices. Pour donc user du sacrement de la Confession d'une excellente manière, et jouir de ses fruits, il faut produire les actes de toutes ces vertus, ou au moins de quelques-unes, tantôt de celles-ci, et puis de celles-là, selon que l'on sentira son cœur attiré.

III. Le troisième avis est touchant l'*examen* et la recherche de ses péchés, que nous disons devoir nécessairement précéder la confession, et pour cela qu'il faut prendre le temps qui y sera raisonnablement nécessaire; car autrement beaucoup de choses échapperaient faute de connaissance, qui néanmoins doivent

être dites, et de plus on n'aurait pas le loisir de former les actes des vertus dont nous venons de parler; mais comme la lumière du Saint-Esprit est ce qui principalement est requis pour voir clair dans son intérieur et connaître ses fautes, leur nombre, leur pesanteur et les sources d'où elles viennent, il sera pour ce sujet à propos avant l'examen de la lui demander. Or, si nous disons qu'il faut du temps pour s'examiner, nous ajoutons qu'il n'en faut pas beaucoup aux personnes à qui particulièrement nous parlons ici, et qu'elles ne doivent pas faire comme quelques-unes qui, travaillées et gênées de scrupules, mettent des heures entières pour faire une confession de huit jours; il faut beaucoup moins de temps.

Premièrement, parce que leurs confessions sont fréquentes, et comme nous supposons qu'elles sont bien faites, les consciences sont plus pures et ont moins de choses à rechercher. Secondement, les âmes tendres et timorées sont semblables aux corps délicats, qui sont émus des moindres altérations de l'air, car elles sentent la pointe des plus petites offenses qu'elles commettent, qui leur donnant du remords, leur donne conséquemment de la mémoire pour s'en souvenir facilement. En troisième lieu, l'examen qui se fait tous les jours, au soir, leur sert beaucoup, parce qu'y ayant remarqué les péchés de la journée, il est aisé de se les rappeler. Et il sera fort bon de rapporter dès lors l'acte de contrition que l'on fera de les avoir commis, à la confession qui doit suivre, afin de l'ébaucher déjà, et d'en jeter comme le premier dessein. Ainsi donc, si on doit prendre du temps pour faire l'examen de sa confession, comme sans doute il le faut, il n'est pas nécessaire qu'il soit si long, et il le faudra faire avec tranquillité d'esprit, sans empressement, sans inquiétude

et sans scrupule ; car la confession, qui est établie pour apaiser nos consciences, ne doit point servir à les troubler.

De plus, on ne doit point se tourmenter pour découvrir tous les péchés véniels que nous avons faits, tant parce qu'au fond il n'y a point d'obligation de les confesser, mais seulement les mortels, que parce que, quelque diligence que nous apportions pour les voir, nous devons tenir pour assuré qu'il y en a toujours un grand nombre de petits qui se dérobent à nos yeux et se cachent dans les replis de notre conscience. Ceux donc qu'il faut soigneusement rechercher et confesser sont ceux qui vous touchent le plus ; ceux qui vous donneront plus de confusion et de honte, pourvu qu'ils soient énoncés avec des paroles véritables et honnêtes; ceux qui vous empêchent le plus d'arriver à la perfection où Dieu vous appelle, et ceux qui sont opposés à la vertu, que vous vous êtes proposé d'acquérir cette semaine ou ce mois. Et comme entre les péchés véniels, il en est de pure infirmité qui échappent comme à la dérobée et par surprise, et d'autres de malice qui se commettent avec une pleine connaissance, et de sang-froid, l'entendement les voyant et la volonté s'y portant : de ceux-ci encore il n'en faut épargner pas un qu'on ne confesse; pour les autres, il les faut remettre à la miséricorde de Dieu, et les déclarer avec des termes généraux, qui les comprennent et les enveloppent tous ensemble; que si l'âme est si pure qu'elle n'en fasse que de ceux-ci, elle en spécifiera quelques-uns.

IV. Le quatrième avis regarde la *contrition* et le propos d'amendement : il consiste en ce que nous concevions un vrai regret des péchés que nous allons confesser, et formions un dessein déterminé de nous en corriger. Ce point est le plus important de tous, et

la source d'où principalement découle tout le fruit de nos confessions, qui sont, sans doute, si on les fait comme il faut, très-fructueuses et puissantes pour opérer des choses signalées en nous ; au contraire, si l'on y manque, elles sont sans effet et sans changement de nos mœurs : c'est pourquoi il faudra prendre le temps d'y vaquer avec un grand soin.

V. Le cinquième concerne la *Confession;* en quoi premièrement nous disons qu'ayant fait les actes susdits, il faut aller au prêtre, nous figurant que nous allons à Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme c'est aussi lui que nous avons offensé et qui, par le prêtre, son officier et son vicaire, nous doit absoudre.

Secondement, la Confession se fera non avec certaines formules ordinaires, où l'on dit toujours les mêmes choses, et choses ou fort générales, ou fort menues, parce qu'il est très-difficile, si ce n'est aux âmes hautement illuminées et éprises d'un grand amour, d'en avoir de la douleur et un véritable propos de s'en amender; ce qui néanmoins est requis en tous les péchés que l'on confesse, de quelque nature qu'ils soient. La Confession donc devra être des péchés que vous aurez marqués, et vous la ferez clairement, nettement et brièvement, sans superfluité de paroles, et sans y rien dire qui ne soit nécessaire. Les Confessions les plus longues ne sont pas les meilleures, mais celles qui se font avec plus de regret, plus de honte et plus d'amendement. Vous la ferez de plus avec *douleur,* avec *humilité* et avec *confusion,* continuant toujours dans la pensée que vous êtes devant Notre-Seigneur, votre Père, votre Époux, votre Sauveur, votre Dieu et votre Tout, que vous avez offensé après tant de bienfaits reçus, à qui vous avez été infidèle et manqué si lâchement de parole. Et il sera fort bon de dire, autant

que vous pourrez, le nombre des péchés, non qu'il y ait obligation, puisqu'ils ne sont que véniels, mais parce que vous en concevrez par ce moyen un plus grand sentiment de contrition et de honte, et vous donnerez au confesseur une plus claire connaissance de votre disposition pour vous aider selon votre besoin. Ayant dit vos péchés, vous recevrez l'absolution comme une goutte de sang de Notre-Seigneur qui tombe sur votre âme pour la laver et la blanchir.

VI. Le sixième est pour la *Satisfaction* et la *Pénitence* que l'on vous aura enjointe, qu'il faudra faire avec esprit de repentir et d'humilité devant Dieu, à qui après on devra rendre grâces de ce que sa Majesté infinie étant méprisée et outragée par des vers de terre, si étroitement obligés à l'honorer et à le servir, il nous a donné un remède si aisé pour un si grand mal, et pour en obtenir le pardon. Oh! que les hommes sont bien différents qui, pour les moindres injures qu'ils pensent avoir reçues, sont si sensibles et si vindicatifs! De plus, accusez et découvrez-vous devant leur tribunal, vous vous perdez; accusez-vous franchement devant celui de Dieu, vous vous sauvez. Quelle bonté! Quelle miséricorde! Ensuite, il faudra lui demander instamment la grâce efficace de *s'amender* des péchés que vous aurez confessés, protester que vous désirez cet amendement, et puis veiller sur vous; et il sera bon que vous en entrepreniez plus particulièrement un défaut pour le combattre, celui que vous verrez vous apporter plus de préjudice, et ne le point quitter que vous ne l'ayez exterminé.

VII. Le septième est, qu'outre les confessions ordinaires que font les justes, c'est un conseil grandement utile et salutaire qu'ils fassent une *Revue* et une *Confession générale* tous les mois, ou tous les six mois,

ou au moins tous les ans; se confessant des principaux péchés qu'ils auront commis depuis la dernière confession générale, d'autant que par ce moyen ils verront mieux l'état de leurs âmes et l'avancement qu'ils auront fait en la vertu. Et comme ils prendront plus de temps que de coutume, ils auront le loisir de produire plus excellemment les actes des vertus dont nous avons parlé, de pratiquer une contrition plus vive et former un plus ferme dessein de s'amender, et ainsi ils acquerront de très-grands trésors de richesses spirituelles, et ils feront un notable profit en la perfection.

VIII. Vous me demanderez s'il est bon de se confesser fort souvent. Je vous réponds que oui; d'autant que chaque confession vous conférera un nouveau degé de grâce, de charité et de toutes les vertus surnaturelles, vous nettoiera de vos péchés, vous acquittera ou du tout ou d'une partie de la peine que vous avez méritée, vous donnera de nouvelles forces pour ne les plus commettre, pour résister aux tentations, pour pratiquer les bonnes œuvres et mener une vie innocente, comme l'expérience le montre en ceux qui le font. De plus, les confessions fréquentes ont beaucoup plus de certitude de l'intégrité des péchés, qui est nécessaire, parce que la mémoire en est plus fraîche, que celles qui se font rarement; et enfin elles assurent moralement le salut d'un homme contre les dangers de la mort subite, qui, au cas qu'elle lui arrive, le trouvera en bon état.

C'est donc une chose très-profitable de se confesser souvent, et les saints l'ont ainsi fait. Sainte Catherine de Sienne se confessait tous les jours: celle de Suède, très-digne fille de sainte Brigitte et princesse d'une beauté excellente, qui dans son mariage garda sa virginité, depuis qu'elle se mit à accompagner sa bonne

mère en ses dévots pèlerinages, prit la coutume, encore qu'elle ne dût point communier, de se confesser chaque jour, non par scrupule, mais par un désir passionné qu'elle avait de conserver et d'accroître la pureté de son âme. La Bienheureuse Collette, vierge d'une héroïque et incomparable vertu, se confessait semblablement presque tous les jours, non-seulement quand elle communiait, mais même souvent avant d'entendre la messe, afin d'être mieux disposée pour cette action et pour recueillir plus abondamment ses fruits. Saint Charles Borromée et saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, se confessaient tous les jours. Le B. François de Borgia faisait tant d'état de la netteté de la conscience, qu'il se confessait deux fois chaque jour, une avant de dire la messe et l'autre avant de se coucher. Je laisse beaucoup d'autres saints personnages qui, tendant à la même fin, se sont servis du même moyen pour l'atteindre. A la vérité, comme nous voyons par une trop triste expérience que nous péchons et que nous nous souillons, non-seulement chaque jour, mais à chaque heure, nous devons aussi nous nettoyer très-souvent, si nous ne voulons pas nous voir bientôt chargés d'ordures. Comme les hommes du monde qui sont polis ont un merveilleux soin de la netteté extérieure, et font tout leur possible pour la conserver, ne pouvant souffrir sur eux ni sur leurs habits la moindre saleté, qu'ils ne l'ôtent incontinent : ainsi les hommes de Dieu, que le Saint-Esprit appelle *les vrais amateurs de la politesse, qui ont à cœur la beauté et la propreté dont il faut faire état* (1), pratiquent la même chose pour la pureté de leur âme. Saint Bonaventure raconte que saint Fran-

(1) Eccl. c. 44, 6.

çois, voyant que nous vivons ici-bas sujets à mille infirmités, et que nous ne pouvons suivre l'Agneau sans tache que nous ne recueillions toujours quelque immondice, donnait pour principe de perfection à tous ceux qui la voulaient acquérir de se purifier chaque jour avec la contrition et les larmes ; ce que lui-même faisait : car, quoiqu'il fût doué d'une vertu si éminente et reluisît dans l'Église comme un soleil de sainteté, il pleurait néanmoins presque continuellement.

Concluons donc qu'il est très-bon et très-utile de se confesser fort souvent : il y a seulement un point auquel il faut prendre garde, à savoir, que comme par un long usage nous nous accoutumons à regarder sans admiration les choses les plus belles, comme le soleil : de même recevons-nous les meilleures et les plus saintes sans sentiment, ainsi qu'il se voit au saint Sacrement de l'autel. C'est pourquoi l'on doit grandement veiller sur la confession fréquente, afin que l'on n'y aille pas par habitude et par routine ; dans ce cas il vaudrait beaucoup mieux ne pas se confesser si souvent, de peur que la parole du prophète ne se vérifiât en nous : *Il n'a point paru devant vos yeux plus net pour s'être lavé* (1) ; au contraire, il s'est souillé davantage ; et que comme dit saint Ambroise, parlant du sacrement de pénitence : Ce qui nous est donné pour remède ne devienne au démon, par notre faute, un sujet de triompher de nous (2).

(1) Psal. 88, 45. — (2) Lib. 1. de pœnit. c. 17.

SECTION X.

Troisième disposition pour bien communier: l'humilité et le respect.

I. Notre-Seigneur vient à nous dans le Saint-Sacrement, avec une admirable grandeur et majesté. — II. Il faut donc aller à lui avec une très-profonde humilité.

I. Celui qui voudra se donner le loisir de considérer les ouvrages de Dieu, tant ceux de la nature, comme la création de ce grand univers fait de rien, la hauteur, la largeur et l'épaisseur démesurée des cieux, l'incroyable vitesse des étoiles, la force agissante du soleil, de la lune et des planètes sur les choses inférieures, la grandeur, la puissance et la nécessité des éléments, les productions réglées et infaillibles des choses vivantes, et les autres; que ceux de la grâce, qui sont encore incomparablement plus nobles et plus parfaits, l'incarnation, la vie et la mort de Notre-Seigneur, les sacrements, la prédestination de l'homme, la justification du pécheur, la glorification du juste, et le reste; il y verra reluire avec pompe et magnificence les traits de la Majesté de Dieu et les rayons de sa puissance. Mais il est certain qu'ils n'éclatent point tant en aucune œuvre, soit de la nature, soit de la grâce, qu'au très-auguste et très-adorable Sacrement de l'autel; une petite hostie consacrée étant une plus grande merveille, et contenant de plus prodigieux miracles que jamais Notre-Seigneur n'en fit par soi, ni par les prophètes, ni par les apôtres, ni par tous les saints; d'où saint Thomas l'appelle le plus grand miracle qu'il ait

fait (1). Et saint Jean voulant parler de l'institution de ce divin Sacrement, élève les esprits à la considération de la puissance de Dieu par ces paroles : *Jésus connaissant que comme Fils unique de Dieu qu'il était, son Père lui avait donné par la génération éternelle sa toute-puissance, et mis toutes choses en sa disposition* (2) ; conformément à cela, le prêtre, avant de consacrer, dit de Notre-Seigneur au sujet de l'établissement de ce mystère, *qu'il prit du pain en ses mains saintes et vénérables, et leva les yeux au ciel, vers Dieu son Père tout-puissant,* faisant particulièrement mention de la toute-puissance, parce qu'elle y paraît singulièrement, et s'y fait voir rayonnante de sa plus grande gloire.

Et voici en quoi elle y paraît : c'est que Notre-Seigneur y opère huit ou neuf très-grands et très-extraordinaires miracles, dont le premier est que Notre-Seigneur est véritablement en corps et en âme au ciel et sur la terre.

Le second, qu'il est sur terre, non-seulement en une hostie, mais en autant d'hosties qu'il y en a de consacrées, c'est-à-dire, en un nombre presque innombrable de lieux, sans que pourtant il intervienne aucun changement en sa substance.

Le troisième, que bien que Notre-Seigneur soit visible en soi, puisqu'il a un corps et des couleurs, il est néanmoins au Saint-Sacrement avec ce même corps et ces mêmes couleurs invisiblement : qu'il soit sensible avec des qualités corporelles dont nos sens peuvent être touchés, il y est avec ces qualités insensiblement ; qu'il soit palpable, ayant de la chair et des os, il y est avec cette même chair et ces mêmes os impalpablement.

(1) Opusc. 57. — (2) Cap. 13, 3.

Le quatrième, bien que le corps de Notre-Seigneur soit beaucoup plus grand que l'hostie, il est néanmoins tout compris dans l'hostie, et ce qui est plus merveilleux, il est tout en toute l'hostie et tout en chacune de ses parties, à la façon des esprits, n'y occupant aucun lieu pour s'y être dépouillé de la quantité qu'on appelle *locale*, qui fait qu'un corps selon ses diverses parties correspond extérieurement aux diverses parties de l'espace qui l'environne; de sorte que, par un effet prodigieux de son pouvoir, il réduit tout son corps dans un point, tous ses membres sacrés ramassés et mis ensemble, sans que toutefois leur distinction, leur ordre et leur situation naturelle en soient aucunement troublés, mais l'y observant parfaitement, et le bras s'y trouvant aussi bien entre la main et l'épaule, quoique sans y tenir de place comme dehors.

La cinquième est la réalité du Mystère, qui consiste dans le changement d'une substance entière, et d'un composé physique, en une autre substance et composé de même, à savoir, du pain au corps de Notre-Seigneur, et du vin en son sang, que pour ce sujet on appelle *transsubstantiation;* comme dans les productions naturelles, le passage qui s'y fait d'une forme en une autre, de la forme du bois qui se brûle en celle du feu qui prend sa place dans la matière d'où elle l'a chassée, s'appelle *transformation.*

La sixième, que la quantité du pain et du vin, qui, pour être un accident, ne peut subsister d'elle-même, mais a nécessairement besoin d'un appui pour se soutenir, à savoir, de la substance, demeure néanmoins sans périr, bien que cette substance soit détruite, et ainsi subsiste comme en l'air sans tenir à rien de naturel. Pour les autres accidents, la couleur, l'odeur,

la saveur, ils se reposent sur la quantité, à leur façon ordinaire, et sans avoir reçu en ceci aucune mutation.

Le septième, que ces accidents nourrissent, sustentent, fortifient et font par dessus toute la force de leur nature, les mêmes effets en ceux qui les prennent, que feraient les substances du pain et du vin, si elles y étaient.

Le huitième, que quand ces accidents se corrompent, et que les vers viennent à s'engendrer de leur pourriture, Dieu, pour les faire, crée de nouveau, comme estiment plusieurs Théologiens, une matière première, et probablement celle du pain, qui a été détruite, et produit en elle et d'elle les formes substantielles de ces insectes; ou, si nous voulons embrasser l'opinion de saint Thomas, qui enseigne encore une chose plus étrange, à savoir, que Dieu fait exercer à la quantité de l'hostie consacrée l'office de la matière première, et tire de son sein les formes de ces animaux.

Et le dernier est que tous ces miracles et tous ces prodiges, que la nature ne peut regarder qu'avec des épouvantements, se font par le moyen de trois ou quatre petites paroles qui sortent de la bouche d'un homme; chose à la vérité très-admirable, et qui l'est incomparablement plus que quand le soleil s'arrêta au milieu de sa carrière à la voix de Josué, ce qui pourtant a été l'objet de l'admiration de tous les siècles suivants (1).

II. Notre-Seigneur opérant ces miracles nonpareils au Saint-Sacrement pour notre sujet, et venant à nous dans les splendeurs d'une si haute Majesté et dans l'é-

(1) Josué, 10, 12.

clat d'une si grande puissance, nous devons de notre côté aller à lui avec une très-profonde *humilité* et une extrême *révérence*, car c'est ce qui est dû à sa Grandeur. Pour cette cause, la sainte Église ordonne aux prêtres et aux autres, avant de communier, tant d'adorations, tant de génuflexions, et leur met dans la bouche, et par trois fois consécutives, les paroles de l'humble centenier : *Domine, non sum dignus* (1) ; et pour dire le vrai, c'est avec grande raison : car si saint Jean-Baptiste, qui fut sanctifié dans le ventre de sa mère (2), qui mena une vie d'ange sur la terre, qui fut canonisé par la bouche de la vérité même, comme le plus grand personnage et le plus signalé prophète qui eût encore paru (3), et qui était monté à un tel point de sainteté, que les Juifs jugèrent qu'il en avait assez pour lui déférer la qualité de Messie (4) ; quand néanmoins il parlait de Notre-Seigneur, il disait qu'il n'était *pas seulement digne de délier les liens de sa chaussure*. Et lorsque notre Sauveur alla à lui au Jourdain pour être baptisé de sa main, *saint Jean, merveilleusement étonné et confus, l'empêchait et se retirait, disant : Comment? c'est par vous que je dois être baptisé et vous venez à moi pour l'être* (5). Je dirai davantage : si les Anges, les Chérubins et les Séraphins, les plus nobles et les plus accomplies créatures de l'univers, qui n'ont aucune tache et qui, outre les perfections de leur nature incomparablement plus grandes que celles de la nôtre, sont comblées surabondamment des trésors de la grâce et de la gloire, assistent à nos autels, et se tiennent devant Notre-Seigneur qui y réside, avec des révé-

(1) Matth., 8, 8. — (2) Matth., 11, 11. — (3) Luc, 7, 28. — (4) Marc., 1, 7. — (5) Matth., 3, 14.

rences, des respects et des adorations incompréhensibles à nos esprits et ineffables à nos langues, se couvrant les pieds et le visage de leurs ailes, pour montrer qu'ils s'estiment indignes de paraître devant cette souveraine et infinie Majesté (1); quels sentiments donc auraient-ils, et en quel abîme d'humilité se plongeraient-ils, s'ils devaient recevoir le Fils de Dieu en eux-mêmes? Qu'eût fait saint Jean? et à quel point d'abaissement se fût-il réduit, si Notre-Seigneur eût voulu non se faire baptiser par lui, qui est une chose extérieure, mais entrer intimement dans son corps, comme il le fait dans les nôtres?

O Dieu! et maintenant que dirons-nous? que penserons-nous? que ferons-nous, nous, qui ne sommes point comparables en sainteté à saint Jean, et qui sommes encore plus éloignés de celle des Chérubins et des Séraphins? Avec quel respect et avec quel anéantissement de nous-mêmes devons-nous approcher du Saint-Sacrement et prendre Notre-Seigneur? Souvenez-vous de l'honneur que vous recevez, dit saint Chrysostôme (2), et à quelle table vous êtes appelés, car nous sommes nourris du corps que les Anges ne contemplent qu'en tremblant, et qu'ils ne peuvent regarder sans s'effrayer, à cause de l'excessive splendeur qu'il jette.

L'arche d'alliance, qui n'était qu'un coffre de bois, demandait du peuple d'Israël un si grand honneur et une si profonde révérence, qu'Oza (3) ayant, pour la soutenir en un danger où elle fut de tomber, porté la main dessus un peu trop librement; et les Bethsamites (4), pour l'avoir, à son retour du pays des Phi-

(1) Is., 6, 2. — (2) Hom. 83. in Matth. — (3) 3. Reg. 6, 6. — (4) 1. Reg. 6, 19.

listins, regardée avec des yeux moins respectueux, furent punis sur-le-champ d'une mort subite. Qui ne voit que le redoutable mystère de la très-sainte Eucharistie mérite un honneur et un respect infiniment plus grands, et que nous n'ayons sujet d'appréhender un châtiment plus rigoureux, si nous y manquons? Si personne, dit cette même bouche d'or, n'ose recevoir chez soi le Roi qu'avec respect : que dis-je, le Roi? si personne n'ose toucher seulement le vêtement du Roi avec des mains sales et sans respect, quoiqu'il soit seul et n'ait aucun témoin qui le regarde; comment aurons-nous la hardiesse de prendre le corps de Dieu, corps infiniment pur, avec irrévérence? Je vous prie, ne soyons pas les meurtriers de nous-mêmes par notre impudence, mais approchons-nous de ce corps divin avec une extrême crainte et une souveraine pureté.

Suivons donc le sage et important conseil de saint Chrysostôme (1), et allons au Saint-Sacrement de l'autel avec une profonde humilité, avec un vif sentiment de notre bassesse et avec une extrême révérence : *Quand quelque prince te conviera à sa table, prends soigneusement garde à l'honneur qu'il te fait, à l'affection qu'il te montre, aux viandes qu'il fait servir devant toi, et à la rare modestie, au grand respect et à la singulière discrétion que tu dois apporter à une action si célèbre; et avec cet esprit mets la main au plat, si tu es sage* (2). Les saints Pères entendent ces paroles de l'Eucharistie. Quelle est cette table d'un puissant prince, dit saint Augustin (3), dont parle le Sage, sinon cette table sainte et

(1) Hom. 24, in 1. ad Cor. — (2) Prov., 23, 1. — (3) Tract. 8, in Joan.

mystérieuse, où, au lieu de viandes viles et corruptibles, on mange réellement le sacré corps et on boit le précieux sang de Notre-Seigneur, qui a donné l'un et l'autre pour notre salut? et qu'est-ce que s'asseoir à cette table, sinon prendre cette divine viande avec humilité? et que veut dire, considérez ce qui vous est servi, que penser sérieusement à la faveur nonpareille et à la grâce inexplicable dont cette Majesté infinie vous honore? faveur et grâce inestimablement plus signalées, et dont vous devez faire plus d'état que s'il créait en votre considération dix mille mondes, et vous les donnait pour en disposer selon que vous voudriez. *Vous mettriez un poignard dans votre sein*, dit Salomon, c'est-à-dire, il vaudrait mieux que vous eussiez reçu un coup d'épée, que de prendre Notre-Seigneur n'étant pas préparé comme il faut; parce que là il n'y aurait que votre corps qui serait offensé et mourrait, mais ici votre âme perdra la vie. Le cardinal Cajétan nous donnant un autre jour à cette pensée, dit que nous devons aller à l'effroyable mystère du corps de Notre-Seigneur avec la même circonspection, avec la même révérence et le même tremblement, que si nous nous voyions environnés de tous côtés d'épées. Aussi les saints assurent que les Anges sont à l'entour de Notre-Seigneur résidant en l'Eucharistie en qualité de soldats, comme autour de leur Roi, pour aider ceux qui s'en approchent dignement, et exercer de terribles vengeances, si Notre-Seigneur les laissait faire, sur ceux qui n'y apportent pas la révérence qu'ils doivent. A quoi se rapportent les paroles du Prophète-roi (1), que l'on interprète communément du Saint-Sacrement : *Goûtez, et voyez combien le*

(1) Psalm. 23, 8.

Seigneur est doux et quelles délices la participation de son sacré corps verse dans les âmes! mais considérez comment vous y viendrez, parce que ses Anges entourent ceux qui y viennent; et si c'est avec crainte et humilité, ils les secourent; si c'est avec témérité et sans respect, ils les punissent; c'est pourquoi le Prophète ajoute incontinent: *Craignez le Seigneur,* vous tous qui êtes ses saints, c'est-à-dire, vous qui suivez ses lois, et qui par la manducation de sa divine chair, voulez profiter en la vertu et devenir des saints.

Et en effet, c'est ainsi que les saints se sont faits saints, et qu'ils sont parvenus au comble de la perfection, s'approchant de la très-sainte Eucharistie avec une si grande révérence, avec une si profonde humilité, et avec des sentiments de leur indignité si pénétrants, que cela ne se peut expliquer : jusque-là que plusieurs, au lit de la mort, ayant perdu toutes leurs forces, et n'ayant plus qu'un souffle de vie, comme on leur apportait le sacré Viatique, se sont jetés de leurs lits, et leur dévotion faisant un dernier effort, sont allés au devant de lui, et le voyant, se sont mis à genoux, et l'ont adoré avec des corps tout tremblants de respect, avec des âmes anéanties dans la pensée de leur bassesse, et avec des atteintes si vives d'une extrême révérence, qu'elles nous jettent la honte sur le visage, condamnent nos insensibilités et nos irrévérences, et nous doivent servir d'exemple pour mieux faire à l'avenir.

SECTION XI.

La quatrième disposition nécessaire pour bien communier : l'amour.

I. Notre-Seigneur vient à nous, dans le Saint-Sacrement avec un amour infini. — II. Comment il le montre. — III. Recherchant à s'unir à nous. — IV. Nous donnant tout ce qu'il a. — V. Faisant de grandes choses pour nous.

Saint Justin le martyr, en la seconde apologie qu'il dressa pour la défense de la foi, et qu'il présenta à l'empereur Antonin le débonnaire, rapporte que les Stoïciens, entre autres points de leur philosophie, disaient que Dieu devait un jour se transformer en feu, et venir en cet état brûler et rétablir le monde. Ils expliquaient leur opinion en diverses façons; mais la plus véritable sera, si nous disons que Dieu est descendu sur la terre tout embrasé du feu de l'amour qu'il porte à l'homme pour le racheter et le sauver. La savante Sapho, surnommée par les anciens pour la douceur de sa poésie, *le rossignol*, représente l'amour venant du ciel, couvert d'une belle et riche robe de pourpre, pour se faire voir et sentir aux hommes. Disons mieux que le Fils de Dieu est descendu du ciel sur la terre, où il s'est revêtu de la pourpre de notre mortalité, et où il porte d'une main un flambeau ardent, et de l'autre un écriteau contenant ces mots, qu'il dit depuis : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que pensez-vous que j'en veuille faire, sinon qu'il brûle* (1)?

(1) Luc. 12, 49.

I. Il est vrai qu'il le fait, et le fait en tous les mystères de sa vie et de sa mort ; il n'en est aucun où il ne nous témoigne une affection extrême, et qui ne soit capable d'embraser les cœurs les plus glacés de son amour ; mais principalement il le fait en celui de la très-sainte Eucharistie, car c'est là qu'il jette tous ses feux. Aussi le Docteur angélique dit qu'elle est appelée *le Sacrement de l'amour* (1). Et saint Bernard, tout ébloui de ses flammes, demande : Pensez-vous pouvoir assez dignement estimer, quel et combien grand est ce Saint des saints, ce Sacrement des sacrements, cet Amour des amours et cette Douceur de toutes les douceurs (2)? Il n'y a que les initiés, dit la bouche d'or, qui savent de quelle grande miséricorde et de quelle extrême charité le mystère de l'Eucharistie est plein (3). Et comparant autre part la table de la communion à la crèche, où Notre-Seigneur fut couché après sa naissance, il dit : En cette table, le Corps de Jésus-Christ est mis, non plus enveloppé de bandes comme alors, mais environné du Saint-Esprit : et qu'est-ce que le Saint-Esprit, sinon l'amour? Pour figure de ceci, les pains de proposition, images de ce pain de vie, devaient être mis tout chauds sur la table d'or devant la Majesté divine (4); et il était défendu au sujet de l'Agneau pascal, qui représentait encore cette divine nourriture, qu'il ne fût mangé ni cru, ni bouilli, mais rôti (5), pour montrer qu'il n'y aurait rien au Saint-Sacrement, ni en sa substance, ni en ses circonstances, qui ne fût embrasé d'une charité consommée. Aussi saint Jean, voulant parler de l'institution de ce sacré mystère, dit ces paroles : *Jésus sachant que l'heure était*

(1) Opusc. 58, c. 25. — (2) Serm. in Cœnâ Domini. — (3) Hom. 72 in Matth. — (4) Levit. 24, 5. — (5) Exod. 12, 9.

venue qu'il devait partir de ce monde et retourner à son Père, ayant aimé les siens au commencement et au progrès de sa vie, il les aima particulièrement à la fin, leur donnant son Corps et son Sang pour nourriture (1). De cette sorte, il les aima *in finem*, c'est-à-dire jusqu'au bout et à toute extrémité, ne pouvant les aimer davantage. Les Pères assemblés au saint concile de Trente disent : Notre Sauveur devant quitter la terre et retourner vers son Père, institua le sacrement de son Corps et de son Sang, où il fait paraître l'incomparable affection qu'il porte à l'homme, et répand sur lui, et épuise en quelque façon toutes les richesses de son amour, rendant ce mystère l'abrégé de toutes ses merveilles. Or, voyons maintenant de plus près cet excès d'amour (2).

II. L'amour a trois propriétés et trois effets principaux : le premier est *d'unir l'aimant à l'aimé*, comme nous avons dit ; le second, de *porter l'aimant à donner à l'aimé tout ce qu'il a;* et le troisième, *à faire de grandes choses pour lui.* Ces trois effets de l'amour paraissent avec un éclat merveilleux en la sainte Eucharistie.

III. Pour le premier, le Fils de Dieu non content, pour l'amour infini dont il nous honore, de s'être personnellement uni à nous en une humanité particulière; et n'étant ni nécessaire, ni bienséant qu'il le fît de cette sorte à toutes, par une invention admirable d'amour, pour satisfaire le désir extrême qu'il avait de s'unir à nous, il a établi le Saint-Sacrement, où il s'unit à nous tous d'une façon très-excellente et très-intime. Notre-Seigneur, dit saint Chrysostôme (3), s'est collé et lié à nous de toutes les sortes possibles,

(1) Joan. 13, 1. — (2) Sess. 13, c. 2. — (3) Hom. 24 ad Rom.

ce qui est le propre de ceux qui aiment ardemment : il ne s'est pas contenté de s'être fait homme pour notre sujet, d'être fouetté et mis à mort, il passe plus outre, il entre lui-même en nous, il se mêle avec nous, et nous fait être son Corps, non seulement par la foi, mais réellement et effectivement. Et autre part (1) : il faut nécessairement, dit-il, que nous apprenions les merveilles d'amour cachées en ce divin mystère, qui nous fait un de corps avec Notre-Seigneur, membres de sa chair et os de ses os. Or, ce qui fait que nous passons ainsi en lui, non simplement par amour et par souhait, mieux encore en effet, c'est la viande qu'il nous a donnée : car voulant nous témoigner son amour, il se mêle et s'unit à nous par le moyen de sa chair, et la réduit avec nous comme en un même corps, pour ne faire qu'un du chef et des membres ; car tel est le désir de ceux qui aiment grandement ; et il a fait et accompli ce grand ouvrage pour nous unir avec soi par le lien d'une plus grande charité, et nous montrer l'ardeur de l'affection qu'il nous porte : c'est ce que dit la bouche d'or.

Mais ce qui est fort considérable en cette union de Notre-Seigneur avec nous, est qu'elle se fait par la nourriture, qui est l'union la plus étroite et la plus intime qui soit en la nature ; car nous remarquons ici-bas diverses sortes d'unions, comme celle des amis, des parents, des personnes mariées, qui sont grandes ; plus grandes encore celles des accidents et de la substance, de la matière et de la forme substantielle ; mais celle de l'aliment avec ce qui est nourri, l'emporte par-dessus toutes, parce qu'en celle-là les choses unies demeurent toujours ce qu'elles sont, et conservent distincte-

(1) Hom. 83 in Matth.

ment leur nature, tandis qu'en celle-ci l'aliment se convertit en la substance du corps qu'il nourrit : ainsi le pain mort et inanimé qu'un homme mange, devient par les divers changements que la chaleur naturelle lui fait subir, son sang et sa chair, et se fait créature vivante, raisonnable, et homme comme il est, passant de l'union à l'unité : de même Notre-Seigneur s'unissant à nous, en forme de nourriture, ne nous laisse pas ce que nous sommes, pour ce qui est des affections et des mœurs, mais, comme nous avons dit, il nous change en lui, et nous fait d'une certaine façon des dieux.

IV. Le second effet de l'amour est, qu'il rend l'aimant *libéral*, même prodigue, et lui fait donner à l'aimé tout ce qu'il a. En quel point d'excellence Notre-Seigneur exécute-t-il ceci au Saint-Sacrement de l'autel, où il nous donne tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, sans se rien réserver, son corps, son âme, son humanité, sa divinité, ses grâces et ses mérites, qu'il nous applique bien plus abondamment, et nous les verse avec des profusions beaucoup plus grandes qu'en aucun autre sacrement; car de même que le soleil illumine et échauffe plus pleinement par soi que par la lune, qui n'a de lumière ni de chaleur que ce que ce grand astre lui en distribue; de même Notre-Seigneur communique ses dons dans le Saint-Sacrement, où il réside en personne, avec une largesse sans comparaison plus magnifique qu'il ne fait dans les autres, où il n'est que par sa vertu. Le patriarche Isaac voyant Ésaü, son fils aîné, qui lui demandait avec des larmes et avec des cris pitoyables sa bénédiction, lui dit, parlant de celle qu'il avait donnée à son puîné Jacob : *Tu me demandes ma bénédiction, je l'ai donnée à ton cadet, je l'ai rendu riche et opulent en froment et*

en vin, que veux-tu que je te fasse (1)? Je n'ai plus rien maintenant, je lui ai tout donné. Ainsi Notre-Seigneur nous donne tout au Saint-Sacrement, il ne lui reste rien : et n'est-ce pas bien donner tout, puisqu'il se donne tout entier.

Mais ce qui doit être grandement remarqué, c'est que se donnant à nous en une hostie, il se met et se multiplie autant de fois dans cette hostie qu'il y a en elle de parties et de points, puisqu'il n'est pas seulement tout en toute l'hostie, mais de plus qu'il n'y a ni partie, ni point où il ne soit tout entier, nous témoignant par là très-clairement l'amour extrême qu'il nous porte, et le désir infini qu'il a de se communiquer et de s'unir à nous, et qu'il nous donne son corps, son âme, sa divinité, ses mérites et tous ses trésors, non-seulement une fois, comme il n'y a qu'une hostie, mais en outre autant de fois que cette hostie contient de parties et de points.

De plus, quelle flamme d'amour de nous nourrir de sa propre Chair et de son propre Sang! Nous voyons bien les pasteurs se vêtir de la peau de leurs brebis, se réchauffer de leur laine, se nourrir de leur chair ; je dirai plus, nous savons que des mères, transportées de la faim, ont mangé leurs enfants et les ont fait rentrer dans le ventre d'où ils étaient sortis; mais il ne se voit ni ne se lit qu'aucun pasteur nourrisse ses troupeaux, ni aucune mère ses enfants, de sa chair et de son sang. Oh! qui racontera les puissances du Seigneur, s'écrie dans cette pensée saint Chrysostôme, après David (2), et qui fera entendre toutes ses louanges? Quel pasteur nourrit ses ouailles de ses propres membres? Que dis-je, pasteur! il se trouve souvent

(1) Gen. 27, 37. — (2) Psal. 105, 2.

des mères qui, après leur enfantement, envoient leurs enfants en nourrice: l'affection que Jésus a pour nous ne lui a pu permettre de se comporter ainsi à notre égard; mais il nous nourrit lui-même de son propre sang, et nous incorpore à lui par tous les moyens possibles. Quel excès d'amour! quelle extrémité de bienveillance! et ce qu'il faut encore singulièrement considérer est le temps auquel il a fait ceci, et nous a donné tous ces biens; car saint Paul dit que ce fut *la nuit de sa passion* (1), lorsque les hommes pensaient à le trahir, à le souffleter, à le fouetter, à le couronner d'épines, et à l'attacher à un gibet pour l'y faire ignominieusement et cruellement mourir; alors, et dans cette conjoncture il nous donna son Corps et son Sang pour notre nourriture. O prodige d'amour! ô excès d'une bienveillance infinie!

V. Le troisième effet de l'amour est de faire de grandes choses pour l'aimé; Notre-Seigneur le pratique en la sainte Eucharistie dans le dernier degré de perfection.

Car, premièrement, hors de soi, il ébranle et renverse toute la nature, et chaque jour, et tant de fois, et en tant de lieux, il détruit les substances du pain et du vin; il détache deux choses très-étroitement unies et naturellement inséparables, à savoir, les accidents de leur substance; il fait que la quantité subsiste et demeure debout sans aucun soutien naturel; il élève les accidents à produire les effets de la substance, à nourrir, à fortifier.

Secondement en soi: que ne fait-il pas pour la considération de l'homme qu'il aime? il se met en un nombre presque innombrable de lieux; il se resserre

(1) 1. Cor. 11. 25.

et se rétrécit tout entier dans l'espace d'une très-petite hostie, et ce qui est plus, dans chaque partie et chaque point de l'hostie; il s'unit aux accidents du pain et du vin, je ne dis pas à la substance, qui serait toujours un grand abaissement pour sa souveraine Grandeur, mais aux accidents, c'est-à-dire, à ce qui est le moindre et le plus vil dans le composé; et il unit à une chose si abjecte son corps, son âme et sa divinité, les trois plus grandes beautés de l'univers, et il les y unit si fermement et si constamment, que tandis que les accidents conservent leur nature, en quelque lieu qu'on le serre, pour sale et infecte qu'il soit, quelque péché qu'on commette, et quelque injure et indignité qu'on lui fasse, il ne les quitte jamais, mais il est le premier abandonné d'eux. Il voile la splendeur de sa Gloire et couvre les rayons de son infinie Majesté de cette pauvre apparence, ce qui est incomparablement davantage que si le plus puissant et le plus glorieux monarque de la terre mettait bas sa pourpre et sa couronne, et se revêtait des haillons d'un pauvre; ayant dans le Saint-Sacrement un vrai corps sensible, visible et palpable, il l'y tient insensiblement, invisiblement, impalpablement; y ayant sa chair, il n'y vit point de la vie de la chair, il s'y prive de l'usage de ses facultés corporelles, ne se servant non plus de ses yeux, de ses oreilles et de ses autres sens que s'il n'en avait point.

Mais ce qui passe toutes les merveilles, et va au-delà de toutes les pensées des hommes et des Anges, est qu'il fait tous ces prodiges à la parole d'un prêtre, à qui il se rend si attentif et si obéissant, qu'aussitôt qu'il a achevé de prononcer quatre ou cinq petits mots, il vient à point nommé où il l'appelle, et se trouve infailliblement dans l'hostie; et non-seulement si le prêtre

est savant, vertueux, et s'il célèbre ce saint mystère avec une bonne intention, mais même quand il est ignorant, vicieux, et consacre pour des desseins méchants et diaboliques, et cela autant de fois qu'il lui plaît. Quelle obéissance du Dieu de gloire, et du Seigneur absolu de toutes choses! Mais ce que j'estime encore plus, c'est qu'étant la souveraine sainteté, et la pureté infinie, qui hait mortellement toute impureté et tout péché, il s'expose tous les jours à mille outrages qu'il reçoit des mauvais prêtres qui disent la messe, et il aime mieux souffrir toutes sortes d'injures, passer par des mains sales et impudiques, que de priver une âme qu'il aime du contentement et du bien de sa présence. Que peut-on dire? que peut-on se figurer de plus grand en fait d'amour? quelle marque peut-on donner plus signalée et plus éclatante d'une parfaite bienveillance?

Sainte Thérèse raconte (1) que s'approchant un jour de la sainte communion, elle vit avec les yeux de l'âme plus clairement qu'on ne le saurait avec ceux du corps, deux démons extrêmement affreux, qui de leurs cornes environnaient la gorge du prêtre qui la devait communier, et entre les mains de ce prêtre, dans l'hostie, Notre-Seigneur avec une grande majesté, accompagnée d'une beauté et d'une douceur admirables, par où elle connut que le prêtre était en péché mortel, et remarqua que les diables paraissaient effrayés et épouvantés en présence de Notre-Seigneur, et qu'ils se fussent enfuis volontiers s'il le leur eût permis. Quel spectacle, s'écrie avec raison cette sainte, était-ce, mon Seigneur, de voir votre beauté entre des figures si abominables! Et comme cela lui

(1) Cap. 28 vit. suæ.

donnait un fort grand trouble, Notre-Seigneur lui dit qu'il avait permis cette vue, afin qu'elle connût la force des paroles sacramentelles; et comme, si méchant que soit le prêtre qui les dit, il ne laisse pas d'être dans l'hostie, et pour qu'elle comprit sa grande Bonté, qui le faisait se mettre entre les mains de son ennemi pour son sujet, et pour lui témoigner l'amour qu'il avait pour elle.

Voilà ce que Notre-Seigneur fait dans le Saint-Sacrement de l'autel; voilà comment il se travestit et se déguise d'une façon, à la vérité, si étrange et si nouvelle, que jamais l'univers n'a rien vu de pareil, et si la foi ne nous l'enseignait, nous ne le pourrions croire.

Considérons les inventions admirables d'amour qui ont été trouvées depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, par des hommes furieusement passionnés et même charmés et ensorcelés de l'affection de quelques créatures ; jetons les yeux sur les fictions et les métamorphoses des poètes, qui ont employé toute la force de leurs esprits pour représenter un amour parfait au dernier point; mettons-les toutes ensemble, et supposons même qu'elles aient été véritables, nous ne trouverons rien pourtant en toutes ces ardeurs, et toutes ces langueurs, en tous ces charmes, artifices et changements, qui approche de la moindre partie de ce qui se passe au Saint-Sacrement, et de ce qu'y fait Notre-Seigneur pour les hommes: c'est donc manquer de connaissance et de lumière, que de douter, comme font plusieurs qui tranchent des bons esprits et des raffinés, et ne sont que des aveugles, ou même de s'étonner des privautés et des carresses que Notre-Seigneur a faites à quelques saints particuliers, comme à saint François, à sainte Gertrude, à sainte Catherine de Sienne, à sainte Thérèse et à d'autres, ainsi

que nous lisons dans leurs vies: il n'est plus rien d'incroyable au fait de l'amour de Dieu envers les hommes, depuis que Dieu s'est fait homme pour eux, et qu'il leur donne son Corps et son Sang pour leur servir de nourriture; il n'y a plus aucune faveur ni privilége si spécial, qu'il ait fait ou qu'il doive faire aux âmes saintes, qui ne soit toujours infiniment au-dessous des mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie, qu'il a opérés non-seulement pour les parfaits, mais encore pour les imparfaits.

SECTION XII.

Qualités de cet amour pour Notre-Seigneur.

I. Nous devons donc aller à lui avec un très-ardent amour. — II. Soupirant après son union. — III. Lui donnant tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, et faisant de grandes choses pour lui.

I. Puisque Notre-Seigneur vient à nous au Saint-Sacrement, embrasé de tous ses feux, et nous témoignant son affection par les plus grandes marques qui se peuvent donner, nous devons aller à lui avec une affection mutuelle, et allumer tout l'amour qui est en nous pour le recevoir : la monnaie dont l'amour se paye, c'est l'amour. Saint Grégoire-le-Grand (1) rapporte qu'autrefois dans l'Église le diacre disait à haute voix à ceux qui voulaient communier : *Que ceux qui ne sont point préparés, se retirent et cèdent la place à ceux qui le sont;* et puis il ajoutait : *Approchez-vous avec foi, avec tremblement et*

(1) 1 Dial. l. 2.

avec amour. Avec amour donc approchons-nous, et allons prendre ce sacrement d'amour.

II. Et premièrement, comme Notre-Seigneur désire infiniment s'unir à nous, et pour parvenir à son dessein a inventé un merveilleux moyen d'union, nous devons aussi de notre côté souhaiter avec une ardeur extrême nous unir à lui. Quoi! n'est-il pas bien raisonnable, et n'est-ce pas nous déclarer entièrement aveugles, de faire autrement? Si la beauté désire tant s'unir à la laideur, la richesse à la pauvreté, la sagesse à l'ignorance, la puissance à la faiblesse, la pureté à l'ordure, la béatitude à la misère, et Dieu à l'homme, qui pourtant par cette union ne saurait devenir meilleur ni plus parfait; avec combien plus d'affection l'homme doit-il chercher à s'unir à Dieu, attendu que de l'union qu'il aura avec lui, il perfectionnera ses défauts et se remplira de tous biens? C'est pourquoi nous devons demander avec toutes les instances possibles ce précieux trésor; nous devons languir après cette union. Ainsi sainte Catherine de Sienne brûlait d'une si grande ardeur de communier pour s'unir à Notre-Seigneur, qu'elle séchait sur pied et mourait toute vive. La faim qu'en avait sainte Catherine de Gênes était extrême et son désir incroyable; voyant l'hostie entre les mains du prêtre, elle disait avec une admirable ferveur : Hâtez-vous, envoyez-le au plus profond de mon cœur, puisque c'est sa nourriture; elle était languissante et comme se pâmant jusqu'à ce qu'elle l'eût reçue. Il venait quelquefois à sainte Thérèse des désirs si violents de la sainte communion, qu'elle ne pouvait durer, de sorte qu'il n'y eût eu aucune chose, ni danger, ni travail qui eût été suffisant pour l'empêcher de la recevoir. Et longtemps auparavant, l'invincible martyr saint

Ignace, amoureux passionné de Notre-Seigneur, écrivant aux Romains, leur dit : Je ne prends point de goût en la viande corruptible qui nourrit mon corps, ni aux plaisirs de cette vie ; je veux le pain de Dieu, le pain céleste, la chair de Jésus-Christ ; je demande pour boisson le sang de celui qui est la charité incorruptible et la Vie éternelle. Pour ce sujet, les anciens chrétiens appelaient le Saint-Sacrement *les choses désirées*, pour montrer qu'y repose celui que le Saint-Esprit nomme *le désir des collines éternelles* (1), c'est-à-dire, des âmes relevées, qui portent leurs pensées et leurs affections aux choses éternelles, et que l'Épouse, pour ses perfections infinies, qualifie du titre de *tout désirable et l'objet de tous nos désirs* (2); et pour nous apprendre que leurs plus ardents souhaits se portaient là, et que les nôtres comme les leurs y doivent tendre. Aussi pendant qu'on baptisait les cathécumènes, on avait coutume de chanter ce psaume : *Comme le cerf poursuivi de la meute, et tout brûlant de soif, désire les fontaines des eaux, ainsi mon âme, ô mon Dieu, soupire après vous* (3); parce que les nouveaux convertis désiraient extrêmement recevoir le corps de Notre-Seigneur, à quoi ils étaient admis incontinent après leur baptême.

III. Secondement, comme Notre-Seigneur se donne à nous avec tout ce qu'il a au Saint-Sacrement, et pour s'unir et se donner à nous, fait des choses prodigieuses en soi et en la nature, comme nous avons vu, nous devons aussi nous donner entièrement à lui, et exécuter de grandes choses pour le recevoir dignement. Le Sage ayant dit au lieu allégué ci-dessus, qui s'entend de l'Eucharistie, que quand quelque prince

(1) Gen. 49, 26. — (2) Cant. 5, 16. — (3) Ps. 41, 2.

vous convie à un festin, vous devez diligemment prendre garde aux viandes qui vous sont servies, il ajoute, selon la version des Septante : *Mettez la main au plat avec une grande considération* (1), vous souvenant que vous vous disposez à faire les mêmes choses que vous voyez qui sont faites pour vous, c'est-à-dire, à notre propos : tout ainsi que Notre-Seigneur se donne à nous tout entier en ce divin mystère, avec un amour et une libéralité infinie, son corps, son âme, sa divinité et ses trésors, nous devons aussi, par un retour d'une vraie et sincère amitié, nous donner à lui absolument corps et âme, biens et honneurs, et tout, sans nous rien réserver. Et comme pour venir à nous il obéit ponctuellement à la voix d'un homme, il s'abaisse, il se rend petit, il vit d'une vie cachée, avec des yeux sans voir, avec des oreilles sans entendre, dans une mortification générale de tous ses sens, comme il renverse les lois de la nature, il désunit les choses les plus conjointes, il donne de la force aux plus faibles, pour produire des effets qui surpassent de beaucoup leur vertu, et fait d'autres prodiges; de même, pour aller à lui, nous devons pratiquer les actes héroïques d'obéissance, d'humilité, de recueillement, de mortification; faire des désunions des choses les plus unies, nous séparant de l'affection de notre honneur, de nos commodités, de notre jugement et de tout ce à quoi nous sommes vicieusement attachés, et nous appuyant sur le secours de Notre-Seigneur, qui fortifiera notre faiblesse, entreprendre de grandes choses pour sa gloire et pour notre perfection. Si quelque sénateur ou homme de qualité, dit saint Augustin (2), et pour mieux dire, si seulement

(1) Prov. 23, 1. — (2) In Psal. 31.

son procureur voulait loger en votre maison, et vous dît qu'il y voit quelque chose qui l'offense, vous ôteriez cette chose, encore qu'elle vous plût et fût selon votre humeur, parce que vous ne voudriez pas mécontenter celui de qui vous rechercheriez l'amitié. N'est-il donc pas très-juste que Notre-Seigneur, le Roi des rois, voulant venir en nous, et faisant pour y venir tant et de si grandes choses, nous arrachions tout ce que nous verrons en notre intérieur et en notre extérieur qui pourrait déplaire à ses yeux, encore que nous y ayons de l'affection.

Outre les actes de l'amour qui doit régner en la bonne préparation à la sainte communion, nous devons de plus, considérant cette infiniment bonne volonté que Notre-Seigneur nous porte, et le désir embrasé qu'il a de nous communiquer ses richesses, produire ceux de l'espérance, d'actions de grâces, et d'autres que nous particulariserons tantôt; je veux seulement finir ceci par les dévotes paroles de Jean Gerson, chancelier de Paris, qui, parlant de ce sujet, à propos des communions que Notre-Dame faisait, dit: « La glorieuse Vierge, contemplant la façon admirable avec laquelle son Fils est au Saint-Sacrement, qu'elle avait touché et manié visiblement pendant sa vie mortelle, à qui elle avait fait mille caresses et donné mille baisers très-doux, lorsqu'il lui souriait entre ses bras; elle pensait que le même lui était permis après, et encore que ce ne fût pas de la même sorte, ce n'était pas pourtant avec moins de mérite : elle le baise, elle le touche, et ce qu'elle n'avait pu faire alors, elle le mange et le boit corporellement, et par ce moyen elle fait entrer la vie en soi; car, comme dit son Fils même: *Celui qui me mange, vivra par moi.* Tu eusses tenu, ô âme chrétienne, à singulière faveur, si autrefois

Notre-Dame eût mis son Fils dans tes bras, et t'eût permis de l'embrasser et le baiser; mais tu as ici une chose plus admirable et plus méritoire. Hé donc, ô âme, chante avec joie le cantique des cantiques, toi qui faisais avec gémissements et soupirs cette demande qu'ils contiennent : *Oh! qui me fera cette grâce, mon cher frère, que je vous puisse voir attaché aux mamelles de ma mère, et en sucer le lait* (1)! que je vous trouve dehors tout seul, et que je vous baise à mon aise, et sans être aperçue ni reprise de personne. Voici que celui qui véritablement est dehors, puisqu'il ne paraît à personne, se donne seul à toi, et se donne afin que tu le baises; fais donc ce qui suit aux mêmes cantiques : prends-le, et le mène en la maison de ta mère, c'est-à-dire, en ta conscience: là il t'apprendra ses secrets, et te dira : Donne-moi à boire le vin de ta dévotion ; fais-moi goûter de tes grenades, c'est-à-dire, des actes d'une ardente charité et des autres vertus (2). » C'est ce que dit Gerson ; voyons maintenant ces actes.

SECTION XIII.

Moyen de bien communier réduit en pratique.

Nous mettrons ici comme en sa propre place, ce que par avance, pour satisfaire au désir de quelques-uns, nous avons déjà fait voir. Le moyen donc que nous voulons donner pour communier avec grand fruit est le suivant, dont se servent quelques-uns qui se disposent à cette sainte et importante action trois jours auparavant en cette façon.

(1) Cant. 8, 1. — (2) Tract. 9. sup. Magnif. p. 3.

PREMIER JOUR.

I. Trois choses à considérer au premier jour. — II. Celui qui vient. — III. Pour quelle fin il vient. — IV. Ce qu'il apporte. — V. Actes qu'il faut produire : de foi, — d'espérance, — de joie, — de désir, — d'humilité.

I. Au premier jour, ils appliquent soigneusement leurs esprits pour bien concevoir et appréhender trois choses : la première, qui est celui qui vient et qui doit entrer chez eux; la seconde, pour quelle fin il y vient; la troisième, ce qu'il leur apporte; et ensuite ils tirent des affections convenables et font leurs préparatifs, comme la première chose que vous devez savoir quand quelqu'un vous doit visiter, est de savoir qui il est, si c'est un prince, si c'est un roi; car votre disposition doit correspondre à sa qualité.

II. Celui qui vient, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme; notre Père, notre Frère, notre Époux, notre Protecteur et notre Tout. Il a son sacré Corps tout entier, présent véritablement et substantiellement sous les espèces, Corps très-pur, très-virginal, formé par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, du plus pur sang de la plus immaculée Vierge qui fût jamais; Corps très-saint, très-parfait et souverainement beau, doué des qualités de gloire, de clarté, d'impassibilité, de subtilité, d'agilité et de toute la beauté corporelle en un plus éminent degré que ne le sont et ne le seront tous les corps des bienheureux, et par conséquent souverainement aimable; Corps qui, par son attouchement, a guéri tant de malades, sous la majesté duquel la mer s'est affermie et rendue solide. Dans son saint Corps, il a tout son

Sang précieux, qui fut répandu pour nous en la circoncision, au jardin des Olives, en la maison de Pilate, sur la montagne du Calvaire, qui a été le prix de la Rédemption du genre humain, et dont la moindre goutte est de plus grand prix que tous les mondes possibles.

Il y a aussi sa très-sainte âme, la plus excellente et la plus accomplie créature que Dieu ait jamais faite, pleine en toute abondance de grâce, de gloire, de science, de toutes les vertus, et de Dieu; car c'est l'âme du Fils de Dieu, le chef-d'œuvre de tous les ouvrages du Tout-Puissant, qui seule contient plus de merveilles, plus de beautés et plus de perfections, et montre en un plus grand jour la sagesse, la majesté, la puissance, la libéralité et l'amour de Dieu, que tout le reste des créatures ensemble.

Enfin, la divine personne du Verbe s'y trouve aussi, et non-seulement comme en toutes les créatures, où, à raison de son immensité, il se trouve par essence, par présence et par puissance; mais d'une façon nouvelle et particulière, à savoir, comme viande pour nourrir, pour fortifier et pour réjouir notre âme avec toutes ses facultés; car nous prenons et mangeons le Corps du Fils de Dieu uni à la Divinité, qui donne à ce Corps toute la force qu'il a d'agir sur nos âmes, *parce que la chair*, comme dit Notre-Seigneur même, *ne profite de rien, c'est l'esprit qui vivifie* (1); c'est-à-dire, selon que saint Augustin l'explique, la divinité du Verbe unie à l'humanité. Avec le Verbe se trouve aussi, par une compagnie inséparable et nécessaire, le Père et le Saint-Esprit; le Père qui y vient, afin de nous adopter pour ses enfants par les mérites de son

(1) Joan., 6, 63.

Fils, et le Saint-Esprit avec ses dons et ses grâces, pour nous en remplir et nous sanctifier.

III. La fin pour laquelle il vient, est admirable : il y vient pour communiquer sa divinité à tous les hommes en particulier, ne l'ayant pu faire qu'à un seul en l'Incarnation, que cet amoureux mystère étend à tous les hommes, puisque Dieu réellement et personnellement entre en tous, se communique et s'unit à tous ceux qui le reçoivent. Voilà donc la fin de ce sacrement d'amour, produire l'union de Dieu infiniment aimant avec les hommes infiniment aimés, et par cette union appliquer à l'homme qui le reçoit, efficacement et abondamment les mérites de sa vie et de sa mort, l'enrichir de ses trésors, sanctifier son corps et son âme, et les consacrer comme en sacrifice à Dieu, son Père, ainsi que son corps et son âme l'ont été; le faire vivre d'une vie divine, par proportion comme la sienne, et lui imprimer un germe effectif de la béatitude qu'il doit un jour posséder.

Ainsi entre-t-il dans l'homme avec un corps immortel et glorieux, non mortel et passible, comme fut celui qu'il offrit en la croix à Dieu, son Père, afin de communiquer, par l'attouchement et l'union de ce sacré Corps doué d'impassibilité, de clarté, de subtilité et d'agilité, au corps et à l'âme de l'homme, une certaine impassibilité contre le péché, une clarté, une subtilité et une agilité pour bien faire et produire les actions les plus héroïques de toutes les vertus, et pour leur donner une très-forte et très-douce assurance de leur gloire future. De plus, il y vient pour montrer aux anges, aux hommes et à toutes les créatures de l'univers, le désir incompréhensible qu'il a de se communiquer, la douceur ineffable de son très-noble cœur, sa bonté démesurée, sa magnificence infinie, et

l'amour extrême qu'il porte à l'homme de vouloir entrer en lui, s'unir à lui et converser avec lui, avec un abaissement si prodigieux et avec tant de suavité, de privauté et de tendresse, et en général toutes ses perfections, qu'il répand comme sensiblement en l'homme qui le reçoit, et par ce moyen se procurer devant ses anges et ses saints, et devant toutes ses créatures, une grande gloire et une haute estime de bonté, de libéralité, etc., et se contenter soi-même en l'amour qu'il a pour l'homme; et enfin pour avoir le très-juste plaisir de rendre ses mérites efficaces, et voir ses travaux rendus fructueux.

IV. Ce qu'il apporte avec soi. Il apporte la grâce, la beauté, les lumières, la joie, des trésors infinis, et en somme tous les biens que peut causer l'union de Dieu avec un homme, qui, comme dit l'Apôtre, devient par ce moyen un même esprit avec Dieu, et par proportion comme l'humanité de Notre-Seigneur le devint par l'union qu'elle eut avec la personne du Verbe.

V. Après ces considérations, il faut produire les actes suivants : le premier d'une *foi très-vive,* que véritablement vous recevrez Notre-Seigneur, comme nous l'avons déclaré ci-dessus. Oui, je le crois, que je recevrai ce Corps glorieux, Corps lumineux, miracle des corps, souverainement beau et parfaitement aimable; ces mains salutaires, qui, par leur attouchement, ont guéri tant de malades; ces doux yeux, qui, de leurs regards, ont converti tant de pécheurs; cette âme très-sainte, cet abrégé de toutes les merveilles de Dieu, et après Dieu, le plus digne objet de la béatitude, et de la Divinité; et ensuite la très-sainte Trinité, avec toutes ses perfections. Oui, je le crois; je crois qu'il y est, et que je posséderai tous ces trésors.

Le second, d'*espérance.* Oh! que j'espère de biens

de cette venue et de cette possession très-désirable ! oh ! que j'espère que ces mains médicinales toucheront toutes mes plaies, et par leur attouchement les guériront ; que ces yeux bénis me regarderont en pitié et en miséricorde, et que cette bouche divine, qui ne s'ouvrit jamais pour condamner personne, me dira des paroles de consolation, de bénédiction, de grâce et de vie. J'espère que sa très-sainte âme sanctifiera la mienne, que sa mémoire fortifiera la mienne, son entendement éclairera le mien, et que sa volonté, tout embrasée de l'amour qu'il me porte, et qu'il me témoigne si hautement par cette venue, échauffera la mienne du sien. Le croyant ce qu'il est, et les fins pour lesquelles il vient en moi, n'ai-je pas tout sujet d'espérer de sa bonté et de son amour tous ces biens et encore davantage ?

Le troisième, de *joie*. Oh ! quel sujet de joie ! quel sujet d'un inexplicable contentement et jubilation de cœur, de posséder le Fils de Dieu, son corps, son âme, sa divinité, et le posséder en soi si intimement, et pour de si désirables effets ! Venez, oh ! venez donc, le désiré de mon cœur, mon corps et mon âme vous souhaitent avec toutes les affections possibles ; venez ! oh ! venez !

Ensuite de quoi il faut former de grands souhaits et de vifs désirs de cette venue : premièrement, pour notre intérêt, afin de posséder tous ces biens ; secondement, et beaucoup davantage, pour la considération de Dieu Notre-Seigneur, afin de lui procurer et à toute la sainte Trinité la souveraine gloire qui lui en revient ; où se pourront former les intentions très-pures de la communion, les plus pures et les plus sublimes que vous pourrez penser, à savoir que vous allez communier pour le glorifier, pour lui plaire, pour rendre

ses mérites efficaces, unissant votre communion avec celle que l'on croit qu'il fit dans la cène, se communiant soi-même ; ou encore d'autres, comme pour la rémission de vos péchés, pour acquérir quelque vertu, la victoire de quelque vice, etc.

Mais si j'ai de l'espérance, de la joie et du désir, je ne dois pas avoir moins de *révérence* et d'*humilité*, croyant assurément ce qu'il est, et que c'est le Dieu tout-puissant, le Créateur et le conservateur du ciel et de la terre, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, devant l'infinie grandeur et majesté duquel les anges, les chérubins, les séraphins tremblent et frémissent de respect, et les plus grands monarques sont comme s'ils n'étaient point. Il faudra pour ce sujet faire de grands actes intérieurs de révérence, d'abaissement et d'anéantissement de soi-même, et d'humilité tant intérieure qu'extérieure.

SECOND JOUR.

I. Ce qu'il faut considérer au second jour. — II. Actes d'admiration, — d'amour, — d'espérance, — d'imitation.

I. Ils considèrent sérieusement les étranges et admirables façons avec lesquelles Notre-Seigneur est en ce divin sacrement, et vient en l'homme: 1° qu'à la simple parole du prêtre il descend du ciel en terre, et se met dans l'hostie au même temps que la parole est prononcée, obéissant ainsi ponctuellement et sans aucun délai à la voix d'un homme; 2° il se met sous l'hostie d'une façon admirable, en abaissement, en douceur, en amour et en bonté, qui ravit d'admiration tous les esprits bienheureux. Il met sa grandeur et sa majesté infinie sous les espèces du pain et du vin ; il

y met sa beauté, sa sagesse, sa puissance et toutes ses perfections ; il y met la plus noble et la plus excellente union que la Sagesse divine ait jamais inventée, à savoir, l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine; il y met la plus belle créature qui soit entre les esprits purs, sa très-sainte âme et son sacré Corps, le plus beau et le plus accompli qui ait été et qui sera entre les hommes, avec la splendeur immense qu'il reçoit de l'union avec une telle âme, et encore plus avec la divinité, et met tout cela sous ces espèces, et cache sous une si pauvre couverture et sous les accidents de deux choses si communes, comme est le pain et le vin, tout l'éclat de sa divinité et de son humanité glorifiée.

Oh! quel excès d'abaissement et d'amour! et ce qui relève encore plus haut cet excès, sont les circonstances dont nous avons parlé, qu'il se met et se réduit tout entier, non-seulement sous toute l'hostie, mais aussi en chaque point de l'hostie, s'apetissant, s'étrécissant, et comme s'anéantissant pour l'amour de nous; qu'il endure mille irrévérences et mille outrages; qu'il fait plusieurs grands miracles, et autres, tant est ardent le désir qu'il a de venir et de se communiquer à nous.

II. Les actes qui suivent sont: 1. *Admiration* profonde d'une telle extrémité d'affection. O Dieu, quelle merveille! Dieu descendre de son trône et du ciel en terre pour moi! cacher et couvrir son infinie splendeur et sa majesté souveraine pour moi sous les vils et chétifs drapeaux, sous les accidents du pain et du vin! se ramasser en un point pour mon sujet! renverser toutes les lois de la nature, et faire huit ou neuf très-grands miracles pour l'amour qu'il me porte! oh! quelle merveille! oh! quel sujet d'admiration et de ra-

vissement! Oh! qu'il est vrai, mon Seigneur, qu'ayant aimé les vôtres, vous les avez aimés particulièrement sur la fin, établissant cet adorable et divin mystère.

2. *Amour* ardent pour correspondre à un tel amour, et des désirs embrasés de nous unir à ce Dieu d'amour, qu'il faudra vivement animer, et les réitérer souvent, les entremêlant des actes d'amour en son endroit; de l'*appréciatif*, protestant devant toutes les créatures que vous le tenez pour l'unique objet de votre cœur et de toutes vos affections, que vous le préférez à tout ce qui est au monde, et à vous-même, à votre corps, à votre âme, à vos biens, à votre honneur, à votre vie et à tout; y ajoutant des *offres* affectueuses de cela.

3. *Espérance* ferme et assurée, que puisque Notre-Seigneur a fait des choses si étranges pour venir et s'unir à nous, et pour nous communiquer ses biens et ses trésors, sa venue produira très-certainement son effet, si nous nous disposons comme il faut.

4. *Imitation*. Puisque Dieu fait tant de choses si grandes et si merveilleuses pour venir à nous, il est à la vérité bien raisonnable que nous fassions aussi de notre côté de grandes choses pour aller à lui. Il obéit, il s'humilie, il souffre des indignités et passe par-dessus la nature pour l'amour de nous; et portés pour lui par un amour réciproque, nous pratiquerons particulièrement et parfaitement aujourd'hui l'obéissance, l'humilité, la mortification; nous étoufferons en nous les mouvements de la nature corrompue, et en général nous apporterons toutes les dispositions que nous pourrons pour nous préparer excellemment à cette venue.

TROISIÈME JOUR.

I. Ce qu'il faut penser au troisième jour. — II. Actes de révérence et d'humilité, — de contrition, — d'amour, — de désir.

I. Après avoir repassé doucement dans leur esprit, qui est celui qui vient, comme nous l'avons dit au premier jour, ils pensent attentivement à ce qu'ils sont, et où ils vont; considérant non-seulement leur néant, leur ignorance, leurs misères et leurs corruptions, mais aussi leurs péchés passés, qui les rendent indignes de toutes grâces, et par conséquent de celle de la communion, qui est infinie. Et de plus, les péchés et les imperfections présentes, le peu de disposition de pureté, d'humilité, d'amour et de ferveur, qu'ils rendent à ce mystère, comparant ce qu'ils sont, ce qu'ils font et ce qu'ils donnent à Notre-Seigneur, avec ce qu'il fait pour venir à nous, et avec ce qu'il leur apporte.

II. Actes qu'il faut produire après : 1° d'une très-profonde *révérence* et *humilité* naissant de cette comparaison de nous avec Notre-Seigneur ; et ici il faudra dire et redire avec l'humble centenier : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum* (1), avec les explications suivantes, disant la première fois avec ce sentiment : Je suis, ô mon Seigneur, infiniment indigne de m'approcher de vous, et de recevoir votre infinie Majesté, à raison de mon néant, de mes très-grands et innombrables péchés, du peu de service que je vous ai rendu, du peu d'amour que je vous porte, du défaut d'une parfaite pureté, et en général

(1) Matth 8, 8.

du peu de disposition que j'ai pour vous recevoir : c'est pourquoi je dis de tout mon cœur, et avec le plus grand sentiment que je puis, frappant ma poitrine, *Domine, non sum dignus,* etc. Et pour cela quand j'aurais tout l'amour des séraphins, et que je vous aurais rendu autant de services qu'ont jamais fait et que feront tous vos saints ; et quand j'aurais toutes les dispositions, toute la sainteté, la pureté et l'humilité de tous les anges et de tous les hommes, et même de toutes les créatures possibles, encore serais-je infiniment indigne et indisposé pour vous recevoir dignement ; c'est pourquoi je dis de rechef de tout mon cœur et avec un grand sentiment : *Domine, non sum dignus,* etc. Puis donc que je suis si indigne de vous recevoir et si éloigné de l'être, je vous supplie et je vous conjure par cette souveraine sainteté, pureté et majesté qui est en vous et qui demande des dispositions souveraines, que puisque vous êtes en moi, comme en toutes les choses, il vous plaise de vous recevoir vous-même en moi et pour moi ; et par la pureté, la sainteté, l'amour et la perfection infinie que vous avez en moi, vous y recevoir aussi dignement que vous le méritez, et de suppléer de cette façon à mon impureté, à la froideur de mon amour, à mon indignité et à toutes mes bassesses ; et pour cela je dis pour la troisième fois de tout mon cœur, et avec le plus humble sentiment qu'il m'est possible : *Domine, non sum dignus.*

2° D'une cordiale *contrition* de ses péchés, étant plus que raisonnable d'être marri, et concevoir d'inexplicables regrets pour la moindre offense commise contre un Dieu si grand, si bon, si doux, si aimable, si obligeant et si libéral.

3° D'un tendre, sincère et parfait *amour,* consi-

dérant que moi étant si vil et si indigne, et lui si grand et comblé de tant de gloire, cette infinie inégalité néanmoins ne l'empêche pas de témoigner un embrasé désir de venir à moi, et en effet d'y venir avec une douceur singulière et un incomparable amour. Si un grand monarque, assis à table, environné de ses princes et de ses seigneurs, tous debout, tête nue à l'entour de lui, se souvenait de quelque pauvre mendiant couché à terre dans un hôpital, sans avoir de quoi manger, et que, touché de compassion, il lui envoyât de la viande même qu'il mange, quelque friand morceau par un de ses pages, nous estimerions, et avec raison, cela un trait d'une merveilleuse bonté et d'une miséricorde nonpareille; que s'il commandait à un de ses princes de le lui porter et de le visiter de sa part, nous dirions que ce serait beaucoup davantage; mais s'il se levait lui-même de la table et allait porter à dîner à ce pauvre, tenant le plat en ses deux mains, nous croirions que ce serait un excès d'amour inouï, et il y en aurait qui le prendraient pour un trait de folie, et pour chose indigne de la majesté d'un roi, et encore plus, si la viande était une partie de la chair du roi même. O amour incompréhensible et infini de Dieu! ô excès de charité démesurée! Ce qui ne tomberait jamais dans l'esprit d'un roi de la terre, qui au reste n'est qu'un homme, se pratique tous les jours par le Dieu de l'univers, lorsqu'il descend du ciel en terre, et apporte lui-même et par soi-même, non par le ministère de ses anges, de quelque chérubin ou séraphin, ce qui eût sans doute été beaucoup, la nourriture la plus précieuse et la plus exquise qui soit au banquet céleste, son corps, son âme et sa divinité, à l'homme pauvre et misérable, qui est ici-bas, comme en un vrai hôpital, nécessiteux et malade.

Après les actes d'amour suivront les *désirs* ardents de cette venue, les *espérances* des biens qu'elle apporte.

Le jour de la communion venu, il faudra se préparer, faisant une revue des raisons principales que l'on aura considérées les trois jours, et il sera bon de faire la méditation de ce jour là-dessus, et pour varier, on pourra prendre quelquefois d'autres sujets de ce mystère, choisis dans les bons livres qui en traitent, et il faudra de ces méditations tirer toujours les affections susdites.

Durant toute la messe en laquelle vous communierez, vous aurez soin de continuer cet entretien, et l'augmenter d'autant plus en grandeur d'affection, que le temps de la réception de ce bonheur est plus proche.

Voilà pour la préparation. Que si vous ne pouvez la faire si longue, ou pour la multitude de vos affaires, ou parce que les trois jours ne se trouvent pas d'une communion à l'autre, ramassez de tout ce qui est ci-dessus les considérations et les affections qui seront plus capables de vous émouvoir, et servez-vous-en selon le temps que vous aurez.

CE QU'IL FAUT FAIRE AVANT DE RECEVOIR LA SAINTE HOSTIE, LORSQUE LE PRÊTRE LA MONTRE.

Actes de foi, — d'adoration, — de remercîment, — d'amour et souhait d'union.

Il faut la regarder, et tenant les yeux arrêtés sur les espèces, produire avec un esprit vigoureux ces actes.

1° C'est en esprit de *foi*, de foi ferme sans douter, que je crois, mon Seigneur, que vous êtes en corps et

en âme sous ces espèces et sous ce voile, quoique mes yeux ne vous y voient pas.

2° Ensuite de cette foi je vous y *adore*, avec le plus humble respect, la plus profonde révérence et le plus grand abaissement d'esprit que saurait une créature.

3° Et je vous *remercie* de toute la puissance de mon âme, de ce que vous vous êtes mis en cet état pour mon sujet, et que vous venez à moi.

4° Et avec le plus grand *amour* et le désir le plus embrasé d'union qu'il m'est possible, que puisque vous venez à moi pour vous unir à moi et vous glorifier en moi, aussi je m'en vais à vous pour m'unir à vous et pour vous glorifier en moi. Venez, oh! venez donc, tout aimant et tout aimable Seigneur, et faites excellemment en moi ce pourquoi vous y venez. Saint Chrysostôme (1) nous fournit une bonne et pieuse pensée sur ce sujet, disant que quand nous communions, nous devons prendre la sainte hostie de la main du prêtre, comme si c'était Jésus-Christ même qui nous la donnât : « Quand vous verrez le prêtre, dit-il, vous donner le corps de Notre-Seigneur, n'imaginez pas que c'est la main du prêtre, mais celle de Jésus-Christ même qui s'étend vers vous. » Et la raison qu'il en apporte, est parce que la sainte table, où nous prenons le Corps de Notre-Seigneur, est la même avec celle où Notre-Seigneur en fit l'institution, et où il le donna lui-même de sa propre main à ses Apôtres, d'autant que c'est lui qui opère l'un et l'autre. Et encore autre part, il dit : « Quand vous allez pour recevoir le Saint-Sacrement, ne pensez pas que c'est d'un homme que vous recevrez le Corps divin, mais que c'est des séraphins que vous prenez le feu sacré, comme vit Isaïe. Repré-

(1) Hom. 51 in Matth.

sentez-vous le sang salutaire comme découlant du côté divin et immaculé que vous allez sucer, et ainsi vous approchant, prenez-le avec des lèvres pures(1).»

CE QU'IL FAUT FAIRE APRÈS AVOIR COMMUNIÉ.

I. Le temps après la communion est très-important. — II. Ce qu'il y faut faire. — III. Actes de foi, — d'adoration, — d'admiration, — d'action de grâces, — de demande. — Actes divers. — IV. En chaque communion il faut donner quelque chose à Notre-Seigneur. — V. Autre entretien après la communion par l'application des sens. — VI. Ce qu'il faut faire le jour que l'on a communié et les suivants.

I. La chose peut-être la plus importante en toute la vie spirituelle, est de savoir bien se servir du temps après la sainte communion, afin d'en recueillir les fruits pour lesquels elle a été instituée, prenant soigneusement garde d'entretenir pour lors Notre-Seigneur, et lui faire compagnie; car le laisser tout seul dans son estomac, c'est une énorme incivilité, bien plus grande que si vous laissiez seul en une chambre le roi qui vous aurait fait l'honneur de vous visiter en votre logis. Et de ce manquement vient que peu de personnes tirent de la sainte communion les profits qu'elles pourraient. Sainte Thérèse parle ainsi de ceci: Demeurez de bon cœur avec Notre-Seigneur après la communion; ne perdez point une si bonne occasion de négocier, et considérez que votre âme peut recevoir de là de très-grands biens, et que Notre-Seigneur tient à service signalé que vous lui fassiez compagnie; prenez peine de ne point laisser ce temps favorable, si l'obéissance ne vous commande quelque autre

(1) Hom. de Euchar. in Encæniis.

chose ; mais procurez de tenir votre âme avec Notre-Seigneur, qui, comme votre maître, ne manquera pas de vous enseigner, encore que vous n'entendiez pas comment. Que si l'ayant reçu vous le quittez et donnez la liberté à votre esprit de s'écouler ailleurs, ne faisant point d'état de celui qui est en vous, que voulez-vous qu'il fasse ? ne vous plaignez après que de vous-même : c'est ce que dit cette sainte.

C'est pourquoi il faut diligemment ménager le précieux temps de cette sainte visite, et ne point craindre de demeurer beaucoup à entretenir Notre-Seigneur ; car une âme pour lors peut non-seulement marcher, mais courir, voler à la perfection et acquérir des richesses immenses : vu que, selon l'opinion de quelques théologiens fameux (1), tandis que les espèces durent, et que les affections continuent, la grâce du sacrement croît toujours, et ce soleil de justice répand continuellement des rayons nouveaux de faveurs et de miséricordes.

II. Ayant donc reçu Notre-Seigneur, il faut se mettre à l'écart ; et là, fermant les yeux, les oreilles et tous les autres sentiments, et les puissances de l'âme à toute pensée et à tout souvenir d'aucune créature, se retirer intérieurement avec cet aimable Seigneur au plus profond de son cœur, en ce cabinet d'amour, et là s'enfermer avec lui pour jouir de sa divine présence, et se jetant en esprit à ses pieds, et les étreignant étroitement, et les baisant amoureusement comme une autre Magdeleine, ou autrement, il faut laisser agir vos affections et produire ces actes.

III. 1. *De foi.* Croyant de nouveau la vérité du mystère ; et si vous vous sentez touché, vous pourrez

(1) Suarez in 3. p. S. Thom. 3, ad 63, Sect. 7.

dire : Ah ! je le disais, et je le croyais bien, mon Seigneur, que vous étiez contenu en corps et en âme en ce divin Sacrement, et ce que maintenant vous répandez gracieusement en mon âme, me fait bien croire que vous y êtes ; oui, je crois, sans douter en façon quelconque, que vous êtes en corps et en âme dans mon estomac, que votre Corps souverainement beau et glorieux, que votre très-sainte âme et votre divinité infiniment adorable, sont maintenant présentes dedans moi, et unies à moi.

2. *D'adoration.* Oh ! que je vous adore, que je vous honore et vous révère ! oh ! qu'avec le plus grand respect, la plus profonde révérence et le plus bas sentiment de soi que saurait avoir une créature, mon Créateur et mon Seigneur, je vous adore, je vous honore et je vous révère.

3. *D'admiration et d'étonnement.* Mais est-il bien possible que ce soit vous ? est-il bien possible, souveraine et infinie Majesté, que vous ayez daigné visiter la dernière de vos créatures, et abaisser votre incompréhensible grandeur jusqu'à mon néant ? Vous, grand Dieu, qui, maintenant que je parle, êtes reconnu et adoré avec des humiliations profondes des plus hauts chérubins et séraphins. O souveraine et incompréhensible Majesté, est-il donc bien possible que vous soyez là, et que je vous voie en mon pauvre estomac, ayant fait tant de miracles et renversé toute la nature pour y venir ? Je me sens tout frémir et ravi d'étonnement en la considération de cette faveur infinie.

4. *D'action de grâces.* C'est pourquoi, oh ! qu'avec un ressentiment profond, et avec un cœur attendri et plein d'une reconnaissance plus grande que je ne puis expliquer, mon très-doux, mon très-libéral, mon très-

magnifique, mon très-courtois et infiniment aimable Seigneur, je vous rends grâces de cet inestimable bienfait, et parce que je ne suis point capable tout seul de vous louer dignement, que tous les anges, tous les hommes et toutes les créatures ensemble, d'un commun accord, vous louent avec moi et vous en glorifient. Il faudra s'étendre en cette affection, comme étant d'importance en ce sujet, et lui offrir tous les remercîments qui lui ont été offerts au ciel et sur la terre par les anges et par les hommes depuis le commencement du monde, et qui lui seront offerts à jamais; toutes les messes qui se diront pendant ce jour, et jusqu'au jugement dans l'Église, tout ce que vous êtes, tout ce que vous ferez ou souffrirez en votre vie, et principalement jusqu'à la première communion.

5. *Demandes.* C'est ici un des points les plus importants, où l'on peut beaucoup gagner, si on le fait bien, comme aussi beaucoup perdre, si on le fait mal. Il faut donc demander à Notre-Seigneur tout ce qui nous est nécessaire, jusqu'aux plus petites nécessités, soit pour nous, soit pour les autres, qu'il faudra particulariser. Il faut lui demander de grandes choses, une vertu héroïque, une abondance de grâces très-efficaces, une très-claire connaissance de lui et de nous, une charité très-embrasée, une vive force de se surmonter, le très-haut et très-noble esprit de la croix, etc. Il faut les demander avec toute l'affection, l'instance et la confiance possible, l'importunant et lui faisant des violences prises des raisons du sujet.

O Dieu, mon Seigneur, faites en moi ce pourquoi vous y venez; vous y venez pour vous unir à moi, pour m'appliquer les mérites de votre vie et de votre mort, pour m'enrichir de vos trésors, pour sanctifier mon corps et mon âme, et pour me faire vivre d'une

vie divine, par proportion comme la vôtre. Vous y venez pour vous procurer une souveraine et très-juste gloire, et pour avoir le contentement et le plaisir de rendre vos travaux utiles et fructueux. Oh! faites donc en moi ce pourquoi vous y venez, produisez en moi tous ces effets en un très-éminent degré; seriez-vous descendu du ciel en terre, auriez-vous produit tant de miracles, opéré tant de merveilles, renversé toute la nature et fait tant de préparatifs, vous qui ne faites pas la moindre chose en vain, pour ne rien faire? C'est pourquoi, ô mon Dieu, tout bon, tout sage et tout puissant, ne perdez point le fruit de votre voyage; faites en moi ce pourquoi vous y venez, unissez-vous à moi, et moi à vous avec le lien d'une union inséparable de grâce et d'amour; unissez vos abîmes à mes abîmes, l'abîme de vos miséricordes à l'abîme de mes misères, l'abîme de vos lumières à l'abîme de mes ténèbres, l'abîme de votre puissance à l'abîme de ma faiblesse, l'abîme de vos richesses à l'abîme de ma pauvreté; appliquez-moi pleinement les mérites de votre vie et de votre mort; sanctifiez mon corps et mon âme, toutes mes paroles, toutes mes pensées et toutes mes œuvres, et faites-moi vivre d'une vie toute divine; glorifiez-vous en moi d'une très-haute façon, et recevez le contentement d'y rendre vos mérites efficaces et vos peines utiles.

Il faut après insister à lui demander ce qui vous est particulièrement nécessaire, vous assurant que vous vous rendrez d'autant plus agréable à ses yeux que vous lui demanderez plus de choses, et des choses plus grandes, et avec plus d'ardeur et plus de confiance; car c'est alors *le temps de son bon plaisir et de ses largesses*. Car ni le Fils, venu là en cet état et pour ces fins, ne saurait rien lui refuser, lui de-

mandant avec les actes susdits; ni le Père, le requérant au nom de son fils bien-aimé; ni le Saint-Esprit, qui, pour lors au dedans de nous, comme un maître dans son école, nous apprend par ses inspirations et par ses mouvements *à demander avec de grandes affections*, avec de pressantes importunités et *avec des gémissements inénarrables* (1).

6. *Diversité de tous actes.* Il faut ensuite passer à tous les actes dont l'âme aimante et tant aimée se pourra pénétrer pour entretenir son très-aimant et très-aimable Seigneur, et pour lui plaire et lui donner du contentement.

1° Tantôt l'âme se tiendra paisiblement devant lui comme le regardant et l'écoutant, car c'est alors que particulièrement il dit les paroles de vie; et tantôt, comme ravie et plongée dans l'étonnement à l'aspect des beautés incomparables et des perfections infinies du corps, de l'âme et de la divinité de son Seigneur, elle demeurera quelque temps ne faisant autre acte que celui d'une douce, profonde et joyeuse admiration de ses rares excellences.

2° Puis elle passera à l'acte de l'amour de complaisance, se réjouissant pour tant de perfections et de merveilles qu'elle voit en lui, et pourra en faire comme un dénombrement : ainsi, je confesse, mon Dieu, mon unique bien, que vous êtes un être infini, éternel et tout parfait; je me réjouis d'une telle infinité de perfections, parce qu'elles sont vôtres, et en suis autant et plus aise que si c'était mon bien propre. Oh! que j'ai de contentement de ce que chose du monde ne vous les saurait ni diminuer, ni ôter, ni tant soit peu altérer. Vivez donc, à la bonne heure, toujours aussi

(1) Rom. 8, 26.

heureux et content, toujours parfait et infini en vos grandeurs ; et les autres dont nous avons parlé en son propre lieu.

3° De là aux actes de l'amour de bienveillance : Oh! que je désire que vous soyez connu, honoré, adoré, aimé et servi de toutes vos créatures, et de moi particulièrement, comme vous en êtes digne. Ah! que j'ai de regret de ne pouvoir vous aimer comme vous le méritez, ni vous louer et remercier pour ce signalé bienfait, comme j'y suis obligé.

4° Après, aux actes de l'amour appréciatif, comme ci-devant au second jour. Si vous êtes religieux, vous pourrez renouveler vos vœux en esprit d'amour, sachant que vous ne sauriez lui témoigner plus notablement votre affection qu'en faisant et gardant ces vœux : protestation de fidélité.

5° Actes héroïques de foi touchant les mystères les plus obscurs de notre religion ; d'espérance, formant de grands actes que Dieu vous aidera, vous conduira, qu'il aura une providence particulière de vous, de votre corps, de votre âme, de vos biens, de vos honneurs, de votre santé, de vos maladies et de tout ce qui vous touche ; qu'il vous fera la grâce de bien vivre et de bien mourir, et que par sa miséricorde il vous donnera place là-haut dans le ciel, pour l'y voir, l'y honorer, adorer et aimer à jamais ; et vous lui direz avec une confiance pleine d'amour : Oh! que j'espère que ce lumineux et ravissant visage ne sera pas toujours couvert! Que j'espère que cette divine et infinie beauté ne sera pas perpétuellement voilée, mais que ce voile se tirera un jour, et qu'elle paraîtra visiblement à mes yeux, qui la verront comme elle est, et pendant toute l'éternité! Bonne résolution de bien faire, et particulièrement ce jour-là.

IV. Et remarquez qu'en chaque communion, pour pratiquer la reconnaissance envers Notre-Seigneur de ce qu'il vous donne, il faut lui donner quelque chose; comme la victoire de votre colère, si vous y êtes sujet, la souffrance des paroles piquantes qu'on vous dit, le pardon de quelque injure, le détachement de quelque créature, un silence plus exact, un plus profond recueillement, une plus grande pureté d'intention, et autre chose, selon que vous verrez être plus nécessaire à votre bien et devoir être plus agréable à Notre-Seigneur : à quoi il faudra particulièrement travailler jusqu'à la communion suivante; et si le mal dure, continuer jusqu'à ce que vous en soyez venu à bout.

V. En outre, l'âme pourra s'entretenir par l'application de ses sens intérieurs; et premièrement de la *vue*, regarder Notre-Seigneur en soi couronné de majesté et de gloire, avec un visage admirable en beauté, plein de tous les attraits et de tous les charmes qui peuvent donner de l'amour, les ouvertures de ses plaies paraissant en ses pieds, en ses mains et en son côté, comme de vives sources de clarté, et tout son sacré Corps incomparablement plus lumineux que le soleil.

Après, pénétrant plus avant, elle verra sous le beau voile de cette humanité très-aimable la divinité cachée, et comme il est la Splendeur de la gloire du Père, un même Dieu avec lui et avec le Saint-Esprit, doué d'une beauté, d'une sagesse, d'une puissance et d'une perfection absolument infinies; ensuite de quoi elle fera des actes de foi de ces vérités, d'admiration, de révérence, d'adoration, d'amour, d'action de grâces, de joie de posséder un tel trésor, tâchant de se reposer avec toutes ses facultés en celui qui est son unique repos et sa vraie béatitude. De plus, elle considérera comme Notre-Seigneur de son côté la regarde douce-

ment et amoureusement avec ces yeux qui convertirent saint Pierre et saint Matthieu, et dont les regards sont pleins de lumière pour illuminer les esprits, et de chaleur pour échauffer les volontés, et elle lui dira avec David : *Regardez-moi, et ayez pitié de mes misères; éclairez mon visage des rayons de vos yeux, et sauvez-moi par votre miséricorde* (1).

Puis elle applique l'*ouïe* pour entendre Notre-Seigneur, la sagesse incarnée, qui lui parlera tantôt pour l'encourager à la pratique de quelque vertu, tantôt pour l'avertir de se corriger de quelque vice, pour la détacher de l'affection de quelque créature; pour résister plus fortement à quelque passion; tantôt pour lui donner des conseils de perfection, lui disant : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, bienheureux sont ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution* (2). *Apprends de moi à être débonnaire et humble de cœur. Si tu désires me suivre, il faut que tu renonces à tes inclinations et que tu portes ta croix* (3). *Demande et on te donnera; cherche, et tu trouveras; frappe, et on t'ouvrira : je te dis en vérité que si tu demandes quelque chose à mon Père en mon nom, tu l'obtiendras : demande, et demande hardiment; tu n'as encore rien demandé en mon nom jusqu'aujourd'hui* (4). Elle de sa part lui dira : *Parlez, mon Seigneur, parce que votre serviteur écoute. Vous avez les paroles de vie éternelle; dites à mon âme, je suis ton salut* (5). Après cela suivront les demandes, les supplications, les conjurations pour obtenir les grâces et les espérances.

(1) Ps. 118, 132. — (2) Matth. 5. — (3) Matth. 11, 29, et cap. 16, 24. — (4) Luc 11, 9, et Joann. 16, 23. — (5) 1. Reg. 3, 10; Joann, 6, 68. Ps. 34. 3.

L'*odorat* sera employé à sentir l'odeur suave du Corps glorieux de Notre-Seigneur, et des vertus héroïques qu'il exerce en ce divin mystère, et l'âme répandra mutuellement le doux parfum de plusieurs actes intérieurs et affections saintes, dont elle réjouira Notre-Seigneur.

Elle *goûtera* la délicatesse de cette divine nourriture, qui fait perdre l'appétit de toutes les créatures.

Elle *touchera* Notre-Seigneur, se jetant à ses pieds sacrés, les embrassant et les baisant; lui baisant ses saintes mains qui la doivent guérir et la combler de biens; et si elle est attirée plus haut, donnant et recevant avec révérence et amour le baiser de la bouche; et elle sentira aussi Notre-Seigneur qui la touche avec ses facultés et son corps pour les purifier, pour les sanctifier et pour s'imprimer beaucoup plus en elle, qu'il ne fit sur les suaires, produisant en tout ceci divers actes intérieurs, selon qu'elle y sera poussée.

Après avoir ainsi entretenu Notre-Seigneur, lorsque probablement les espèces sont digérées, et que par conséquent il cesse d'être en nous par la présence corporelle, il le faut prier de ne s'en point aller, disant : Oh! demeurez avec moi, mon cher Seigneur, tout le bien de mon âme, demeurez, et ne m'abandonnez pas seule; car que ferai-je sans vous? que ferai-je en l'absence de mon soleil, que de vivre en ténèbres? de mon médecin, que d'être accablée de maladies? et de l'unique joie de mon cœur, que de gémir et de passer mes jours en tristesse? Mais puisque vous avez résolu de vous en aller corporellement, et qu'il faut que j'en passe par là, je me soumets à votre sainte et divine volonté, et j'accepte cette séparation, quoiqu'elle me soit très-amère; seulement en échange je vous supplie

et je vous conjure, autant que je puis, de demeurer avec moi par grâce et par amour, et cependant j'attendrai avec une sainte impatience votre retour.

Cet exercice ainsi achevé, ce qu'il faut faire après est de produire souvent durant la journée des actes touchant ce bienfait reçu.

VI. *De foi.* Oui, il est vrai, je crois fermement que j'ai reçu Notre-Seigneur, que ce matin il est descendu du ciel en terre pour mon sujet, et que son sacré Corps, miracle de beauté, que sa très-sainte âme, chef-d'œuvre des mains de Dieu avec sa divinité, sont entrés véritablement en moi.

D'action de grâces. Oh! que je vous remercie de cet inestimable bienfait, et que je prie de bon cœur tous les esprits bienheureux de vous en remercier pour moi, et que je suis obligé de vous en aimer.

Je vous offre, par reconnaissance de cette souveraine grâce, tous les biens et tous les actes de vertu qui se feront aujourd'hui au monde; je vous offre tout ce que je ferai et je souffrirai en toute ma vie, et particulièrement en ce jour; je vous offre la victoire de ma colère : ou ce que vous lui aurez promis, comme il a été dit.

Mais faites miséricordieusement et très-amplement en moi ce pourquoi vous y êtes venu; sanctifiez mon corps et mon âme, faites-moi vivre d'une vie toute divine; faites qu'il paraisse en moi que je vous ai reçu; ne permettez pas que votre voyage soit inutile, etc. Il faudra produire ces actes et d'autres semblables, tant le jour de la communion, que les suivants, jusqu'à la communion prochaine, tâchant de conserver comme une mémoire continuelle de la présence de Notre-Seigneur : ce qui se peut faire, car comme ce pauvre homme, dont il est parlé en l'exercice du troisième

jour, ne pourrait oublier si tôt la présence du roi, qui avec tant d'amour le serait venu visiter, mais s'en souviendrait longtemps, et lui semblerait le voir toujours, à cause que la grandeur de la chose aurait très-vivement frappé son imagination et son esprit; il en sera ainsi de l'âme qui recevra Notre-Seigneur comme il faut; parce que comme un homme musqué et parfumé visitant son ami, l'embrassant, le baisant, le chérissant et s'entretenant quelque temps avec lui, quand il s'en va, laisse la chambre et son ami parfumés et remplis de son odeur, par le moyen de laquelle il est comme forcé de se souvenir de lui, quand même il ne le voudrait pas; de même, quand Notre-Seigneur part et s'en retourne, il laisse en l'âme qu'il quitte corporellement comme un certain baume et de très-agréables odeurs, marques assurées qu'il y a été, qui sont des sentiments, des affections et des grâces actuelles, pourvu qu'elle n'y apporte point d'empêchement, qui l'entretiennent aisément dans la mémoire de sa présence.

Enfin, ce qu'il faut faire est de s'étudier à *imiter* Notre-Seigneur, tâchant que toutes nos pensées, nos affections, nos paroles, nos œuvres et tout notre intérieur et notre extérieur ressemblent, autant qu'il nous sera possible, au sien; *de sorte que Notre-Seigneur vive en nous, et que Dieu le Père voie en nous son Fils* (1), qui aussi est appelé la figure et le caractère de la substance du Père, vivement représenté; car c'est pour cela que Notre-Seigneur s'unit à nous en ce divin Sacrement, en qualité de caractère, avec sa bonté, sa sagesse, sa puissance et ses autres attributs, et avec son humilié, sa patience, sa mansuétude, son

(1) Heb. 1, 3.

obéissance, sa charité et ses autres vertus, il veut les imprimer en nous et nous donner la grâce habituelle et les grâces actuelles, afin que comme il est l'image très-parfaite et substantielle du Père, nous soyons aussi avec quelque proportion les images et les portraits du Fils.

SECTION XIV.

Du Saint Sacrifice de la Messe.

I. Le sacrifice de la messe un en essence avec celui de la croix. — II. Leurs différences. — III. Le sacrifice de la messe est le mystère le plus auguste de l'Église, et le présent le plus excellent qui puisse être offert à Dieu. — IV. C'est ce qui contente davantage Notre-Seigneur. — V. Et toute l'Église.

L'agneau pascal a été en la loi ancienne une des plus célèbres figures de l'adorable mystère de l'Eucharistie, parce que, entre autres raisons, il servait aux Juifs de sacrement et de sacrifice : de sacrement, en tant qu'ils le mangeaient avec certaines cérémonies de religion ; de sacrifice, en tant qu'ils le présentaient à Dieu. De même, Notre-Seigneur a donné à son Église son sacré Corps, pour lui tenir lieu de sacrement et de sacrifice : de sacrement, les fidèles le mangeant comme la viande de leurs âmes ; de sacrifice, les prêtres l'offrant pour eux à Dieu sur nos autels. Nous avons parlé de l'Eucharistie prise en la première façon ; nous en dirons maintenant quelque chose, en la considérant de la seconde manière.

En quoi nous disons que toutes les religions, tant vraies que fausses, qui ont été depuis le commencement du monde, ont toujours eu quelque sacrifice,

comme la partie principale et essentielle du culte qu'elles rendaient à la Divinité. Les païens ont eu des sacrifices en tout temps ainsi que toutes les nations; car, comme dit un des plus sages d'entre eux, on trouve des villes qui n'ont point de murailles qui les ferment, ni de lettres qui les polissent, ni de princes qui les gouvernent, mais il ne s'en trouve point sans quelque connaissance de la Divinité et sans sacrifice; et une ville serait plutôt sans fonds et sans terre, que sans rendre quelque hommage et offrir quelque victime au Dieu qu'elle reconnaît. Mais, comme les dieux que les païens adoraient ne valaient rien, aussi les sacrifices qu'ils leur faisaient ne pouvaient être bons. Les Hébreux, le seul peuple entre tous ceux de la terre qui, avant la venue de Notre-Seigneur, avait une vraie religion, parce que lui seul adorait le vrai Dieu, usaient de plusieurs sacrifices rapportés dans les livres de Moïse; mais saint Paul les appelle *sacrifices faibles et défectueux* (1), parce qu'ils ne pouvaient effacer les péchés ni conférer la grâce. Le seul sacrifice que nous avons en la loi nouvelle est parfait et accompli de tout point, c'est pour cela que David l'appelle le *sacrifice de justice* (2), tant parce qu'il contient le Juste des justes, le Saint des saints, la justice et la sainteté même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que parce qu'il justifie de soi les âmes par l'infusion de la grâce et des autres dons qu'il communique. De vrai, comme le sacrifice est le point principal, l'âme et l'essence de chaque religion, et que la nôtre est la plus sainte et la plus parfaite de toutes celles qui ont été et qui seront jamais, il faut aussi que le sacrifice dont elle honore la Divinité soit le plus noble et le plus excellent de tous.

(1) Galat. 4, 9. — (2) Psal. 4, 6.

Or, voyons les excellences de ce sacrifice, et puis nous verrons les fins pour lesquelles il a été institué.

I. Pour entendre le premier, il faut poser pour fondement de tout ce discours que le sacrifice de la messe, qui est le sacrifice, comme nous venons de dire, de la loi nouvelle, que tous les jours nous offrons à Dieu sur nos autels, est le même en essence que celui qui fut présenté sur la croix, et qu'ils ne diffèrent entre eux que par quelques cérémonies et certains accidents. Notre souverain prêtre, dit saint Chrysostôme, est celui qui immole cette hostie qui nous purifie, et nous immolons la même maintenant. Ainsi ce n'est qu'un sacrifice. Et saint Césaire, archevêque d'Arles, parlant de Notre-Seigneur, dit élégamment à ce propos : « Notre-Seigneur nous devant ôter la présence de son corps, et le transporter en triomphe au ciel, il était nécessaire qu'il consacrât en notre faveur son même corps et son sang, et qu'il nous les laissât pour le plus grand et le plus auguste sacrement de son Église, afin de faire dans un sacré et adorable mystère une continuelle mémoire du prix de notre salut, qui a été offert et payé sur l'autel de la croix une seule fois; étant très-raisonnable que, comme tous les jours, l'effet de ce paiement court pour le bien des hommes, ces mêmes hommes représentent et offrent aussi tous les jours à Dieu le Père ce paiement fait pour eux par son fils, et que cette sacrée hostie immolée vive perpétuellement en leur mémoire, comme perpétuellement elle leur confère la grâce; hostie vraiment unique et parfaite, qu'il faut regarder non avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'esprit, et juger non par l'apparence extérieure, mais sur la connaissance que la foi nous en donne (1). »

(1) Hom. 17, in Epist. ad Hebr.

II. Or, les différences accidentelles qui distinguent ces deux sacrifices sont, que le sacrifice de la croix a été visible et sanglant, ne s'est fait qu'une fois, et a plus que pleinement suffi; celui de l'autel est invisible, non sanglant, et se réitère tous les jours; celui de la croix est un sacrifice de rédemption, de satisfaction et de paiement; celui de l'autel est un sacrifice d'application et de commémoration, institué pour appliquer en particulier ce paiement, et la vertu de ce premier sacrifice, et pour le représenter; d'où vient que le prêtre qui dit la messe exprime en ses habits sacerdotaux et en ses actions Notre-Seigneur dans les circonstances de sa passion et de sa mort.

III. Cela supposé, nous disons que le saint sacrifice de la messe est le mystère le plus auguste et le plus vénérable qui soit dans l'Église, et la chose la plus agréable et la plus glorieuse à Dieu qui lui puisse être présentée pendant toute l'éternité.

Premièrement, à raison de la chose offerte, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, homme-Dieu et Fils unique de Dieu, d'une excellence et d'une dignité absolument infinies, et dont l'offrande et le présent sont plus agréables au Père éternel, que si on lui donnait des mondes sans nombre remplis de chérubins et de séraphins.

Secondement, à cause du premier et du principal offrant, qui est encore Notre-Seigneur; car quand le prêtre dit la messe, Notre-Seigneur Jésus-Christ la dit en sa personne, se sacrifie de nouveau, et s'offre à Dieu, son Père, par ses mains; c'est pourquoi il est appelé : *prêtre qui persévère continuellement à exercer son office* (1). Et il est évident que les paroles

(1) Psal. 109, 4.

sacramentelles qui opèrent ce grand mystère, *ceci est mon corps*, ne se peuvent entendre de l'homme qui ne met point son corps sous les espèces, mais de Notre-Seigneur qui les prononce par la bouche de son ministre. Ce n'est point un homme, dit saint Chrysostôme (1), qui des choses proposées, c'est-à-dire, du pain et du vin, fait le Corps et le Sang de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ même qui a été crucifié pour nous; le prêtre célèbre bien la cérémonie, mais la vertu et la grâce de Dieu font tout; il dit: *Ceci est mon corps;* cette parole change les choses proposées. Et le saint concile de Trente (2), jugeant de ceci, prononce cet oracle: *C'est une même hostie et un même offrant, qui s'offre maintenant sur nos autels par le ministère des prêtres, et qui s'offrit autrefois lui-même sur celui de la croix.*

D'où il faut tirer cette grande et merveilleuse conséquence, dont les chrétiens devraient incessamment se souvenir, que la messe est une chose si excellente et si divine, que si on mettait ensemble toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres des hommes, des anges et de la Reine des anges et des hommes, Notre-Dame, et toutes les louanges, tous les honneurs et tous les services qu'ils ont rendus et rendront éternellement à Dieu, et ajoutons-y encore celles que pourraient lui rendre toutes les créatures possibles, tout cela n'est et ne peut-être si agréable à sa divine Majesté, ni ne lui donnerait une si grande gloire que fait une seule messe, à cause de ce que nous venons de dire, que Notre-Seigneur s'y offre à son Père, et par cette offrande qu'il lui fait de lui-même, l'honore, le loue, le glorifie et lui plaît infiniment plus, à raison de l'ex-

(1) Hom. de Trad. Judæ. — (2) Sess. 22. c. 2.

cellence infinie de sa personne, que tout ce que les créatures en particulier et en général peuvent faire.

IV. De plus, la messe est ce qui contente, réjouit et glorifie davantage Notre-Seigneur en tant qu'homme, tant parce qu'il sait que plus par elle que par aucun autre moyen, le plus grand et le plus ardent de ses désirs s'effectue, savoir, l'avancement de l'honneur de son Père; comme parce qu'il voit que ses combats et ses victoires, et ce qui lui a été le plus cher, je veux dire sa passion et sa mort, qui ont réparé les injures faites à la Divinité, qui ont sauvé le genre humain, et ruiné la tyrannie du prince des ténèbres, y sont représentées, non simplement et comme en image, mais au vif, et par l'exhibition réelle de la chose même, quoique sans effusion de sang. Il est évident encore que la plus grande gloire et le plus doux plaisir que peut recevoir Notre-Seigneur, est de voir que ses peines servent, que ses travaux sont rendus fructueux, et que ce n'est pas en vain qu'il s'est fait homme et a souffert la mort; ce qui ne pouvant s'exécuter plus abondamment que par la très-sainte Eucharistie considérée, et comme sacrement, ainsi que nous l'avons déclaré, et comme sacrifice, Notre-Seigneur ne la peut regarder que comme l'objet de ses plus chères délices.

V. Enfin, la sainte messe est la chose, de toutes celles que nous avons ici-bas, qui apporte un plus grand contentement à l'Église triomphante au ciel, un plus grand secours à la souffrante dans le purgatoire, et sur la terre un profit plus abondant à la militante.

SECTION XV.

Des fins du Saint Sacrifice de la Messe.

I. Les fins de son institution. — II. La messe est un sacrifice d'holocauste. — III. Un sacrifice de propitiation. — IV. Un sacrifice de remercîment. — V. Un sacrifice d'impétration.

I. Quant à l'autre point qui concerne les fins pour lesquelles le saint sacrifice de la messe a été institué, il faut remarquer qu'il y avait en l'ancienne loi quatre sortes de sacrifices, distingués par les fins diverses auxquelles ils se rapportaient : les premiers s'appelaient holocaustes, qui avaient pour fin la seule gloire de Dieu ; les seconds, propitiatoires, pour lui demander pardon des péchés commis ; les troisièmes, eucharistiques, pour lui rendre grâce des bienfaits reçus ; et les quatrièmes se faisaient pour lui en demander de nouveaux, et se nommaient impétratoires.

La raison de ceci est, parce qu'en premier lieu nous devons trois reconnaissances à Dieu : La première, le reconnaître pour notre Créateur et notre premier principe, de qui nous avons l'être, le corps, l'âme, les biens, l'honneur et tout ; la seconde, pour notre souverain Seigneur, qui a le pouvoir de disposer de nous selon son bon plaisir, de nous donner et de nous ôter la vie, la santé, les biens et toutes choses, de nous les augmenter ou de les diminuer, de nous conserver et de nous détruire, quand et comment il voudra, sans que nous puissions raisonnablement lui résister, ni d'effet, ni même de pensée ; la troisième, pour dernière fin, à laquelle nous devons rapporter nos corps, nos âmes, nos biens, nos œuvres et tout, et nous con-

sumer entièrement à sa gloire. Pour rendre à Dieu ces trois reconnaissances et ces trois devoirs, l'holocauste fut établi, dans lequel on brûlait tout l'animal sans en rien réserver, l'homme témoignant et protestant à Dieu par là que, comme il tenait tout de sa main, il s'offrait aussi tout à lui, et de même qu'il détruisait et faisait mourir cette victime, il avait aussi comme Maître souverain tout pouvoir de le détruire et de lui ôter la vie.

Secondement, comme nous péchons tous les jours et offensons sa divine Majesté, nous devons tous les jours lui demander pardon, satisfaire à sa justice et apaiser sa colère; les sacrifices propitiatoires étaient pour cela. Et un docteur remarque à ce propos que l'homme méritant pour châtiment de chaque péché qu'il commet, même pour le plus petit, de perdre les biens, l'honneur et la vie, Dieu par sa miséricorde transportait cette peine de mort sur l'animal qui lui était sacrifié; et que pour cette cause l'homme pécheur mettait ses mains entre les cornes de la victime, comme déclarant et disant qu'il se reconnaissait digne de la mort que cet animal allait souffrir.

En troisième lieu, nous recevons continuellement de la main libérale de Dieu un nombre innombrable de bienfaits, tant généraux que particuliers, de la nature et de la grâce, pour lesquels nous le devons remercier : et c'est ce qu'ils faisaient par les sacrifices eucharistiques.

Et comme nous avons besoin de mille choses pour le corps et pour l'âme, que lui seul nous les peut donner, il faut les lui demander et se servir des moyens propres et efficaces pour les obtenir; c'étaient les sacrifices impétratoires.

II. Or maintenant, pour venir à notre fait, le saint sacrifice de la messe a succédé, après celui de la

croix, à tous ceux de la loi ancienne, et accomplit lui seul avec un avantage infiniment excellent tous leurs offices.

Premièrement, c'est un sacrifice d'un très-parfait holocauste, parce qu'on rend à Dieu, en lui offrant Notre-Seigneur, un honneur infini; on reconnaît qu'il est le premier principe en lui présentant son Verbe, son Fils incarné et l'aîné des créatures; qu'il est le souverain Seigneur de toutes choses, qui a un pouvoir absolu pour faire d'elles tout ce qu'il voudra, parce qu'au moindre acte de sa volonté les substances du pain et du vin, qui sont sur la terre, et les principales de celles qui soutiennent notre vie, sont détruites en ce mystère, et l'humanité de Notre-Seigneur, qui est au ciel élevée par-dessus toutes les créatures, est mise sous les accidents de l'hostie, où elle est bien vivante en soi, mais représentant le sacrifice de sa mort; et qu'il est la dernière fin, à la gloire de laquelle on rapporte Notre-Seigneur, et en lui tous les hommes, comme les membres en leur chef, comme les sujets en leur roi, et généralement toutes choses qui sont recueillies et contenues naturellement en lui, en tant qu'il est homme, et surnaturellement et divinement, en tant qu'il est homme-Dieu (1). Par ce moyen, nous témoignons à Dieu qu'à raison de son infinie grandeur, il mérite un sacrifice d'une infinie excellence, et en lui offrant Notre-Seigneur à la messe, nous lui faisons ce sacrifice, qui est à la vérité pour nous un inestimable bonheur.

Une certaine âme, embrasée de l'amour de Dieu et du désir de sa gloire, disait: Je voudrais pouvoir à chaque parole et à chaque souffle produire des mondes

(1) Ephes. 1, 10.

infinis, remplis d'anges infiniment plus parfaits que ceux qui sont au ciel, pour louer, pour honorer et remercier Dieu; et Dieu lui fit connaître qu'il lui avait donné un moyen sans comparaison plus noble et plus puissant pour exécuter son dessein, savoir, la messe, où le Fils s'offre en sacrifice à son Père, d'une manière si excellente et si parfaite, qu'il égale sa grandeur et sa dignité infinie, et lui rend autant de louanges et de gloire qu'il mérite.

III. Secondement, c'est un sacrifice de propitiation, comme la foi nous l'enseigne, prenant sa force de la croix, qui par le sang répandu, a effacé tous les péchés des hommes et fait le paiement, même avec surabondance et excès, qui était dû pour eux à la justice divine (1). Le sacrifice de la messe nous fait jouir de ces biens que celui de la croix nous a mérités; il nous donne la liberté que celui-là nous a acquise; c'est un appareil perpétuel de rédemption et de salut appliqué sur nos plaies; c'est la prise de la médecine, qui infailliblement guérira nos maladies. Saint Chrysostôme dit que les saints anges, priant toujours Dieu pour nous, le font particulièrement durant la messe. Les anges, dit cette bouche d'or (2), fléchissent alors les genoux devant le Seigneur, et les archanges le prient; ils épient cette occasion pour le prendre à propos; l'heure de cette sacrée oblation leur est favorable; et comme les hommes portant des rameaux d'oliviers ont coutume d'émouvoir les rois, et par la représentation de ces arbres leur représenter la miséricorde; ainsi les anges, au lieu de branches d'oliviers, présentant le Corps de Notre-Seigneur, prient pour le

(1) Conc. Trid. sess. 22, cap. 2 et cant. 3. — (2) Hom. 3, de incomp. nat. Dei.

genre humain, comme s'ils disaient: Nous vous prions, Seigneur, pour ceux que vous avez tant aimés que de souffrir la mort et rendre l'âme en la croix pour leur salut; nous vous supplions en faveur de ceux pour qui vous avez répandu votre Sang, et immolé ce Corps.

Nous devons donc nous servir avec un grand soin de ce moyen pour obtenir le pardon de nos offenses, pour adoucir le courroux de Dieu et détourner de nous ses vengeances. Le grand Albuquerque, conquérant de l'Inde orientale, se voyant en péril de faire naufrage par une violente tempête qui agitait son vaisseau, prit un enfant entre ses bras, et le levant en haut, le mit entre le ciel et lui, afin d'arrêter, par l'opposition de cet innocent, la punition que Dieu voulait prendre de ses offenses. Quand le prêtre lève la sainte hostie à la messe, nous la devons lever avec lui pour opposer de même cet Agneau sans tache aux traits et aux foudres que la justice de Dieu va lancer contre nous pour châtier nos crimes.

IV. Troisièmement, c'est un sacrifice eucharistique, par lequel nous remercions Dieu comme il faut des bénéfices qu'il nous a faits; pour cette cause aussi ce mystère s'appelle eucharistique, parce qu'il nous est un symbole, dit Origène, de la reconnaissance et de l'action de grâces que nous rendons à Dieu. Et saint Chrysostôme, rendant raison de ce nom, dit: Le vénérable et salutaire mystère que nous célébrons porte le nom d'Eucharistie, c'est-à-dire, action de grâces, d'autant que c'est un souvenir de plusieurs bienfaits. Pour cela, Notre-Seigneur le voulant instituer, *rendit grâces à Dieu son Père,* dit saint Luc (1), pour mon-

(1) Cap. 22, 19.

trer qu'il nous servirait à cela. Et en la primitive Église on avait coutume, avant la consécration, au rapport de saint Denis, de chanter pour le même sujet un cantique que l'on appelait Eucharistique.

Nous sommes tous remplis des biens de Dieu ; de quelque côté que nous nous tournions, nous ne voyons que ses faveurs et les effets de l'amour qu'il nous porte. Il est donc très-raisonnable que nous lui en rendions grâces ; mais comment le ferons-nous ? que lui donnerons-nous pour reconnaissance de tant de biens ? La loi de la gratitude porte qu'on rende autant que l'on a reçu, et si on la veut exercer parfaitement, quelque chose encore de plus, afin que, comme le mot l'exprime, il y ait quelque chose *gratis*. Or, que rendrons-nous à Dieu pour satisfaire à ce devoir ? *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ?* disait David (1) ; si nous lui donnons nos corps, nos âmes, nos biens et nos honneurs, premièrement nous ne lui rendons que ses dons, car c'est de lui que nous les tenons ; et puis, qu'est-ce que tout cela en comparaison des biens surnaturels qu'il nous a faits, de ce qu'il se donne à nous par la grâce, qu'il se veut donner pour jamais à nous dans la gloire, et singulièrement de ce qu'il nous donne son Fils unique, qui, pour notre salut, s'est revêtu de notre nature, et après avoir passé sa vie en des peines continuelles, a versé tout son sang sur une croix ? Que trouverons-nous dans nos coffres, qui, en valeur, ne soit infiniment au-dessous de la plus petite de ces peines et de la moindre goutte de ce sang précieux ? Que rendrons-nous à Dieu pour ces faveurs ? Certainement nous n'avons rien.

(1) Psal. 115, 12.

C'est pourquoi Notre-Seigneur ayant compassion de notre pauvreté, nous a enrichis de ses trésors et donné le saint sacrifice de la messe, où il se donne à nous, afin que nous le prenions et que nous l'offrions à Dieu son Père, par reconnaissance de tous les biens qu'il nous a faits, et pour pratiquer excellemment la gratitude. Ce que sans doute nous accomplissons au dernier point, d'autant que ce que nous lui présentons vaut infiniment davantage que tous les biens créés. Et encore qu'il nous l'ait donné, cela importe peu, puisque nous lui donnons une chose qui véritablement nous appartient, et que sa bonté et l'amour qu'il a pour nous, nous ont rendue propre. Ainsi David (1), après avoir dit: *Que rendrai-je au Seigneur pour les bienfaits que j'ai reçus de sa main libérale?* ajoute incontinent par une prophétie et pour nous avertir de ce que nous devions faire en la loi nouvelle: *Je prendrai le calice du salut;* comme voulant dire: De moi, je n'ai rien, mes ressources sont trop faibles pour cela; *mais je lui offrirai son Fils,* comme un bien qui est à moi, au saint sacrifice de la messe; et par ce moyen, avec un si riche présent je le remercierai comme il faut, et je lui rendrai les devoirs d'une action de grâces parfaite et consommée.

V. Enfin, le sacrifice de la messe est un sacrifice d'*impétration* pour obtenir tous les biens du corps et de l'âme, temporels et éternels, dont nous avons besoin, parce que Notre-Seigneur est le prix plus que juste de tout ce que nous pouvons demander à Dieu; et celui qui, par sa libéralité infinie, prévient nos demandes et nous donne beaucoup de choses auxquelles nous n'avons pas même pensé: comment nous pourra-

(1) Psal. 115, 13.

t-il refuser, lui en demandant quelqu'une, quand nous lui offrirons et donnerons son Fils bien-aimé?

Or, la messe a la force d'impétrer, premièrement, par la représentation que Notre-Seigneur fait à Dieu, son Père, en notre faveur, des mérites de sa vie et de sa mort; en second lieu, parce que Notre-Seigneur prie actuellement au ciel; où si sa condition bienheureuse lui ôte le moyen de mériter pour nous, elle lui laisse celui d'intercéder; il prie, dis-je, pour ceux qui offrent la messe, ou pour qui elle est offerte; de plus, à raison des prières de la sainte Église insérées dans la messe, qui sont très-agréables à sa divine Majesté; et enfin, à cause des nôtres propres, qui ont pour lors tout un autre pouvoir, qu'elles n'ont en un autre temps, parce qu'elles ne sont point seulement faites au nom de Notre-Seigneur, comme elles le doivent être toujours pour être en bonne forme, mais elles sont de plus unies aux siennes et présentées par lui à son Père. C'est donc ainsi que la messe a la force d'impétrer; mais qu'est-ce qu'elle impètre? Nous l'avons dit, elle impètre tout.

Et pour le déclarer plus en particulier, elle obtient au pécheur la grâce de se repentir de ses péchés mortels, non toutefois comme un effet certain et infaillible, qu'elle emporte condignement de la justice de Dieu, mais conviant seulement par voie de bienséance sa miséricorde d'avoir pitié de cet homme, pour qui ce sacrifice lui est offert, et par un secours puissant et efficace de le tirer de son malheur: ce que la messe fait plus assurément qu'aucun autre moyen qu'on emploie à ce dessein.

Elle sollicite pour le juste le pardon de ses péchés véniels qu'elle lui obtient, soit par sa propre force, ainsi qu'estiment plusieurs théologiens, ou, suivant

une opinion plus probable, par le moyen des actes intérieurs des vertus, qui d'eux-mêmes effacent ces péchés. Elle lui obtient la rémission des peines dues à ses péchés, par l'application qu'elle lui fait des mérites et de la satisfaction de Notre-Seigneur, et cela toujours, et de soi, indépendamment de toute autre condition. Elle lui acquiert un accroissement de la grâce habituelle, de la charité et de toutes les vertus qui l'accompagnent, non-seulement celui que lui donne l'acte de religion, où la messe consiste, mais encore celui que lui apportent beaucoup d'autres actes vertueux, auxquels elle le dispose; de plus, elle lui obtient de grandes grâces actuelles et des assistances particulières pour pratiquer les bonnes œuvres, pour vivre dans la charité et y persévérer jusqu'à la mort. Enfin, elle sert grandement pour obtenir de Dieu des secours dans nos besoins temporels, selon qu'il sera plus expédient pour sa gloire et pour notre salut.

SECTION XVI.

Pratique pour bien entendre la messe.

I. Signification des parties principales de la messe. — II. Tous les fidèles offrent la messe en la personne du prêtre. — III. Manière de bien entendre la messe. — IV. De la communion spirituelle.

I. Plusieurs ont enseigné diverses méthodes pour bien entendre la messe, qui sont toutes bonnes et utiles. Pour concevoir celles dont nous voulons parler, il sera bon premièrement de donner quelque

intelligence des parties de la messe, et de ce qu'elles signifient.

La messe est composée de trois parties principales, dont la première est depuis le commencement jusqu'à l'Offertoire, et s'appelait autrefois *la messe des catéchumènes,* parce qu'ils pouvaient y assister jusque-là. L'*Introït,* le *Confiteor* et le *Kyrie eleïson,* représentent la misère et l'aveuglement, où le genre humain était plongé avant l'incarnation et la venue du Messie, qu'il demande à Dieu humblement et ardemment. Le *Gloria in excelsis,* est pour le remercier de cet infini bienfait. L'Épître marque la doctrine de la loi ancienne, qui a servi de préparation et d'ébauchement à celle de la nouvelle. L'Évangile nous publie les oracles émanés de la Sagesse incarnée. Nous faisons le signe de la croix sur le livre, et puis sur nous, sur le front, sur la bouche et sur le cœur, pour montrer par ces signes que ce livre nous annonce la doctrine de Jésus crucifié, que nous devons porter dans le cœur avec un sentiment d'amour, et la confesser de bouche et tête levée, sans crainte de personne, quand même il s'agirait de notre vie. Depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, on allume le cierge Pascal, pour signifier que cette doctrine a éclairé les Gentils de la vraie lumière et dissipé leurs ténèbres. Après avoir dit l'Évangile, on le baise par respect et par amour, et comme pour y apposer le sceau de nos affections. Le *Credo* suit comme le fruit de l'Évangile, que non-seulement les peuples et les esprits les plus simples ont embrassé, mais encore les monarques, les orateurs et les philosophes. Après le *Credo,* le diacre congédiait les catéchumènes, leur disant: *Ite, missa est.*

La seconde partie est depuis l'Offertoire jusqu'au *Pater noster,* et se nommait *la messe du sacrifice,*

où le prêtre commençant à parler bas, tant pour ôter aux catéchumènes, qui sortaient en ce temps, la connaissance des mystères, que pour en imprimer un plus grand respect aux fidèles qui demeuraient. Il lave le bout de ses doigts, pour apprendre la parfaite pureté avec laquelle il faut célébrer, et même regarder ce divin sacrifice, qui, étant une action surpassant infiniment toutes les forces humaines, le prêtre se tourne vers le peuple et lui demande le secours de ses prières pour la bien faire.

Après quoi, ayant prié quelque peu secrètement, il recommence à parler haut, afin que tout le peuple l'entende et sache qu'il parle à Dieu par son organe, et sacrifie par son ministère, l'ayant averti avec ces paroles : *Sursum corda*, d'élever leurs cœurs et leurs esprits des choses de la terre aux célestes, pour adorer avec une vive foi et une profonde révérence le plus grand mystère de notre religion, et voir sacrifier pour notre salut le Fils de Dieu à son Père. Il l'avertit encore de rendre grâces à la Bonté divine, pour la descente de Notre-Seigneur dans l'hostie; à quoi il emploie les paroles qu'on lui dit à son entrée dans la ville de Jérusalem, le jour des Rameaux. Suit le Canon, où le prêtre prie pour le Pape, pour l'Évêque, pour le chef de l'État et pour tous les fidèles. La Consécration vient après, laquelle étant achevée, le prêtre s'excuse d'avoir entrepris une action si sublime sur le commandement que Notre-Seigneur nous en a fait. Il supplie sa divine Majesté que ce sacrifice lui soit agréable; il lui en demande l'effet pour soi, pour les assistants et pour les fidèles défunts.

La troisième partie de la messe a pour son objet et pour son sujet principal la communion, à laquelle le prêtre se dispose, et en sa personne le peuple par des

oraisons, et nommément par la dominicale, où nous demandons le pain quotidien et supersubstantiel, c'est-à-dire, l'Eucharistie; par la paix que l'on donne et que l'on demande, d'autant que ce sacrement est un sacrement de paix et d'union; par les actes d'humilité et d'aveu de son indignité, employant à cela les paroles de l'humble centenier : *Domine non sum dignus*. La communion se fait après; ce qui suit ne sont que des réjouissances, des louanges et des remerciements à Dieu pour une telle faveur. Voilà suffisamment pour la connaissance des parties et des choses qui se font à la messe.

II. Secondement, il est à remarquer qu'encore que le prêtre seul offre le sacrifice de la messe à Dieu, les autres fidèles peuvent l'offrir aussi, parce que Notre-Seigneur l'a institué pour être à tous et à chacun un sacrifice digne, et une victime agréable qu'ils pussent présenter à la Divinité; de sorte que c'est un bien commun à tous et à chacun, non-seulement parce que tout sacrifice est comme un culte et une protestation publique, qui se fait au nom de tous; mais, de plus, parce que chaque chrétien a droit sur cette divine hostie pour l'offrir à Dieu en son nom et pour son bien, comme si elle n'appartenait qu'à lui seul, de façon qu'elle peut être offerte et comme chose commune pour tous, et comme particulière pour chacun. Or, on l'offre en deux sortes : la première est *extérieure* et *matérielle*, la seconde est *intérieure* et *morale*.

La première ne convient qu'aux prêtres seuls, qui avec leurs mains matériellement et visiblement prennent l'hostie et l'offrent à Dieu; ce qui a toujours été pratiqué chez toutes les nations de la terre, parmi lesquelles on a choisi certains hommes pour être em-

ployés aux sacrifices et aux devoirs extérieurs de religion, à l'exclusion des autres.

La seconde appartient à tous, et c'est la principale, consistant en la contrition de notre cœur, en l'immolation de nos vices, en l'offrande de nos affections, aux actes intérieurs de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'humilité, aux adorations, aux louanges, aux remerciements et aux autres dont il faut accompagner le sacrifice extérieur du corps et du sang de Notre-Seigneur, si nous désirons nous le rendre utile.

Il est nécessaire, dit saint Grégoire-le-Grand (1), que quand nous offrons le sacrifice de la messe, nous nous sacrifiions nous-mêmes à Dieu par la contrition et le repentir de notre cœur; parce que célébrant et représentant les mystères de la passion du Sauveur, nous devons imiter ce que nous faisons; il sera alors véritablement hostie pour nous à Dieu, quand nous nous serons faits hostie nous-mêmes. En cette seconde façon, tous les chrétiens sont appelés prêtres par le Prince des Apôtres: *Sacerdoce de sainteté, sacerdoce royal* (2). Et saint Léon dit au même sujet (3): Le signe de la croix sacre roi tous les chrétiens, et l'onction du Saint-Esprit les fait tous prêtres. Et afin qu'on ne pût mal interpréter ses paroles, il déclare ensuite la façon en laquelle ils sont prêtres, disant: « Car qu'y a-t-il de plus royal que d'assujettir son esprit à Dieu, et son corps à son esprit? Quelle action convient plus à un prêtre, que d'offrir au Seigneur une conscience nette, et de lui immoler sur l'autel de son cœur des hosties d'une pure et sincère piété? »

(1) Lib. 4 dial. c. 59. — (2) 1 Ep. 2, 5 et 9. — (3) Serm. 3 in anniv. assumpt. suæ ad Ponit.

Cela supposé, il faut donc, pour bien entendre la messe, se représenter doucement et tranquillement ce que nous avons dit de la signification des parties de la messe; unir ses intentions à celles que le prêtre doit avoir; et comme les deux points principaux sont la *consécration* et la *communion*, le premier qui contient le mystère de l'Eucharistie comme sacrifice, et le second comme sacrement, il faut consacrer et communier avec lui suivant cet ordre.

III. Premièrement, quand vous allez à l'église pour entendre la messe, vous devez y aller avec recueillement et avec une dévotion pleine d'une joie spirituelle, considérant que vous allez vous trouver à l'action la plus agréable et la plus glorieuse à Dieu de toutes celles que les hommes peuvent faire; qui lui apportera plus de louanges et plus d'honneur, et à Notre-Seigneur plus de contentement, que toutes les créatures ne lui en rendront jamais; qui vous appliquera plus abondamment les mérites de sa mort, et vous acquerra de plus grands trésors de grâces et de richesses spirituelles.

Secondement, entrant dans l'église et ayant pris de l'eau bénite avec foi et regret de vos péchés, il faut se mettre en un lieu où vous ne soyez point distrait, et prendre là les sentiments du plus grand respect et de la plus profonde révérence qui vous seront possibles; vous les ferez naître de la mémoire vive et actuelle de la présence de Dieu, vous souvenant qu'il réside avec sa grandeur et avec l'éclat de sa divine majesté dans cette église où vous êtes, comme en sa maison propre et particulière, comme en sa chambre, et nommément sur l'autel, où l'on doit toujours tenir les yeux attachés, et y regarder des yeux de l'âme la très-sainte et très-auguste Trinité, qui attend ce sacrifice comme

le plus grand hommage rendu à sa gloire; de plus, les Anges, les Archanges, les Chérubins et les Séraphins qui remplissent toute l'église et principalement le chœur, environnant, comme nous avons dit, le prêtre avec une révérence et une humilité ineffables. Il faudra les imiter, et particulièrement son bon ange, qu'on se représentera auprès de soi, et dans cette pensée on se tiendra à deux genoux, avec modestie et dévotion, sans causer, sans tourner la tête ni de ça ni de là, sans considérer les allants et les venants, évitant les mauvaises postures pleines d'irrévérence de tant de personnes mal apprises et distraites, qui sentiront enfin les effets de la justice de Dieu dans le lieu de sa miséricorde.

A dire le vrai, quand nous sommes à la messe ou devant le Saint-Sacrement, tous les hommes et toutes les choses matérielles qui sont dans l'église nous devraient devenir invisibles et ne faire aucune impression sur nos sens; ce divin soleil que les Anges, comme disait Chrysostôme, ne regardent qu'en tremblant, et qu'ils n'osent même quasi contempler, à cause de l'éclat merveilleux qui sort de lui, devrait par son excessive clarté tellement obscurcir tout ce qui est, et arrêter si invariablement sur soi les yeux de nos corps et de nos esprits, que chose aucune ne nous parût plus, et ne nous divertît tant soit peu de son attention; comme nous voyons que les corps extrêmement lumineux couvrent par l'abondance de leur lumière les moins éloignés, ainsi que le soleil fait les étoiles.

Troisièmement, ayant le corps et l'esprit ainsi disposés, il faut, en premier lieu, demander pardon à Dieu de vos péchés, et faire pour ce sujet, avec le Prêtre, d'un cœur touché de douleur, la confession générale,

afin de vous rendre par la pureté de l'âme capables de recevoir les fruits de ce sacrifice. Après, il faudra offrir la messe aux fins pour lesquelles nous avons dit qu'elle a été instituée: le prêtre, comme ambassadeur envoyé de la part de tout le genre humain, et particulièrement des fidèles, à Dieu, lui offre le sacrifice de la messe, pour au nom de tous l'adorer et le reconnaître comme leur premier principe, leur souverain Seigneur et leur dernière fin; lui demander pardon des péchés qu'ils commettent journellement contre lui; le remercier de tous ses bienfaits et obtenir de nouveaux secours dans leurs besoins. Que chacun en son particulier le lui présente pour les mêmes desseins, auxquels il en pourra ajouter d'autres, tant pour soi, que pour ses parents, ses amis, ses persécuteurs, pour les justes, les pécheurs, les âmes du purgatoire, et pour qui il voudra, afin de glorifier, remercier et prier Dieu à leur place et pour eux. Quand le prêtre lèvera l'hostie, il faudra l'offrir au Père éternel pour les intentions susdites, et demeurer jusqu'au *Pater* à produire les actes de foi, d'adoration, de glorification, de contrition, de remercîment, de demandes et les autres qui sont nécessaires pour rendre cette offrande agréable de notre part à sa divine Majesté, et effective pour nous obtenir nos demandes.

IV. Quatrièmement, dès le *Pater,* vous vous préparerez à la communion spirituelle, qui est un exercice excellent en la vie intérieure, qui remplit les âmes de très-grands biens et d'une consolation nonpareille. Le saint concile de Trente dit, conformément à la doctrine des Pères, que l'on peut recevoir le Saint-Sacrement en trois façons: la première seulement sacramentellement; la seconde, seulement spirituellement; et la

troisième, sacramentellement et spirituellement tout ensemble. Nous ne parlons point de la première, qui est de ceux qui communient en état de péché mortel, comme fit Judas, ni de la troisième, commune à tous ceux qui communient en état de grâce; mais de la seconde, propre à ceux qui ne pouvant recevoir sacramentellement et réellement le corps de Notre-Seigneur, le prennent par désir, et le mangent en esprit avec les actes d'une foi vive et d'une vraie charité, et par ce moyen se rendent capables de recevoir les fruits de ce divin Sacrement. C'est ce que dit le concile.

Pour étendre un peu plus cette doctrine, nous disons que pour bien faire la communion spirituelle, il faut reconnaître et avouer que l'on est indigne de faire la sacramentelle, et de recevoir en effet le corps de Notre-Seigneur; et toutefois désirer ardemment le recevoir, et dire avec un cœur embrasé, comme les serviteurs de Job : Hé! *qui me donnera cette chair divine*, la chair de mon Seigneur, *pour m'en nourrir* (1)? Il faut lui offrir ce désir que l'on mettrait bientôt en exécution, s'il était permis; et pour le recevoir, autant que l'on peut, s'y disposer, avec les actes de foi en la vérité du mystère, de douleur de ses péchés, de charité, d'espérance et des autres vertus dont nous avons parlé en la préparation à la communion sacramentelle, qu'il faudra par proportion exercer en la spirituelle.

L'âme ainsi préparée, et le prêtre venant à communier, elle priera Notre-Seigneur que, comme il représente les assistants, et les tient tous unis en sa personne, il daigne par sa bouche venir à elle, la visiter et demeurer en son cœur. Cela fait, elle produira envers

(1) Job. c. XXXI, 31.

lui, qu'elle contemplera présent en soi spirituellement, mais d'une façon plus particulière, les actions de grâces et les autres affections, que nous avons dit devoir suivre la communion sacramentelle, laissant seulement celles qu'elle jugera n'y pouvoir s'ajuster, et ainsi elle terminera sa communion spirituelle, dont elle retirera par cette pratique de plus grands fruits qu'elle ne ferait peut-être, et assurément que ne font plusieurs de la sacramentelle.

Pour conclusion, je dis que, comme le sacrifice de la messe étant ce que nous avons dit, c'est-à-dire, la chose la plus agréable et la plus honorable à Dieu et à Notre-Seigneur, et la plus utile que nous ayons, pour nous et pour toute l'Église, c'est un fort bon conseil d'offrir chaque jour et souvent pendant la journée toutes les messes qui se disent pour lors par tout le monde, et même toutes celles qui se diront jamais ; de plus, que c'est une excellente dévotion pour les séculiers de faire souvent dire des messes ; et quand ils ont l'intention de donner quelque chose aux églises, de donner ce qui est nécessaire à la célébration de ce mystère, et qui touche plus immédiatement le corps ou le sang de Notre-Seigneur ; afin que ne pouvant par eux-mêmes offrir à Dieu ce sacrifice, ils y contribuent au moins le plus qu'ils peuvent.

Ainsi, saint Venceslas, roi de Bohême, durant la moisson et les vendanges, oubliant en quelque façon sa dignité royale, ou pour mieux dire, voulant la rehausser par une action notable de religion et de piété, moissonnait le froment et cueillait les raisins nécessaires pour dire la sainte messe.

Pour ce qui regarde la communion spirituelle, nous la pouvons faire plusieurs fois le jour, à toute heure et en tout lieu, mais principalement à l'église, quand

nous entendons la messe ou que nous visitons le Saint-Sacrement, et comme c'est un exercice d'un profit signalé, il faut nous le rendre familier.

SECTION XVII.

De la visite du Saint-Sacrement.

I. Pourquoi Notre-Seigneur se tient dans le Saint-Sacrement sur nos autels. — II. Il l'y faut visiter. — III. C'est une pratique juste et raisonnable. — IV. Douce. — V. Utile.

Une chose fort importante pour les âmes qui font profession d'aimer Notre-Seigneur, c'est de le visiter souvent au Saint-Sacrement de l'autel, et de savoir le moyen de bien faire cette visite.

I. Pour le premier, il faut bien considérer et tout ensemble grandement admirer l'amour incompréhensible de Notre-Seigneur envers nous, de ce que non content de nous avoir donné son corps et son sang, et ensuite toute sa divine personne, pour nous nourrir et pour l'offrir à Dieu son Père en sacrifice, il a poussé encore son affection plus loin, voulant demeurer avec nous sur nos autels, jour et nuit, afin de nous voir en sa présence corporelle de plus près, nous parler, nous écouter, nous consoler, nous fortifier, nous enseigner, nous donner le moyen de jouir dès ici-bas de sa très-douce compagnie, et pouvoir en tout temps et en toutes nos nécessités être trouvé de nous ; et de plus, afin de montrer avec un éclat merveilleux sa providence, sa libéralité, sa douceur, et par-dessus tout l'amour infini qu'il nous porte, et que s'approchant de corps ainsi près de nous, il est près de nous de cœur, et que très-assurément ses délices sont d'être avec les enfants

des hommes. *Le roi Salomon,* dit le Saint-Esprit au Cantique, *s'est fait une litière des cèdres du Liban, les colonnes sur lesquelles l'impériale est posée sont d'argent, le reposoir de fin or, le montoir de pourpre, et le milieu est tout ardent de charité; le roi Salomon tout rempli de délices se tient et se fait porter en cette belle et magnifique litière en faveur des filles de Jérusalem, pour les voir et pour être vu d'elles* (1). Quelques-uns avec beaucoup de raison expliquent ces paroles du vrai Salomon, Notre-Seigneur, qui dans son divin Sacrement, tout brûlant de charité, se tient dans nos tabernacles sur nos autels, pour le contentement et pour l'amour des âmes qu'il aime.

II. Pour correspondre à un tel excès d'affection, il faut nécessairement que nous visitions le plus souvent que faire se pourra, ce prince de paix en cette litière mystérieuse où il nous attend.

III. Certainement il est très-juste et très-raisonnable d'aller voir et assister sur ce trône d'amour ce grand et souverain Seigneur, et cette Majesté infinie, puisqu'elle y est pour nous et d'une façon si nouvelle. Si un roi, pour vous honorer, vous défendre et vous témoigner, ainsi qu'à toute sa cour, l'inclination particulière qu'il a pour vous, venait demeurer en la ville où vous êtes, que penseriez-vous? que feriez-vous? Ne voudriez-vous pas reconnaître une telle bienveillance? ne serait-ce pas une lourde incivilité de ne le pas visiter? Et ne croiriez-vous pas être obligé par tout droit d'être jour et nuit, si vous pouviez, avec lui pour lui tenir compagnie, puisqu'il n'est venu là que pour vous? Si la raison vous apprend que vous

(1) Cant., III. 9.

devriez le faire, il faut qu'elle vous apprenne par le même moyen d'en faire autant, et encore plus, à Notre-Seigneur résidant au Saint-Sacrement, puisqu'il n'y est et ne s'y tient que pour votre sujet, et si vous ne le faites, que vous vous rendez coupable d'une très-grande ingratitude et d'une insouciance extrême.

Nous nous étonnons de la stupidité des Juifs, et nous les reprenons aigrement de ce qu'ayant Notre-Seigneur conversant parmi eux, buvant et mangeant en leurs maisons, guérissant leurs malades et faisant des miracles en leur présence, il ne l'ont pourtant connu ni honoré; à plus forte raison devons-nous accuser et blâmer notre insensibilité de ce qu'ayant le même Seigneur perpétuellement avec nous dans nos églises, où il opère bien d'autres merveilles, nous ne lui rendons pas les honneurs que nous devons, nous ne l'allons pas voir, et nous nous comportons envers lui comme si nous ne le connaissions point. L'exemple des saints Anges nous doit confondre et instruire; ils assistent continuellement Notre-Seigneur en la sainte Eucharistie, l'y adorent, l'y louent, l'y glorifient et sont tout ravis de l'amour infini qu'il nous y fait paraître. Si les Anges rendent tous ces devoirs à Notre-Seigneur en ce divin mystère, quoiqu'il n'y soit pas pour eux, ils nous enseignent qu'y étant pour nous, si nous ne pouvons les surpasser, comme nous y serions tenus si nous en avions les forces, qu'au moins les devons-nous imiter et faire ce que dit David: *Je chanterai vos louanges en la présence et en la compagnie des anges; j'irai vous adorer avec une très-profonde humilité en votre saint temple, me prosternant devant votre autel où je sais que vous êtes* (1): là je vous bénirai,

(1) Psal. CXXXVII, 3.

je vous remercierai et j'exalterai la gloire de votre nom pour l'ineffable miséricorde que vous exercez envers nous par la véritable présence de votre corps, que vous y avez mis pour l'amour de nous.

C'est un trait de grande incivilité parmi les hommes de ne pas rendre la visite à une personne de qualité qui vous est venue voir, et les plus mal appris n'y manquent pas : puisque le Créateur du ciel et de la terre nous fait l'honneur de nous visiter, il est certainement très-raisonnable que nous lui rendions sa visite ; et comme il nous vient voir pour nous honorer et nous donner des marques de son amour, et que pour ce sujet il se tient au Saint-Sacrement, et y demeure jour et nuit sans le quitter, nous devons aussi, pour le même dessein, lui rendre et de l'amour et de l'honneur, l'y aller voir, et nous devrions l'y assister, et lui tenir compagnie jour et nuit; ce que ne pouvant pas, nous sommes pour le moins obligés de le faire le plus souvent qu'il nous sera possible.

IV. Mais il n'est pas seulement raisonnable de rendre ce devoir à Notre-Seigneur ; c'est encore une chose douce et délicieuse. Quel bon fils ne prend plaisir d'aller voir son père? quel vrai frère ne va trouver son aîné? quelle épouse n'est heureuse en la compagnie de son cher époux? et quel ami ne se plaît à visiter son intime ami? C'est pour nous une consolation inexplicable d'avoir en cet exil toujours, en tant de lieux, et si près, Notre-Seigneur, de pouvoir lui parler, lui ouvrir notre cœur, lui exposer nos nécessités et traiter confidemment avec lui. Si un homme était en prison, et qu'il lui fût permis d'avoir avec lui son père, son frère, sa femme, son ami, qui l'assistât, qui le nourrît, qui l'entretînt, qui le consolât, qui lui fît passer le temps, qui lui donnât une bonne espérance

d'être délivré, et de bons conseils pour en venir à bout, qu'il allât lui-même après exécuter, ce serait pour lui le plus grand moyen qu'il pourrait avoir, pour adoucir ses ennuis et charmer ses peines. Notre-Seigneur, notre père, notre frère, notre époux, notre parfait ami et notre tout est avec nous pour les mêmes sujets en la prison de ce monde et en ce lieu de misères : *Voici que je suis avec vous tous les jours, et j'y serai jusqu'à la fin du monde* (1) ; faveur nonpareille et miséricorde singulière ! La sainte Écriture rapporte comme une grâce très-spéciale faite à Joseph, que la sagesse descendit avec lui dans la prison, et qu'elle ne l'abandonna point en ses fers (2). Mais c'est une grâce plus rare que la sagesse incarnée Notre-Seigneur, soit avec nous en la prison, où cette chétive vie nous retient, et qu'il veuille demeurer avec nous tout le temps de notre captivité.

On raconte que la reine Hypsicratée aima Mithridate, roi du Pont, son mari, jusqu'au dernier point, et que pour marque elle prit plaisir et se fit gloire de mépriser les plus grands ornements de sa beauté, parce qu'elle coupa ses cheveux, s'habilla en homme, s'accoutuma à aller à cheval, et se rompit à la fatigue, pour pouvoir plus facilement l'accompagner en ses voyages et en tous ses dangers; et elle passa si avant, que Mithridate étant défait par les armes victorieuses de Pompée, et s'enfuyant à grande peine à travers les solitudes et parmi les nations barbares pour se sauver, elle le suivit partout avec un courage et un corps infatigable, avec une inviolable fidélité, et une affection extrême: Ce qui fut pour ce pauvre prince, en la rigueur de sa fortune et au milieu des débris de ses affaires, un

(1) Matth. XXVIII, 20. — (2) Sap. X, 13.

très-grand soulagement et une consolation très-douce. Notre-Seigneur étant au Sacrement en l'état qu'il y est, et y faisant ce qu'il y fait, opère bien d'autres prodiges d'amour en notre endroit, qui nous doivent servir d'un puissant lénitif, pour apaiser tout-à-fait, ou au moins pour alléger beaucoup le sentiment de tous les maux du corps et de l'esprit, que nous endurons en cette vallée de larmes ; mais pour ressentir ces effets, il faut que nous l'y allions visiter.

Oui, mais je ne l'y vois pas, me direz-vous ; je sais bien qu'il y est, ce qui est toujours beaucoup ; mais si je pouvais l'y voir, la consolation serait entière. A cela je réponds que nous le voyons. Tu désires le voir, dit saint Jean Chrysostôme (1), tu le vois, tu le touches. Nous le voyons premièrement avec les yeux de la foi, qui sont bien plus assurés et plus clairvoyants que ceux du corps, parce qu'ils ne s'arrêtent pas comme ceux-ci à la porte du tabernacle, à la blancheur et à la rondeur de l'hostie, mais ils percent plus avant, et dans le tabernacle, et sous les accidents de l'hostie, ils voient Notre-Seigneur qui y est caché.

Secondement, nous le voyons encore en quelque façon avec les yeux du corps ; car comme nous disons que nous voyons une personne, quoiqu'elle soit couverte de ses habits et que nous ne voyions d'elle à découvert que le visage et les mains ; et quand même nous ne verrions ni l'un ni l'autre, si elle avait la face voilée et des gants aux mains, nous ne laisserions pas de dire avec raison que nous l'avons vue, parce que c'est en effet elle-même, et non un fantôme, que nous avons vu, encore que nous n'ayons vu que ses vêtements, sous lesquels elle est ; ainsi, quoique nous ne

(1) Hom. 83 in Matth.

voyions pas avec les yeux du corps Notre-Seigneur à découvert dans la sainte Eucharistie, nous le voyons néanmoins, parce que nous voyons les habits qui le couvrent, à savoir les espèces sous lesquelles il est infailliblement contenu.

Pour cette cause, la bienheureuse vierge Colette aimait particulièrement ses yeux, d'autant qu'elle pouvait avec eux voir Notre-Seigneur en ce divin mystère, par l'entremise des accidents. Et sainte Marguerite, fille du roi de Hongrie, après avoir communié, tenait la nappe devant les autres qui communiaient, pour avoir le moyen de le regarder plus longtemps sous les hosties. Cela donc étant vrai, allons le voir avec les yeux de la foi et avec ceux du corps, pour jouir du contentement et des délices de sa divine présence.

V. Ce qui nous doit encore grandement encourager à faire cette visite, c'est qu'elle nous est extrêmement utile. Vous n'irez jamais le voir, que vous n'en rapportiez quelque grand fruit : il est en cet auguste Sacrement comme la vive source de toutes les grâces, où il ne tiendra qu'à vous de puiser celles qui vous sont nécessaires. Le prophète Zacharie, parlant de ceci, dit: *Au temps bienheureux de la loi évangélique, il y aura une fontaine publique pour tous les fidèles; l'homme pécheur lavera dans ses eaux tous ses péchés et la femme souillée nettoiera ses ordures* (1). Il y est comme soleil de justice, qui éclaire, échauffe, brûle, réjouit, vivifie et anime au travail. Il y est comme un Dieu tout-puissant pour nous fortifier, comme tout bon, tout libéral et tout miséricordieux pour verser sur nous ses miséricordes et nous combler de tous biens; nous n'avons qu'à aller à lui.

(1) Zach. XIII, 1.

S'il y avait un homme dans la ville où vous êtes, établi du roi pour vous donner de l'argent gratuitement toutes les fois que vous lui en demanderiez, pour vous fournir votre nourriture, pour vous donner des habits, pour avoir soin de vous en vos maladies et pour remédier à toutes vos nécessités, grandes et petites, il ne faudrait pas vous presser de l'aller voir: ne seriez-vous pas tous les jours à sa porte? Et puisqu'il est vrai que Notre-Seigneur est en son Église encore plus près de vous, et tout exprès pour vous donner les choses temporelles, selon qu'il sera expédient pour votre salut, et ce qui est bien plus, les éternelles, la force en vos tentations, la victoire sur vos passions, la lumière en vos doutes, la patience en vos maux, la consolation en vos afflictions, les trésors de ses grâces et les moyens d'arriver à votre béatitude; et qu'il vous attend pour cela jour et nuit, n'ayant rien plus à cœur que de vous enrichir, et que vous alliez à lui pour recevoir tous ces effets de sa bonté, pourquoi donc êtes-vous paresseux? pourquoi n'y allez-vous pas et vous privez-vous de tous ces biens, la chose étant si aisée, et les profits si grands?

Vous me direz, j'y vais, je visite le Saint-Sacrement, et pourtant je ne ressens point ces effets. Je vous réponds que ces effets ne sont pas sensibles; car comme ils sont pour l'âme, et non pour le corps, ils sont aussi spirituels, et ne peuvent être sentis ni remarqués par aucun sens. Je vous dis de plus, que tous ces effets ne se communiquent pas toujours aussitôt que vous avez visité le Saint-Sacrement; mais quand, ce même jour ou les suivants, vous ferez un acte de vertu, d'humilité, d'obéissance, de patience, de charité; quand vous surmonterez une tentation, que vous dompterez un mouvement de colère, que vous ra-

battrez une fumée de vanité, la grâce qui était nécessaire pour pratiquer cette bonne œuvre, et qui vous est donnée, est l'effet de votre visite et le fruit de vos pas.

Et à vrai dire, il est évident que si l'homme est libéral envers Dieu, Dieu, étant infiniment plus riche et meilleur, le sera incomparablement d'avantage à l'endroit de l'homme; et par conséquent, si l'homme visite Dieu avec une bonne volonté, Dieu récompensera cette visite, reconnaîtra l'honneur que l'homme lui rend et la peine qu'il prend pour lui. Vous ne perdrez donc pas votre peine chaque fois que vous irez le voir, vous en reviendrez toujours avec quelque bien, qu'autrement vous n'eussiez point obtenu.

Sur quoi il est à remarquer que comme les causes naturelles ont un espace déterminé que l'on appelle la sphère de leur activité, dans lequel elles agissent sur leurs objets ; par exemple, le feu échauffera l'air jusqu'à une telle distance et ne portera pas sa chaleur plus loin ; aussi devons-nous dire que Notre-Seigneur demeurant au Saint-Sacrement a une certaine étendue, comme la sphère de son activité, où il agit et où, comme un feu consumant et un divin soleil, il répand autour de soi les rayons de ses grâces et jette ses lumières et ses flammes.

Or, personne ne peut douter que l'Église, pour être plus près de lui, et le lieu même où il est, ne soit contenue en cet espace ; et je crois que Notre-Seigneur, pour produire ces effets, ne demande pas tant le mouvement du corps que celui de l'âme, c'est-à-dire, les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de révérence et les autres ; et qu'ainsi tout homme, quoiqu'il soit retiré dans sa chambre, est dans le ressort de la puissance du Saint-Sacrement,

et y peut recevoir son action, pourvu que là il exerce ces actes envers lui; il est néanmoins vrai que qui s'approchera plus près de lui avec les mêmes affections, y sera davantage, parce que visitant Notre-Seigneur en son église, il lui témoigne plus d'honneur et plus d'amour que celui qui n'y va point. Et quand même il irait sans produire ces opérations intérieures qui lui sont impossibles, à cause de l'extrême aridité où il se trouve, et bien qu'il ne fît autre chose que de s'aller présenter devant Notre-Seigneur, et lui porter son corps du meilleur cœur qu'il pût, ce serait assez pour ressentir en son temps la force du Saint-Sacrement et pour recueillir ses fruits: parce que ce voyage est une protestation actuelle qu'il croit que Notre-Seigneur est là; c'est un acte réel de la révérence qu'il lui porte, et un gage de l'amour qu'il a pour lui; car s'il ne croyait pas qu'il fût là, s'il n'avait de l'affection pour lui et le dessein de l'honorer, on sait bien qu'il n'aurait garde d'y aller, et qu'il ne voudrait perdre ses pas; ce qui ne se peut dire de celui qui pouvant le visiter ne le visite point, mais se tient en sa chambre, bien qu'il y produise en son cœur ces actes de vertus envers lui.

SECTION XVIII.

Manière de visiter le Saint-Sacrement.

I. Diverses intentions pour visiter Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. — II. Pour le voir. — III. Pour lui faire hommage. — IV. Pour le remercier. — V. Pour lui découvrir nos besoins. — VI. Pour jouir de lui. — VII. Diverses autres fins.

I. Pour le second point, que nous avons proposé, qui est la manière de visiter le Saint-Sacrement, nous

disons qu'à chaque fois que nous allons le visiter, nous pouvons communier spirituellement, et pour cela, faire les mêmes actes que nous avons marqué ci-dessus devoir être faits en la communion spirituelle. De plus, que nous pouvons nous comporter de la même sorte qu'un gentilhomme quand il va à la cour visiter son prince ; il y va tantôt pour le voir et connaître sa grandeur et ses perfections, comme ceux qui n'ont jamais vu le roi vont à la cour afin de le voir, de le considérer et regarder s'il est tel qu'ils ont ouï dire ; tantôt il y va pour lui faire hommage comme à son souverain, et pour l'assurer de son service ; d'autres fois pour le remercier des grâces et des biens qu'il a reçus de lui ; une autre fois pour lui faire quelque demande. Nous pouvons visiter Notre-Seigneur en toutes ces façons.

II. Et premièrement, pour avoir l'honneur de le voir ; et de cette façon procèdent diverses manières d'oraison et actes très-excellents, comme admiration, estime, louange, bénédiction, glorification, amour, joie ; sur quoi il faudra considérer, tantôt l'amour infini que Notre-Seigneur nous témoigne au Saint-Sacrement, tantôt l'extrême désir qu'il a d'être avec nous ; maintenant sa douceur et sa bonté ; une autre fois son soin merveilleux et sa providence plus que paternelle qu'il a de nous ; puis sa libéralité, sa puissance, sa sagesse et les autres perfections qu'il découvre avec un éclat admirable en ce divin mystère. Il faudra remarquer les exemples héroïques d'humilité, d'obéissance, de patience et des autres vertus qu'il nous y donne, formant diverses affections de la volonté selon la nature de ces perfections, et tirant de ces exemples des conclusions efficaces pour le règlement de notre vie.

III. Secondement, pour faire hommage à l'infinie

Majesté de Dieu-homme, comme à notre souverain Seigneur, à notre Prince naturel, à notre vrai Dieu, à notre Créateur, à notre Conservateur, à notre Tout, le croyant, le reconnaissant, et l'avouant pour tel. Et ici naissent deux très-nobles manières d'oraison : la première, par voie d'adoration intérieure et extérieure; la seconde, par voie des offres, selon laquelle il faudra lui offrir son corps, son âme, son essence, ses puissances, ses opérations, ses pensées, ses paroles, ses œuvres, son honneur, ses biens, son temps, son éternité et tout, comme tout est à lui et tout nous vient de lui.

IV. Troisièmement, pour le remercier de ses grâces et de ses bienfaits, tant corporels que spirituels; et on devra, pour premier chef, le remercier de ce qu'il se met pour nous en tel état au Saint-Sacrement, de toutes les merveilles qu'il y opère, et de tous les biens qu'il nous y fait.

V. Quatrièmement, pour lui découvrir toutes nos nécessités, les lui représentant humblement et filialement, et lui en demandant le remède; car il est là exprès pour nous le donner. Hé Dieu! si nous savions nous servir de ce moyen, et prendre le chemin vers le Saint-Sacrement quand nous avons besoin de quelque chose, nous ne serions point si misérables, ni assaillis de tant de maux, ainsi que nous le sommes. *Je souffre cruellement à cause de la souffrance de la fille de mon peuple; je pousse des cris de douleur et l'épouvante m'a saisi. N'y a-t-il point de remède en Galaad? N'y a-t-il pas un médecin* dans l'église? *Pourquoi donc n'est-elle pas fermée la blessure de la fille de mon peuple* (1)?

(1) Jerem. 8, 21.

Cela s'entend du Saint-Sacrement de l'autel: Galaad, montagne d'Arabie, qui veut dire: *Réunion de témoignages*, qui portait toutes sortes de parfums et et d'onguents aromatiques, signifie très-proprement, selon qu'ont remarqué le vénérable Bède et saint Thomas, le Fils de Dieu Notre-Seigneur, parce qu'il a été montré et confirmé par les témoignages et par les preuves des patriarches, des prophètes, des anges, des hommes, et de toutes les créatures, et qu'il contient en soi et en cet auguste mystère des remèdes infaillibles pour tous nos maux.

Nous pouvons donc dire, en l'amertume de notre cœur, avec Jérémie: Je m'étonne extrêmement des blessures et des maladies de la fille de mon peuple, et je suis épouvanté de voir comment elle peut être remplie de tant de misères! Et quoi! n'y a-t-il point de baume? n'y a-t-il point de thériaque, ni de remède en la montagne mystérieuse de Galaad? n'y a-t-il point de médecin en l'Église? Certainement il y en a un, à la puissance et à la science duquel il n'y a point de maladies incurables. Pourquoi donc est-elle ainsi malade, et ses plaies coulent-elles toujours? C'est parce qu'elle ne va point à lui pour lui demander secours.

VI. Cinquièmement, nous pouvons visiter Notre-Seigneur pour jouir de lui et goûter sa présence en repos et union d'esprit, nous arrêtant et nous reposant en lui comme en notre centre. En outre, pour vaquer à l'exercice de l'amour, produisant les actes de complaisance, de bienveillance et les autres dont nous avons parlé dans la première partie, qui se feront avec d'autant plus d'ardeur qu'ils seront animés de la présence de leur objet. Certes, entre les pratiques de l'amour, l'âme aimante doit mettre celle-ci comme une

des premières, parce qu'elle ne peut avoir rien de plus cher que d'être et de demeurer en la compagnie de celui qu'elle aime, que de le voir et d'être vue de lui, et ne saurait avoir un plus beau champ pour donner carrière à ses affections ; car la présence de la personne aimée, outre la joie qu'elle apporte à celle qui aime, lui donne de plus la force de faire ses actions d'un air tout particulier, qui a plus de pointe et de vivacité, que son absence lui ôte.

VII. Sixièmement, il faut y aller avec les mêmes sentiments que Nicodème alla à lui pour être éclairci de ses doutes ; la Madeleine, pour avoir le pardon de ses péchés ; la Chananéenne, pour obtenir la délivrance de sa fille possédée du démon ; le centenier, pour obtenir la guérison de son serviteur malade ; le lépreux, pour être nettoyé de sa lèpre ; le sourd et muet, pour pouvoir entendre et parler ; et le prince de la Synagogue, pour le prier de rendre la vie à sa fille unique qu'il venait de perdre.

VIII. Septièmement, il faut y aller avec le même esprit que le pauvre va au riche libéral, l'affamé à un banquet magnifique, l'altéré à une claire fontaine, le disciple à son maître, l'enfant à son bon père, l'épouse à son cher époux, l'ami à son parfait ami, l'affligé à son consolateur, et l'homme qui a froid au feu ; allant au Saint-Sacrement plusieurs fois le jour, comme celui qui va de temps en temps montrer ses mains au feu, et puis avec cette chaleur et avec un nouveau courage retourne à son travail.

Enfin, pour donner une ouverture à beaucoup d'autres pratiques, lorsque nous voyons ici-bas en terre Notre-Seigneur voilé des accidents, tâchons d'imiter les bienheureux dans les sentiments qu'ils ont là-haut au ciel, le voyant à découvert et sans voile. Ainsi

sainte Thérèse, apparaissant après sa mort à une certaine personne avec une très-grande beauté, et éclatante d'une lumière très-blanche, lui dit : Nous qui sommes au ciel, et vous qui êtes sur la terre, nous devons être unis en amour et en pureté : nous, voyant l'essence divine, et vous, adorant le très-Saint-Sacrement, avec lequel vous devez faire ce que nous faisons avec l'essence divine.

SECTION XIX.

Conclusion.

I. Il faut visiter Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. — II. Exemples des saints.

I. Puisque c'est une chose si raisonnable, si douce et si utile, et une pratique d'amour si exquise de visiter Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, il faut que le reste de nos jours nous le visitions le plus souvent qu'il nous sera possible, et en la façon que nous avons dite, nous assurant que nous n'y ferons jamais aucun voyage sans fruit, et sans en revenir chargés de nouvelles richesses. C'est ainsi qu'en ont usé les saints. David dit (1) : *Vos vrais enfants, comme autant de jeunes oliviers qui ne perdent en aucune saison la beauté de leur verdure, sont à l'entour de votre table eucharistique, y communiant* souvent sacramentellement, et plus souvent spirituellement, et comptant pour un des grands points de leur félicité sur la terre, de vous y tenir compagnie, de vous y honorer et de répandre devant vous et envers vous les

(1) Psal. 127, 3.

affections de leur cœur. *Soixante soldats bien instruits au métier de la guerre, et vaillants comme l'épée qu'ils portent à leur côté, pour se défendre des ennemis de la nuit, environnent le lit royal de Salomon* (1). Ce sont les âmes fidèles, qui sont tant qu'elles peuvent devant le Saint-Sacrement, où Notre-Seigneur, ainsi qu'en un lit mollet, repose doucement et délicieusement sous les espèces, et où ces âmes s'aguerrissent à la milice spirituelle, et prennent des armes et du courage pour combattre et pour vaincre les princes des ténèbres. Notre-Seigneur même dit : *En quelque lieu que se trouvera le corps, se trouveront aussi et s'assembleront les aigles* (2) ; ce qui a beaucoup de rapport avec ces paroles que Dieu dit à Job: *L'aigle fait son vol extrêmement haut, et se retire sur la pointe des rochers; il bâtit son aire en des lieux inaccessibles; de là il contemple sa proie, et ses yeux admirablement vifs et perçants la regardent de loin; et où il peut découvrir un corps mort, aussitôt il s'y porte, et avec une furieuse raideur fond dessus pour s'en repaître* (3). Par ce corps les saints entendent celui de Notre-Seigneur. C'est pour cela qu'au lieu de *cadavre*, Job use d'un mot qui signifie proprement le corps d'un homme blessé ou mis à mort, et qui convient fort bien à celui de Notre-Seigneur. Par les aigles, selon les mêmes saints, sont représentées les âmes des justes, qui s'élèvent, à la façon des aigles, au-dessus des choses de la terre, et avec un éminent essor se portent au ciel, où de pensées et d'affections elles font continuellement leur demeure. Ces aigles nobles et royaux ont un merveilleux sentiment du corps de

(1) Cant. 3, 7. — (2) Luc. 17, v. ult. — (3) Cap. 30, 27.

Notre-Seigneur ; car dès qu'ils connaissent le lieu où il est, tout incontinent ils y volent.

La glorieuse Vierge, dit saint Ambroise, et les autres saintes femmes, et tous les Apôtres étaient comme autant de ces aigles mystiques à l'entour du sépulcre de Notre-Seigneur. Mais particulièrement y parut sainte Madeleine, qui tout ainsi qu'un grand aigle, avec les ailes de son amour et de toutes ses affections, voltigeait aux environs de ce tombeau, sans en pouvoir partir ; nous apprenant à voler de la sorte devant le Saint-Sacrement, où le même Seigneur est, non pas mort, mais vivant et glorieux. Et à vrai dire, nous le devons faire, et l'exemple des aigles nous y doit encore porter. Ce que nous voyons tous les jours en la nature, dit saint Jérôme, nous enseigne comment nous devons nous comporter à l'endroit du sacrement de Jésus-Christ. Les aigles et les vautours sentent les corps morts, quoiqu'ils soient très-éloignés, et même au-delà de la mer, où ils vont aussitôt avec une extrême vitesse ; que si ces oiseaux dépourvus de jugement ont un odorat si vif pour prendre le vent de leur proie, et y volent avec une telle promptitude, passant de si grands espaces de terres et de mers ; à combien plus forte raison sommes-nous, et tous les chrétiens, obligés de courir et de voler à Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, comme à la vraie et à la plus délicate nourriture de notre cœur?

II. C'est ce que les saints ont fait sur la terre, aimant ardemment Notre-Seigneur, et ne pouvant encore le posséder ainsi qu'il est au ciel, ils l'ont possédé comme il est ici-bas, et autant qu'ils l'ont pu et que le service du même Seigneur l'a permis, ils sont demeurés en sa compagnie.

Quelques-uns demeuraient presque toujours dans les

églises, pour ne point perdre de vue ce cher objet; ils en faisaient leurs chambres et leurs cellules : car comme une fidèle épouse est bien aise d'être au lieu où est son époux, et un ami en la chambre où est son ami, quoiqu'ils ne se parlent point, mais soient attentifs chacun à faire son ouvrage; parce que cette présence corporelle influe même dans leurs esprits, les fait opérer avec plus de gaîté et de repos, et leur donne un certain contentement, dont ils ne se privent qu'avec peine; ainsi ces saints tenaient à plaisir d'être, et de faire leurs actions devant le Saint-Sacrement en la présence de Notre-Seigneur.

L'apôtre des Indes, saint François Xavier, se logeait le plus près qu'il pouvait des églises, et couchait dans les sacristies, puis après au milieu de la nuit il se coulait devant le Saint-Sacrement pour l'adorer et pour faire sa prière. Si après avoir longtemps prié, il se trouvait accablé de lassitude et de sommeil, il se jetait sur les degrés de l'autel, et là devant Notre-Seigneur il prenait un peu de repos : quel repos!

Sainte Mathilde, reine de Germanie et mère de l'empereur Othon-le-Grand, avait une demeure toute proche de l'église, où elle se retirait tous les soirs; et après y avoir un peu sommeillé, elle s'en allait à l'église passer les nuits devant Notre-Seigneur en oraison et en de saints exercices.

La très-religieuse sœur Anne de la Croix, marquise de Féria et veuve à vingt-quatre ans, ayant dit adieu aux grandeurs et aux plaisirs du monde, et pris l'habit de Sainte-Claire à Montille, demeura en une cellule, qui avait une petite fenêtre regardant sur le grand autel où reposait la sainte hostie : là cette sainte dame employait presque tout son temps à se tenir en la présence de ce souverain Seigneur, le contem-

plant ici maintenant couvert d'un crêpe, jusqu'à ce qu'elle le pût voir face à face et jouir de lui en sa gloire.

Marie Diaz, qui vivait dans Avila en très-grande sainteté, au temps que sainte Thérèse y florissait, obtint permission de l'évêque du lieu de loger en la tribune de l'église de Saint-Milan; où se renfermant, elle assistait toujours devant le Saint-Sacrement, y regardant présent le Fils de Dieu avec une foi aussi vive, que si elle l'eût vu à découvert des yeux du corps. Elle fut plusieurs années sans sortir de là, que pour s'aller confesser et communier; et cette continuelle assistance devant Notre-Seigneur lui acquit de si grandes lumières, et de si hauts sentiments des choses du ciel, et nommément du Saint-Sacrement, qu'elle appelait son voisin, que tous ceux qui l'allaient visiter en demeuraient étonnés, quelque savants qu'ils fussent, voyant une fille sans instruction, et qui n'était qu'une pauvre villageoise, dire des choses si sublimes, et expliquer si clairement les mystères les plus obscurs de notre religion.

Le vénérable frère François de l'Enfant-Jésus, du saint ordre des Carmes-Déchaussés, avait une merveilleuse dévotion au Saint-Sacrement, qu'il faisait paraître en ce qu'il se tenait devant lui avec une si profonde révérence, qu'à le voir il semblait qu'il n'y adorât pas Notre-Seigneur en l'obscurité de la foi, mais qu'il l'y vît évidemment et sans voile; et en ce que passant auprès de quelque église où il était, il y entrait soudain pour faire oraison, disant fort à propos, que ce n'était pas chose raisonnable qu'un ami passât devant la porte de son ami, et un serviteur devant celle de son maître, sans lui dire au moins une parole et le saluer; et s'il n'était pressé, il s'entretenait long-

temps en cette visite; quand le Saint-Sacrement était exposé en l'église, il demeurait devant à genoux la plupart du jour, et s'y tenait immobile dans la jouissance de son souverain bien.

Le généreux martyr de Jésus-Christ, le Père Jacques Salès, religieux de la Compagnie de Jésus, parmi le grand nombre de ses dévotions, en avait une très-particulière envers le Saint-Sacrement, qui lui en faisait parler fort souvent, et ne laisser passer aucun jour, qu'il ne le visitât plusieurs fois : car si on l'appelait à la porte pour parler à quelqu'un, s'il retournait en sa chambre, s'il allait par la maison, passant et repassant auprès du jubé, d'où il pouvait voir le tabernacle où reposait Notre-Seigneur, il y entrait à chaque fois pour lui rendre les hommages de son cœur; et même on a remarqué qu'à peine se passait-il une heure du jour qu'il ne parût devant lui, et n'allât visiter le Saint-Sacrement. Ce fut aussi pour sa défense et pour en soutenir la vérité, qu'après une longue et très-docte dispute, il fut tué par les hérétiques à Aubenas.

Le Père Balthazar Alvarez, brûlant d'une affection ardente et cordiale envers le Saint-Sacrement, jetait toujours les yeux dessus, quelque part qu'il le vît, sans que ni les lieux, ni les personnes, ni les choses extérieures pussent l'empêcher de le regarder incessamment; car il pénétrait des yeux de la foi au travers des accidents de la délicieuse nourriture de son âme, avec plus de certitude que s'il l'eût vue des yeux du corps. Et comme quand les Apôtres regardaient leur Maître monter aux cieux, encore qu'il fût caché dans les nues, ils ne laissaient pas de contempler le ciel, où ils savaient qu'il était; de même ce saint personnage, qui était si accoutumé à voir ce Seigneur dans les lu-

mières de la contemplation, ne pouvait retirer ses yeux de dessus l'hostie, où il savait qu'il était voilé : il le visitait souvent dans l'église, y faisait de longues oraisons, et quelquefois durant les nuits entières possédant ce bonheur ; il s'affligeait de voir les églises désertes, et les palais pleins de monde, et que si peu de gens négociassent avec le Seigneur en ce trône qu'il a sur la terre, étant demeuré parmi nous pour cette fin ; il réputait à grande faveur que les religieux l'eussent dans leurs maisons, le pouvant visiter de jour et de nuit, beaucoup plus facilement que les séculiers.

Jean Berkmans, religieux encore de la Compagnie de Jésus, de grande sainteté, qui mourut à Rome le treizième d'août de l'an 1621, pour la singulière affection qu'il portait au Saint-Sacrement, le visitait chaque jour cinq, six et sept fois.

Suivant ces bons exemples, prenons dorénavant la coutume de visiter Notre-Seigneur en cet adorable mystère, le plus souvent que nous pourrons. Cette pratique a toujours été en grande dévotion parmi les chrétiens de faire des pèlerinages en la Terre sainte, pour y voir les lieux où Notre-Seigneur a opéré notre salut ; que la nôtre soit d'aller visiter le même Seigneur en ses églises ; et si l'on va si loin, et avec tant de périls, pour voir seulement le pays où Notre-Seigneur a vécu, dit saint Paulin, « si on désire par sentiment de religion d'aller en cette terre, sur laquelle Notre-Seigneur a marché et où il a souffert la mort ; si l'on tient à bonheur et comme une grande bénédiction d'en rapporter un peu de poussière, et d'avoir un peu de bois de la sainte croix ; si la crèche où il fut mis, si le fleuve où il fut baptisé, si le jardin où il a prié, si le porche où il fut jugé, si la colonne où il fut attaché,

si les épines dont il fut couronné, si le bois où il fut cloué, si la pierre où il fut enseveli, si le lieu où il ressuscita et celui d'où il monta au ciel, sont en telle vénération aux chrétiens, et les attirent de si loin, parce que Notre-Seigneur les a autrefois honorés de sa présence: » avec quel désir et avec quelle ardeur devons-nous visiter le très-Saint-Sacrement, pour y voir tout autre chose, à savoir le même Seigneur en personne? Avec quelle force nous doit-il attirer à soi, puisqu'il est si près de nous, et que ce voyage n'a pas les incommodités ni les dangers qu'a celui de la Judée? Que ce divin aimant nous attire donc et nous tienne attachés à lui, quand nous serions aussi pesants et aussi malaisés à remuer que du fer.

Pour conclusion, j'ajouterai une partie d'une lettre écrite par une personne religieuse à qui Dieu a donné de grandes connaissances du Saint-Sacrement, et fait quantité de biens notables par son moyen.

« Notre-Seigneur, dit-elle, me fit beaucoup de grâces par le mérite du Saint-Sacrement. Je voudrais bien vous pouvoir dire pour la gloire du même Saint-Sacrement, tout ce que j'y ai vu et reçu : j'ai vu que tout mon bien et ma conversion me viennent de là, et que j'appartiens à la gloire de Dieu dans le Saint-Sacrement; je m'y suis donnée, vouée et tout-à-fait consacrée. Bon Dieu, si je pouvais vous le dire! mais je ne saurais, c'est un abîme, je m'y perds, tant est grande la gloire que Dieu veut communiquer par le mérite du très-Saint-Sacrement, et non par une autre voie. Je vois un nombre innombrable de grâces, de bénédictions et d'assistances, qui ne sont point données, parce qu'on ne s'adresse pas à Notre-Seigneur dans ce divin mystère, et le grand désir qu'il a de s'y communiquer et glorifier abondamment, et toute la sainte Trinité. O

saint et sacré mystère, que tu es grand! ô sacrée hostie, que tu comprends de merveilles! C'est en cette hostie que Dieu fait plus connaître sa puissance, puisqu'elle a en soi tout ce qu'il a jamais fait: tout est là, ne cherchons plus rien ailleurs; demeurons toute une éternité devant le Saint-Sacrement, nous consumant devant lui; nous ne devons pas céder aux bienheureux, bien qu'ils aient Notre-Seigneur dans le ciel, puisque nous l'avons ici-bas aussi véritablement dans le Saint-Sacrement, montrant là, ce me semble, plus de gloire et plus de merveilles de sa puissance et de son amour, ce qui remplit d'étonnement le ciel, et devrait ravir la terre et les hommes, pour lesquels se fait une chose si grande. Je voudrais pouvoir faire des milliers de maisons par toute la terre, pleines de millions de milliers d'hommes et de femmes consacrés à honorer le Saint-Sacrement jour et nuit jusqu'à la fin du monde : faites-le tant que vous pourrez, et s'il se bâtit quelque maison, faites si vous pouvez qu'elle soit dédiée à l'honneur et à la gloire du Saint-Sacrement; faites que ceux à qui vous parlez se dédient tout de nouveau au Saint-Sacrement, et pardonnez-moi si je parle ainsi, mais c'est que je m'oublie, et que je ne puis me lasser de parler et de nommer le Saint-Sacrement, à qui j'ai tant d'obligations, et qui mérite si fort d'être aimé, que je ne sais que faire, et il me semble que vous me soulagerez.» C'est ce qu'écrit cette personne, et nous finissons par ces paroles ce traité de la très-sainte Eucharistie.

CHAPITRE X.

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT QUE L'ON AIME TOUT CE QUI EST A LUI.

I. L'amour de Notre-Seigneur fait aimer tout ce qui est à lui. — II. Ses images. — III. Ses fêtes. — IV. Son nom, le sacré nom de Jésus.

I. Entre autres pouvoirs qu'a l'amour, les sages nous apprennent et l'expérience nous le montre, que l'un est qu'il n'incline pas seulement l'aimant à avoir de la bonne volonté et de la complaisance pour l'aimé, mais encore pour tout ce qui lui appartient. Qui aime quelque chose, dit Plotin, aime conséquemment tout ce qui a de l'alliance et de la liaison avec lui; ainsi vous voyez de bon œil et vous chérissez les enfants du père que vous aimez. Et Théodoret, rendant raison du pèlerinage que Pierre de Galatie, très-saint anachorète, fit en Judée, dit que ce fut pour l'amour qu'il portait à Notre-Seigneur (1); parce que c'est le propre, ajoute-t-il, de ceux qui ont de l'amour, de voir avec plaisir et contentement non-seulement la personne qu'ils aiment, mais de plus leur maison, leurs habits et leur chaussure. De cette sorte, l'Épouse au Cantique aime son Époux, et encore son ombre, et dit qu'elle lui était très-agréable (2). Et les Juifs en leur

(1) In Philoth. cap. 9. — (2) Cant. 2, 3.

captivité avaient de si fortes passions pour leur temple, quoiqu'il eût été détruit, qu'ils en aimaient même les ruines et la poussière, et les préféraient aux superbes palais de Babylone. Pour cela David dit d'eux : *Vos serviteurs chérissent encore les pierres de Sion* (1).

II. Suivant cela, tout homme qui aime véritablement Notre-Seigneur, a de l'inclination et de l'amour pour toutes les choses qui sont à lui, sans en exclure une seule. Ainsi il aime ses images et par-dessus toutes les autres, parce qu'elles sont de lui, et qu'elles le lui représentent. C'est une grande consolation, disait sainte Thérèse (2), de voir les images de Notre-Seigneur que nous aimons, et je voudrais les voir de tous côtés où je tourne les yeux. En quelle chose meilleure et plus désirable les pourrions-nous employer, qu'à regarder les portraits de celui qui nous aime tant?

III. De plus, il aime ses fêtes et les célèbre avec une dévotion particulière, parce qu'il sait qu'il lui rend en cela de l'honneur, et lui donne un plaisir nouveau, à cause que ses combats, ses victoires, ses vertus et ses mystères y sont représentés et remis en mémoire, qu'il lui témoigne par là qu'il en fait estime, qu'il se met en état de recevoir leurs fruits et l'application de ses mérites ; en quoi il prend un singulier contentement, tant pour soi, parce qu'il sera par ce moyen connu et aimé davantage, que pour nous, de qui, pour l'extrême affection qu'il nous porte, il désire ardemment le bien.

Or, la façon de célébrer dignement ses fêtes sera de s'y préparer quelques jours auparavant, par la lecture et la considération attentive des mystères qu'elles contiennent, avec des actes de foi, d'admiration, d'a-

(1) Ps. 101. 15. — (2) Chemin de perfect. c. 34.

doration, de glorification, et par la pratique des autres vertus, nommément de celles que Notre-Seigneur a exercées en ce mystère dont on fait la solennité; aux douloureux, se remplissant de leur amertume; aux joyeux, goûtant leurs joies; et aux uns et aux autres, produisant des actes conformes et propres à émouvoir ces affections; en ceux-là, l'acte de foi, croyant que nous sommes cause de ces maux que Notre-Seigneur endure, la contrition de nos péchés, la demande du pardon, le propos de l'amendement, l'humilité et quelques pénitences corporelles; en ceux-ci, se baignant dans de saintes délices, avec des actes de complaisance, de jubilation, de louange, d'action de grâces, d'espérance, et avec des supplications ardentes à Notre-Seigneur, pour qu'il nous donne les vertus qu'il a pratiquées en ce mystère particulier, et le désir de les imiter. Après la fête il faudra s'entretenir durant quelques jours dans ces mêmes sentiments.

IV. Davantage, il aime son nom, le sacré nom de Jésus par-dessus tous les noms. Ceux, dit saint Chrysostôme (1), qui sont épris d'un grand amour chérissent les simples noms de ceux qu'ils aiment, et s'échauffent quand ils les entendent, comme il le prouve par l'exemple des habitants d'Antioche, à qui il parlait, qui aimaient passionnément le nom de saint Mélétius, leur évêque. Aimant Notre-Seigneur, nous devons aimer son nom; et tout au rebours des Juifs perfides qui, transportés de haine et de rage contre lui, quand ils lisent le nom de Jésus dans l'Ancien Testament, l'égratignent avec les ongles, et se donnent un soufflet de dépit, disant: *Que son nom soit effacé*

(1) Hom. de S. Meletio.

de la souvenance des hommes. Oh ! à Dieu ne plaise que nous les imitions, mais que ce sacré nom soit gravé avec le burin de l'amour pour jamais dans la mémoire et dans les cœurs de tous les hommes (1).

Ainsi saint Julien, anachorète, et saint François pleuraient en le lisant ou en l'entendant prononcer. Le premier, au rapport de saint Ephrem (2), l'effaçait, dans les livres où il le trouvait, par l'abondance des larmes qu'il répandait dessus. Et saint Bonaventure raconte du second (3) : Quand il nommait ou entendait le sacré nom de Jésus, son cœur venait à s'épanouir et son âme à entrer en jubilation ; de sorte qu'il en était même extérieurement tout ému et altéré, comme s'il eût eu du miel sur la langue, ou si une excellente musique eût frappé ses oreilles. Saint Bernardin de Sienne le prêchait par les villes, par les villages et partout avec une ferveur incroyable (4), et à la fin de ses prédications il le montrait au peuple dans un tableau écrit en grandes lettres d'or et couronné de rayons, et se mettant à genoux il l'adorait avec une singulière dévotion. Je ne sais si ce saint homme n'avait point appris cette affection extraordinaire envers ce nom vénérable de sa vertueuse tante Barthélemie, qui l'avait nourri, et qui, après le décès de son mari, était entrée en la religion de saint Augustin, où elle avait vécu plusieurs années en jeûnes, en prières et en grande austérité. Cette sainte femme entendant proférer aux prédicateurs le nom de Jésus, en était très-vivement touchée, et ne se pouvait contenir qu'elle ne le redît plusieurs fois avec des élans et des témoignages d'une affection extrême ; et quoi-

(1) Cap. 26, 8. — (2) Serm. de S. Juliano. — (3) Cap. 10, ejus vitæ. — (4) Sur. 20 maii.

qu'elle fût très-sage et très-prudente, elle semblait néanmoins parfois être hors de soi, et avoir comme perdu le sens à la seule souvenance de ce saint nom, qu'elle avait toujours au cœur et en la bouche, lui chantant des louanges. Et que dirai-je de l'invincible martyr saint Ignace qui, en ses tourments et en ses horribles supplices dont l'empereur Trajan attaqua sa constance, ne cessa jamais de prononcer le très-saint nom de Jésus; et interrogé pourquoi il le faisait, il répondit qu'il portait ce nom écrit en son cœur, et qu'à cause de cela il ne pouvait s'empêcher de le dire et le redire incessamment : ce qui se trouva véritable; car après sa mort, le cœur lui ayant été ouvert, on y vit écrit en lettres d'or : *Jesus Christus*, Jésus-Christ. Mais celui qui les surpasse tous est saint Paul, comme aussi les a-t-il tous surmontés en l'amour de Notre-Seigneur (1); ce divin apôtre en ce peu d'épîtres qu'il nous a laissées, qui ne sont qu'au nombre de quatorze, et pas trop longues, répète le nom de Jésus deux cent dix-neuf fois, et celui de Christ quatre cent une fois.

Les saints ont eu raison d'aimer si ardemment le sacré nom de Jésus; c'est le nom de Notre-Seigneur; c'est assez aux âmes aimantes pour l'avoir en affection; mais encore il nous est une vive source de mille biens, qui de plus nous y oblige. *Votre nom est une huile répandue,* dit l'Épouse (2); sur quoi s'écrie saint Bernard (3) : « O nom béni! ô huile répandue et épandue partout! Et jusqu'où, je vous prie? du ciel en la Judée, et de la Judée par tout le monde; de sorte que l'Église crie de tous les points du monde : *Votre nom*

(1) A Lapide, in cap. 1 epist. ad Eph., v. 10. — (2) Cant. 1, 2. — (3) Ser. 15 in Cant.

est une huile répandue. A la vérité répandue, puisqu'il n'a pas seulement arrosé le ciel et la terre, mais qu'il a percé jusqu'aux enfers, afin que les anges et les âmes bienheureuses là-haut au ciel, les hommes vivant ici-bas sur la terre, et tous ceux qui sous terre sont en purgatoire ou en enfer, fléchissent le genou, comme dit l'Apôtre, à la prononciation du saint et adorable nom de Jésus, et que tous disent : *Votre nom est une huile répandue.* Il est vrai, c'est une huile : L'huile luit, nourrit, oint; elle fait luire la lampe, elle nourrit la chair, elle allége la douleur, se rendant par ce moyen, et lumière, et nourriture, et médecine. Le saint nom de Jésus fait tout cela ; étant annoncé par la prédication, il éclaire les esprits, et comme un grand flambeau allumé au milieu du monde, il illumine toutes les nations de la terre. C'est une viande exquise et nourrissante : ne vous sentez-vous point autant de fois renforcé, que vous vous souvenez de ce saint nom? qu'est-ce qui engraisse tant et met en un tel embonpoint l'âme qui y pense? qu'est-ce qui à l'égal refait les sens abattus par le travail, enracine les vertus, fait croître l'honnêteté des mœurs, donne et conserve des affections chastes? Toute viande est sèche à l'âme, si elle n'est trempée dans cette huile; elle est sans saveur, si elle n'est assaisonnée de ce sel; tout ce que vous écrivez ne revient point à mon esprit, si je ne lis le nom de Jésus dans vos écrits ; si vous disputez, si vous conférez, toutes vos disputes et toutes vos conférences ne me plaisent point, si je n'y entends nommer Jésus ; Jésus donne le goût à tout ; il est du miel à la bouche, une mélodie à l'oreille et une jubilation au cœur. Il sert encore de médecine : quelqu'un d'entre nous est-il triste et ennuyé ? que le sacré nom de Jésus lui vienne au cœur, et du cœur à

la bouche, et il verra à la prononciation de ce nom poindre aussitôt la lumière dans son âme, les ténèbres s'écarter et la sérénité revenir; quelqu'un se trouve-t-il en péril, se voit-il investi par le démon et ses ennemis, qui par toute sorte d'assauts tâchent de le perdre? qu'il invoque ce nom salutaire et puissant, et il sentira incontinent le secours, et verra ses ennemis prendre la fuite et tous leurs efforts rendus inutiles. » C'est ce que le dévot saint Bernard dit du sacré nom de Jésus. Les Hébreux (1) nous disent que Moïse mit à mort l'Égyptien qui outrageait de coups un Israélite, non avec une épée, mais avec le nom tétragramme de Dieu, qu'il ne fit que proférer contre lui, et que depuis il exécuta ces grands prodiges qui épouvantèrent toute l'Égypte, avec cette baguette merveilleuse, qui prenait sa force du même nom de Dieu, sur laquelle il était écrit. Nous ne sommes pas obligés de les croire, mais l'expérience ne nous permet point de douter que l'on ne fasse des merveilles, et que l'on ne remporte des victoires signalées sur le monde et sur les démons avec le seul nom de Jésus. Ainsi saint Abraham, anachorète très-saint et très-renommé, pour en marquer un entre mille, ne présentait à toutes les tentations, à toutes les illusions et à tous les spectres des démons pour les chasser, que ce sacré nom, et disait, à ce que raconte saint Ephrem : Le nom de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, que j'ai aimé et que j'aime, m'est une muraille très-forte et impénétrable pour me mettre à couvert de tous leurs traits.

C'est pourquoi considérant tout ceci, nous le devons grandement aimer et chérir, et le prononcer souvent,

(1) Exod., 2, 11.

mais toujours avec révérence, avec foi, avec dévotion et avec amour, priant Notre-Seigneur qu'il nous soit effectivement ce que son nom signifie. Le vénérable Père Lefèvre, premier et très-digne compagnon de saint Ignace, avait en ceci une excellente pratique digne d'être suivie : il portait tant d'honneur au très-saint nom de Jésus, qu'il ne le nommait jamais témérairement, et ne le prononçait qu'avec une attention pleine de dévotion et de tendresse; et lorsqu'il l'avait en la bouche, il suppliait le Père éternel qu'en considération de cet adorable nom, il lui plût regarder des yeux de sa miséricorde tous ceux qui vivant encore sur la terre, ou détenus dans les flammes du purgatoire, avaient besoin de son assistance; qu'il daignât de plus se souvenir de tous les mérites de son Fils et de tant de saints désirs que son extrême charité, tandis qu'il était mortel, avait conçus pour le salut et l'avancement spirituel de tous les hommes.

SECTION UNIQUE.

Continuation du même sujet.

I. Ses paroles. — II. Le livre des Évangiles. — III. Exemples. — IV. Notre-Dame. — V. Tous les élus. — VI. Tous les hommes.

I. L'amour de Notre-Seigneur fait encore que celui qui en est touché, aime grandement toutes les paroles qui sont sorties de sa divine bouche, non-seulement parce qu'elles sont très-véritables, et enseignent une très-sainte et céleste doctrine, mais avec un sentiment particulier, parce qu'elles viennent de lui, et dans cette vue il les aime et les honore. Quoique toutes les

paroles que le roi fait dire à ses peuples soient paroles d'autorité souveraine, qui méritent le respect et l'obéissance, celles néanmoins qu'il leur dit lui-même prennent en sa bouche un certain éclat et certains rayons de majesté que les autres n'ont point, qui les rendent encore plus agréables et dignes d'une plus haute estime et d'une plus profonde révérence. Tout ce que la première Vérité, le Fils de Dieu, a annoncé par ses Prophètes et par ses organes, doit être reçu de nous avec un grand honneur et un grand amour ; mais nous devons encore en rendre un plus grand à ce qu'il lui a plu de nous dire par lui-même.

II. Et ainsi entre tous les livres de la sainte Bible, nous devons principalement chérir et priser les quatre Évangiles. « Entre toutes les saintes Lettres, dit saint Augustin (1), les Évangiles excellent, et ont à bon droit la préférence. » « C'est, dit saint Basile, la pièce la plus riche et l'accomplissement des autres Écritures ; parce qu'ils contiennent les paroles qui sont immédiatement émanées de la bouche de la Sagesse incarnée, paroles de vie et maximes de la plus sublime science qui fût jamais ; parce que dans les livres saints ce ne sont en quelque façon que les serviteurs qui parlent, mais dans les Évangiles c'est le Maître qui enseigne ; là ce ne sont que les étoiles qui luisent, c'est ici le Soleil qui éclaire (2). »

III. Suivant cet esprit, les saints ont toujours aimé singulièrement et par-dessus tout ce livre divin ; et nous pouvons dire avec vérité que leurs écrits ne sont que l'Évangile expliqué, comme leur vie n'a été que l'Évangile pratiqué (3). Saint Barnabé, apôtre, portait

(1) Lib. 1 de consensu Evangel. c. 1. — (2) Hom. in illud : In principio erat Verbum. — (3) Niceph. lib. 16, cap. 37.

toujours l'Évangile de saint Matthieu, qu'il avait transcrit de sa main, pendu au cou sur sa poitrine, et voulut le porter encore de cette façon après sa mort dans le tombeau. Saint Epiphane (1) avait continuellement le livre des Évangiles dans la main ou dans le sein, le lisant incessamment, même sur la mer, et au plus fort de la tempête ; et quand il fut sur le point de rendre l'âme, il se le mit sur l'estomac. Saint Augustin (2) le tenait en tout temps et en toute sorte d'occupations, quand même il prenait quelque récréation et donnait quelque relâche à son esprit. Sainte Cécile, qui aimait si ardemment le Fils de Dieu, avait coutume de le porter sur son cœur, comme un sacré épithème d'amour. Et cet autre, qui le baisait tendrement et respectueusement, et l'avait baisé mille et mille fois. Sainte Théophile, vierge de grande qualité, d'une singulière beauté, et brûlante d'affection envers Notre-Seigneur, l'avait toujours sur sa poitrine, et étant, sous la persécution de Dioclétien, menée dans un lieu infâme pour y perdre et l'honneur et la foi, elle tira son livre et se mit à le lire, pendant que du ciel son Époux lui envoya un ange sous la figure d'un jeune homme beau et éclatant à merveille, pour la défendre et conserver sa pureté. Le pieux empereur Théodose-le-Jeune avait les saints Évangiles en une telle vénération et un tel amour, qu'il les transcrivit excellemment, comme il écrivait très-bien, tous quatre de sa main en lettres d'or (3). Et aux conciles, quelle révérence et quelle soumission leur rendait-on? On les mettait au milieu de l'assemblée sur un trône paré à la royale, tous les Pères les respectant et les

(1) Surius, 12 maii. — (2) In actis, apud Sur. 22 novemb. — (3) Niceph lib. 14, cap. 3.

honorant comme le Fils de Dieu, de qui ils tenaient la place (1). C'est ce qui se fit aux conciles généraux d'Éphèse et de Florence (2).

Certainement, c'est avec grande raison qu'ils ont fait tout cela, et l'âme qui aime sincèrement Notre-Seigneur n'a pas beaucoup de peine à le croire, ni à le faire. Imitons-les par ce motif d'amour, et dans la noblesse et la perfection de cet esprit, faisons un singulier état de toutes les paroles que Notre-Seigneur a dites ; aimons et révérons par-dessus tous les livres celui des Évangiles, et apprenons-en ce que nous pourrons. Pline le jeune raconte (3) que sa femme, portée d'une affection extrême envers lui, lisait ses harangues et les apprenait par cœur, qu'elle chantait les vers qu'il avait faits, accompagnant sa voix sur le luth : Non qu'elle eût été instruite par un homme, dit-il, mais seulement par l'amour, qui est un excellent maître. Alphonse (4), roi d'Aragon, étant grièvement malade, et les médecins ne pouvant le guérir, prit tant de contentement à lire l'histoire de Quinte-Curce, que la seule lecture de ce livre fut capable de le remettre en santé. Prenons ainsi plaisir à lire, à apprendre et à dire souvent les paroles de notre Sauveur, et les sacrés oracles qui sont sortis de cette adorable bouche. Puisons dans ce livre divin nos conseils, nos résolutions, nos exercices et les règles de toute notre vie ; que ce soit le flambeau qui nous éclaire et le guide qui nous conduise. Le bienheureux Père François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus, étant encore séculier et vice-roi de Catalogne, avait ordinairement sur soi le Nouveau Testa-

(1) S. Cyrill. Alex. apol. ad Theod. — (2) Conc. Flor. l. 4, conc. — (3) Epist. ad Hispulam. — (4) Panorm. l. 1 de reb. gestis Alphon.

ment, qu'il lisait, et où il prit les étincelles de cet ardent amour qu'il porta à Dieu, et les semences de ce parfait mépris qu'il fit depuis de toutes les grandeurs du monde. Mais ce qui se lit de l'abbé Bisarion est mémorable (1): Ce saint homme pour toutes richesses n'avait qu'une robe et un petit manteau, et le livre des Évangiles qu'il portait toujours sous le bras; mais c'était encore trop pour l'affection qu'il avait à la pauvreté, et pour la charité embrasée dont il brûlait envers son prochain: c'est pourquoi, comme un jour il vit un mort sans suaire, il l'ensevelit dans son manteau, et remarquant un peu plus loin un pauvre fort mal couvert, il lui donna sa robe, de sorte qu'il se dépouilla de tout, n'ayant plus que son livre. Un seigneur qui le connaissait, passant par là, étonné de le voir en cet état, lui demande qui l'avait ainsi dépouillé: lui, sans autre compliment, tire les Évangiles de dessous son bras, et les lui montrant, lui dit: Voilà ce qui m'a dépouillé. Il ne lui restait plus que son livre, encore fallait-il s'en défaire. Comme donc une autre fois il aperçut un pauvre qui était en grande nécessité, il vendit son livre et lui en donna le prix. Le disciple du saint abbé, nommé Dulas, ne voyant plus ce livre, lui demande avec quelque émotion ce qu'il en avait fait; à quoi le saint répondit gracieusement: Ne vous fâchez point, mon frère, si je ne l'ai plus, car pour lui obéir je l'ai vendu, parce qu'il me disait incessamment: *Vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres* (2).

IV. De plus, celui qui aime Notre-Seigneur a un tendre amour pour la glorieuse Vierge Notre-Dame,

(1) Pallad. in hist. Lausia. cap. 116. — (2) Marc., 10, 21; Luc. 18, 12.

parce que c'est sa mère, et par conséquent la personne du monde qui lui touche de plus près, qui l'a conçu, l'a enfanté, l'a allaité et l'a nourri ; parce qu'il l'aime infiniment et plus que tout le reste des créatures, tant parce qu'elle est aussi la plus aimable, à cause des souveraines perfections de la nature, de la grâce et de la gloire dont elle est ornée, qui la relèvent inestimablement par-dessus tout ce qui est créé au ciel et sur la terre ; comme à raison qu'elle est sa mère, qui lui a donné son humanité et rendu toutes les assistances et tous les services qui lui ont été possibles. Notre-Seigneur donc aimant et honorant sa sainte Mère plus que tout le reste du monde, le parfait amant de Notre-Seigneur, qui prend tous ses sentiments et toutes ses affections, en fait de même. Et à vrai dire, quelle épouse sage et aimante n'aimera la mère de son époux, attendu que c'est elle qui lui a donné l'être et mis au monde l'objet de son amour? Saint François avait une affection incroyable pour Notre-Dame, à cause qu'elle avait rendu le Seigneur de majesté notre frère, et que par ce moyen nous avons obtenu miséricorde(1).

Et sur ce point il est à remarquer que quiconque veut s'avancer notablement en l'amour de Notre-Seigneur, doit porter une dévotion très-spéciale à sa sainte mère, et la prier souvent qu'elle lui obtienne ce grand don ; ce que sans doute elle fera, parce qu'elle a tout pouvoir auprès de lui, et que le plus grand service qu'on lui peut rendre, et le plus sensible plaisir qu'on lui peut causer, est d'aimer son Fils, comme nous voyons que les mères désirent naturellement que leurs enfants soient connus, aimés et chéris, et qu'elles sont bien aises quand on le fait, et souvent plus que

(1) Cap. 9 vitæ S. Francisci.

si c'était à elles-mêmes que l'on rendît ces témoignages de bonne volonté. Ainsi Notre-Dame, comme mère et le modèle des bonnes et affectueuses mères, souhaite ardemment que l'on aime son Fils Notre-Seigneur, et qu'on l'aime plus qu'elle-même, comme elle l'aime aussi incomparablement plus que soi, et elle ressent des complaisances et des joies inexplicables en tous les amours et en tous les honneurs qu'on lui rend. L'honneur du Fils est l'honneur de la Mère.

V. En outre, celui qui aime Notre-Seigneur aime tous les saints et tous les prédestinés, anges et hommes, tant parce que Notre-Seigneur les aime et les honore, que parce qu'ils sont et seront à jamais les riches conquêtes de ses victoires, les sujets de ses contentements, les trompettes de ses louanges et les éternels instruments de son service et de sa gloire.

VI. Et en général il aime tous les hommes d'un vrai et sincère amour: mais comme cet amour est de très-grande conséquence, et contient plusieurs points absolument nécessaires à l'acquisition parfaite de celui de Notre-Seigneur, et au bon règlement de notre vie, nous allons en parler plus au long.

CHAPITRE XI.

DE LA CHARITÉ DU PROCHAIN, SES EXCELLENCES.

I. L'amour du prochain vient de l'amour de Dieu. — II. Nous pouvons aimer notre prochain en quatre façons. — III. L'amour du prochain est un commandement de Notre-Seigneur. — IV. C'est le caractère du chrétien. — V. La marque de sa prédestination.

Voulant parler de la charité du prochain, je ne saurais en commencer le discours que par ses excellences, qui nous seront, si nous les considérons attentivement, des motifs puissants pour l'affectionner et l'exercer.

I. Premièrement, je dis que l'amour du prochain, suivant la doctrine de saint Thomas et des théologiens, prend son origine d'une même habitude que l'amour de Dieu : « C'est une même habitude de charité, dit ce soleil de l'École, qui produit l'amour de Dieu et celui du prochain, et c'est une même fin où ces deux amours tendent, parce que c'est pour la considération de Dieu que l'on aime Dieu et le prochain: en aimant donc le prochain, non pas à cause du prochain, mais à raison de Dieu, il est clair que Dieu seul en cet amour du prochain est aimé pour soi-même, selon la maxime d'Aristote, qui dit qu'où une chose se fait pour le respect d'une autre, il n'y a proprement en cela qu'une chose et non deux (1). » Saint Grégoire-le-

(1) Opusc. 61, cap. 2.

Grand dit excellemment sur ce même sujet : « Ces deux amours de Dieu et du prochain sont bien deux parties, mais qui composent un même tout; deux anneaux, mais qui font une même chaîne; deux actions, mais qui procèdent d'une même vertu; deux œuvres, mais qui reconnaissent une même charité pour principe; et enfin deux façons de mériter devant Dieu, mais dont l'une ne peut être sans l'autre (1). » Disons encore que ce sont deux flammes qui s'élèvent d'un même feu, comme deux ruisseaux qui coulent d'une même fontaine, comme deux branches poussées d'une même tige, et comme deux jumeaux conçus et enfantés d'une même mère.

II. Mais pour mieux entendre ceci, il est à remarquer que nous pouvons aimer notre prochain en quatre façons bonnes et louables, dont trois ont du rapport avec Dieu : la première est de l'aimer, parce qu'il est fait pour le service de Dieu, à qui par sa vertu et par ses œuvres il donne de la gloire, et ainsi il lui est utile, d'autant que par le même principe que nous aimons la fin, nous aimons les moyens qui y conduisent; et ayant de l'affection pour notre ami, nous en avons conséquemment pour son esclave, parce qu'il lui apporte du profit; car désirant nécessairement son bien, puisque nous faisons profession de l'aimer, il faut ensuite que tout ce qui lui en cause nous soit agréable. La seconde est de l'aimer, parce que c'est l'image de Dieu, qui participe hautement à ses excellences, et en qui par conséquent Dieu se retrouve; ainsi, l'amour que nous portons à quelqu'un fait que nous l'aimons en tout où nous le voyons, et que nous chérissons ses enfants, parce qu'il est en eux, et

(1) 7 Moral., c. 10.

que comme ses portraits animés ils le présentent à nos yeux. La troisième, parce que Dieu l'aime infiniment; car l'amour change, comme nous avons dit souvent, l'aimant en l'aimé, et lui fait prendre ses affections et ses sentiments. La quatrième, est de l'aimer précisément à cause de sa vertu et de ses perfections naturelles ou surnaturelles, qui le rendent un digne objet de notre amour. Les trois premières façons d'aimer notre prochain sont des fruits et des effets de la charité théologique et de l'amour de Dieu, d'autant qu'elles ont Dieu pour objet, et que par elles nous aimons Dieu dans le prochain. La quatrième ne vient pas d'une si noble source : car, dit le Docteur angélique (1), par la charité théologique nous n'aimons en notre prochain que Dieu; mais elle coule d'une autre, à savoir, d'une vertu morale, que l'on nomme amitié.

D'ici il faut inférer, comme une conclusion certaine et infaillible, que qui aime Dieu, aime toujours son prochain, et que le feu de la charité brûlant un cœur de l'affection de Notre-Seigneur, porte sa flamme jusque sur les hommes; l'un ne va pas sans l'autre; ils sont toujours et partout inséparables. Ainsi saint Jean dit en sa Canonique : *Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, et n'aime point néanmoins son frère,* mais a de l'aversion de lui, *il est un menteur,* et il se flatte d'une opinion fausse (2). Et non-seulement l'amour de Dieu est la cause de celui du prochain; mais de plus, c'est sa mesure, comme l'amour du prochain est la marque de celui de Dieu, par laquelle on connaît en quel degré on le possède. Ces deux amours sont comme ces deux célèbres jumeaux, nés en un jour et morts

(1) 2. 2. q. 103. a. 3. — (2) 1 ep. 4. 20.

en un autre, touchés de mêmes passions, joyeux ensemble et tristes ensemble, sains en même temps, et en même temps malades ; et comme l'on dit des fleuves du Nil et de l'Inope, qu'ils croissent et décroissent en même jour et en même heure. Sainte Catherine de Gênes disait que le moyen de savoir combien l'on aime Dieu, était de voir combien l'on aime son prochain, que de là on le devait apprendre. Saint Dorothée nous donne là-dessus une belle comparaison, prise des lignes et du centre : « Comme les lignes tirées de la circonférence du cercle, plus elles s'approchent du centre, plus elles s'approchent entre elles; au contraire, plus elles se retirent du centre, plus elles s'éloignent les unes des autres ; telle est la nature de la charité, dit ce saint, plus nous sommes unis à Dieu par amour, plus étroitement le sommes-nous par ensemble ; et moins nous avons d'amour pour Dieu, moins en avons-nous les uns pour les autres. » En effet, comme de deux branches portées sur un même arbre, l'une ne peut croître que l'autre ne profite, parce que c'est une même sève qui les nourrit toutes deux : ainsi l'amour de Dieu ne saurait recevoir d'accroissement, que celui du prochain ne s'en ressente, d'autant que c'est un même esprit qui les anime.

III. Secondement, je dis que la charité du prochain est un commandement de Notre-Seigneur ; en voilà les termes : *Je vous commande de vous aimer les uns les autres* (1) ; je vous donne cela comme un commandement auquel je vous oblige, et non comme un conseil que je laisse à votre liberté. Ce qui rend ce commandement très-considérable, c'est premièrement qu'il est de la chose la plus douce du

(1) Joann. 15, 17.

monde, à savoir de l'amour ; d'où saint Bernard l'appelle : Édit doux, précepte plein de suavité (1). Secondement, qu'il le réitéra par trois fois en un même discours. Cette répétition, dit saint Augustin, fut pour nous le recommander davantage. Troisièmement, c'est le temps auquel il le fit, qui fut comme il allait souffrir la mort en ce mystérieux sermon de la Cène, dont il employa une bonne partie à exciter en diverses façons, et avec des paroles très-affectueuses et très-tendres, ses disciples à cet amour mutuel. Sur quoi saint Augustin (2) pèse sagement : « De même que si un malade, qui est à l'extrémité et près d'expirer, ralliant tout ce qui lui reste de forces, appelle ses héritiers pour leur recommander quelque chose, et les prie instamment de la faire, donne un évident témoignage que cette chose lui est extrêmement chère ; de même Notre-Seigneur étant sur le point de partir de ce monde, et dans cette conjoncture, avertissant, recommandant et pressant ses disciples, et même leur donnant un commandement très-exprès de s'entr'aimer, montre clairement qu'il a grandement à cœur cet amour réciproque, et qu'il en désire ardemment l'exécution. » Quatrièmement, il l'appelle commandement nouveau : *Je vous donne un nouveau commandement de vous entr'aimer comme je vous ai aimés* (3). Il l'appelle *nouveau*, parce qu'ayant été donné aux Juifs, et étant grandement altéré, et comme tout à fait aboli parmi eux, il le donne de nouveau, il le remet en sa perfection, et l'établit comme le fondement de sa loi nouvelle, qui est une loi d'amour. Il l'appelle *nouveau*, c'est-à-dire,

(1) Serm. 14, in cœnâ Domini. — (2) Tract. ult. in 1 epist. Joann. — (3) Joann., 13, 34.

en termes de l'Écriture sainte, excellent, parce qu'il commande la plus noble et la plus parfaite de toutes les vertus, puisqu'il nous lie et nous unit tous avec Dieu, et les uns aux autres, et qu'il est la racine de tous les commandements, comme dit saint Grégoire (1) qui l'avait appris de saint Paul : *Toute la loi est comprise en ce mot : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (2) ; et qui le fera bien, l'accomplira tout entière. Il l'appelle *nouveau*, parce qu'en la loi ancienne on n'était tenu d'aimer son prochain qu'à l'égal de soi ; mais en la nouvelle, ce commandement nous oblige de passer outre, et de l'aimer plus que nous-mêmes : prenant de ce grand et nouvel amour un nouveau et admirable exemplaire, à savoir, Notre-Seigneur, comme nous le dirons plus tard, qui nous a aimés incomparablement plus que soi, et l'exécutant avec un nouvel esprit, avec l'esprit du christianisme, qui est un esprit d'amour.

Enfin, il nomme ce commandement sien : *C'est là mon commandement, que vous vous aimiez comme je vous ai aimés* (3). Mais pourquoi le nomme-t-il son commandement? les autres qu'il nous a donnés ne le sont-ils pas aussi? c'est vrai, mais il l'appelle de la sorte, pour déclarer qu'il l'avait en singulière affection, qu'il le donnait comme le principal de tous, et le préférait aux autres. De même qu'un père choisira quelquefois entre plusieurs de ses enfants un en particulier, et l'embrassant et le baisant, dira de lui : C'est celui-ci qui est mon fils ; ce n'est pas qu'il désavoue les autres, mais il signifie par cette façon de parler que celui-là lui est cher entre tous, et qu'il a plus d'inclination pour lui que pour les autres. Davantage, Notre-Seigneur

(1) Hom. 27 in Evang. — (2) Gal. 5. 14 — (3) Joan. 15, 12.

appelle ce commandement de l'amour du prochain spécialement sien, parce qu'il a pratiqué cette vertu par-dessus toutes ; car, et l'humilité, et l'obéissance, et la patience, et toutes les autres vertus qu'il a exercées, ont été les effets de l'amour qu'il portait aux hommes, et comme des étincelles de cette charité infinie dont son cœur était embrasé pour leur sujet ; et même dans ce commandement il effectue excellemment cet amour qu'il ordonne, et nous donne une marque très-évidente de la parfaite affection qu'il a pour nous, parce qu'enjoignant l'amour mutuel, il enjoint à chacun d'aimer tous les hommes, et à tous les hommes d'aimer chacun ; de façon que par cette douce loi il acquiert à chacun en particulier un nombre innombrable d'amis, et par conséquent de protecteurs, de consolateurs et de personnes qui aient soin de lui. Certainement celui qui est aimé de tous, est aidé, assisté et consolé de tous, et ne peut manquer de rien ; suave et amoureuse loi, commandement très-divin ! qui fait voir en un grand jour la perfection admirable de la religion chrétienne, et le singulier bonheur des chrétiens, pourvu qu'ils le gardent bien.

IV. Troisièmement, je dis que la charité du prochain est le caractère du chrétien. *A cela*, dit Notre-Seigneur, *on connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous entr'aimez* (1). D'où nous apprenons que la charité mutuelle est la marque du chrétien. Et comme les enfants de Séleucus apportaient en naissant la figure d'une ancre de navire empreinte sur la cuisse, pour indice de leur noblesse, et ceux de Pithon de Nisible, celle d'une hache sur le corps ; de même la marque du chrétien est d'aimer son prochain.

(1) Joan. 13, 35.

C'est la principale et la dernière différence qui le fait être vrai chrétien, et le distingue de tous ceux qui ne le sont pas ; de sorte que s'il ne l'a point, il n'est qu'un fantôme de chrétien. Saint Augustin rapportant les mêmes paroles de Notre-Seigneur, les explique en cette manière : A cette marque, dit Notre-Seigneur, l'on connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres ; comme s'il disait : « Ceux qui ne sont pas mes disciples, ont mes autres dons aussi bien que vous ; non-seulement la nature, la vie, les sens et la raison, mais encore le don des langues, les sacrements, comme le baptême, que les hérétiques ont reçu ; la prophétie, comme Balaam et Caïphe, la science et la foi, comme les mauvais chrétiens ; mais parce qu'ils sont dépourvus de la charité, ils ne sont que des cymbales qui font du bruit, mais ne sont rien. Ce n'est donc point par ces dons, que peuvent posséder encore ceux qui ne sont point mes disciples, que l'on connaîtra que vous l'êtes, mais par la charité et la bienveillance que vous aurez les uns pour les autres. O Épouse de Jésus-Christ, excellente en beauté par-dessus toutes les femmes ! Oh ! qu'à bon droit on chante au Cantique des cantiques en ton épithalame, *que la charité doit être tes délices !* c'est la charité qui ne perd point ton âme avec celles des impies, c'est la charité qui te distingue et qui assure l'affaire de ton salut (1). »

V. Ces dernières paroles de saint Augustin nous donnent jour pour dire davantage, et pour inférer que comme la charité mutuelle est la marque des chrétiens, elle est aussi le gage certain de leur prédestination. *En cela,* dit saint Jean, *les hommes se font connaître*

(1) Tract. 65 in Joannem.

comme enfants de Dieu, ou enfants du démon (1); ils sont du nombre des élus ou des réprouvés, s'ils aiment ou n'aiment point leur prochain ; et derechef : *Nous avons assurance que nous sommes transférés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères; qui ne les aime pas porte la marque et le présage de sa mort;* sur quoi le même saint Augustin dit : « La charité seule met la séparation et fait le discernement entre les enfants de Dieu et les enfants du démon. Que tous fassent sur leur front le signe de la croix, qu'ils soient baptisés, qu'ils viennent à l'Église, et pour y chanter *Alleluia;* ce n'est point par là que les enfants de Dieu sont distingués de ceux du démon, mais par la charité et par l'affection sainte qu'ils se portent (2). » La raison en est, que Dieu nous aime et le démon nous hait, et partant, l'amour des hommes est le vrai esprit de Dieu, et la haine, celui du démon. Saint Jean touche en partie cette raison en cette même épître, toute remplie d'amour, où il dit : *Mes très-chers frères, entr'aimons-nous, parce que la charité vient de Dieu, et quiconque aime son prochain est né de Dieu; il est son fils et il le connaît ; au contraire celui qui ne l'aime point, ne sait qui il est, puisqu'il est amour et charité ; si nous nous entr'aimons, Dieu demeure en nous, et son amour reçoit en nous sa perfection; de cet amour réciproque nous apprenons que nous demeurons en lui et que lui demeure en nous, parce qu'il nous a fait part de son esprit* (3).

Ces choses ainsi établies, c'est maintenant notre affaire d'imprimer ces vérités bien avant dans nos esprits,

(1) 1 Joan. 3, 10. — (2) In 1 epist. Joan. trac. 5. — (3) 1 epist. 4, 7 et 12.

et d'exercer la charité envers le prochain le plus parfaitement qu'il nous sera possible: *Avant toutes choses,* dit saint Pierre, *entretenez continuellement la charité entre vous* (1). Et saint Paul: *Ayez par dessus tout la charité, qui est le lien de perfection* (2); l'un dit: *avant tout ;* l'autre: *surtout,* pour nous déclarer que nous devons faire état de la charité plus que de tout le reste. Et saint Jean ne pouvant, en son extrême vieillesse, faire de plus grands discours aux fidèles quand ils s'assemblaient, ne leur inculquait que ces mots: *Mes petits enfants, entr'aimez-vous ;* et comme ennuyés d'avoir toujours les oreilles battues des mêmes paroles et de n'entendre autre chose, ils lui demandèrent pourquoi il leur disait toujours le même: Il fit une réponse, dit saint Jérôme, digne de Jean, ce bien-aimé disciple, qui reposant la tête sur le sein de la Sagesse incarnée, avait puisé comme dans sa source la connaissance de l'importance et de la nécessité de la charité fraternelle: Je ne vous dis et je ne vous recommande autre chose, sinon que vous vous entr'aimiez, parce que c'est le commandement de Notre-Seigneur ; et si on le fait, c'est assez, d'autant que l'accomplissement de celui-là seul attire après soi l'exécution de tous les autres.

Aimons donc notre prochain, et aimons-le dans ces vues, et pour les raisons que nous avons dites, envisageant Dieu et son intérêt en lui, parce que ce sont ses créatures, ses ouvrages et les principaux de ses ouvrages ; parce que ce sont les instruments de son service et de sa gloire, les précieuses dépouilles de Notre-Seigneur, ses palmes et ses lauriers ; parce qu'il les aime et que ce sont ses images. Aimez-vous mu-

(1) 1 ep. 4, 8. — (2) Coloss. 3, 14.

tuellement en Notre-Seigneur, dit saint Ignace (1), comme les images de Dieu. Quand les hommes ont de l'amour pour quelqu'un et qu'ils ne peuvent jouir de sa présence, ils ont pour le moins son portrait qu'ils aiment, qu'ils regardent et conservent chèrement. Et de même que le démon, ainsi que dit saint Basile (2), exerce sa rage contre les hommes, parce qu'il ne le peut faire contre Dieu, qu'il hait bien davantage, d'autant que l'homme est son image : comme on dit de la tigresse, que ne pouvant se venger du chasseur qui lui a enlevé ses petits, se jette de furie sur sa figure qu'il lui a laissée à dessein, et la déchire ; de même l'âme qui aime véritablement Dieu, et qui, en vertu de cet amour, lui voudrait faire du bien, se voyant dans l'impuissance d'exécuter son désir, parce qu'il n'a besoin de rien, l'accomplit en son image, qui est l'homme, qu'elle aime et assiste de toutes ses forces. Voilà en quoi consiste le véritable esprit du christianisme, l'âme de notre religion et le principal devoir qui nous est commandé, dont sans doute nous devons nous acquitter exactement, si nous voulons avoir quelque assurance que nous aimons Notre-Seigneur. « Tu te vantes, dit saint Augustin, d'aimer Jésus-Christ ; si tu n'aimes point ton frère, comment aimes-tu celui de qui tu méprises le commandement, et le commandement que tu sais qu'il a si souvent, si instamment, et si expressément commandé et recommandé, et qu'il a établi comme le fondement de tous les autres (3) ? » Aussi tous ceux qui jusqu'aujourd'hui ont fait profession de l'aimer, et qui ont voulu être ses disciples d'effet aussi bien que de nom, ont toujours eu extrêmement à cœur la charité du prochain ; et elle était si

(1) Ep. ad Phil. — (2) Orat. in Lacisis. — (3) Tract., etc.

visible et si éclatante parmi les anciens chrétiens, que les païens, au rapport de Tertullien, les reconnaissaient à cela, et étaient forcés de dire avec étonnement : Voyez comme ils s'entr'aiment, s'entre-secourent et se rendent tous les offices d'une parfaite amitié (1).

SECTION PREMIÈRE.

Quel est notre prochain que nous devons aimer, et quel ordre nous devons garder en cet amour.

I. Notre prochain, ce sont tous les hommes. — II. Nous devons aimer tous les hommes, tous les chrétiens particulièrement. — III. Nous devons aimer les pécheurs. — IV. Plus les justes. — V. Les bienheureux. — VI. Les âmes du purgatoire.

I

Tu aimeras ton prochain, porte le commandement de Dieu. Qui est mon prochain? demandera quelqu'un. Je réponds que ce sont généralement tous les hommes, comme Notre-Seigneur l'a déclaré en la parabole du Samaritain (2). Qu'y a-t-il de plus proche à l'homme que l'homme? dit saint Augustin. On ne peut penser que l'on ne se touche point, là où la nature est commune, et de plus : « Nous sommes tous proches les uns aux autres, et par la condition d'une même naissance sur la terre, et par l'espérance que nous avons, ou pouvons avoir d'une même naissance au ciel (3). » Ajoutez à cela que les raisons apportées ci-dessus, que les hommes sont les créatures de Dieu,

(1) Apol. c. 39. — (2) Luc. 10, 30. — (3) In Ps. 150, serm. 53 de temp.

que ce sont ses images, et les autres, se retrouvent en tous, par conséquent tous doivent être l'objet de notre amour, à l'exemple de Dieu qui les aime tous, et de Notre-Seigneur qui les a tous compris et embrassés dans le grand dessein de la rédemption, sans en exclure un seul: nous devons donc tous les aimer et les loger dans notre cœur. Aussi le Prophète royal dit du commandement de la charité, comme l'expliquent saint Ambroise et saint Augustin : *Votre commandement est extrêmement ample et large* (1), parce qu'il serre et étreint dans les entrailles d'une parfaite charité tout le genre humain.

Or, bien que nous devions aimer tous les hommes, il faut toutefois le faire avec ordre et discernement, aimant plus les uns que les autres, selon qu'ils sont plus ou moins aimables. Le Saint-Esprit, enrichissant mon cœur du précieux trésor de la charité, *l'y a ordonnée,* pour aimer inégalement les objets selon l'inégalité de leurs mérites (2).

II

Nous devons aimer universellement tous les hommes, de quelque nation, de quelque religion et de quelque condition qu'ils soient, comme nous avons dit ; mais nous sommes obligés d'aimer davantage les Chrétiens, parce que ce sont nos frères utérins, comme les saintes Lettres (3) appellent Benjamin le frère utérin de Joseph, qui l'aimait aussi beaucoup plus que les autres ; nés d'un même père qui est Dieu par la création, pour ce qui est de la nature ; d'un même père et d'une même mère, à savoir, de Jésus-Christ et de la

(1) Psal. 118, 96. — (2) Cant. 2, 4. — (3) Gen. 43, 29.

sainte Église son épouse, pour ce qui regarde la grâce; parce que nous sommes tous membres non-seulement du grand corps, qui est le monde, comme parlait Sénèque, d'autant que cela convient indifféremment à tous les hommes; mais de plus et particulièrement d'un corps mystique et moral, dont le chef est Notre-Seigneur, et le cœur le Saint-Esprit; régénérés dans les mêmes eaux du baptême, éclairés par le même soleil de justice, échauffés par le même feu de la charité, nourris des mêmes viandes au Saint-Sacrement de l'autel, demeurant et combattant ici-bas dans la même Église militante, et espérant de nous retrouver et de nous reposer tous pour jamais là-haut au ciel dans la même Église triomphante. C'est avec ces yeux que nous devons regarder nos frères chrétiens; c'est d'après ces connaissances que nous devons les aimer, et envisager toujours et aimer Notre-Seigneur en eux. « Jésus-Christ réside dans ses membres, qui sont les chrétiens, dit saint Augustin; car il ne faut pas penser qu'il soit dans le chef et non dans les membres; il est tout dans le chef et dans les membres, et se tient pour une même chose avec eux : autrement il n'aurait pas dit à Saul qui persécutait son Église : *Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Car Saul ne le poursuivait pas en sa propre personne, mais ses disciples qui vivaient pour lors, et il n'a pas dit : Pourquoi poursuis-tu mes saints, mes serviteurs, ni, ce qui eût encore été plus honorable, mes frères; mais pourquoi me poursuis-tu, c'est-à-dire, les membres, dont je suis le chef (1)? »

Partant, il faut avec un esprit élevé et perçant l'apparence extérieure, contempler, honorer et aimer

(1) Tract. 28 in Joan.

Notre-Seigneur en chaque chrétien, et se porter à lui rendre service dans cette vue, nous souvenant de ce grand mot : *Ce que vous avez fait au moindre de mes frères,* plaisir ou déplaisir, *c'est à moi que vous l'avez fait* (1). Le même saint Augustin dit autre part excellemment à ce propos : « Si quelqu'un t'embrassant et te baisant la tête, te marchait tout ensemble sur le pied, n'est-il pas vrai qu'au milieu de ces embrassements et de ces baisers, tu crierais : Que fais-tu ? tu me blesses; tu ne dirais pas : Tu me foules et me blesses la tête, parce qu'il l'honorerait ; mais la tête crierait plutôt pour témoigner la peine de son pied, que pour déclarer l'honneur qu'elle reçoit, et dirait : Je n'ai que faire de ton honneur qui me blesse, retire-toi sans me fouler. Et si tu réponds : Et comment t'ai-je foulée ? au contraire, je te chéris et je te caresse. Mais tu ne prends pas garde, pauvre insensé, que tu embrasses et honores ce qui est uni avec ce que tu offenses; et par conséquent à cause de cette union de ces deux parties, la douleur de la partie offensée se communique nécessairement à celle qui est honorée, et il est impossible que celle-ci ne la sente pas, et que dans le sentiment de cette douleur elle ne perde celui de ton honneur. De même la langue se plaint, et crie : Oh ! tu me fais mal ; elle ne dit point : Tu me fais mal au pied, mais simplement, tu me fais mal. Et pourquoi, ô langue ! te plains-tu ? qui t'a touchée, qui t'a blessée ? Personne, répond-elle. Mais comment veux-tu qu'étant unie à ce que l'on blesse, je ne prenne pas part à son mal (2) ? » De même Notre-Seigneur, encore qu'il soit là-haut au ciel, glorieux et

(1) Matth. 25, 40. — (2) Tract. 10 in 1 Joann. epist.

immortel, sans pouvoir plus rien souffrir en sa personne, répute néanmoins lui être fait tout ce que l'on fait ici-bas endurer à ses membres, et s'en plaignant, il crie pour ce sujet à Saul: *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* De sorte que nous devons nous figurer l'Église comme un grand corps, qui de la terre s'élève jusqu'au ciel, et dont le chef, Notre-Seigneur, est au ciel impassible et bienheureux, et les membres, c'est-à-dire, tous les fidèles, sont en terre, pauvres, infirmes et sujets à beaucoup de misères du corps et de l'âme. Quand donc ici-bas le pied, la jambe, ou quelque autre membre différent, selon la diversité de son office, est offensé et blessé, la tête, Notre-Seigneur, s'en ressent là-haut, à cause de l'étroite liaison et union intime qu'il a avec ses membres, qui étant surnaturelle par la foi et par la grâce, et ainsi beaucoup plus noble que celle que la nature fait de la tête avec le pied par le moyen de l'âme, donne ensuite des ressentiments bien plus vifs à Notre-Seigneur pour l'incommodité que reçoit son membre mystique, que la tête n'en a pour la douleur causée à son pied.

III

Davantage, nous devons aimer les pécheurs, parce qu'ils sont des créatures de Dieu, conservées par sa puissance, entretenues de ses libéralités et faites pour jouir de lui; parce que Notre-Seigneur les aime et veut que nous les aimions pour l'amour de lui, avec ce discernement, toutefois, que nous aimions en eux la nature et ce qui est de Dieu, et non leurs vices ni leurs péchés que nous devons haïr, faisant ce que David disait de soi : *Ne haïssais-je point, Seigneur, vos ennemis?* oui, *je les haïssais*, *mais d'une haine parfaite,*

haïssant en eux ce qui doit être haï, et aimant en eux ce qui mérite d'être aimé (1).

IV.

Si nous devons avoir de l'affection pour les pécheurs, nous en devons avoir beaucoup plus pour les justes, comme en étant incomparablement plus dignes, parce que, outre les raisons communes qui leur conviennent aussi bien qu'aux autres, ils sont de plus serviteurs, amis et enfants de Dieu; et en général il faut aimer d'autant plus le prochain, que les causes et les motifs de l'amour se trouvent plus hautement en lui, qu'il est un plus noble et un plus excellent instrument de la gloire de Dieu, une plus belle image de la divinité, représentant plus au vif et avec plus d'éclat et plus de pointe ses perfections, et que Dieu l'aime davantage. « Car, comme dit saint Thomas sur ce sujet, puisque Dieu est le sujet qui nous doit faire aimer notre prochain, il est nécessaire que plus notre prochain s'approchera de Dieu, nous ayons pour lui plus d'amour, et que nous l'approchions plus près de notre cœur (2). »

V.

Et suivant cela, nous devons aimer davantage les bienheureux que tous les autres, parce qu'ils servent, honorent et aiment Dieu parfaitement; que ce sont ses images très-naïves, qui portent ses perfections exprimées avec les rayons de la gloire; qu'ils sont si près de lui, qu'ils lui sont très-intimes et inséparablement unis par la jouissance de sa divinité.

(1) Psal. 138, 21, 22. — (2) 2, 2, q. 26, a. 6.

VI.

Nous devons après aimer grandement les âmes qui sont dans le purgatoire, pour les mêmes raisons prises avec proportion ; outre que leurs maux sont excessifs et leurs douleurs beaucoup plus cuisantes que toutes celles que l'on peut endurer en cette vie, c'est un très-digne objet de la miséricorde chrétienne de les secourir. A la vérité, si nous voyions un homme, de quelque condition qu'il fût, tomber inopinément dans les flammes et y brûler tout vif, il ne se trouverait aucun homme si cruel ni si inhumain qui n'en fût touché de pitié, et ne se mît en devoir de le sauver, s'il pouvait? Les âmes de nos pères, de nos frères et de nos amis sont dans les brasiers ; les entrailles donc de la charité ne doivent-elles pas, à plus forte raison, s'émouvoir pour les aider à en sortir, vu que nous le pouvons, et si aisément, et que les aidant, nous les délivrons d'un mal extrême, nous leur procurons le plus grand de tous les biens, qu'elles attendent avec un désir extrême, et que ce sont des âmes saintes, éminentes et qui touchent de si près à Dieu et à nous?

Bien que cela soit vrai, Notre-Seigneur toutefois nous a particulièrement obligés par son commandement de l'amour du prochain, d'aimer les hommes qui vivent encore sur la terre, que pour cette cause nous devons regarder comme le premier et le principal objet de notre charité, et les avoir tous en affection, sans priver un seul, de quelque nation et état qu'il soit, des effets de notre bienveillance ; et non-seulement ceux qui nous font du bien et qui sont nos amis, mais de plus nos ennemis et ceux qui nous font

du mal. Or, parce que cet amour de nos ennemis a des difficultés particulières, il est à propos que nous en disions quelque chose davantage.

SECTION II.

Que nous devons aimer nos ennemis.

I. Nous avons un commandement d'aimer nos ennemis. — II. Comment s'entend ce commandement. — III. Ce commandement est particulier au chrétien. — IV. C'est la fine fleur de la charité du prochain, où la nature n'a point de part. — V. Où il y a un grand honneur.

I. *Vous avez entendu,* dit Notre-Seigneur à ses disciples, *que l'on vous a dit : Tu aimeras ton ami, et tu haïras ton ennemi ; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient* (1) : voilà les termes du commandement. O commandement aimable ! ô douce et aimable loi que la loi chrétienne ! Moïse a été législateur des Hébreux, Solon des Athéniens, Lycurgue des Spartiates, Minos des Candiots, Numa des Romains : ceux-ci et tous les autres, qui ont policé des états et des républiques, ordonnent en leurs lois des supplices pour les malfaiteurs, et ne parlent que de pendre, de décoller, de lapider et de faire mourir ceux qui font tort à leurs concitoyens ; mais Jésus-Christ, notre très-bénin Seigneur et très-miséricordieux législateur, ne commande en sa divine loi que d'aimer et de faire du bien. Ne tuez pas, dit-il, vos ennemis ; ne les

(1) Matth. 5. 43.

offensez point, et ne leur rendez aucun déplaisir; mais pardonnez-leur les injures qu'ils vous font, et aimez-les. A vrai dire, c'est avec grande raison que sa loi s'appelle loi de grâce, puisque c'est une loi de pardon et de réconciliation, non-seulement de nous avec Dieu, mais encore de nous avec nos frères qui nous ont offensés.

II. Or, ce commandement nous oblige, selon la doctrine des Théologiens(1), à ne point haïr ceux qui nous haïssent, à ne pas leur rendre mal pour mal, à ne pas leur en souhaiter, à ne leur faire paraître aucun signe extérieur de malveillance, et à ne leur point retrancher les oraisons, les aumônes et les autres témoignages de bonne volonté, que nous rendons communément à tous, mais les étreindre et les serrer avec les autres dans le lien d'une charité générale. Pour le reste, il est plutôt de conseil que d'obligation, et n'est point absolument nécessaire pour nous sauver, mais pour nous rendre parfaits.

III. Ce commandement nous étant ainsi fait, c'est à nous à le recevoir et à le mettre en pratique; et pour cela nous devons considérer que c'est le propre des chrétiens d'aimer leurs ennemis, et de faire du bien à ceux de qui ils reçoivent du mal. « On nous commande, dit Tertullien, d'aimer nos ennemis, vertu où nous excellons et qui nous est toute propre et particulière; car d'aimer ses amis, c'est une chose commune à tous; mais d'avoir de la bonne volonté pour ses ennemis, cela n'appartient qu'aux seuls chrétiens. » Et derechef il dit une riche parole, que je dois rapporter ici, pour l'écrire ensuite et l'imprimer bien avant dans nos cœurs. « Le chrétien n'est ennemi de personne. » En

(1) S. Thom. 2, 2, q. 25, a. 7 et 8; Mald. in c. cit. Matth.

cela consiste le vrai esprit de la loi nouvelle, dont il fait profession, qui est grâce et amour. C'est pourquoi saint Jacques et saint Jean, indignés contre les Samaritains de ce qu'ils avaient refusé l'entrée de leur ville à Notre-Seigneur, et reconnu avec une si grande inhumanité l'honneur qu'il leur faisait de les visiter, demandèrent à Notre-Seigneur s'il ne trouverait pas bon qu'ils commandassent au ciel de sa part, comme fit jadis Elie (1), de lancer le feu sur ces barbares, et de les brûler tous pour les punir de l'affront qu'ils lui faisaient ; mais Notre-Seigneur les reprenant leur dit : *Vous ne savez pas sous quel esprit et sous quelle loi vous vivez* (2) ; vous vivez maintenant sous une loi d'amour et non de haine, de douceur et non de rigueur, de grâce et non de châtiment ; ce que vous dites était bon pour la loi ancienne et pour Elie, mais non pour la nouvelle, dont l'esprit est plus doux et plus débonnaire, qui demande et attire bien le feu du ciel, non toutefois un feu de justice et de sévérité pour brûler et châtier ceux qui offensent, mais un feu de miséricorde et de pardon pour enflammer l'offensé, et consumer en lui tous les mouvements de vengeance.

IV. Nous devons considérer que comme l'amour des ennemis est, ainsi qu'enseigne saint Augustin, la plus haute cime où la charité du prochain, que nous avons dit être la marque du chrétien, peut monter, la fine fleur de cette reine des vertus et la flamme de ce noble feu ; c'est aussi le plus grand et le plus assuré témoignage qu'un homme puisse donner de soi qu'il est vrai chrétien, ce qui le relève éminemment ; c'est une action très-noble et très-héroïque, où la nature ne prend aucune part, mais qui est un pur ouvrage de la

(1) Cap. 1 ad Scarp. — (2) 4 Reg. 1. 10.

grâce, et par conséquent très-excellente et très-méritoire; et beaucoup plus, comme le montre le Docteur angélique (1), que n'est l'amour que nous portons à nos amis, quand même nous les aimons pour l'amour de Dieu, parce qu'il est fort facile que quelque considération de la nature s'y glisse, au lieu que la grâce seule et le motif de Dieu peuvent plier nos courages et les encliner à l'amour de nos ennemis: ce qui fait qu'étant moins mêlé, il est plus pur et ensuite plus parfait; de même que quand le rayon du soleil entre dans une chambre à travers le verre, il la remplit bien de lumière et de chaleur, non toutefois autant que s'il y entrait tout de son plein et la fenêtre ouverte; parce que passant par le verre, il vient par la réfraction qu'il y souffre, à s'y briser et s'y diffuser, et conséquemment n'y entre pas si droit ni avec tant de force; mais n'ayant rien devant soi, il entre pompeusement et en triomphe dans sa pleine rectitude, et avec tout son éclat et toute sa chaleur; de même le rayon de l'amour que nous portons à nos amis, bien que nous le supposions émaner du soleil de la charité, parce que toutefois il passe par la nature, s'y rompt aisément et y prend certains biais qui l'empêchent d'être si droit ni si fort qu'est celui de l'amour des ennemis. Saint Thomas, pour déclarer cette force, apporte la comparaison du feu, qui est d'autant plus vigoureux qu'il envoie plus loin sa chaleur; de même la charité est d'autant plus puissante qu'elle exerce ses offices et ses services non-seulement envers ceux qui nous touchent, ou par la parenté, ou par l'amitié, et la conformité d'humeur, mais encore à l'égard de ceux qu'une complexion différente de la nôtre, ou leur mauvaise volonté

(1) Luc. 9, 53.

et les témoignages qu'ils nous en ont donnés, éloignent de nous.

V. Davantage, nous devons considérer qu'aimer ses ennemis est une chose honorable, qui ne convient qu'aux grandes âmes, lesquelles ont beaucoup d'amour pour Dieu et un grand pouvoir sur elles-mêmes(1), qui nous rend capables, plus qu'aucune autre, des miséricordes de Dieu, qui a dit: *Selon la mesure que vous mesurerez les autres, vous serez mesurés;* et qui même est raisonnable: car si nous avions les yeux de l'esprit ouverts, nous verrions que nous avons de grandes obligations à nos ennemis, et qu'ils contribuent beaucoup à notre salut et à notre perfection, parce qu'outre qu'ils nous font marcher droit, afin de ne leur donner aucune prise sur nous, nous connaissons, par les sentiments et les affections dont nos esprits sont touchés en recevant les maux qu'ils nous font, si nous avons de la patience, de la mansuétude, de l'humilité et de la charité, ou non; la nature a encore beaucoup ou peu de vie en nous, et si nous avons ou avancé ou reculé en la vertu; et c'est aussi pourquoi l'on dit que comme il est bon d'avoir un vrai ami, il est aussi utile d'avoir un ennemi, parce qu'il cause aussi bien que l'ami, quoique par divers moyens, et que ce ne soit pas son dessein, de grands biens à une personne qui est adroite et qui sait faire profit de tout. Ainsi le saint abbé Étienne, dont parle saint Grégoire (2), était monté à un tel point de patience, pour les hautes lumières dont son esprit était éclairé sur ce sujet, qu'il croyait sincèrement être son ami particulier celui qui lui avait fait quelque déplaisir, qu'il rendait grâces à ceux qui lui disaient des in-

(1) Matth. 7, 2. — (2) Hom. 35 in Evang.

jures, tenait à très-grand profit toutes les pertes qu'on lui faisait souffrir, et estimait ses adversaires pour ses vrais protecteurs et singuliers défenseurs. Saint Martius, un autre abbé, au rapport de saint Grégoire de Tours (1), passant plus outre, ne pardonnait pas seulement à ses ennemis les injures qu'il recevait d'eux, mais même les récompensait de quelque présent.

SECTION III.

Suite du discours.

Exemples.

Toutes ces raisons bien pesées sont suffisantes pour nous donner de l'amour et de la bonne volonté pour ceux qui nous font du mal; mais voyons quelques exemples qui nous y peuvent encore grandement porter. Le premier est celui de Dieu, que Notre-Seigneur nous donne : *Aimez vos ennemis*, dit-il, *afin que vous soyez vrais enfants de votre Père céleste, qui fait luire son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, et envoie ses pluies sur les justes et sur les pécheurs* (2). Exemple admirable à qui considère la grandeur de Dieu qui est offensé, la bassesse et l'infamie de ceux qui osent l'offenser, et la qualité et la quantité des offenses qu'on commet à chaque moment contre lui. Il n'est personne dans l'univers à qui on fasse tant d'injures comme à Dieu, qui néanmoins au même temps verse à pleines mains sur ceux qui les lui font un million de biens; et, ce qui

(1) Lib. de vita SS. patrum, cap. 8. — (2) Matth. 5, 45.

devrait briser nos cœurs, par les grâces prévenantes qu'il leur envoie, il les va trouver le premier et les rechercher d'amitié. O parfait modèle de l'amour que nous devons porter à ceux qui nous font du mal!

Le second est de son Fils Notre-Seigneur, de qui toute la vie n'a été qu'un continuel exercice de l'amour de ses ennemis, et la mort qu'un sacrifice pour effacer leurs péchés, et procurer la vie à ceux qui le faisaient mourir. Pouvant se venger de ses ennemis, dit saint Ambroise, il a mieux aimé être immolé pour les sauver. Saint Pierre dit encore plus : *Dans l'extrémité de ses maux, il ne menaçait pas seulement ceux qui les lui faisaient souffrir,* quoiqu'il pût d'un seul souffle de sa bouche, ou du moindre regard de ses yeux les foudroyer et les précipiter en enfer (1). Et la première parole qu'il dit sur la croix, fut une parole, ou une flamme, qu'il élança de l'incendie infini de charité dont son cœur était brûlé et consumé : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* (2). O parole de grande patience, de grande douceur, de grand amour et d'une ineffable charité, s'écrie saint Anselme! *Mon Père, pardonnez-leur.* Il prie pour les Juifs qui étaient très-indignes de pardon, l'ayant outragé jusqu'au dernier point de tous les excès possibles, et même n'en voulant point, et ne se souciant pas que son sang demandât vengeance d'eux. Il prie au plus fort de ses afflictions et au plus cuisant de ses douleurs; ce qui est très-admirable. S'il eût prié pour eux après sa résurrection, quand il se vit immortel et glorieux, et que l'abondance des délices où son âme et son corps étaient plongés avait effacé tous les sentiments de ses douleurs, la chose n'eût

(1) 1 Ep. 2, 23. — (2) Luc. 23, 24.

pas été si difficile ni si merveilleuse ; mais il le fit lorsqu'il avait devant ses yeux ses ennemis, qu'il avait les oreilles pleines de leurs blasphèmes, la bouche du fiel qu'ils lui avaient donné, la tête percée de poignantes épines, et les pieds et les mains cloués à une croix. « Découpé de fouets comme il était, dit saint Bernard, couronné d'épines, percé de clous, attaché à un gibet, accablé d'opprobres, il oublie néanmoins tout cela, et supplie son Père pour ceux qui l'ont mis en cet état, et lui dit : *Mon Père, pardonnez-leur;* il l'appelle son Père, pour l'adoucir par ce nom tendre et aimable, et le fléchir à la miséricorde (1). » Ce fut la première parole qu'il dit sur la croix, avant que d'y parler ni de soi, ni de sa mère, ni d'aucun autre, pour montrer combien il avait à cœur ce pardon, qu'il demande de plus absolument et sans condition à son Père, qui ne le lui pouvait refuser; où quand il le prie pour soi au jardin des Olives, il remet à son bon plaisir l'effet de sa requête (2).

Cet exemple, et cette parole de Notre-Seigneur a éteint un million de colères, amorti des inimitiés, étouffé des rancunes sans nombre, et comme dit saint Grégoire, elle a rempli les âmes de patience et fait tomber les armes des mains aux offensants et aux offensés qui voulaient s'égorger, pour se réconcilier et s'embrasser. Cette parole fit mettre à genou saint Étienne, premier martyr et digne imitateur de son bon maître, et lui fit faire d'une voix forte et avec une extrême affection cette prière pour ceux qui le lapidaient : *Seigneur Jésus, ne comptez point la mort qu'ils me font souffrir au nombre de leurs péchés,* mais pardonnez-la-leur (3). Saint Engebert,

(1) Serm. 4. de Pass. — (2) Matth. 26. 39. — (3) Act. 7, 59.

archevêque de Cologne (1), faisant voyage, fut assassiné traîtreusement par ses ennemis; au lieu de leur en vouloir du mal, il dit en son cœur à Dieu pour obtenir leur grâce : Père, pardonnez-leur; action qui fut si agréable à sa divine Majesté, qu'il fut révélé que son âme avait été portée à la sortie du corps au ciel, et placée entre les martyrs.

Qui pourrait raconter tous ceux qui avec un courage héroïque et un esprit parfaitement chrétien ont aimé leurs ennemis, et pour le mal qu'ils en recevaient leur ont fait du bien? Le nombre est innombrable; prenons-en quelques-uns des plus signalés. Vénustien, gouverneur de la Toscane pour l'empereur Maximien, ayant pour la confession de la foi fait couper les deux mains à saint Sabin, évêque de Spolète, et mourir ses deux diacres, Exupérance et Marcelle, se sentant, pour la punition de son crime, frappé tout à coup d'une vive douleur des yeux, eut recours au saint évêque, pour y apporter, s'il pouvait, quelque remède; celui-ci oubliant le tort qu'il lui avait fait, se mit incontinent en prières pour lui, et levant non les mains, puisqu'il venait de les perdre, mais les bras encore tout sanglants, lui obtint la guérison et la vue des yeux du corps, et de plus, celle des yeux de l'âme, pour lui faire reconnaître et adorer Jésus-Christ. Ça été une chose assez ordinaire aux martyrs de procurer la santé corporelle et spirituelle à ceux qui déchiraient leurs membres et les faisaient souffrir. Le saint abbé Isaac ayant, au rapport de saint Grégoire (2), reçu un soufflet par un je ne sais qui, supporta cet outrage avec une mansuétude et une patience invincibles; et le démon s'étant par la volonté de Dieu saisi de cet

(1) Sur. 7 nov. — (2) Dial. lib. 3, cap. 14.

insolent pour le châtier de son audace, le saint ajoutant la charité à la patience, obtint de Dieu qu'il en fût délivré.

Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry (1), après que ses adversaires l'avaient bien traversé, les recevait avec une douceur nonpareille en son amitié, et semblait même faire plus d'éclat de leurs persécutions que des bons offices de ses amis, dont étant comme repris par quelques-uns de ses domestiques, il leur fit cette digne réponse: Quand ils me couperaient les deux bras, ou qu'ils m'arracheraient les deux yeux de la tête, je ne les aimerais pas moins.

Que dirai-je du grand patriarche d'Antioche, saint Mélétius? qui pourra dignement expliquer sa vertu? Saint Chrysostôme raconte de lui (2), « qu'ayant été par les menées de ses ennemis les hérétiques ariens, condamné au bannissement par l'empereur Valens, le peuple, passionné pour la conservation de son pasteur, s'émeut, entre en furie et crie qu'il se fera plutôt tailler en pièces que de souffrir son départ; le gouverneur de la ville, pour exécuter plus doucement le commandement du prince, va lui-même à l'évêché, et prend subtilement le saint évêque en son carrosse, qui y monta sans résistance; mais le peuple qui avait toujours l'œil au guet, découvrant ce qui se passait, et que c'était tout de bon qu'on l'emmenait, voulut prendre des pierres, et les jeter contre le gouverneur, pour l'arrêter et le faire lâcher prise. Le saint, voyant le danger évident où était le gouverneur d'être assommé, comme sans doute il l'eût été, que fait-il? une action à la vérité admirable et digne de la grandeur et de la générosité du sang chrétien; il se lève

(1) Sur. 16 nov. — (2) Hom. de S. Meletio.

de sa place, embrasse le gouverneur et le couvre de sa robe, et par ce moyen le tire du péril, personne n'osant plus jeter aucune pierre contre lui, de peur de blesser son prélat. Cependant le carrosse roule par les rues, et le saint s'en va en exil tenant embrassé et sauvant celui qui l'y mène. Mais ne devons-nous pas plutôt dire que la charité victorieuse et couronnée de lauriers, menait en triomphe dans ce carrosse la nature et le désir de vengeance? »

Et afin que l'on ne pense pas que cette gloire et cette perfection d'aimer ses ennemis et de leur faire du bien, se retrouve seulement dans les hommes, et qu'elle ne loge point dans le cœur des femmes, je veux montrer le contraire par un ou deux exemples. Sainte Catherine de Sienne (1), sachant qu'il y avait à l'hôpital une pauvre femme grandement nécessiteuse, fort malade et que la lèpre avait rendue si difforme que tout le monde en avait horreur, s'en va la trouver et l'assurer de son service ; elle la visitait donc tous les jours deux fois, le matin et le soir sans y manquer, et lui portait tout ce dont elle avait besoin. Contemplant Jésus-Christ en sa personne, dit l'histoire, elle la servait avec soin et révérence. Cette malade, qui devait s'humilier de ces abaissements et de ces services que la sainte exerçait envers elle, en devint superbe ; et au lieu de la remercier de tant de peine qu'elle prenait pour son sujet, elle commence à la persécuter, à lui dire des injures, à se moquer d'elle et la reprendre durement, si elle ne faisait aussitôt tout ce qu'elle désirait, ou tardait tant soi peu plus qu'à l'ordinaire à la visiter, prétendant que ce qui lui était fait de pure grâce, lui devait être rendu par obligation et par jus-

(1) Sur. 29 april.

tice. La sainte ne se refroidit point en sa charité pour ces mauvais traitements, et pour cette extrême ingratitude ; au contraire, elle la redoubla et la servit avec plus d'affection qu'auparavant, tâchant, quand elle était en colère, de l'adoucir par des paroles amiables, en la traitant avec autant de caresses que si c'eût été sa propre mère. Ce qu'elle continua de faire constamment jusqu'à sa mort, où elle l'assista, la consola et l'encouragea, et après la lava, l'ensevelit et la porta en terre.

Une autre fois une certaine Palmérine, des pénitentes de Saint-Dominique, par un instinct diabolique, conçut une haine si étrange et une envie si furieuse contre la même sainte, qu'elle ne pouvait ni la voir ni ouïr parler d'elle ; partout, en public, et en particulier, elle déchirait sa réputation, se déclarant, en toutes les façons dont elle pouvait s'aviser, son ennemie. La sainte s'efforça avec humilité, avec mansuétude et avec tous les offices d'une sincère charité, de gagner cette âme maligne, mais en vain ; car elle la fit même chasser de sa maison, sans vouloir se rendre ni fléchir pour quoi que ce fût, ni même pour les grièves maladies que Dieu lui envoya à ce sujet, jusqu'à tant que la misérable créature, étant à l'article de la mort toujours obstinée et irréconciliablement affermie dans sa haine, sainte Catherine se prosterna devant Notre-Seigneur, et avec des ruisseaux de larmes et une ardeur incroyable, le conjura pour le salut de cette pauvre âme, lui disant qu'elle ne se lèverait point de là qu'il ne lui eût fait miséricorde ; ce qu'elle obtint, parce que cette femme étant demeuré trois jours en agonie sans pouvoir expirer, Notre-Seigneur la toucha et brisa son cœur endurci, lui faisant reconnaître sa faute, qu'elle confessa avec grande douleur, reçut

les sacrements et puis mourut, obtenant ce souverain bien par l'entremise de celle à qui elle avait fait tant de maux.

Une autre fois encore une vieille femme veuve, nommée Andrée, qui avait un chancre et tout le sein si pourri que personne n'en pouvait approcher à cause de la puanteur intolérable qui en sortait, se trouvant abandonnée de tous, la même sainte en prit soin, et se mit à la servir ; elle découvrait ses plaies, les nettoyait, les lavait, mettait les appareils dessus, et faisait tout ce qui était nécessaire avec une extrême joie et avec un courage héroïque : quelque temps après, le démon, envieux d'une telle vertu, donne à cette malade, premièrement du dégoût pour la sainte, et puis de la haine, et passant plus outre, lui fait prendre une mauvaise opinion de sa pureté, et l'estimer une fille libertine et débauchée. Ces pensées infernales prenant racine dans son esprit, elle en lâche quelque mot ; après elle en parle plus ouvertement ; enfin, elle le publie, et étant interrogée, elle le maintient. C'était blesser cette incomparable vierge en la prunelle de l'œil ; elle ne quitte pas pourtant le service de cette femme malheureuse, mais plutôt lui redouble ses soins et ses assistances ; mais comme elle vit que ces bruits allaient toujours croissant, que ses compagnes mêmes en croyaient quelque chose, et lui en faisaient des reproches, elle eut recours à Notre-Seigneur, le priant que lui, qui était auteur et témoin irréprochable de sa pureté, prît en main sa défense ; il la prit et essuya ces fausses opinions que l'on avait de son honneur, faisant que cette femme repentante de son péché, s'en dédit et en demanda pardon à la sainte.

Finissons par une action mémorable qui est arrivée il n'y a pas si longtemps en une ville d'Italie : ce fut

à Gaëte (1), où un jeune homme ayant tué le fils d'une dame de qualité, le juge en étant averti fait incontinent fermer les portes de la ville, et met ordre que le meurtrier soit arrêté. Voilà les sergents partout à le chercher, et lui de se cacher de çà et de là, et user de tous les artifices pour sauver sa vie ; mais comme il vit qu'il n'échapperait jamais à l'extrême diligence que l'on faisait pour le prendre, il va se jeter dans la maison de celui même qu'il avait tué et où était sa mère, croyant qu'on n'irait jamais le chercher là ; entrant il se glisse subtilement dans une chambre et se cache sous le lit. Là-dessus on vient dire à cette mère qu'elle n'a plus de fils, et qu'il a été tué par un tel ; elle, sans se troubler ni perdre contenance pour une si pénétrante nouvelle, levant les yeux au ciel, dit, avec l'esprit de Job, les paroles de ce saint homme : *Le nom de Dieu soit béni ; il lui est arrivé comme il lui a plu ;* et ayant appris que le meurtrier s'était réfugié en son logis, elle, avec un cœur parfaitement généreux et une vertu solidement chrétienne, ne voulut point user du pouvoir qu'elle avait de se venger, mais le fit cacher au lieu le plus secret, afin que les sergents, au cas qu'ils y vinssent, ne le pussent trouver. Après quelque temps, comme elle le vit hors du péril d'être pris chez soi, elle le fit venir en sa présence, où ce misérable lui ayant demandé pardon avec larmes et humilité, elle le lui donna ; et de plus se faisant apporter dans une coupe d'argent une bonne somme de deniers, lui en fit présent, l'avertissant qu'il eût à quitter la ville au plus tôt, de peur qu'il ne fût pris par la justice. Quel courage ! quelle vertu ! ô loi chrétienne, loi d'amour, quelle force donnes-tu à ceux

(1) Augustinus Manus in select hist. cap. 281.

qui véritablement te suivent, et à quel degré de perfection les fais-tu monter ?

SECTION IV.

Conclusion de ce Traité.

I. Quelques avis touchant les injures et les ennemis. — Ne pas se rendre si sensible aux injures. — II. Les pardonner.

I. Formons-nous sur ces exemples, et composons les sentiments que nous devons avoir envers nos ennemis, et tous ceux qui nous font du mal, sur ces modèles : mais pour donner par ordre en cette matière importante quelques avis que nous puissions suivre :

Le premier est, que nous ne devons point nous rendre tendres et sensibles aux injures, ni nous offenser aisément pour beaucoup de petites choses qui se disent ou qui se font ; mais relever notre esprit au-dessus et le rendre fort, pour ne point ressentir ces menues atteintes, qu'on ne peut éviter dans les diverses rencontres de cette vie. C'est un trait non-seulement de générosité, mais encore de sagesse, de mépriser les injures, et ne point abandonner la paix de son cœur à leur merci. Il faut autant que l'on peut se rendre indépendant d'elles, et leur ôter tout pouvoir d'agir sur nous. Caton ayant été frappé de quelqu'un par mégarde, et celui-ci, après qu'il l'eût connu, lui en voulant faire ses excuses, ce grand personnage lui dit ces paroles remarquables : Je ne me souviens point que vous m'ayez frappé. Il jugea meilleur, dit Sénèque, de ne point avouer l'injure, que de la pardonner. C'est le propre d'un grand courage de ne faire aucun état des mauvais offices qu'on lui rend : plusieurs ont fait en-

trer plus avant dans leur esprit des injures légères en prenant vengeance d'elles ; un cœur noble ne daigne pas seulement les regarder (1).

Or, pour donner à nos esprits cette trempe d'acier et les rendre insensibles aux injures, il faut les regarder du côté qu'elles ne piquent point. Chaque chose, disait sagement Epictète (2), a deux anses : par l'une, elle est facile à prendre, par l'autre, elle est malaisée. Si votre frère vous fait tort, ne le considérez pas de la part qu'il vous fait tort, car vous auriez peine de porter la chose par là, mais de celle qu'il est votre frère, que vous avez été formé d'un même sang, nourris et élevés ensemble ; et le prenant ainsi vous trouverez la chose tolérable. De même quelqu'un parle-t-il mal de vous ? vous persécute-t-il ? vous fait-il perdre vos biens ? prenez garde de quel côté vous le regarderez : il a deux visages, dont l'un est hideux, et l'autre beau. Il m'a fait tort, dites-vous, je ne lui ai point donné sujet de me traiter de la sorte ; au contraire, je l'ai obligé en tout ce que j'ai pu ; ce n'est pas de ce côté qu'il faut l'envisager, autrement voilà incontinent le trouble et la confusion dans l'esprit, et la colère et les mouvements de vengeance au cœur ; si ce n'est peut-être à quelques âmes généreuses et pleines de nerfs, qui auront assez de vertu pour arrêter les yeux sur ces objets épineux et naturellement piquants, sans se piquer ni s'émouvoir ; mais, dans l'infirmité ordinaire, c'est le plus sûr de les détourner de là, et de les porter sur ce que celui qui vous offense est l'image de Dieu et votre frère chrétien ; que la souffrance de l'injure qu'il vous fait, est une action noble, glorieuse, très-agréable à Dieu et très-méri-

(1) Lib. 2 de ira, c. 32. — (2) Ench. c. 57.

toire pour vous, l'assurance de votre salut, la marque de votre prédestination, une disposition infaillible pour obtenir le pardon de vos péchés, et pour dire avec confiance : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* C'est ce visage qu'il faut contempler en nos ennemis ; c'est avec ces yeux qu'il faut regarder les maux qu'ils nous font ; et c'est avec un esprit ainsi préparé que nous devons les attendre et les recevoir.

II. Le second avis est que, quand nous aurons reçu quelque injure, dont en effet nous avons sujet de nous ressentir, nous nous montrions de vrais chrétiens, sacrifiant nos ressentiments à Dieu, et obéissant à Notre-Seigneur qui nous commande d'aimer nos ennemis et de pardonner les injures. Saint Grégoire de Nazianze étant grandement traversé en ses bons desseins et pressé par plusieurs d'en tirer vengeance, leur dit : « Ce n'est pas, mes enfants, ce que Notre-Seigneur demande de nous ; ce n'est pas ce que l'Évangile nous enseigne : toute la vengeance que je désire de mes ennemis, et tout le mal que je leur veux, est qu'ils soient sauvés. » Quand la colère vous excite à vous offenser de quelque tort que l'on vous fait, et à rendre mal pour mal, étouffez-la avec les mêmes paroles, et dites : Oh ! que l'Évangile m'apprend bien une autre leçon ! que Jésus-Christ m'ordonne bien un autre procédé !

Remettez l'injure à celui qui vous l'a faite, puisqu'il est votre semblable et votre frère ; et puis c'est sa légèreté, c'est la faiblesse de son âge ou de son sexe, c'est la passion qui l'a aveuglé ; ces raisons le rendent digne de votre pardon : que si d'autres l'en rendent indigne tout à fait, au moins donnez-le à Notre-Seigneur, qui l'a bien mérité, qui tous les jours vous en

pardonne, et beaucoup plus, et incomparablement plus grandes, qui vous le demande, qui vous le commande et qui l'attend de vous. S'il se présentait devant vos yeux, et qu'il vous fît un dénombrement des biens qu'il vous donne et des péchés qu'il vous remet, le lui refuseriez-vous? Figurez-vous qu'il y est, et regardez-le en lui avec les yeux de l'âme, qui vous prie de cela pour témoignage de l'affection que vous lui portez ; souvenez-vous qu'il aime celui que vous haïssez, et qu'il l'a racheté de son sang. « Considérez, dit saint Augustin, combien coûte la personne dont vous ne faites point d'état, et mettez dans une balance d'un côté tout l'univers, et de l'autre la mort du Fils de Dieu, qui est le prix de son rachat, et qui l'emporte infiniment, pour voir quel compte vous en devez faire (1). » Quel moyen de haïr un homme que Notre-Seigneur a tant aimé, que de descendre du ciel en terre, se faire son semblable en prenant sa nature, se rendre son frère, travailler trente-trois ans, et puis mourir sur un gibet pour lui! Si le serviteur de votre ami vous avait déplu, et que vous fussiez tenté de le frapper, vous vous en empêcheriez, par le souvenir de celui à qui il appartient, de peur qu'en vous vengeant vous ne vinssiez à offenser votre ami et à le perdre. Esaü, homme farouche et malin, avait toujours conservé une haine et une très-mauvaise volonté contre son frère Jacob; mais néanmoins elle n'éclata point, s'abstenant de lui en faire paraître aucun signe, en considération de leur père Isaac, et il disait dans ce sentiment : Oh! si ce n'était mon père, comme je me vengerais de mon frère Jacob, de ce qu'il m'a enlevé mon droit d'aînesse et la bénédiction qui m'était due; mais son

(1) De verb. Domini.

respect me retient, j'aurai patience jusqu'à sa mort, *et aussitôt qu'il aura fermé l'œil, je le tuerai* (1). Ephestion et Cratérus, les deux plus grands favoris d'Alexandre (2), irrités de voir l'affection de ce prince partagée entre eux, nourrissaient une jalousie et une inimitié secrète l'un contre l'autre; pourtant à l'extérieur ils se tenaient dans les termes d'une simple froideur, jusqu'à ce qu'un jour dans un voyage aux Indes, sur un certain sujet qui se présenta, ils se piquèrent si vivement, que leur retenue leur échappant, transportés de colère, ils se disent des injures, et des injures ils en viennent à prendre leurs épées : leurs amis communs accourent et les séparent; Alexandre même arrive, et les reprend avec de grosses paroles, les raccommode et leur fait se jurer amitié, ajoutant qu'encore qu'ils fussent les deux personnes du monde qu'il aimait le plus, que néanmoins s'ils entraient jamais en dispute, il les ferait mourir tous deux, ou pour le moins celui qui commencerait la querelle : parole qui eut tant de pouvoir sur leurs esprits, que depuis ils vécurent en très-bonne intelligence, et ne s'offensèrent ni d'effet ni de la moindre parole. Si le respect et l'amour d'un homme a eu la force de dompter des courages si violents et de réunir des volontés si divisées, celui de Notre-Seigneur n'en devra-t-il pas avoir autant et encore davantage sur nous? Pardonnez donc l'injure que vous avez reçue en considération de l'affection que vous lui devez; faites-le pour obéir au commandement exprès qu'il vous en a fait, pour obéir à la loi que vous avez embrassée, loi d'amour qui bannit toutes les inimitiés des cœurs, et y fait entrer l'amour envers tous, et par une profession particulière

(1) Gen. 27. 41. — (2) Plut. in Alexandro.

envers les ennemis ; faites-le pour l'affection que vous avez pour vous-mêmes, vous représentant les grands trésors de grâces et de mérites qui vous en viendront ; et enfin pardonnez par la crainte de vous perdre, et d'entendre ce redoutable arrêt qui vous menace, que *vous serez mesurés à la même mesure dont vous vous serez servi pour les autres ;* et vous-mêmes vous le reconnaissez, et en passez un contrat avec Dieu, et le ratifiez tous les jours en la prière que vous lui dites en ces termes : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Regardez ce que vous dites, à quoi vous vous obligez ; vous êtes contents que Dieu n'oublie point les torts qu'il reçoit de vous, si vous conservez la mémoire de ceux que l'on vous fait (1). *Si vous ne remettez,* et de cœur, comme dit Jésus-Christ autre part, *les injures et les dettes que vos frères vous doivent, soyez certain que votre Père céleste ne vous relâchera point celles qui vous obligent envers lui,* mais qu'il vous livrera aux exécuteurs de sa justice, par qui vous serez tourmentés jusqu'à ce que vous ayez tout payé. « Celui qui ne se réveille, et ne se remue pas au bruit d'un tel tonnerre, montre qu'il ne dort pas, mais qu'il est mort, dit saint Augustin. » Si votre ennemi est du nombre des prédestinés, qui doivent aller un jour au ciel, vous regretteriez d'avoir haï un homme qui doit être si grand et si heureux, et avec qui vous êtes même pour vivre à jamais en ce lieu de félicité en parfaite paix et amitié, ou il faut vous résoudre à n'y point aller ; s'il doit être réprouvé et précipité dans les enfers, il aura assez de maux dans ces flammes éternelles, sans lui en faire ici davantage.

(1) Marc. 11, 26 ; Matt. 18, 35.

Partant, dans cet esprit de grâce et d'amour accomplissons les devoirs de notre sainte religion ; faisons, en considération de Notre-Seigneur, ce qu'il nous commande et nous demande. *Aimons nos ennemis* (1), *faisons du bien à ceux qui nous haïssent* (2); *ne rendant point mal pour mal*, dit le prince des Apôtres, *mais le bien pour le mal, et bénédictions pour malédictions*, parce que nous sommes appelés à mériter la bénédiction de Dieu, et l'héritage éternel par la souffrance des malédictions et des injures temporelles. *Prions pour ceux qui nous persécutent et qui nous calomnient*, à l'exemple et en l'union de Notre-Seigneur ; et c'est un fort bon conseil de faire tous les jours quelque prière particulière pour ceux qui sont d'humeur, de sentiments et d'affections contraires à nous, principalement tandis que la pointe de la colère et le mouvement de l'aversion durent en leur endroit. Oh ! qui donnerait quelques aumônes, qui jeûnerait ou ferait quelque autre bonne œuvre pour eux ! que cette action serait excellente ! que ce sacrifice serait agréable à Dieu et cette charité méritoire ! Et pour les paroles, quand il sera question de parler d'eux, on doit être extrêmement circonspect; car c'est un pas fort glissant, où il est aisé de tomber ; c'est pourquoi il en faut parler avec une grande retenue ; ou, ce qui sera encore le meilleur pour la plupart, n'en parler point du tout, et ne pas permettre que, pour flatter vos passions et justifier vos sentiments, on en parle en votre présence.

Pour conclusion, nous mettrons ici la doctrine remarquable de saint Augustin, touchant les vengeances que les justes, dans les saintes Lettres, désirent et de-

(1) Matth. 5, 44 — (2) Ep. 3, 9.

mandent à Dieu des injures qu'on leur fait. David l'a demandée (1), Jérémie l'a demandée (2), et les martyrs, sous les autels où leurs saints corps reposent, disent à Dieu, comme les entendit saint Jean (3) : *Jusqu'à quand, Seigneur, ne nous ferez-vous point justice, et ne vengerez-vous pas notre sang sur les habitants de la terre,* qui l'ont injustement répandu ? Où est donc l'amour des ennemis et le pardon des injures qui nous est commandé ? Là-dessus ce grand Docteur nous dit « que les bons et les mauvais désirent le châtiment de leurs ennemis et le demandent à Dieu, mais avec cette différence que le juste souhaite beaucoup plus l'amendement de son ennemi que sa punition; et quand il voit que Dieu met la main sur lui pour la faire, il ne prend point plaisir en son supplice, parce qu'au fond il ne le haît point, mais en la beauté de la justice divine, parce qu'il aime Dieu; et si le châtiment le fait revenir à son devoir, il en est bien aise pour lui, ou s'il s'obstine en sa malice, pour les autres, afin qu'ils y trouvent un exemple et soient sages à ses dépens; et lui-même en profite, non pour nourrir sa haine par la peine d'autrui, mais pour corriger ses fautes; et ainsi la joie que le juste ressent quand il voit la vengeance et qu'il lave ses mains, c'est-à-dire, qu'il rend ses œuvres plus pures dans le sang des pécheurs, ne vient point de malice, mais de bienveillance, parce qu'il ne se réjouit pas du mal d'autrui, mais prend de là un exemple et un sujet pour craindre Dieu davantage; et pour les vengeances que Dieu exerce sur les méchants en l'autre vie, elles lui plaisent, parce qu'elles plaisent à Dieu (4). Or, l'homme

(1) Ps. 78, 6 et 12. — (2) Jerem. 11, 20. — (3) Apoc. 6, 10. — (4) August. in spal. 78.

méchant au contraire, reçoit du déplaisir si son ennemi évite la peine par le changement de sa vie, et en le voyant châtié, il se réjouit de son malheur, parce que c'est le malheur d'un homme qu'il a en haine, il est content de sa peine, et non de voir reluire la justice de Dieu qu'il n'aime point : » de même quand il remet à Dieu ses intérêts pour lui en faire raison, ce n'est point par esprit de charité, mais par une inimitié plus grande, parce qu'il sait que son bras est beaucoup plus pesant que le sien, pour décharger bien d'autres coups sur son ennemi, et lui faire souffrir des tourments sans comparaison plus douloureux qu'il ne pourrait.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE.

LIVRE TROISIÈME

LES EFFETS DE L'AMOUR.

PAGES.

CHAPITRE PREMIER. — Que l'amour n'est point seulement affectif, mais encore effectif..... 1

CHAPITRE II. — L'amour de Notre-Seigneur fait penser à lui..... 10

CHAPITRE III. — Qu'est-ce que la solitude du cœur. 16

SECTION UNIQUE. — Conclusion du chapitre..... 23

CHAPITRE IV. — Que l'occupation intérieure ne nuit point, mais profite pour bien faire les choses extérieures, et pour vaquer utilement au salut du prochain..... 30

SECTION UNIQUE. — Avis pour conserver l'esprit de dévotion dans les occupations extérieures..... 37

CHAPITRE V. — L'amour de Notre-Seigneur fait aimer l'oraison..... 46

SECTION PREMIÈRE. — Quelques avis pour bien faire l'oraison..... 56

SECTION II. — Continuation du sujet..... 62

SECTION III. — Conclusion du sujet..... 74

SECTION IV. — De l'oraison affective..... 80

PAGES

CHAPITRE VI. — De l'exercice de la présence de Dieu, et premièrement de son importance..... 84
SECTION PREMIÈRE. — Continuation du sujet..... 93
SECTION II. — En quoi consiste l'exercice de la présence de Dieu..... 99
SECTION III. — Trois façons de pratiquer la présence de Dieu..... 104
SECTION IV. — Une autre façon de pratiquer la présence de Dieu..... 111
SECTION V. — Quelques raisons pour nous faire affectionner l'exercice de la présence de Dieu..... 118
SECTION VI. — Conclusion du chapitre..... 126

CHAPITRE VII. — L'amour de Notre-Seigneur unit notre volonté à la sienne..... 131
SECTION PREMIÈRE. — La considération de la gloire de Dieu nous doit faire embrasser sa volonté..... 135
SECTION II. — Une autre raison pour nous conformer à la volonté de Dieu, tirée de ce que Dieu fait toutes les choses qui se font au monde avec une souveraine sagesse, et pour des desseins très-nobles et très-saints..... 141
SECTION III. — Continuation de la même raison..... 149
SECTION IV. — Une autre raison pour cette conformité, notre perfection consiste en elle..... 156
SECTION V. — Une autre raison encore pour preuve de ce sujet..... 163
SECTION VI. — Conclusion de ces raisons..... 171
SECTION VII. — En quoi nous devons pratiquer cette conformité..... 181
SECTION VIII. — Suite du discours..... 189
SECTION IX. — Pratique de l'amour de conformité..... 197
SECTION X. — Exercices particuliers envers la Providence divine..... 206

CHAPITRE VIII. — L'amour de Notre-Seigneur porte à l'imiter..... 213

PAGES.

SECTION PREMIÈRE. — Raisons qui nous obligent de faire tout notre possible pour nous rendre parfaits imitateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ..... 218

SECTION II. — Quelles qualités doit avoir cette imitation de Notre-Seigneur, et conclusions du chapitre..... 227

CHAPITRE IX. — L'amour de Notre-Seigneur donne de grands sentiments pour le Saint-Sacrement de l'autel..... 238

SECTION PREMIÈRE. — Les effets de l'Eucharistie..... 240

SECTION II. — Suite du discours..... 250

SECTION III. — Effets que le Sacrement de l'Eucharistie produit sur le corps..... 258

SECTION IV. — De la fréquente Communion..... 267

SECTION V. — Qu'il faut tirer du profit de la Communion. 275

SECTION VI. — De la préparation nécessaire pour s'approcher du Sacrement de l'Eucharistie..... 279

SECTION VII. — Première disposition nécessaire pour bien communier : une grande foi..... 285

SECTION VIII. — Seconde disposition pour bien communier : une excellente pureté..... 294

SECTION IX. — Avis pour bien se confesser..... 299

SECTION X. — Troisième disposition pour bien communier : l'humilité et le respect..... 310

SECTION XI. — La quatrième disposition nécessaire pour bien communier : l'amour..... 318

SECTION XII. — Qualités de cet amour pour Notre-Seigneur..... 329

SECTION XIII. — Moyen de bien communier réduit en pratique..... 335

SECTION XIV. — Du Saint Sacrifice de la Messe 360

SECTION XV. — Des fins du Saint Sacrifice de la Messe. 366

SECTION XVI. — Pratique pour bien entendre la Messe. 374

SECTION XVII. — De la visite du Saint-Sacrement..... 384

SECTION XVIII. — Manière de visiter le Saint-Sacrement. 393

SECTION XIX. — Conclusion..... 398

PAGES.

CHAPITRE X. — L'amour de Notre-Seigneur fait que l'on aime tout ce qui est à lui..... 407

SECTION UNIQUE. — Continuation du même sujet..... 414

CHAPITRE XI. — De la charité du prochain, ses excellences..... 421

SECTION PREMIÈRE. — Quel est notre prochain que nous devons aimer, et quel ordre nous devons garder en cet amour..... 432

SECTION II. — Que nous devons aimer nos ennemis... 439

SECTION III. — Suite du discours..... 444

SECTION IV. — Conclusion de ce Traité..... 453

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

2051 — Nantes, Imprimerie Jules Grinsard, succr de M. Charpentier.

UC-NRLF
$B 193 818